



Homesman

Swarthout, Glendon

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com



HOMESMAN

roman

Glendon Swarthout

Gallmeister



Glendon Swarthout

HOMESMAN

Roman

Traduit de l'américain
par Laura Derajinski



Gallmeister

Le titre original du livre, “The Homesman”, est un néologisme inventé par l’auteur pour désigner la personne chargée de ramener ces femmes qui ont perdu la raison dans leur foyer d’origine, à l’est du pays. Afin de rester fidèle à l’intention première de l’auteur, la traductrice a choisi de créer un néologisme équivalent en français, d’où le terme de “rapatrieur”.

Collection NATURE WRITING

Titre original :
The Homesman

Copyright © 1998 by Glendon Swarthout
All rights reserved

Première publication française en 1992 aux Presses de la Cité
sous le titre *Le Chariot des damnées*

© Éditions Gallmeister, 2014
pour la traduction française

ISBN 978-2-35178-076-3
ISSN 1951-3976

Kate : avant, maintenant, à jamais

Le rassemblement

S.E. 2, section 10,
Commune 8, Terrain 4E.

À LA fin de l'été, Line lui apprit qu'elle était enceinte de deux mois. Encore une bouche à nourrir. Et puis, dit-elle, elle était trop vieille à quarante-trois ans. Il aurait une tête comme un melon, dit-elle, ou un bec-de-lièvre, ou il serait infirme car Dieu devait être en colère après eux, après tout, voyez ce qui leur était déjà arrivé cette année.

Au printemps, la maladie du charbon avait emporté tout leur troupeau, à l'exception d'une vache et de son veau.

À la même époque, Virgil, leur unique fils de seize ans, un garçon débordant d'ambition, s'était enfui pour aller chercher de l'or et de la pyrite en Californie.

La grêle de juillet avait détruit leur blé et en août, alors que le maïs sortait de terre, deux semaines d'un vent venu tout droit de l'enfer en avaient brûlé tant qu'une fois l'automne venu ils avaient décroché les maigres petits épis à la main avant de les décortiquer plutôt que de s'embarrasser à les porter jusqu'au moulin. Huit hectares de blé anéantis et douze de maïs. Des récoltes pour subvenir à leurs besoins. Dieu faisait la pluie et le beau temps, disait Vester.

C'était le mois de mars, à présent, et Line continua à lister leurs malheurs comme un enfant récite un poème, et il l'écouta jusqu'au bout car elle parlait peu, ces derniers temps, et cela la soulagerait peut-être.

Avant les premières neiges, quand ils avaient compris qu'il serait trop compliqué de se nourrir pendant l'hiver, ils avaient envoyé Loney, leur aînée, à vingt kilomètres pour trimer au service d'une famille bien mieux lotie. Pour le gîte dans un lit partagé à trois et le couvert, la pauvre enfant.

Un de leurs bœufs avait attrapé le varron, des vers lui grouillaient sous la peau. On pouvait entailler une boursouflure et tuer les vers en les aspergeant d'huile de charbon si l'on possédait de l'huile de charbon. Au lieu de quoi, les vers dévoreraient le bœuf jusqu'à l'âme, Line en était certaine, et une fois le printemps arrivé, on lui passerait le joug et il tomberait raide mort au beau milieu du champ, le pauvre animal.

Et pour finir, cet hiver infernal. Avaient-ils tant péché ? Il faisait si froid qu'ils étaient arrivés à court de bois et d'épis de maïs dès la fin janvier, et qu'ils avaient dû se chauffer et cuisiner avec leurs réserves

de foin. À deux reprises, alors que la température était tombée à -40 °C, ils avaient dû faire rentrer les deux cochons dans la maison la nuit pour éviter qu'ils ne meurent de froid, mais ils les avaient oubliés un soir et une meute de loups les avaient dévorés jusqu'aux os. Les blizzards étaient si violents que l'on ne voyait pas à plus de dix mètres de la porte. Il leur fallait tendre une corde de la porte à l'étable, puis une deuxième vers les toilettes extérieures pour ne pas se perdre. Le révérend Dowd leur avait rendu visite en janvier, durant un court dégel, tout comme Mary Bee qui était venue depuis ses terres, en février, pour leur apporter à manger. À l'exception de ces deux-là – le pasteur itinérant et leur plus proche voisine –, la famille n'avait posé les yeux sur aucun autre être humain en cinq mois. La neige rendait l'école-église inaccessible, personne ne hurlait jamais un salut cordial et ils se languissaient d'entendre l'archet courir sur un violon. Père, mère et les trois filles frissonnaient, ils étaient malades et buvaient dans la même louche.

Et un bébé, à présent, conclut Line.

Vester avait quarante-quatre ans. Il posa la main sur le ventre de sa femme et lui dit que le bébé n'était pas de sa faute. L'homme avait des besoins, dit-il, et le Seigneur avait créé la femme pour les assouvir.

Elle repoussa sa main.

Depuis qu'elle lui avait appris l'été dernier qu'elle était enceinte de deux mois, il l'avait regardée changer. Elle restait muette des heures durant. Certains jours, par temps clément, il rentrait des champs pour la trouver debout dehors, à scruter la prairie comme s'il y avait quelque chose à voir. Son sommeil était agité. Elle était grincheuse. Elle triait les aliments dans son assiette. Elle souffrait de maux de tête. Jadis si fière de sa chevelure noire qu'elle coupait, lavait et brossait avec une régularité infailible, elle la laissait désormais pousser, grise et sale. Les filles disaient qu'elle balayait parfois la maison trois fois de suite et laissait entrer le froid, mais il arrivait à Vester de rentrer et de la trouver assise sur une chaise à scruter la pièce autour d'elle. Il se faisait du souci pour elle. Il l'observait et le varron lui revenait à l'esprit – elle avait un ver sous la peau, en elle, qui dévorait la femme aimante, joyeuse et forte qu'elle avait été, et il n'avait pas d'huile de charbon pour s'en débarrasser. Un ver ? Le bébé ?

Vester et Theoline Belknap étaient étendus côte à côte sur leur paillasse et tendaient l'oreille. Il faisait encore nuit en ce début de mois de mars et, l'après-midi précédent, le vent avait tourné, soufflant des rafales chaudes venant du sud, assez chaudes pour permettre d'éteindre le poêle après le souper. Il pleuvait à torrents. La terre, la paille, les poutres et le toit en terre d'une telle maison n'empêchaient pas vraiment l'eau de s'insinuer. De petites cascades boueuses dévalaient dans les quatre seaux qu'ils avaient disposés avant d'aller

dormir. La pluie se disputait avec la boue pour les empêcher de trouver le sommeil. À moins que les seaux ne soient vidés par la porte de façon régulière, le sol en terre n'était plus qu'un marécage au petit matin. Ils écoutaient. Dans le lointain, des coyotes hurlaient. Près d'eux, de l'autre côté de la couverture installée à la tête de leur lit et tendue afin de partager un tiers de la maison pour en faire une chambre, une de leurs filles parlait dans son sommeil. Il leur restait trois filles à la maison, depuis qu'ils avaient envoyé Loney travailler. Junia avait huit ans, Aggie en avait six et Vernelle, quatre. La maison était construite en blocs de terre d'un mètre de long sur trente centimètres de large, sortis du sol vierge de la prairie par la charrue tirée par les bœufs, puis alignés pour former un mur d'un mètre d'épaisseur. À l'intérieur, la maison mesurait six mètres par cinq. L'unique porte en bois, montée sur des gonds en corde, ne fermait jamais complètement, et il était impossible de voir à travers la fenêtre encadrée d'un chambranle tant le verre était gondolé. Le lit des filles était installé derrière la tenture, et de l'autre côté se trouvait ce qu'ils appelaient "la pièce de devant", où ils se réunissaient tous. Ils prenaient leurs repas autour d'une planche posée sur des tréteaux, père et mère sur une chaise près du poêle, une fille sur une caisse et les deux autres sur le lit des parents. Line possédait peu de meubles. Elle avait deux étagères fixées au mur en terre pour y ranger ses couverts, ses ustensiles de cuisine, sa poêle à frire, ainsi qu'un petit placard fermé par un pan de tissu pour le sel, le bicarbonate de soude, la chicorée et autres denrées. Elle possédait également une malle qu'elle avait emportée à leur départ pour l'Ouest, trois ans plus tôt, et qui renfermait ses trésors : un chapeau qu'elle n'avait jamais porté, une robe en soie véritable qu'elle gardait pour le mariage de ses filles, une bible, des daguerréotypes de sa chère mère et de son père au Kentucky, désormais montés aux cieux, un peigne en écaille de tortue, son panier de couture, un miroir dans lequel elle ne supportait plus de se regarder, des lettres de ses proches, son alliance et les sept dollars qu'elle avait gagnés en faisant des travaux de couture pour Mary Bee.

— Quand doit arriver le bébé ? demanda-t-il.

Elle se déplaça pour tenter de trouver une position plus confortable. Elle était grosse et le matelas en paille était bosselé.

— Dans deux semaines.

Ils restèrent étendus dans l'obscurité à écouter l'eau qui tombait dans les seaux et le vent chaud qui soufflait sur le monde. Au bout d'un moment, Vester annonça qu'il avait pris sa décision. C'était leur troisième dégel, et comme ils étaient déjà au mois de mars, il pensait que le temps se maintiendrait. Ils ne possédaient que les sept dollars de Line. Il leur fallait de la nourriture, au risque de crier famine, et des graines à semer, au risque d'être ruinés. Il comptait chevaucher

jusqu'à Loup au petit matin et signer une hypothèque immobilière à la banque, prendre l'argent et acheter des vivres, puis commander les semences, qu'il paierait d'avance, et récupérer leur courrier à l'épicerie. Il serait de retour avant la tombée de la nuit, ou aux alentours. Elle garda le silence un instant, inquiétée par l'hypothèque qu'il prévoyait de prendre, le fléau de tous les pionniers, et elle le tira de sa somnolence lorsqu'elle prit soudain la parole.

— Si tu pars, le bébé va arriver.

— Line, y faut que j'y aille.

— Il va être maudit.

Aux premières lueurs du jour, Vester se leva et s'habilla, puis il alla nourrir le bétail à l'étable et seller son cheval. Line se leva, s'habilla, alluma un feu dans le poêle avant de sortir aux toilettes. Au retour, elle vida les seaux de pluie et alla réveiller les filles. Les pieds dans la boue, elle prépara des galettes de maïs. Il ne lui restait plus que de la farine de maïs, qu'elle mélangea avec de l'eau jusqu'à ce que la pâte soit trop épaisse pour couler, puis elle la mit à frire. Elle en prépara assez pour leurs prochains repas, à elle et à ses filles. Vester entra et elle agrémenta les galettes de son mari avec les restes de mélasse de sorgho et lui servit les dernières cuillères de café, du seigle sec et marron, deux tasses pour lui. Il lui affirma encore une fois qu'il serait rentré avant la tombée de la nuit. Loup n'était qu'à vingt-cinq kilomètres au nord-est de leur terrain. Il essaya de l'embrasser sur la joue, mais elle se détourna.

Après avoir nourri les filles, elle leur demanda de torsader des poignées de foin et de les empiler contre le mur. Elles allèrent chercher du foin et de l'herbe de prairie dans le tas couvert de neige et en firent des torsades longues de trente centimètres. Le foin brûlait bien mais trop vite, et le feu dans le poêle devait être entretenu avec régularité.

En milieu de matinée, le vent tourna et, venu du nord, souffla soudain un froid mordant.

Dans l'après-midi, la neige se mit à tomber. Elle sut que Vester ne rentrerait pas avant le matin et que le bébé arriverait. Il neigeait trop pour prendre le risque d'envoyer Junia à trois kilomètres demander l'aide de Mary Bee. Elle allait devoir se débrouiller seule, comme elle le pourrait. Dieu décidait du temps qu'il faisait, disait Vester.

Juste avant la tombée de la nuit, elle se rendit à l'étable pour nourrir les bœufs, la vache et le veau. Elle posa la main sur le flanc du bœuf atteint du varron, juste sur une bosse et elle fut certaine de sentir remuer les vers. Elle rentra à la maison avec deux cordes.

Elle envoya les filles aux toilettes. Pendant leur absence, elle accrocha une corde à chaque colonne au pied du lit.

Quand les filles furent rentrées, elle leur donna une galette froide à

chacune, leur ordonnant d'aller se coucher tout habillées et de rester au lit, sans jamais franchir la tenture pour entrer dans la pièce de devant, quoi qu'il arrive.

L'obscurité était désormais totale. Elle alluma une bougie. Dans la malle, elle trouva sa fine alliance en or, la déposa dans de l'eau qu'elle mit à bouillir sur le poêle. Sur le lit, elle plaça à portée de main une paire de ciseaux, du fil et la poêle à frire.

Elle retira la casserole du feu, laissa l'eau refroidir légèrement puis en but avant de ranger son alliance dans la malle. Depuis toute petite, elle avait entendu dire qu'un thé d'alliance permettait de réconforter le corps et de diminuer les douleurs de l'accouchement.

Elle bourra le poêle de paille, tira la caisse près du lit, y posa une bougie, retira ses bottes, son pantalon et sa culotte faite dans un sac de nourriture en coton. Elle se mit au lit en s'adossant aux deux oreillers, ferma les yeux et attendit.

Elle entendait chuchoter les fillettes.

Au bout d'une heure environ, elle ressentit des serremments dans son ventre et elle perdit les eaux, trempant le matelas. Quelques minutes plus tard, les douleurs s'éveillèrent. Elles continuèrent une bonne heure, lui sembla-t-il, se rapprochant de plus en plus. Elle essayait de ne proférer aucun son, mais bientôt la douleur fut telle qu'elle grogna et cria, si bien que les filles, mortes de peur, se mirent à crier à leur tour en chœur comme une portée de chats.

Dans le poêle, le feu mourut. La maison était glaciale, mais Line était trempée de sueur.

Soudain, la douleur fut constante et elle sut que l'heure était venue. Elle se redressa, rejeta les couvertures, remonta les genoux et souleva jusqu'à sa poitrine son *wampus*, cette longue chemise à rayures Hickory portée par-dessus sa culotte. Elle empoigna les deux cordes attachées au lit, une dans chaque main, et tira dessus tout en poussant avec le bas de son corps, tirant et poussant et hurlant, et ses filles hurlant en chœur.

Le bébé se présenta par la tête.

Elle lâcha les cordes et se libéra de l'enfant, et elle vit qu'il était parfait et qu'il s'agissait d'une fille.

Elle la souleva par ses jambes gluantes et la secoua jusqu'à ce qu'elle pleure.

Elle l'allongea entre ses cuisses et passa l'index dans sa bouche pour en libérer le mucus et vérifier que sa langue était vers l'avant, non vers l'arrière, au risque qu'elle s'étrangle. Elle prit ses ciseaux et son fil, fit un nœud avec le cordon ombilical et le coupa. Puis d'un geste tendre, elle essuya l'être minuscule avec le drap, le blottit contre elle, posa la poêle à frire entre ses jambes et s'adossa aux oreillers, morte de fatigue.

Les filles s'étaient tues, mais elle crut presque entendre les battements de leurs cœurs derrière la tenture.

Au bout d'une minute ou deux, elle récupéra le placenta dans la poêle, mais les saignements ne s'interrompirent pas, aussi se massa-t-elle l'abdomen pour calmer l'écoulement.

Dès qu'elle se sentit assez forte, elle se leva et, à la lueur de la bougie, elle prit doucement le bébé dans ses bras. Vêtue de sa simple chemise, elle traversa la pièce au sol boueux et sortit de la maison. L'obscurité profonde régnait encore, mais la neige avait cessé de tomber, elle n'avait pas besoin de chercher son chemin grâce aux cordes tendues.

Pieds nus, elle parcourut la distance jusqu'aux toilettes, ouvrit la porte, entra et jeta le bébé nu tête la première dans le trou.

Vester Belknap rentra avant midi. Il aperçut du sang dans la neige. Il mit aussitôt pied à terre, laissa le cheval sur place et entra dans la maison.

Theoline Belknap était allongée sur le lit et regardait la pièce autour d'elle. Il vit le sang sur les draps, la bougie consumée et la poêle ensanglantée renversée sur le sol. Aucun signe des filles.

— Line, qu'est-ce qu'il s'est passé ? demanda-t-il.

Au son de sa voix, les filles se mirent à brailler derrière la tenture.

— Papa ! Oh, Papa !

— Qu'est-ce qu'y a ?

— Elle a eu le bébé !

— Il est où ? s'écria Vester en regardant sa femme. Line, où est le bébé ?

— Ta, dit-elle.

Il la dévisagea.

— Il est où ? exigea-t-il de savoir.

— Ta, dit-elle. Ta, ta, ta, ta, ta, ta, ta.

Traversé par une pensée, il rugit en direction de la tenture :

— Junia, est-ce qu'elle est sortie de la maison ?

— Ouiii !

— Dieu tout-puissant ! s'écria-t-il avant de se ruer dehors.

C'ÉTAIT comme si une immense tombe s'était ouverte pour laisser entrer la lumière, la lumière aveuglante. Depuis le ciel bleu, le soleil bénissait tout en contrebas. Le corps de la plaine, froid, silencieux, blanc et immense, était enfin à nu. Hommes, femmes et enfants, enterrés pendant l'hiver comme des bêtes, sortaient de terre pour voir ce que les mois d'obscurité, de tempêtes et de mort s'étaient infligés les uns aux autres. Certains désespéraient. D'autres accueillaien le printemps. D'autres, encore, remerciaient Dieu.

Son envoyé, le révérend Alfred Dowd, chevauchait au petit matin sur son canasson. Un cache-nez miteux en laine autour du cou, du nez et des oreilles était noué au sommet de son crâne pour maintenir son chapeau en place. Il dépendait de ses ouailles pour le gîte et le couvert. Ils dépendaient de lui pour l'absolution de leurs péchés et pour les promesses de salut, pour les mariages, les enterrements et la circulation de l'information. Alfred Dowd était un pasteur itinérant. De confession méthodiste, il avait six paroisses ou églises, si on pouvait appeler ça des églises, à visiter pendant sa tournée ; si le temps le permettait, si les chemins étaient praticables et s'il chevauchait assez promptement et qu'il prêchait assez vite trois fois par dimanche, il pouvait apporter la Parole divine à chaque congrégation une semaine sur deux. Si toutes ces conditions étaient réunies, Dowd accomplissait son devoir. Malgré les éléments apocalyptiques, il essayait de rendre visite à chaque famille sous sa responsabilité au moins une à deux fois par saison, petit-déjeunant chez l'une, déjeunant en compagnie d'une autre, soupant et dormant chez une troisième. Les spéculations allaient bon train pour déterminer qui, du docteur ou du révérend, parcourait le plus de kilomètres à dos de cheval. Dowd était généralement déclaré vainqueur, mais il avait un chargement moindre, rien que le Livre saint et une paire de chaussettes propres, tandis que le docteur – Jessup était son nom – était ralenti par sa sacoche noire, sa bouteille de whiskey et sa capacité à dormir sur selle, ce qui permettait ainsi à sa monture de lambiner. Dowd était sans doute plus utile à sa congrégation. Il restait au chevet des malades. Il prodiguait des conseils à ceux qui doutaient. Il consolait les endeuillés. Il restaurait l'harmonie dans les discordes entre époux. Il réconfortait les couples au bord de la faillite.

— L'homme est plus riche que la terre elle-même, leur disait-il.

Il n'était jamais trop saint pour mettre la main à la pâte si besoin et pour prendre une fourche, une hache ou une charrue. On l'avait même vu faire la vaisselle. Ses revenus l'année passée s'étaient élevés à vingt-huit dollars, mais à semer ainsi la bonne parole, il récoltait des poulets, des cochons, des veaux, des œufs, des légumes du jardin et du bois pour son poêle. Il avait deux enfants en bas âge et une épouse de vingt ans sa cadette qui le vénérât. Son seul juron était "Mince". Il était respecté pour la longueur des trajets qu'il effectuait, il était estimé pour la brièveté de ses prières et de ses sermons. Il se mouvait prestement. Il était le bienvenu partout. Alfred Dowd était adoré.

Dans le Territoire, la coutume voulait qu'avant d'approcher d'une maison de fortune et de mettre pied à terre un voyageur attende à distance raisonnable que quelqu'un sorte et le reconnaisse. En ce jour idyllique de mars, Vester Belknap jaillit de sa maison et se précipita à

la rencontre du révérend, essayant de courir tout en enfilant son manteau.

— Oh, révérend, révérend, c'est pas trop tôt !

Dowd ne savait pas si les yeux de l'homme étaient embués par l'éclat du soleil ou par les larmes.

— C'est Line ! Elle m'fait l'coup de devenir folle !

— Allons, allons.

— Y a deux jours de ça ! Quand j'suis rentré de Loup, elle avait eu le bébé, mais elle l'a tué !

Dowd mit pied à terre.

— Vous n'en pensez pas un mot.

— Mais si, c'est vrai ! Elle est folle à lier !

— Calmez-vous, Vester, dit Dowd, les bottes dans la neige. Racontez-moi tout.

Le pionnier était bâti comme une barrique, mais c'était comme si le bouchon venait de sauter. Horrifié, Alfred Dowd l'écouta en détachant son cache-nez pour se découvrir le visage, sentant la paume de ses mains transpirer. Belknap conclut :

— Son propre bébé, son propre bébé. Vous y croyez, vous ?

Le révérend hocha la tête et demanda fort peu à propos :

— Qu'avez-vous fait de l'enfant ?

— J'l'ai mise en haut de l'étable, hors de portée. Les loups. Elle tiendra jusqu'à ce que j'arrive à creuser la terre.

— Il nous faut organiser un office.

— Si vous le dites.

— En attendant, nous devons nous préoccuper de votre pauvre femme.

Dowd jeta un coup d'œil à la maison et devina, à travers la vitre gondolée, les visages des trois fillettes qui l'observaient.

— Je vais aller la voir.

— Oh, non, dit Belknap en interposant son ventre entre eux. Nan, j'veux qu'y ait personne qui la voie. Pas dans cet état.

— Avez-vous honte d'elle ?

L'homme rougit. Il savait ce qu'il voulait répondre, mais aussi ce qu'il devait répondre.

— Bien sûr qu'non ! C'est ma femme ! s'écria-t-il.

Mais, insista-t-il, Line n'était pas elle-même, vraiment pas. Quand elle parlait, ses propos étaient incompréhensibles, rien que des bruits. Il devait la nourrir lui-même, comme un bébé, au risque qu'elle meure de faim. Il devait la porter jusqu'aux toilettes, lui remonter les vêtements et l'asseoir, au risque que sa vessie explose.

— Vous trouvez qu'c'est une épouse, ça ? demanda-t-il d'une voix autoritaire, convaincu d'avoir plaidé sa cause. Vous trouvez que c'est un être humain ? Dites-moi franchement, révérend !

Dowd acquiesça.

— Je comprends. Mais quelqu'un doit aller la voir. Laissez-moi passer, Vester. (Il sourit.) N'oubliez pas, où j'entre, le Seigneur entre avec moi.

Belknap le dévisagea un moment, puis il céda et s'écarta. Le révérend avança lestement vers la porte et retira son chapeau.

Il ne resta à l'intérieur qu'un court moment et, lorsqu'il ressortit, il s'approcha de son canasson d'un pas lent et presque chancelant, le chapeau à la main. Il posa le front contre le cou de l'animal et ferma les yeux. Il pensa à sa propre épouse. Lorsqu'il releva la tête et plissa les yeux dans l'éclat du soleil, Belknap n'était plus là. Il s'apprêtait à l'appeler quand Vester émergea des toilettes en refermant son pantalon et vint à lui.

— Prions, dit Dowd.

Ils inclinèrent la tête.

— Seigneur, reprends cette femme dans Ta grâce. Et reconforte son mari dans cette épreuve. Nous faisons appel à Toi au nom de tous les êtres affligés dans leur âme et dans leur esprit, et au nom de tous ceux qui les aiment. Amen.

Le révérend recoiffa son chapeau.

— Vester, je suis vraiment désolé.

Vester se sentit disculpé.

— J'vous l'avais bien dit, révérend. Mais être désolé, ça aide en rien. Qu'est-ce que j'avais bien pouvoir faire, Nom de D... – euh, qu'est-ce que je vais faire ? J'peux pas vivre comme ça ! Elle peut plus faire la cuisine, ni le ménage ni rien. Elle est plus bonne à rien pour personne, surtout pas pour elle.

Dowd rattachait son cache-nez.

— J'ai réfléchi. Ce n'est peut-être pas bon pour les filles de rester avec elle trop longtemps. Ne pouvez-vous pas les envoyer chez Mary Bee ? Elle les accueillera.

— Oh, non, répliqua Belknap, plus têtue que jamais. J reste pas tout seul avec elle, moi. Ça m'donne la chair de poule. Réfléchissez encore.

Le révérend soupira.

— Eh bien, qu'aviez-vous prévu de faire ?

— Moi ? Mais qu'est-ce que j'peux bien faire ? J me disais que vous finiriez bien par passer, ou que j'vous transmettrais le message un jour ou l'autre.

Dowd soupira à nouveau. Il noua son cache-nez au sommet de son crâne. Il demanda d'où était originaire Theoline, et Belknap lui répondit du Kentucky, une petite ville dans une vallée appelée Slade's Dell, le même endroit que lui, et elle y avait encore de la famille, un frère et une sœur.

— Alors c'est là qu'elle doit aller, dit Dowd.

— Et comment ?

Dowd répondit qu'ils auraient besoin d'un rapatrieur. Il avait entendu parler de deux autres femmes dans le même état pitoyable, l'une au nord-est de Loup, du nom de Petzke, et une autre à l'est, une dénommée Mme Svendsen, ce qui, avec Theoline, montait le nombre à trois femmes, comme l'an passé.

— On devrait pouvoir organiser cela rapidement, je pense, dit Dowd en plissant les yeux vers le ciel. Aujourd'hui est un signe. Le printemps arrivera avant même que l'on s'en rende compte.

Il empoigna ses rênes. S'il avait espéré déjeuner chez les Belknap, ses espoirs étaient déçus.

— Je prierai pour elle, Vester.

— Priez pour moi, révérend. On peut plus rien pour elle.

Dowd fronça les sourcils.

— Vous aurez de mes nouvelles d'ici une semaine, environ.

Belknap fronça les sourcils.

— Y vaut mieux, oui. J'veais pas supporter cette situation très longtemps.

Le révérend grimpa sur son canasson et observa un monde recouvert d'un manteau blanc, pur et presque divin.

— Quel hiver, dit-il à travers son cache-nez, comme pour lui-même. Oh, quel hiver infernal.

Belknap fourra les mains dans les manches de son manteau et renifla.

— Pourquoi elle a fait ça, Dowd ? demanda-t-il d'un ton suppliant, affichant un long visage chagrin. C'est vous le pasteur, dites-moi pourquoi elle m'a fait ça, bon sang.

Alfred Dowd s'éloigna de l'homme.

CHARLEY Linens passa prendre John Cox chez lui et les deux hommes chevauchèrent en direction du sud-ouest. Dans leur étui de selle, chacun portait un fusil chargé.

À la fin de l'automne, juste avant les premières neiges de l'hiver, un jeune célibataire du nom d'Andy Giffen avait quitté son lopin de terre pour rentrer en Pennsylvanie. Sur la porte de sa maison creusée dans la terre, il avait affiché un panneau : REPARTI DANS L'EST POUR CHERCHER UNE FEMME.

Ce n'était pas inhabituel. S'ils en avaient la possibilité, les pionniers saisisaient souvent l'occasion, pendant l'hiver, de traverser le Missouri et de retourner dans leur région d'origine pour diverses raisons : rendre visite à leur famille, retrouver le goût de la civilisation, se battre bec et ongles dans les tribunaux afin de récupérer un héritage, emprunter de l'argent à une belle-famille

prospère ou encore, comme dans le cas d'Andy, trouver une fille, lui peindre un tableau idyllique de la vie sur la Frontière, l'épouser et l'engrosser avant d'escorter la belle et son ventre chez eux dès le printemps venu. Les filles à marier étaient plus rares que les huîtres dans le Territoire, où les hommes étaient huit fois plus nombreux que les femmes. Andy avait acquis un bon terrain de soixante-cinq hectares sur les berges de la rivière Kettle, où il avait vécu deux ans et produit deux récoltes. Il avait construit une maison douillette en creusant dans le flanc d'un ravin avant de le protéger par des blocs de terre, d'installer une porte et une fenêtre en bois battante, ainsi qu'un poêle dont la cheminée remontait à travers la terre et jaillissait à plusieurs dizaines de centimètres au-dessus de la prairie afin de laisser de la marge pour la neige. Du haut de ses vingt-neuf ans, Andy Giffen était mûr. Il possédait une maison, plusieurs beaux chevaux, une bonne vache laitière, de nombreux outils, du matériel et du grain pour le printemps. Il ne lui manquait qu'une femme et des enfants pour être comblé.

Aussi avait-il réfléchi. Il lui manquait également les documents officiels d'enregistrement de son lopin de terre. En vivant sur sa terre et en l'améliorant, il avait rempli les deux premières conditions de la loi sur la Prémption, mais il ne s'était pas encore résolu à parcourir les cent dix kilomètres jusqu'au bureau foncier le plus proche à Wamego afin de s'inscrire et d'acheter le lopin au tarif évalué à 1,25 dollar les quarante ares. Andy avait prévu de faire d'une pierre deux coups – ramener sa toute nouvelle épouse en passant par Wamego, où il signerait les papiers, paierait son dû et présenterait sa femme. C'était un détail. Plusieurs voisins étaient dans la même situation et ne semblaient pas s'en préoccuper. Techniquement, ils occupaient eux aussi la terre de façon illégale, mais du fait de leur simple présence, ils jouissaient d'un "droit annexe à l'occupation". Andy n'avait pourtant pas envisagé que, là où les terres étaient occupées de façon illégale, se trouvaient aussi des voleurs de terre. Aussitôt fut-il parti pour sa mission matrimoniale qu'un individu arracha son panneau parti-chercher-femme et s'installa dans la maison.

Charley Linens et John Cox, avec le renfort de Martin Polhemus et de son fusil, chevauchèrent ensemble jusqu'au lopin d'Andy Giffen, le visage fermé et parlant peu. La journée était sombre. Le dégel continuait. La neige formait une croûte. Ils entendaient l'eau couler de temps à autre sous la couche glaciale, ainsi que le bruit de succion des sabots des chevaux.

Ils ignoraient tout du voleur. Certains avaient entendu dire qu'il s'appelait Briggs, d'autres, Moore. C'était peut-être un solitaire qui travaillait à son compte. Il était peut-être de mèche avec un avocat de

Wamego, une ville où l'on trouvait soi-disant plus d'avocats que d'habitants. Quoi qu'il en soit, il était aussi difficile de se débarrasser des voleurs de terre que des puces. M. et Mme Giffen auraient bientôt un sacré cadeau de bienvenue. Si le voleur proposait de leur revendre le lopin, ce serait à un prix qu'Andy ne pourrait jamais se permettre. S'il portait l'affaire devant les tribunaux de Wamego, les avocats le saigneraient à blanc. S'il s'emportait et envisageait de riposter, il risquait de se retrouver face à un pistolet. Inutile de tourner autour du pot, en avaient convenu ses amis, dès le printemps venu et avant le retour d'Andy, la vermine devrait filer ou se retrouver clouée à un mur. Le printemps était arrivé, du moins semblait-il, et l'heure était venue de passer aux choses sérieuses. Andy aurait fait la même chose pour eux.

Ils chevauchaient donc dans la neige par cette sombre journée, Linens, Cox et Polhemus, jusqu'à ce qu'ils repèrent de la fumée s'échappant de la cheminée d'Andy. Ils prirent la direction du nord sur quelques mètres avant de descendre dans le ravin. Ils passèrent devant l'étable d'Andy, où ils ne virent rien d'autre que l'arrière-train d'un horrible cheval. À une dizaine de mètres de la porte, ils tirèrent sur leur bride. Charley Linens fit glisser son fusil de l'étui et le plaça en équilibre sur le pommeau de sa selle, en évidence. Les deux autres l'imitèrent.

— Hé ho là-dedans ! cria Charley.

Sans se presser, un homme ouvrit la porte, sortit et leur fit face. Ils remarquèrent deux choses. Il ne portait pas de manteau, rien qu'un pantalon et la partie supérieure de son sous-vêtement – autrement dit, il avait pris ses aises et brûlait le bois d'Andy. Et la crosse d'un gros revolver apparaissait à sa ceinture.

— Tu t'appelles Briggs ? demanda Charley.

— P'têt bien.

— Moore ? demanda John Cox.

— P'têt bien.

Il avait du sang-froid. Il chiquait du tabac et immobilisa sa mâchoire un instant.

— Tu sais que t'es sur les terres d'Andy Giffen, dit Charley. C'est un ami à nous. Il est reparti dans l'Est pour se trouver une femme, mais il devrait rentrer d'un jour à l'autre. Qu'est-ce tu dis de ça ?

— Je dis que j'reste ici.

Sa remarque mit Martin Polhemus en fureur. C'était un homme pauvre. Pour éviter que ses pieds ne gèlent à travers les trous de ses bottes, il les enroulait dans des bandes de sac en tissu.

— Merde, lâcha-t-il. T'es rien qu'un putain de voleur.

— Où sont ses documents officiels ? demanda Briggs.

— Où sont les tiens ? rétorqua John Cox.

— Celui qui s'installe à la priorité, lança Briggs.

Sa remarque leur cloua le bec une minute. Le voleur les regarda et cracha un filet de tabac.

— Où sont ses chevaux ? demanda Charley Linens.

— J'les ai vendus.

— Et sa vache ? voulut savoir Cox, le plus pacifiste des trois. Andy avait une sacrée bonne vache.

— J'l'ai mangée.

— Sale fils de pute, grogna Martin Polhemus en posant la main sur la crosse de son fusil.

Briggs fit alors un geste soudain et inattendu. Son bras droit était aussi vif qu'un serpent et, comme un serpent, il se glissa dans sa poche et sortit son arme de sa ceinture avant de la lever et de tirer en l'air. L'écho de la détonation résonna contre le flanc du ravin comme un claquement de fouet. Briggs rengaina son arme. Les trois visiteurs restèrent assis sur leur selle comme trois statues de pierre. D'après ce qu'ils avaient pu voir, le pistolet était un Navy Colt.

Au bout d'un moment, Charley Linens déclara :

— Parfait, écoute bien, monsieur. On compte bien botter ton cul de voleur hors de cette propriété avant le retour d'Andy. On fera ce qu'il faut pour y arriver. Alors suis notre conseil, fiche le camp.

Briggs, ou Moore, quel que soit son nom, dévisagea longuement Charley, puis les autres. Il déboutonna son pantalon, sortit son oiseau et pissa dans la neige. Le jet fit un nuage de vapeur. Il se reboutonna, leur tourna le dos et rentra dans la maison en fermant la porte comme s'il était déjà l'heure du dîner.

IL aperçut Mary Bee Cuddy à plus de deux kilomètres, une tache noire sur fond blanc près de la maison. Il réfléchit en chevauchant. Il avait entendu dire par les voisins qu'elle se tenait souvent de la sorte par temps clément, scrutant les grands espaces dans l'espoir de voir – quoi ? Un bison ? Un cavalier ? Une file de chariots ? Ou bien un miracle, un arbre qui pousserait, rien qu'un arbre pour lui rappeler sa terre d'origine ? Il se demanda s'il existait une façon de mesurer la solitude.

Lorsqu'il fut à environ huit cents mètres, il lui fit un signe de la main et elle lui rendit son salut, et ils furent tous deux rassurés. Ils ne s'étaient pas vus ni n'avaient eu de nouvelles de l'autre depuis deux mois, depuis le dégel de janvier. Le révérend connaissait Mary Bee Cuddy presque aussi bien que le Seigneur. Trois ans plus tôt, elle avait fait le voyage en solitaire, en train, en bateau à vapeur et en diligence depuis le nord de l'État de New York afin de prendre un poste d'institutrice dans une école au sud de Wamego. Elle y avait enseigné

une année durant, puis elle avait brusquement démissionné et avait acheté ce lopin de terre à une veuve qui rentrait dans l'Est après que son mari avait été surpris, désarmé, dans un champ par des Pawnees qui l'avaient tué et mutilé. Mary Bee avait visiblement touché une certaine somme d'argent. Elle avait payé en liquide les six cents dollars et avait engagé des hommes pour lui construire une maison en terre, une étable et des toilettes extérieures en terre aussi, au grand émerveillement des voisins car aucune rafale de vent ne pouvait les abattre. Plusieurs vieilles filles de sa paroisse essayaient de gérer des lopins toutes seules, mais aucune n'y avait aussi bien réussi que Mary Bee. Elle avait appris seule à s'accrocher à un cheval et à manier le fusil comme un vrai soldat. Elle savait déjà cuisiner, coudre, entretenir sa maison et aider ses voisins, mais elle apprit très vite à labourer, à planter, à couper, à lier, à écosser, à porter son grain au moulin, à savoir quand son troupeau avait besoin de soins. C'était un cordon bleu, et son cœur et sa porte étaient toujours ouverts. Ce fut elle qui parvint à récolter assez de fonds pour permettre la construction d'une école-église et elle avait ajouté cent dollars à la cause. C'était ses dons de nourriture, Dowd le savait pertinemment, qui avaient permis à ses plus proches voisins, les Belknap, de passer une bonne partie de l'hiver. Elle organisait son propre réseau de bienfaisance, remontant le moral des déprimés, soignant les malades et jouant la tante auprès des tout petits. Oh, c'était un véritable pilier de la communauté. Elle était instruite, elle appréciait les jolies choses et elle faisait preuve d'un courage extrême. Mary Bee Cuddy était un être humain admirable, estimait-il. Il se demanda s'il existait une façon de mesurer l'âme.

Mais tandis que son canasson soufflait en montant la côte, Dowd s'inquiétait. Elle devait avoir la trentaine, à présent. Il avait espéré, comme beaucoup d'autres, qu'Andy Giffen et elle se mettraient en couple, mais Andy était reparti vers l'est chercher une épouse. Par beau temps, une femme solitaire s'affairait sans doute, rendait des visites, en recevait, mais comment avait-elle pu survivre à un hiver comme celui-là, mangeant seule ses repas, s'adressant à son couteau et à sa fourchette, allant se coucher le soir avec ce vent ? Si d'autres baissaient les bras, des femmes fortes et bonnes, aimées de leurs maris, comment avait-elle réussi à garder tous ses esprits, célibataire et sans amour ? Il aurait voulu lui porter de bonnes nouvelles, mais il n'en avait aucune. Il se demanda comment lui parler de Theoline Belknap.

Dowd arriva auprès d'elle. Il lâcha les rênes, sauta au bas de sa selle, elle s'approcha de lui et ils s'attrapèrent par les mains. Celles de Mary Bee étaient bien plus larges que les siennes et elle était nettement plus grande que lui.

— Le printemps ! dit-elle.

— Le printemps ! dit Alfred Dowd.

Ils échangèrent un sourire tandis que le vent soufflait autour d'eux, un vent chaud. Elle le lâcha, prit la bride de son cheval et lui demanda de deviner ce qu'elle avait préparé pour le dîner, il n'y parvint pas et elle lui répondit de l'antilope. L'après-midi précédent, elle en avait repéré une, en contrebas de la maison, qui fuyait devant une meute de loups. Elle avait empoigné son fusil, avait abattu le loup de tête qui comblait la distance, puis elle avait tué l'animal d'un tir impeccable à trois cents mètres – un sacré tir, hein ? Elle l'avait traînée chez elle et l'avait dépecée, ils auraient du steak d'antilope en plat de résistance, elle avait commencé à préparer le dîner dès qu'elle l'avait vu approcher. Était-il satisfait ?

Dowd sourit pour manifester sa satisfaction puis reprit une expression grave.

— J'ai une mauvaise nouvelle. Voulez-vous l'entendre maintenant ou plus tard ?

— Maintenant.

Il lui parla de Theoline Belknap. Au cours de son récit, Mary Bee se détourna de lui, lentement.

— Seigneur tout-puissant, dit-elle.

— Oui.

— Était-ce un garçon ou une fille ?

— Une fille.

— Comment Vester le supporte-t-il ?

— Comme on pourrait s'y attendre. Il accuse Theoline.

— Comme on pourrait s'y attendre. Pourquoi, oh mais pourquoi n'a-t-il pas envoyé les filles chez moi ?

— Il dit ne pas vouloir se retrouver seul avec elle.

Mary Bee resta immobile un instant puis elle mena le cheval à l'écurie.

— Allez vous débarbouiller, dit-elle, et entrez. J'arrive tout de suite.

Elle voulait être seule un moment.

Dowd sortit de la maison une bassine, du savon et une serviette, se lava, vida la bassine, rentra, inspecta l'antilope qui cuisait sur la poêle à frire, en huma les effluves, huma une seconde fois, puis retira son manteau et s'installa à la table. Mary Bee rentra, mit le couvert et s'affaira devant le grand poêle Premium, et ils n'échangèrent que quelques mots.

— Devinez ce que je vais commander, dit-elle.

— Je ne sais pas.

— Un harmonium.

Elle adorait la musique, il le savait.

— Pas possible !

— Si. Je n'ai pas assez confiance pour faire transporter un piano, alors à mon prochain passage à Loup, je commanderai un Mason & Hamlin, dit-elle presque d'un ton de défi. Chez moi, avant, je jouais du piano des heures durant. Je ne peux plus vivre sans vraie musique.

— Vous posséderez le premier harmonium de tout le Territoire.

Il attendit, affamé, et admira une fois encore sa maison. Compte tenu du lieu et de l'époque, elle paraissait majestueuse. Le plancher était en bois de peuplier et recouvert de plusieurs tapis. Ses murs en terre avaient été plâtrés et badigeonnés à la chaux, ce qui repoussait les punaises de lit. Elle avait de vraies chaises, ainsi qu'un fauteuil à bascule en bois, une table et un buffet à tiroir au-dessus duquel avaient été accrochées deux photographies sur plaque d'étain encadrées, l'une de son père, pensait-il, un barbu maussade, et l'autre de sa sœur Dorothy, sans doute. Sur un autre mur, elle avait fixé une grande image colorée de ce qui semblait être les chutes du Niagara. Sa chambre, qu'il n'avait jamais vue, se trouvait à l'arrière, séparée de cette pièce par une cloison, et il avait entendu dire qu'elle dormait sur un matelas de plumes. De cette cuisine-salon-salle-à-manger, une échelle menait à l'étage supérieur, qui servait de grenier mais également de chambre d'appoint pour les visiteurs. Tout était propre comme un sou neuf.

Elle lui servit un festin – des steaks d'antilope, des pommes de terre frites, du pain de maïs et de la mélasse, une tarte aux pommes et du café Arbuckle's Ariosa qui, l'en avait informé son épouse, se vendait à trente-cinq cents la livre. Lorsqu'elle prit place, il courba la tête. Mary Bee l'imita.

— Seigneur, improvisa-t-il. Bénis cette femme et sa table. Permets-moi de dîner ici aussi longtemps que possible. Amen.

Lorsqu'il releva la tête, ses yeux brillaient et elle le remercia par le plus grand sourire qu'elle put esquisser. Ils mangèrent, parlèrent du temps qu'il faisait, de l'hiver, des voisins, du manque de courrier, du printemps et de l'été approchant, mais quels que fussent leurs efforts pour se montrer joyeux, pour savourer leur repas et la présence de l'autre en toute intimité, Theoline Belknap mangeait en leur compagnie et le silence s'imposait parfois.

— Ce n'est pas le pire, dit Dowd après une telle pause.

— Ah non ?

— Non. Il y en a deux autres. Une au nord de Loup, Mme Petzke, et une autre à l'ouest, Mme Svendsen. Les deux sont dans le même triste état. Je ne connais pas encore les détails.

Un silence.

— Alors elles sont quatre, ajouta Mary Bee.

— Quatre ?

— Au dernier dégel, Harriet Linens est passée m'apporter la nouvelle. Près de chez eux vit une famille, les Sours, un très jeune couple avec des enfants en bas âge. L'épouse, à peine une fillette, a perdu la tête. Comment et pourquoi, Harriet ne le savait pas. Mais elle m'a dit que c'était bien triste.

Le révérend lécha la mélasse sur ses lèvres et réfléchit.

— Sours... Sours... Je les connais. Ils font partie d'une de mes paroisses. (Il soupira.) Quatre. Quel dommage. Il va nous falloir un rapatrieur.

— Un quoi ?

Il posa ses couverts.

— C'est ainsi que je les appelle.

L'année précédente, expliqua Dowd, il avait compté trois femmes démentes sur son circuit, des épouses, et une fois le printemps venu, il avait fallu se résoudre à faire quelque chose pour elles. Deux d'entre elles étaient devenues dangereuses, souffrant de pulsions meurtrières, et l'autre ne cessait de fuir.

— Eh bien, j'ai réuni les trois époux – ils étaient responsables d'elles, après tout – et je leur ai demandé de tirer au sort. Le perdant est devenu le rapatrieur. Les deux autres ont contribué au voyage, ont fourni le chariot, l'attelage et les vivres – l'affaire a été maintenue dans le plus grand des secrets. Le rapatrieur a récupéré les trois femmes et les a escortées de l'autre côté de la rivière jusqu'à Hebron, dans l'Iowa. Cette fois-là, le perdant était un homme correct, McAllister, un bon chrétien. Il les a menées jusqu'à Hebron en cinq semaines et sans grandes difficultés, si mes souvenirs sont bons.

À Hebron, poursuivit le révérend, la Société féminine d'entraide de l'église méthodiste était orchestrée par Altha Carter, l'épouse du révérend Carter, une femme de tout premier ordre. Elle avait récolté des fonds auprès de paroisses à l'est et, lorsque les pauvres infortunées étaient arrivées avec McAllister, elles avaient été remises entre les mains de trois bénévoles de la Société, qui les avaient alors escortées en train jusqu'à chez elles, ou du moins jusqu'à leurs familles d'origine ou à leurs proches. Il fit une pause et attira à lui son assiette de tarte aux pommes.

— J' imagine qu'ils font la même chose en d'autres endroits, dans la région. Ce n'est pas vraiment un système idéal, je l'admets, mais donnez-moi une autre solution...

Mary Bee avait écouté attentivement.

— Trois, l'an passé. Je n'en avais jamais entendu parler.

— On ne parle jamais de ce genre de choses. On se contente de s'en occuper.

Elle apporta la cafetière et leur servit une autre tasse.

— Soyez béni, dit-elle.

— Ne dites pas de sottises... La nécessité est mère de toutes les inventions, dit-on. Oh, je pense qu'un jour nous disposerons de tous les attributs de la civilisation, des asiles entre autres. Mais voilà à peine un an que nous constituons un Territoire, et un asile de fous est une des dernières choses qu'un pouvoir législatif se résout à bâtir. Pour l'instant, c'est le mieux que nous puissions faire. Je dois dire cependant que c'est beaucoup demander à un seul homme.

— Mangez votre tarte.

Il en fut heureux et il applaudit bientôt le banquet en s'adossant à sa chaise et en poussant un grognement.

— C'est le meilleur repas que j'aie mangé depuis la semaine des quatre jeudis. Soyez bénie.

— Je mange ainsi tous les jours.

Ils ne souriaient pas. Ils restaient immobiles dans le silence à se dévisager. L'un surprenait toujours l'autre. Il avait des cheveux d'un roux éclatant ponctué de gris. Elle avait des yeux de femme, mais son visage grand et carré était doté d'une mâchoire masculine.

— Où comptez-vous aller, à présent ? demanda-t-elle.

— Je ferais bien d'aller voir Sours, le pauvre garçon.

— J'irai rendre visite aux Belknap demain matin. Je leur porterai un morceau de l'antilope.

Dowd réfléchit.

— Dites à Vester de venir à l'église de Kettle dans une semaine. Dans l'après-midi. Nous organiserons le tirage au sort. J'en informerai le jeune Sours aujourd'hui même et je m'assurerai que Petzke et Svendsen soient mis au courant. Dans une semaine à compter d'aujourd'hui.

— Vester ne viendra pas.

— Il le faut.

— S'il perd le tirage au sort, il n'ira pas, dit Mary Bee. Il est paresseux. Il est ignorant. C'est un pleurnichard. C'est Theoline qui était forte. C'était elle, le pilier de la famille.

Le révérend fronça les sourcils et repoussa sa chaise avant de se lever et d'enfiler son manteau avec peine.

— Il doit venir. Il est responsable de son épouse, comme les autres. Je pourrais ajouter plusieurs choses à son sujet, mais je refuse de me montrer si peu charitable. Le Seigneur n'apprécierait pas. (Il serra son manteau à l'aide d'une cordelette.) Faites au mieux avec lui demain. Je vous en suis infiniment reconnaissant. Je vais de ce pas chercher mon fier destrier, ajouta-t-il en accrochant son cache-nez, autour du cou ce jour-là, avant d'avancer vers la porte.

Au bout d'une ou deux minutes, Mary Bee enfila son manteau et sortit dans le vent chaud. Dowd menait son canasson hors de l'écurie.

— J'ai le ventre aussi plein qu'une tique repue, dit-il. J'ai peur que

Rossinante ne soit plus en mesure de me porter.

Ils échangèrent un sourire et une poignée de main chaleureuse.

— Je suis si heureux de vous trouver solide et en bonne santé, dit-il.

— Moi également. Mes amitiés à Mme Dowd, je vous prie.

— Sans faute. Je suis désolé de vous avoir apporté de si tristes nouvelles. Ne vous appesantissez pas sur le sujet, je vous en prie.

— Comment pourrais-je faire autrement ?

— Parce que ce sont des choses qui arrivent, dans nos contrées. C'est ainsi. Chaque hiver. L'année passée, trois femmes. Cette année, quatre. Je suis surpris qu'elles ne soient pas plus nombreuses, étant donné les conditions. Je ne comprends pas comment les femmes peuvent supporter tout ceci.

Il empoigna la bride, sauta en selle et baissa un regard grave vers elle.

— Je ne comprends pas comment vous y parvenez, ma chère. Honnêtement. À vivre seule, je veux dire.

— Je sais tout faire.

— Je vous crois, dit-il. Bien. Que nos cœurs s'envolent. Un harmonium. Le printemps.

— Oui, le printemps.

Alfred Dowd s'éloigna dans la direction opposée au chemin qui l'avait mené jusque-là. Au bout d'un kilomètre, il s'arrêta et pivota sur sa selle pour voir si Mary Bee Cuddy le regardait partir. Elle était là. Elle lui adressa un signe de la main et il le lui rendit. Le geste du révérend était un salut solennel.

Le lendemain matin, elle sella Dorothy, sa fidèle jument, et parcourut les trois kilomètres jusque chez les Belknap après avoir fixé à son troussesquin le morceau d'antilope enveloppé dans un sac en coton. Vester sortit à sa rencontre. Elle lui donna la viande et lui conseilla de l'attacher en hauteur dans l'étable pour éviter que les loups la mangent. Puis elle lui dit qu'elle avait appris, la veille, de la bouche du révérend Dowd la situation de Theoline et qu'elle tenait à lui dire à quel point elle était bouleversée et terriblement désolée. Vester répondit qu'il l'était, lui aussi. Elle s'enquit de l'état de Theoline et il rétorqua qu'il n'avait pas évolué, elle était toujours folle. Il était encore obligé de la nourrir lui-même, de la porter jusqu'aux toilettes, de s'occuper des filles, de préparer les repas et le reste, jusqu'à épuisement la plupart du temps. Mary Bee mit pied à terre. Mais comment diable était-ce arrivé ? Vester fit passer le morceau de viande sur son autre épaule et répondit qu'il n'en avait pas la moindre idée, mais que ses inquiétudes pour Line remontaient déjà à l'automne

dernier. Elle s'était plainte du climat et de la perte de leur récolte. Elle parlait peu, mangeait moins. Elle s'était mise en tête que Dieu était en colère après eux, que le bébé naîtrait infirme, qu'il aurait un bec-de-lièvre ou quelque autre difformité. Oh, et elle souffrait de maux de tête, elle était grognon. Mary Bee acquiesça et scruta la porte de la maison. Vester lui dit que non, elle ne pouvait pas entrer, il ne voulait pas que les gens viennent lorgner sa femme dans cet état. Mary Bee le contourna, vexée, et déclara qu'elle était la meilleure amie de Theoline, qu'elle irait la voir quoi qu'il en dise. Vester jura. Elle lui dit de se taire et de s'occuper de la viande. Puis elle ouvrit la porte et entra.

Les trois filles, Junia, Aggie et Vernelle, attendaient. Elles bondirent sur elle comme de petits animaux apeurés, la serrant à la taille avec une telle force qu'elles la projetèrent presque contre le poêle. Elles pleuraient et elle fit de son mieux pour ne pas pleurer avec elles. Elle se refusait encore à regarder vers le lit. Au bout d'un moment, elle les prit par les épaules et leur demanda d'aller dans la pièce du fond car elle voulait discuter avec leur mère, allons, s'il vous plaît, les filles, allez-y et, reniflant, elles obéirent. C'étaient de gentilles enfants.

Mary Bee regarda autour d'elle. L'endroit était en désordre. Elle s'approcha du lit.

Theoline Belknap était étendue sur le dos. Elle avait les yeux rivés sur un coin du plafond. Ses cheveux étaient un véritable désastre. Sa chemise était constellée de taches de nourriture. Ses pieds étaient nus et crasseux. Elle avait les poignets ligotés par une corde aux montants du lit. Mary Bee détacha le lien le plus proche et se pencha pour détacher l'autre. Elle s'assit au bord du matelas et massa les poignets de Theoline, enflés et écorchés.

— Theoline, dit-elle. C'est moi, Mary Bee.

— Défais, répondit-elle.

— Défaire tes liens ? Je m'en suis occupée, ma chérie.

— Défais, défais.

— Me reconnais-tu, Theoline ?

— Défais, défais, défais, défais.

Mary Bee se pencha et tourna le visage de la femme vers elle. Les yeux de Theoline restèrent rivés au plafond.

— Line, ma chérie, c'est moi, Mary Bee, ton amie.

— Ta.

— Tu ne me reconnais pas ?

— Ta, dit Theoline. Ta, ta, ta, ta, ta, ta, ta, ta.

Mary Bee détourna le regard et resta immobile un instant. Le vide se fit en elle. Puis quelque chose s'embrasa dans ce vide, comme l'étincelle d'une allumette dans l'obscurité totale. De la colère.

Elle se leva, écarta la tenture et se rendit auprès des filles. Elle s'agenouilla. Écartant les bras, elle enlaça les sœurs contre elle. Elle entendait encore des reniflements.

— Écoutez-moi, les filles. Votre mère est très malade, mais elle vous aime toujours autant, comme avant. Vous devez l'aimer en retour et l'aider de votre mieux. Voici ce que vous pouvez faire pour elle. Je lui ai détaché les bras. Je veux que vous la déshabilliez, que vous fassiez chauffer de l'eau et que vous lui fassiez une bonne toilette, avec du savon, de la tête aux pieds.

— Sur son lit ? demanda Junia.

— Sur son lit. Lavez-lui les cheveux et séchez-les, puis brossez-les et peignez-les. Trouvez-lui ensuite des vêtements propres, ainsi que des sous-vêtements – ils sont sans doute rangés dans la malle – et rhabillez-la. Et pendant que vous faites tout ceci, souriez-lui et dites-lui des paroles gentilles. Connaissez-vous un air que vous pourriez lui chanter ?

— On connaît un chant de Noël, proposa Vernelle.

— Ce sera parfait, dit Mary Bee. Et quand vous aurez terminé, faites quelques tâches ménagères pour soulager votre père, entendu ? Vous êtes désormais les femmes de la maison. Passez le balai. Lavez la vaisselle. Sortez les draps et aérez-les. Montrez-lui que vous êtes des adultes. Vous voulez bien ? Vous voulez bien le faire pour lui ? Et pour moi ?

Elles acquiescèrent d'un air grave, étourdies peut-être par la quantité de travaux à effectuer.

— Bien, dit-elle. Et n'oubliez pas d'aimer votre chère mère.

Elle les lâcha et se releva.

— Allons, mettez-vous au travail. Donnez-moi votre front.

Elles levèrent leurs visages. Elle embrassa chacune sur le front et les quitta. Elle traversa la pièce principale et ne put supporter de regarder Theoline. Dehors, Vester approchait après avoir suspendu la viande et rentré sa jument à l'écurie. Mary Bee se rendit compte qu'elle serrait les poings. C'était cette colère, à nouveau, qui brûlait dans le vide. Un souffle quelque part devait en aviver la flamme. Il fallait l'étouffer avant qu'elle n'atteigne son cœur.

— J'ai détaché ses liens.

Vester la fusilla du regard. Il était irrité d'avoir dû s'occuper de sa jument. Il ne l'avait pas remerciée pour la viande d'antilope.

— Qui vous l'a demandé ? Impossible de savoir de quoi elle est capable.

— Je vous assure qu'elle est inoffensive. Et puis, vous ne l'aurez peut-être plus très longtemps à vos côtés.

— Comment ça ?

— C'est une des raisons de ma venue. J'ai un message de la part du

révérend Dowd.

Elle desserra les poings et entreprit d'expliquer la nécessité de trouver un rapatrieur, mais Vester l'interrompit bientôt. Il savait tout cela, Dowd le lui avait déjà dit. Très bien, rétorqua-t-elle, le tirage au sort se déroulerait à l'église le mardi suivant dans l'après-midi et il devait s'y présenter, les trois autres époux y seraient. Vester demanda quel tirage au sort. Eh bien, pour décider lequel d'eux quatre ramènerait les femmes dans l'Est, traverserait le Missouri jusqu'à Hebron, dans l'Iowa, d'où elles seraient escortées chez elles. Le perdant tiendrait ce rôle tandis que les trois autres fourniraient le chariot, l'attelage et les vivres. C'est ainsi qu'ils avaient procédé l'année passée, quand trois femmes avaient perdu la raison au cours de l'hiver, et le révérend Dowd proposait de réessayer. Vester la dévisagea, puis déclara platement qu'il n'en ferait rien. Bon Dieu, il connaissait Petzke et Svendsen – le premier était un satané Hollandais et le second, un Norvégien – mais il n'avait jamais entendu parler de Sours. Hors de question qu'il trimballe leurs femmes où que ce soit. Elle pouvait répondre à Dowd de trouver un autre idiot. Mary Bee insista pour qu'il assiste au tirage au sort. Il était responsable du bien-être de son épouse, les autres étaient responsables des leurs. Vester refusa en bloc et personne ne l'y obligerait, ils étaient dans un pays libre.

— Alors qu'allez-vous faire de Theoline ? demanda Mary Bee.

La question lui cloua le bec.

Elle se dirigea vers l'étable. C'était un petit triomphe, mais la colère brûlait en elle sans retenue. Dans l'étable, elle vit une bosse sur le flanc d'un bœuf à côté de sa jument, il devait souffrir du varron et être traité à l'huile de charbon. Elle mena la jument par la porte et Vester l'avait suivie en pleurnichant. Il jurait vouloir faire au mieux pour Line, mais qu'est-ce qu'il se passerait s'il allait au tirage au sort et qu'il perdait ? Partir vers l'est avec un chargement de femmes, s'absenter des semaines entières, qui s'occuperait de son bétail et de ses filles ? Mary Bee répliqua qu'elle le ferait. Et s'il n'était pas choisi ? Il était si déplumé qu'il ne pourrait même pas contribuer au voyage en fournissant un sac de nourriture, ni le moindre sou. Enfin quoi, il venait de se rendre à Loup au dernier dégel pour hypothéquer sa maison, et il lui fallait faire une bonne récolte au printemps, au risque de tout perdre. S'il jouait encore de malchance, se plaignit-il, il abandonnerait l'été venu, il embarquerait ses filles et ses maigres possessions et rentrerait dans le Kentucky, où un homme était mieux en mesure de tenter sa chance. Ne pouvait-elle pas se mettre dans le crâne qu'il était à sec ? S'il était tiré au sort, il n'irait pas, et s'il ne l'était pas, à sa grande honte, il ne pourrait rien fournir – quoi qu'il en soit, il était en position de faiblesse. Alors bon sang de bon Dieu,

qu'est-ce qu'il était censé faire ?

Elle entendit les voix fluettes chanter dans la maison un chant de Noël. Elle aurait aimé rétorquer : Oh, Vester, nous n'avons apporté dans cette nature sauvage que nos vies et une graine de civilisation. Nous avons semé cette graine. À moins de l'entretenir, elle mourra. Et si elle meurt, nous ne valons pas mieux que des brutes. Ramener ces pauvres femmes chez elles, voilà qui est civilisé.

Mais elle se contenta de dire :

— Allez-y.

— Non.

— Mardi.

Il était en colère, à présent. Il ne l'avait pas fait fléchir.

— Non.

— Alors j'irai à votre place, dit-elle. Je tirerai au sort en votre nom. Si je gagne, je fournirai ce que vous ne pouvez pas payer. Si je perds, vous prendrez la direction de l'est avec votre femme et les trois autres. Il le faut.

— J'irai pas, nom de Dieu !

— Ils vous y obligeront.

— J'ai un long fusil !

Mary Bee se mit en selle, les rênes dans une main.

— En attendant, aimez-la.

— L'aimer ? Après ce qu'elle m'a fait ? J'ai jamais donné de raison de perdre la tête !

— Vous lui avez fait un autre bébé.

— C'était la volonté du Seigneur !

La colère l'embrasait, désormais, et Mary Bee Cuddy en sentait la brûlure dans son cœur.

— Ce n'est pas le Seigneur qui l'a prise dans son lit ! s'écria-t-elle.

À ces mots, son visage se décomposa.

— Vester ! Vous êtes une bien triste espèce d'homme.

Elle pressa les genoux contre les flancs de Dorothy et la lança au galop. Les mains en porte-voix, Vester Belknap hurla :

— Ah ouais ? Mais moi, au moins, je me déguise pas en femme !

Le froid revint ce jour-là, crachant de petits flocons éparés comme s'il avait oublié comment faire pour neiger.

Cette fois, Charley Linens, John Cox et Martin Polhemus passèrent chercher Henry Caudill. Henry était un homme bon et possédait un fusil. Lorsqu'il se joignit à eux, il portait un paquet emballé dans du papier blanc. Ils lui demandèrent de quoi il s'agissait. Il répondit du soufre. Ils lui demandèrent pour quoi faire. Henry répondit juste au cas où. Ils chevauchèrent tous les quatre vers le sud-ouest en direction

de la rivière Kettle, jusqu'à la cheminée d'Andy Giffen, d'où s'échappait une volute de fumée, puis ils descendirent dans le ravin en restant du bon côté du conduit de cheminée. Ils attachèrent leurs montures à un arbre chétif, firent glisser leurs fusils au bas des selles et se faulèrent au fond du ravin, dans un épais bosquet de groseilliers à une soixantaine de mètres devant la maison d'Andy. Quand ils jugèrent s'être assez bien cachés dans le couvert des buissons, ils armèrent leurs fusils et laissèrent Charley Linens prendre les devants. Il cria :

— Moore !

Dans la maison, porte et fenêtre étaient fermées.

— Briggs !

Charley semblait parler tout seul.

— Hé, toi, le voleur !

Cela eut l'effet escompté. Ils virent la porte s'entrebâiller, ainsi que la fenêtre.

— On est déjà venus l'autre jour ! cria Charley. Les amis d'Andy Giffen ! Andy doit rentrer d'un jour à l'autre et on veut que tu quittes ses terres ! On est à quatre fusils contre un, alors fais pas l'idiot. Sors de là les mains en l'air et on t'accompagnera loin d'ici, avec nos remerciements, sans aucune égratignure ! Allez, sors de là !

Ils attendirent une minute, puis deux.

— Merde, lâcha Martin Polhemus.

Il se releva sur un genou, glissa le canon de son fusil à travers les branches du buisson, épaula et tira dans la porte. Les autres l'imitèrent, certains visant la porte, d'autre la fenêtre. La scène rappelait un champ de bataille. Dans l'écurie, l'horrible canasson s'effraya ou s'énerva en entendant les détonations et se mit à renâcler et à hurler comme une femme en train d'accoucher. Mais ils s'étaient surestimés. Briggs ou quel que soit son nom était aussi rapide avec son fusil qu'avec son arme de poing. Il bondissait de la porte à la fenêtre, puis de retour à la porte, et son canon pointait furtivement de quelques centimètres par l'entrebâillement, puis il tirait, avant de disparaître tout aussi furtivement, et ils n'auraient jamais imaginé qu'un homme puisse être aussi précis et aussi rapide. Ses balles atteignaient les branches près de leurs visages. Elles les frôlaient comme une respiration brûlante. John Cox reçut une brindille dans l'œil et s'écria "Aïe !", puis il cessa de tirer. Les autres en firent autant.

Ils s'assirent dans la neige. Ils avaient peur. Ils savaient ce qu'ils devaient faire, mais la foutue question était de savoir comment s'y prendre.

— Maudit soit-il, dit Henry Caudill de sa voix douce. Nous voilà avec un parasite sur les bras. Impossible de le faire sortir à coups de fusil. Il y a toute cette terre et ce bois entre lui et nous. Pourquoi ne

pas l'enfumer ? C'est pour ça que j'ai apporté une livre de soufre.

Il leur demanda de tirer. Pendant ce temps, il remonterait le ravin, récupérerait son soufre et monterait sur la cheminée d'Andy pour le verser dans le conduit. Ils paraissaient dubitatifs. Henry dit qu'il fallait tenter le coup. Il expliqua que dans sa région d'origine, les montagnes du Missouri, c'est comme cela qu'ils avaient réussi à faire sortir un ours de sa tanière, en l'enfumant. Et quand il était sorti, à moitié aveuglé et grondant, ils n'avaient eu aucune peine à l'abattre.

— Pourquoi pas ? dit John Cox en frottant son œil endolori par la brindille. J'ai faim et froid, et il reste encore un sacré bout de temps avant le dîner.

— Je veux pas que l'un de nous se prenne une balle, dit Charley Linens.

— Faut pas qu'il en prenne une, lui non plus, dit Martin Polhemus d'un ton lugubre. Je veux voir ce fils de pute se balancer à un arbre.

Ils tentèrent donc le coup. Trois d'entre eux tirèrent en rafales sur la maison tandis qu'Henry Caudill se glissait au sommet du ravin. Puis ils restèrent tapis dans le bosquet et attendirent en scrutant la maison, d'où ils ne percevaient pas le moindre mouvement. L'après-midi mourait peu à peu devant eux. L'obscurité tomba plus vite dans le ravin que sur la plaine. Et soudain, la porte et la fenêtre de la maison s'ouvrirent à la volée, et une épaisse fumée jaune s'en échappa. Ils s'attendaient à voir Briggs se précipiter dehors, à moitié aveuglé et secoué d'une quinte de toux. Mais il n'en fit rien. La maison disparut entièrement dans un nuage jaune. Martin Polhemus se redressa et tira deux fois dans le nuage ; à leur grand désarroi, deux coups leur furent rendus depuis le nuage et entamèrent les branches du buisson à proximité.

Martin Polhemus s'en trouva si furieux qu'il bondit et tenta sa chance.

— T'as respiré assez de fumée, Briggs ? hurla-t-il. T'en as eu assez ? Le voleur brailla aussitôt :

— Bandes de satanés bouseux débiles ! Rentrez chez vous !

Martin se baissa et lâcha un chapelet de jurons.

Henry Caudill revint du sommet du ravin et ils s'accroupirent, les yeux rivés sur lui.

— Vous voulez toujours le faire sortir de là ? demanda-t-il.

Ils le voulaient.

— Très bien, dit Henry. On peut pas le faire sortir en lui tirant dessus ni en l'enfumant. Passez me prendre chez moi la semaine prochaine. Je serai accompagné par Thor Svendsen. Il est fort comme un bœuf. Et il a peut-être de la poudre.

— De la poudre ? demandèrent-ils en chœur.

— Pourquoi pas ? C'est une méthode sûre. On le fera sauter comme

une vieille souche.

— J’apporterai une corde, ajouta Martin Polhemus.

— Une corde ?

— S’il est pas mort déchiqueté, je veux le tirer jusqu’à la rivière. Au bout d’une corde. Qu’il danse la gigue.

Si l’on faisait référence à la religion, on parlait de “l’église de Kettle”, s’il s’agissait d’instruction, c’était “l’école de Kettle.” Elle avait les deux fonctions. Une construction éclair avait mobilisé chaque homme et chaque garçon du voisinage, et le bâtiment avait été érigé en un seul jour sur une côte non loin de la rivière. Pour les murs, des troncs d’arbres avaient été hissés depuis le cours d’eau, installés en quinconce puis isolés par une couche d’argile. Le toit était fait de terre et de branches. Les cent dollars de Mary Bee Cuddy avaient permis d’acheter les accessoires : une porte, deux fenêtres et leurs vitres, un poêle, une chaire en bois pour le révérend, une douzaine d’ardoises d’écolier et de chiffons en peau de mouton ainsi qu’un sac de livres. Un dimanche sur deux, si l’hiver le permettait – et cela n’avait pas été le cas cette année-là –, le révérend Dowd proposait un culte qu’il qualifiait d’un œil pétillant de “méthodiste non confessionnel”. Mais l’instruction était la fonction principale du bâtiment. L’année scolaire était répartie en trois trimestres de huit semaines, automne, hiver et printemps, bien que le trimestre d’hiver eût été annulé cette année à cause du temps qu’il faisait et d’une histoire d’amour. Les enfants ne pouvaient s’y rendre à cause du froid et de la neige. L’institutrice ne pouvait s’y rendre car elle s’était mariée à la Noël. Mlle Clara Marsh, originaire du Vermont, était nouvellement arrivée dans les Grandes Plaines. Ce mariage n’était pas motivé par l’amour, mais c’était sans doute un moindre mal. L’école était autofinancée. L’institutrice recevait un dollar par enfant et par trimestre, et le couvert. Avec dix-sept écoliers inscrits, elle aurait dû gagner dix-sept dollars à la fin de l’automne. Ce ne fut pas le cas. Elle avait dix dollars en poche et sept en rêve. Pire encore, elle avait passé le trimestre hébergée chez les parents de ses élèves, passant d’une maison en terre à un abri de fortune, partageant un lit avec deux ou trois enfants agités, subsistant grâce à un régime de bouillie de maïs, de maïs en grains, de gâteaux de maïs, de galettes de maïs et de pain de maïs, qui avait grandement affecté sa santé. Aussi le mariage, même avec un veuf dégarni en quête d’une femme laborieuse, était-il apparu à Clara Marsh comme une alternative logique à sa pauvreté et à sa santé fragile. On le lui proposa. Elle répondit oui. Il n’y avait pas eu classe cet hiver à l’école de Kettle.

Mary Bee arriva la première.

Elle attendit un moment, décidant de ne pas allumer de feu dans le poêle bien qu'il y eût assez de bois dans la caisse. Ce qu'ils devaient faire ne prendrait pas longtemps. Contre deux murs, une longue et large planche était posée sur des patères fixées aux troncs d'arbres. Les livres, les ardoises et les chiffons avaient été soigneusement empilés sur ce bureau de fortune. Les bancs, pour les élèves et les fidèles, étaient constitués de troncs d'arbres dans lesquels on avait inséré des chevilles en guise de pieds. Près du poêle reposaient un seau d'eau en bois et une louche rouillée. Elle prit place sur un banc devant la chaire amovible.

Garn Sours entra.

Il la dévisagea avec surprise, parvint à esquisser un hochement de tête avant de lui tourner le dos et de s'asseoir sur le banc proche de la porte, penché, scrutant le sol en terre, l'image même du malheur. Il avait vingt et un ans, vingt-deux tout au plus. Le cœur de Mary Bee plongea dans sa poitrine. Il était inconcevable qu'un tel jeune homme pût diriger quatre femmes démentes, dont son épouse, à travers plusieurs centaines de kilomètres de prairie sans le moindre sentier balisé, les nourrir, s'occuper d'elles et les mener sans encombre jusqu'à destination.

Elle inspecta à nouveau la pièce. Elle était presque tentée d'envier Mlle Clara Marsh. Elles étaient venues toutes deux dans l'Ouest, pleines d'espoir, de fougue et d'appréhension, mais Marsh avait été plus chanceuse qu'elle. Son école était bien mieux aménagée que celle où Cuddy avait travaillé pendant un an, au sud de Wamego. Pas de bureau, pas d'ardoise, quelques malheureux livres, un poêle récalcitrant et un conseil d'administration pingre qui manquait invariablement de lui régler à la fin de chaque trimestre le dollar par jour qui lui avait été promis. Son ancienne école, qui plus est, était agrémentée de deux voyous de seize ans qui tyrannisaient les plus petits et qui auraient rendu toute tentative pédagogique impossible si un jour, d'un seul coup, elle ne leur avait montré de quel bois elle se chauffait. Une tribu Pawnee vivait dans les parages, aussi apportait-elle toujours un fusil avec elle à l'école. L'automne était encore chaud et un crotale long d'un mètre s'était faufilé dans la salle. Calmement mais à moitié morte de peur, elle avait pris la situation en main. Elle avait éloigné les enfants hystériques avant d'empoigner son arme. Elle avait jeté un livre près du reptile afin de l'obliger à se recroqueviller et à se dresser pour mordre, puis elle avait visé et d'une seule balle, lui avait arraché la tête. Elle avait aussitôt gagné le respect des deux voyous et avait ainsi sauvé son trimestre. Mais jouer les héroïnes n'avait pas contribué à redorer la profession à ses yeux. Comme Marsh, elle mangeait bien plus de maïs qu'il n'en fallait pour entretenir un troupeau de vaches. Comme Marsh, elle restait étendue

sans parvenir à dormir sur des paillasses en compagnie de voisins sales au sommeil agité. Mais contrairement à Marsh, aucun chevalier dégarni en armure n'était venu sauver la demoiselle en détresse. Au lieu de cela, de l'argent lui était parvenu au printemps – un joli paquet de deux mille dollars – et elle avait soudain été libre. Le dernier jour de classe, elle avait rédigé un mot au conseil de l'école en leur disant poliment d'aller se faire voir ailleurs.

Otto Petzke et Thor Svendsen entrèrent ensemble.

Ils la regardèrent fixement puis lui adressèrent un hochement de tête en lâchant un "Mademoiselle Cuddy", et ils s'installèrent sur un banc loin d'elle et loin du jeune Sours, qu'ils ignorèrent. Ils commençaient à se demander ce que diable une femme pouvait bien faire ici.

Pour passer le temps, elle se leva et regarda les livres empilés sur le bureau. Des manuels de grammaire Clark, des abécédaires Webster, le *Calcul mental* de Ray, des atlas géographiques de McNally, des livres de lecture de McGuffey et Hilliard, mais aucun en nombre suffisant pour tous les élèves. Il y avait également quelques recueils de cantiques.

Alfred Dowd fit son entrée.

Il la dévisagea lui aussi, s'adressa aux trois hommes avant de marcher à grands pas jusqu'à elle. Il baissa la voix.

— Que faites-vous ici ?

— Vester n'a pas pu venir.

— Il n'a pas voulu, plutôt.

— Je tirerai au sort en son nom.

Il fronça les sourcils. Il retira son chapeau qu'il posa sur la chaire.

— Je n'aime pas ça. Ce n'est pas correct.

— On ne peut pas faire autrement.

Il s'adressa aux autres.

— Otto, Thor, Garn, approchez-vous, je vous prie.

Ils s'avancèrent, maladroits dans leurs lourds manteaux et leurs bottes, et s'assirent sur le banc derrière celui de Mary Bee. Le révérend fronçait encore les sourcils.

— Mlle Cuddy est ici aujourd'hui à la place de Vester Belknap. Il était dans l'impossibilité de se joindre à nous, je ne sais pas pourquoi, mais je ne vois pas en quoi cela changerait quelque chose.

Il ouvrit la bouche pour continuer et se ravisa. Il recommença. Puis il déroula son cache-nez, d'un geste très lent. Mary Bee comprit que son ami ne savait pas quoi dire. La gravité du moment l'avait désarçonné. Elle observa le jeune homme et les deux plus âgés. Ils n'avaient aucune envie d'être ici. Ils n'avaient aucune envie de faire ce que l'un d'eux aurait à faire. Elle percevait sur leur visage le mélange étrange de résignation et d'appréhension. Ce sentiment-là – la terreur

d'être désigné par le hasard – était tel qu'elle pouvait presque en sentir l'odeur, se mêlant aux effluves massés dans cette petite salle : une odeur de craie et d'animal, une odeur d'urine et de fumée, de papier et de virilité. Le vent se leva soudain dehors, un vent léger. Il émit un sifflement pareil aux pleurs d'une femme ou aux gémissements d'un homme.

Quand Alfred Dowd eut enfin retiré son cache-nez et l'eut accroché à la chaire, il avait trouvé ses mots.

— Eh bien, eh bien. C'est une occasion bien douloureuse qui nous réunit. Je suis votre révérend et je souffre pour vous. Quatre femmes extraordinaires. Épouses et mères. À qui l'on a demandé de donner bien au-delà de leurs capacités. Vous comprenez, je l'espère, que la démence n'est pas chose rare dans ces contrées, et il est inutile d'en avoir honte. Je vous assure que le Seigneur est à vos côtés dans cette épreuve. Et Il y sera aussi lorsque vous devrez jouer le rôle de père et de mère auprès de vos enfants. Quatre familles ont été frappées – dont celle de Vester.

Il s'interrompt. Il tournait autour du pot, encore et encore, il le savait. Il se racla la gorge.

— J'ai discuté avec vous tous de notre système. Nous tirerons au sort. L'un de vous escortera les femmes vers l'est, jusqu'en Iowa. Les trois autres devront fournir le moyen de transport, l'attelage et les vivres. Cette méthode a été couronnée de succès l'an passé et je ne doute pas qu'il en sera de même cette fois-ci. Alors...

Il fouilla dans sa poche, prit son chapeau et y laissa tomber quelque chose.

— J'ai placé quatre grains de maïs là-dedans. Trois sont jaunes, le dernier est noir. Celui qui tirera le grain noir partira pour l'est. Je vais donc les mélanger.

Il tint son chapeau par les bords, le secoua et le brandit en hauteur.

— Faisons-nous honneur aux dames ? Mademoiselle Cuddy, voulez-vous tirer la première ?

— Non, merci. Vester est absent. Je pense qu'il devrait tirer en dernier. Je laisse ma place à M. Sours.

— Ah, dit Dowd. Très bien. Garn, voulez-vous tirer au sort ?

Le jeune homme se leva, approcha du premier banc en trébuchant, leva la main vers le chapeau et se rassit en grognant, tenant entre ses doigts à la vue de tous un grain jaune.

— Otto ? invita Dowd en marchant vers lui.

Otto Petzke hésita. Comme tant d'habitants du Vieux Continent, il avait l'habitude de poser sa main droite sur son cou, juste sous sa barbe brune. Il la retira, se leva, tendit le bras et fouilla dans le chapeau avant de montrer sa paume.

— *Lieber Gott*, murmura-t-il lorsqu'il présenta le grain jaune aux

autres.

Il se rassit lourdement.

— Thor ? demanda le révérend.

Thor Svendsen regarda Mary Bee, puis se mit sur ses pieds, plongea sa grosse main dans le chapeau, la retira, fermée. Il la porta à sa poitrine avant de desserrer les doigts, puis grogna de soulagement, tendit la main comme un plateau, paume vers le ciel, pour montrer le grain jaune.

Les regards se tournèrent vers Mary Bee.

— Il n'ira pas, dit-elle.

— Il ira, dit Dowd.

— Il n'ira pas, il me l'a affirmé.

— S'il aime Dieu, il ira.

— Il doit y aller ! s'écria Garn Sours.

Mary Bee se leva.

— Je lui ai dit que vous l'y obligeriez. Il m'a répliqué que si vous essayiez, il avait un long fusil.

— Il doit le faire, répéta Dowd. Ou bien le système tout entier risque de s'effondrer.

Otto Petzke bondit sur ses pieds et leva le poing.

— Il a intérêt à le faire ! Sinon je le réduirai en bouillie !

— Nous aussi, on a des fusils, menaça Thor Svendsen. On en a trois ! On va l'obliger, ça c'est certain !

— Oh, là, là, se lamenta Dowd. Nous ne pouvons pas nous permettre une effusion de sang. Je n'aurais jamais pensé que...

— J'irai, déclara Mary Bee.

À l'exception du vent qui soufflait dehors, le silence était total.

— C'est impossible, dit le révérend.

— Bien sûr que si. C'est logique. Vester s'occupera de mes bêtes.

— Une femme, marmonna Thor Svendsen.

— Je monte à cheval tout aussi bien que vous. Et je sais diriger un attelage. Et je sais tirer. Je sais cuisiner. Et je peux prendre soin de ces femmes bien mieux que vous.

Ils échangèrent un regard. Alfred Dowd se plaça derrière la chaire et s'y appuya sur les avant-bras. Il paraissait plus choqué et perplexe que les autres.

— Nous ne pouvons pas accepter, dit-il.

— Feriez-vous confiance à Vester pour accompagner ces femmes ? demanda-t-elle.

— Vester est tout aussi responsable que...

— Lui feriez-vous confiance ? Vraiment ?

C'était incontestable. Il détourna les yeux.

— Elle a raison ! s'écria Garn Sours. M^{lle} Cuddy, c'est vraiment chic de votre part !

Ses jambes refusèrent soudain de la porter et elle se rassit sur le banc.

— Quand partiriez-vous ? demanda le révérend.

— Dès que possible. Il va bientôt faire meilleur. D'ici une semaine, dix jours. Afin d'être rentrée à temps pour la récolte.

— Mademoiselle Cuddy, vous êtes une femme bien, dit Otto Petzke en se courbant presque devant elle.

— C'est vrai, acquiesça Thor Svendsen. Dites-nous ce dont vous avez besoin et on vous le donnera.

Sans cesser d'opiner, il s'approcha d'elle et porta brusquement la main à l'oreille de Mary Bee pour chuchoter :

— Mais faites attention avec ma Gro ! Lui tournez jamais le dos ! Elle vous tuerait !

Elle essayait d'ingérer l'information lorsqu'elle s'entendit demander un chariot de facture correcte, couvert, et un bon attelage, une paire de hongres peut-être, qui ne lui feraient pas faux bond, une large quantité de provisions et une cantine équipée d'ustensiles de cuisine. Elle entendit leurs promesses. Dowd lui lut à haute voix un nom et une adresse rédigés sur une feuille volante qu'il lui donna.

— Altha Carter, épouse du révérend Jonas Carter, Société féminine d'entraide de l'église méthodiste d'Hebron, État de l'Iowa.

Elle la glissa dans sa poche. Il allait envoyer une lettre à Altha Carter sur-le-champ, lui dit-il, l'avertissant de son arrivée en compagnie de quatre passagères. Elle écouta tandis que le révérend demandait aux époux de préparer un document pour leurs femmes où figureraient le nom et l'adresse de leurs proches à qui elles pourraient être confiées dès leur retour dans l'Est. Mary Bee, dit-il, les porterait à Altha Carter. Il leur recommanda de vêtir leurs femmes chaudement et simplement, rien de trop coquet pour le voyage, et elle s'entendit ajouter qu'ils devraient mettre dans les bagages des couvertures et préparer un sac avec quelques articles de toilette comme un peigne, une brosse et du savon, ainsi qu'une ou deux serviettes, et des sous-vêtements de rechange. Dowd claqua des doigts. Que faire avec Vester Belknap ? Mary Bee lui expliquerait ce qui avait été décidé, dit-elle. Très bien, alors, répondit-il aux hommes. Il espérait qu'ils avaient tout compris car il ne les reverrait sans doute pas avant que Mlle Cuddy vienne chercher leurs épouses. Il lui demanda une fois encore quand elle comptait partir, et elle répondit qu'elle préférerait prendre la route dans une semaine. Une dernière chose, dit le révérend. Moins on parlerait de ce voyage et de ce tragique épisode, et mieux ce serait – pour eux-mêmes, mais aussi pour les femmes du voisinage.

Otto Petzke, Thor Svendsen et Garn Sours remercièrent Mlle Cuddy et lui assurèrent que tout serait prêt d'ici une semaine, elle pouvait compter sur eux, que leurs familles et eux-mêmes lui en seraient

éternellement reconnaissants, puis ils marchèrent d'un pas lourd vers la porte avec Dowd. Elle entendit la porte se refermer, leva la tête et vit Alfred Dowd revenir. Il s'assit sur le banc à ses côtés. Le jour tombait vite et la pièce s'assombrissait. Il prit ses larges mains entre les siennes.

— Ma très chère dame, dit-il. C'est incroyable, et c'est splendide. Pourquoi, mais pourquoi avez-vous fait cela ?

— Je devais le faire, me semblait-il.

— Pourquoi ?

— Vester s'y refuse. Sours n'est qu'un enfant. Je voyais bien que les deux autres n'en avaient aucune envie. Je suis libre.

Il réfléchit.

— Vous souvenez-vous de ce que je vous ai dit au sujet des quatre femmes ? Qu'elles avaient dû donner au-delà de leurs capacités ? N'êtes-vous pas en train d'en demander trop à vous-même ? Êtes-vous réellement prête à remplir une tâche aussi pénible ? Aussi périlleuse ?

— Oui.

— Je vous crois. Mais si vous changez d'avis, faites-le-moi savoir. Nous pourrions organiser un nouveau tirage au sort. Ou j'irai à votre place, s'il le faut.

Elle garda le silence.

— Très bien, dit-il en lui lâchant les mains. Ce qui est fait est fait. Cela vous ressemble tellement.

Il se pencha en avant et posa les coudes sur ses genoux, pensif. Ses bottes étaient boueuses, la première boue du printemps qu'elle voyait. Elle remarqua comme ses joues hérissées de poils étaient creuses et comme était soudain visible la zone dégarnie à l'arrière de son crâne. Il tenait le coup et ne ralentissait jamais l'allure. Il devait y avoir des hommes aussi, pensa-t-elle, qui frôlaient les limites de l'épuisement. Elle avait entendu parler d'un jeune célibataire du nom de Winbegger qui s'était pendu non loin de Loup.

Il reprit la parole.

— Si vous partez dans une semaine, je risque de ne pas vous revoir avant. Alors pendant que j'en ai l'occasion, mieux vaut que je vous parle des femmes. Ce qui les a poussées vers la folie. Vous connaissez déjà le cas de Mme Belknap. Mais les trois autres...

— Est-ce bien nécessaire ?

— Je pense, oui. Si vous devez vous en occuper et les comprendre, ne devriez-vous pas en savoir le plus possible ?

— Vous avez raison.

Il lui parla d'Arabella Sours.

Il lui parla d'Hedda Petzke.

Il lui parla de Gro Svendsen.

— Et voilà ces femmes. Votre fardeau, conclut-il. Vous avez

désormais entendu le pire.

Il attendit de voir sa réaction. Elle n'en manifesta aucune.

Il s'approcha de la chaire, remit son chapeau et enroula son cache-nez.

— Comptez-vous rentrer chez vous ? demanda-t-il. Si c'est le cas, je ferai un bout de chemin en votre compagnie.

— Non. Je reste ici. Pour réfléchir.

— Bien sûr.

Il s'avança vers elle et lui posa la main sur l'épaule avant de continuer :

— Au revoir, ma chère. Merci, au nom de nous tous. Si quelque chose devait vous manquer, faites-le-moi savoir. Ou si vous souhaitiez revenir sur votre décision.

— Au revoir, Alfred.

Il marcha d'un pas leste vers la porte et, avant de l'ouvrir, il se retourna à nouveau vers elle.

— Prions.

Elle courba la tête. Il y posa doucement la paume.

— Notre Père qui es aux cieux, veille sur Ta fille. Bénis-la dans cette tâche qu'elle s'apprête à accomplir. Donne-lui Ta force. Que Ta grâce soit son guide. Qu'elle raccompagne ces femmes chez elles. Je T'en prie, au nom de Ton fils qui s'est donné tout entier pour les autres. Amen.

ELLE fut enfin seule.

Le jour fanait derrière les vitres et elle resta immobile sur le banc, mains croisées sur les genoux, une femme aux larges épaules, coiffée d'un chapeau en fourrure de lapin, vêtue d'un manteau noir en melton, d'une chemise d'homme à rayures Hickory, d'un pantalon en toile de lin, et chaussée d'une bonne paire de bottes à quatre dollars. Le chapeau, bien ajusté et équipé d'oreilles qu'elle pouvait attacher au sommet de son crâne par temps clément, faisait sa fierté. Elle avait abattu elle-même les lapins, les avait dépecés et avait fait sécher leur fourrure, l'avait coupée selon son propre patron et avait cousu les pièces à l'aide d'un fil de lin ciré n° 8. Dehors, le vent l'avertissait de ne pas réfléchir à ce qu'elle venait de proposer. Elle s'obligea plutôt à imaginer l'été et l'automne. Elle aurait vingt-cinq hectares de blé à récolter, ce qui, calcula-t-elle, lui rapporterait quarante à cinquante cents par boisseau. Les porcs, estima-t-elle, se vendraient dès l'automne à trois dollars le quintal, aussi prévoyait-elle d'acheter des porcelets au printemps et de les engraisser avec le maïs qu'elle avait gardé d'une récolte précédente. Elle comptait aussi planter des citrouilles. Deux ou trois récoltes lui rapporteraient un bon prix en

ville, et ce qu'elle ne vendrait pas, elle le donnerait à ses vaches. Les vaches dévoreraient les citrouilles avec autant d'entrain que les chevaux, les pommes.

On pouvait lire dans les premiers versets de la Genèse : "Et la terre était informe et vide ; il y avait des ténèbres à la surface de l'abîme." Elle interprétait le terme *abîme* comme le néant, qui était obscur. Ce qui lui arrivait en ce moment, elle l'envisageait comme le néant. Elle se sentait vide à l'intérieur, absolument creuse. En elle régnait un abîme immense et sombre. Deux choses pouvaient alors se produire dans ce néant. Une allumette était craquée, une lumière jaillissait et Mary Bee se trouvait aussitôt enflammée. C'était la fureur, comme celle qu'elle avait éprouvée devant Vester Belknap. Ou bien, pareil à une graine, un cristal de glace se formait et grandissait, et ses entrailles tout entières n'étaient bientôt plus qu'un bloc de glace solide. C'était la peur, celle qu'elle avait ressentie devant le serpent. Le néant était plus souvent de la peur que de la fureur, avait-elle découvert, surtout au cours des longues nuits d'hiver passées dans sa maison tandis que hurlaient les loups, ou quand elle était seule comme en ce moment, assise sur son banc à se vider de l'intérieur, à sentir le cristal se former lentement. Elle frissonna. Elle se leva et avança vers la porte. Une fois dehors, dans l'obscurité presque totale, elle décida de se soulager avant de repartir et contourna l'école jusqu'aux toilettes à l'arrière du bâtiment. Elle entra, ferma la porte, ouvrit son manteau, baissa sa culotte et son caleçon cousu dans un sac de farine Queen Bee avant de s'asseoir au-dessus du trou. À l'instant même, elle repensa à Theoline Belknap. Elle poussa un cri horrifié. Elle bondit sur ses pieds, se ressaisit, se rhabilla et boutonna son manteau avant de sortir en courant des toilettes. Ses entrailles n'étaient plus qu'une masse de glace solide, une terreur solide. Elle décrocha la bride de Dorothy de la barre d'attache, se mit en selle, fit tourner la jument et lui talonna les flancs, puis donna un autre coup encore pour la faire passer du trot au petit galop.

Ce n'était pas seulement à cause de ce qu'avait fait Theoline Belknap.

C'était à cause de ce qu'elle avait fait, elle, Mary Bee Cuddy.

Car elle s'en savait incapable. Seule, sans personne, elle ne pourrait jamais mener un chariot et un attelage, nourrir, soigner, protéger et réconforter quatre cas aussi difficiles jusqu'au Missouri, pas toute seule, pas sans quelqu'un. Elle savait, au plus profond de son âme, que c'était impossible. Quelle femme, dans toute la chrétienté, en serait capable ?

Elle avait besoin d'aide.

Andy Giffen serait parti avec elle, avec joie, mais Andy Giffen était retourné dans l'Est en quête d'une épouse.

Qu'allait-elle faire ? Ravaler sa fierté et demander à Alfred d'organiser un nouveau tirage au sort ? Supplier les autres, même le jeune Sours ? Tomber à genoux et verser de grosses larmes devant Vester Belknap ? Laisser le pauvre Alfred tenter l'aventure et échouer ? Faire mine d'être malade et incapable d'effectuer le déplacement ?

Non, elle avait besoin d'aide.

Mais au nom du Seigneur, à qui demander ?

Elle chevauchait dans la neige pour informer Vester des décisions prises et en finir avec lui, mais au bout d'à peine deux kilomètres, elle tira sur la bride et lança Dorothy en direction du nord-est, vers chez elle, et elle ralentit l'allure pour reprendre au trot. La nuit était tombée, elle frissonna et défit les oreilles de son chapeau en fourrure de lapin, continuant sa route, envahie par la peur.

Quand elle arriva enfin chez elle, cinq kilomètres plus loin, elle était en proie à la panique, le souffle court, inspirant des goulées d'air froid. Aussi vite qu'elle le put, elle donna à boire à sa jument, la rentra dans l'écurie et la dessella, remplit son râtelier de foin puis se précipita dans la maison. Elle alluma deux bougies qu'elle plaça à chaque extrémité de la table. Elle jeta son chapeau et son manteau, relança le feu dans le poêle, retira ses bottes, sa chemise et son pantalon. Dans un tiroir de la commode, elle sortit la plus belle robe que lui avait cousue Theoline Belknap, en taffetas bordeaux brillant parfaitement assorti, trouvait-elle, à sa chevelure brune. Elle maintenait ses cheveux à l'aide de peignes, mais pour une fête, lorsqu'elle portait cette robe, elle les lâchait et les retenait simplement à l'aide d'un ruban bordeaux. Agrémentée de dentelle bordeaux sur les manches bouffantes et le col montant, la robe se boutonnait au niveau du corsage et tombait jusqu'au sol. Elle la passa par la tête sans fermer les boutons et s'installa à la table où elle déroula le clavier de l'harmonium à cinq octaves qu'elle avait fabriqué dans un morceau de mousseline. C'était une excellente réplique, à taille réelle. Un brou de noix lui avait permis de dessiner le contour des touches blanches et de colorer les touches noires. Elle lissa le tissu et, y plaçant les doigts, se mit à jouer et à chanter d'une voix grave de contralto dès qu'elle eut retrouvé son souffle. Elle aimait la musique. Tandis qu'elle chantait et jouait, elle sentit fondre la glace en elle, elle sentit reculer la peur, et le vide se combler peu à peu, retrouvant cette véritable part d'elle-même, forte et chaleureuse. Elle s'était souvent livrée à cet exercice lors des interminables soirées hivernales. Mary Bee Cuddy pensait parfois qu'il lui avait permis de garder toute sa tête. Elle chantait des cantiques et des ballades, des morceaux tristes et sacrés, terminant son récitation par sa ballade préférée, *Ceci sera pour toi*.

Ce soir-là, ils étaient cinq : Charley Linens, John Cox, Martin Polhemus – qui avait apporté une corde –, Henry Caudill et le nouveau, Thor Svendsen, dont la femme n'allait pas bien et qui possédait effectivement une livre entière de poudre.

Des nuages flottaient au-dessus d'eux, mais des nuages rapides entre lesquels brillait la lune. Les hommes parlaient peu. Charley Linens imposait une allure régulière. Chacun éprouvait un sentiment d'irrévocabilité. Ils avaient assez de lumière et assez de poudre et d'hommes pour se débarrasser du voleur une bonne fois pour toutes. Martin Polhemus le formula bien :

— Les gars, on va lui faire exploser le cul et l'envoyer au Royaume des Cieux.

Ils repérèrent la cheminée d'Andy Giffen en hauteur, et Caudill mit pied à terre sans lâcher le sac en papier rempli d'explosif. Il serait l'artificier. Il leur accorda dix minutes à tous, plus ou moins, puis il laisserait tomber la charge dans le conduit de cheminée et reviendrait au pas de course pour assister au spectacle.

Ils le laissèrent donc et continuèrent vers le ravin où ils attachèrent leurs chevaux à un arbre malingre, firent glisser leurs fusils de leurs selles et se faufilèrent comme des Indiens devant l'écurie. Mais ils ne purent tromper le cheval indiscipliné du voleur. À leur passage, il laissa échapper une série de renâclements méchants. Lorsqu'ils eurent atteint la couverture des bosquets de groseilliers à l'autre bout de la maison, ils s'étendirent côte à côte dans la neige et scrutèrent la lueur vacillante près de la fenêtre. Ils comptaient en même temps qu'Henry Caudill.

Quand la poudre atteignit le feu dans le poêle, elle créa la plus splendide explosion qu'ils aient jamais entendue depuis leur naissance. Des mottes de terre furent catapultées à travers tout le ravin jusqu'aux buissons et s'écrasèrent à grand bruit autour d'eux. Lorsque tout fut terminé, ils se hissèrent sur leurs pieds et tentèrent d'accoutumer leurs yeux à la nouvelle obscurité pour voir ce qui s'était passé.

Le travail était fait, aucun doute là-dessus. La moitié de la façade avait été soufflée. Plus de porte, ni de fenêtre. Plus de trace du poêle ni du conduit de cheminée. Ils estimèrent que l'explosion d'un poêle en acier avait dû réduire l'homme en miettes. Ils avaient protégé les terres d'Andy Giffen, mais à son retour, il aurait un sacré travail pour réparer sa maison.

Henry Caudill les rejoignit en soufflant et dit :

— Eh ben, y a qu'à s'approcher pour vérifier qu'il est bien mort.

Fusils en joue, ils se dirigèrent vers l'amas informe qui avait jadis constitué le mur de la maison. À quelques mètres de là, ils s'immobilisèrent comme s'ils venaient de recevoir un coup à la tête.

Car la lune apparut et, au même instant, Briggs aussi. Il tituba hors du trou et tourna sur lui-même comme un homme sourd, aveugle et muet. Il n'avait plus aucune idée de l'endroit où il se trouvait, ni du jour de la semaine. C'était un véritable spectacle. Son visage était d'un noir de charbon. Ses cheveux se dressaient aux quatre vents. Il n'était vêtu que d'un sous-vêtement, noir lui aussi, et de son pantalon déjà noir à l'origine. Même ses deux pieds nus étaient gris cendré. Il se jeta soudain sur Henry Caudill, les bras tendus comme pour s'accrocher à quelque chose, et Henry lui asséna un coup de crosse dans les côtes.

— Attends une minute, mon gars, dit Henry, ou j'me ferai un plaisir de te descendre.

Briggs recula et Charley Linens ajouta d'un ton sec :

— Que tout le monde l'encercle. Tenez-le en joue !

C'est ce qu'ils firent, et dès qu'il tenta de se jeter sur l'un d'eux, il rencontra un fusil. Ils restaient là, cinq fermiers craignant Dieu, qui l'encerclaient, le souffle court. Ils étaient sur les nerfs. À dire vrai, ils avaient peur de lui et ce, depuis le premier après-midi, quand il avait braqué son arme sur eux. Et s'ils le tenaient à présent sans défense, à leur merci, ils ne savaient pas exactement ce qu'ils étaient censés faire de lui. Enfin, l'un d'eux le savait.

— Ah, j'suis bien content, dit Martin Polhemus. J'suis bien content que ce fils de pute soit pas mort. J'vous l'ai déjà dit, les gars, j'compute bien le voir danser. C'est pour ça que j'ai apporté une corde. On va le faire monter sur son cheval et le mener jusqu'à la rivière, sous un des gros arbres. On le regardera se balancer un moment avant de rentrer chez nous.

— Eh ben, je sais pas trop, dit Charley Linens.

— Moi, je sais, dit John Cox, un homme habituellement pacifique. Je vote comme Martin. J'ai un lit chaud qui m'attend.

— Je suis des vôtres, dit Henry Caudill. Et toi, qu'est-ce que t'en dis, Thor ?

Svendsen, le grand Norvégien discret qui avait apporté la poudre, fut catégorique :

— Pendons-le. Si on le laisse partir, y va s'installer sur d'autres terres. Si on le pend, c'en est fini de lui.

C'était logique.

— Entendu, dit Charley Linens. Ça m'emballe pas trop, mais je vous suis.

D'un commun accord, ils se mirent en mouvement. John Cox maintenait le prisonnier en joue. Henry Caudill grimpa en haut du ravin pour ramener les chevaux. Linens, Polhemus et Svendsen se rendirent à l'écurie afin de récupérer le cheval du voleur, et malgré tous leurs efforts, ils en furent incapables. L'animal était aussi sauvage qu'un puma acculé. Il ruait, se cabrait, donnait des coups de sabots,

essayait de mordre et faisait un raffut de tous les diables. Ils furent obligés d'amener Briggs et de le pousser dans l'écurie, ce qui apaisa enfin la bête infernale. Ils lui passèrent la bride, le firent sortir, aidèrent Briggs à monter en selle, puis lui attachèrent les mains dans le dos et les chevilles sous le cheval. Caudill fit approcher leurs montures. Ils se mirent en selle et, menant le rouan, ils chevauchèrent sur cinq cents mètres le long du ravin jusqu'à l'endroit où il débouchait au nord de la rivière Kettle, encore gelée. Elle était bordée d'un bosquet d'arbres, des peupliers et des sycomores pour la plupart. C'était là qu'ils avaient coupé le bois pour construire l'école-église. Et ce fut là qu'ils choisirent un grand sycomore avec une longue branche parfaitement adaptée à leur dessein. Ils mirent pied à terre et placèrent le cheval et son cavalier sous la ramure. Si le cavalier savait où il se trouvait, ou ce qui était sur le point de lui arriver, il n'en montra rien. Habile avec la corde, Henry Caudill fit le nœud. Il la passa autour de la tête de Briggs, sous sa mâchoire, puis cala d'un coup sec l'autre bout dans une fourche de l'arbre et fit le tour du tronc. Il tira prudemment jusqu'à ce que la corde soit tendue, sans qu'elle étrangle Briggs, mais assez pour que sa tête soit relevée et qu'il se tienne le dos droit, les yeux rivés devant lui comme un soldat au garde-à-vous. Il enroula trois fois la corde autour du tronc, la fixa par un nœud coulant qu'il serra fort. Puis ils reculèrent pour savourer leur satisfaction.

— C'est moi qui ferai partir le cheval, annonça Martin Polhemus.

— Ça va se passer comment ? demanda John Cox.

— Y tombera pas de très haut, expliqua Henry Caudill, celui qui venait du Missouri. Ça lui brisera pas le cou. Ça va juste lui couper la respiration. Je pense qu'y mourra pas avant deux ou trois minutes. Pas immédiatement.

— Adieu, sale fils de pute, lança Martin Polhemus en s'approchant de Briggs. Je vais frapper ce satané cheval si fort qu'y galopera jusque dans l'Iowa.

— Attends, intervint Charley Linens.

Il avança jusqu'au tronc du sycomore et y appuya son front un instant, puis il fit demi-tour et s'approcha des autres.

— Les gars, écoutez-moi. Ce qu'on s'apprête à faire là, c'est un lynchage pur et simple. J'ai jamais tué un homme et j'ai pas envie de commencer maintenant. Je viens de prier et ce que j'ai entendu, c'est "Ne le fais pas. Ne le lynche pas. Laisse-le se pendre lui-même".

— Et comment ? demanda Thor Svendsen.

— Eh ben, laissons-le, répondit Charley. Laissons-le comme il est. Cette corde est plus tendue que celle d'un arc. Tôt ou tard, son cheval va partir et le gars se pendra tout seul. Et on aura pas de sang sur les mains.

— Merde, dit Martin Polhemus.

— Martin, écoute-moi bien, dit Charley Linens en se frottant les mains. Est-ce qu'on veut vraiment faire un truc qui nous oblige plus tard à demander pardon ? Et si on l'obtenait pas ? Le pardon, j'veux dire. (Il se tourna vers les autres.) Pensez-y, les gars. On est tous croyants. Il est sur le point de crever, de toute façon. "À moi la vengeance", a dit le Seigneur. On rentre chez nous et on laisse faire le Seigneur.

Personne ne prononça le moindre mot, après cela. Ils donnèrent des coups de pied dans la neige ou scrutèrent la glace sur la rivière. Contrairement à toute attente, Martin Polhemus fut le premier à baisser les bras. Il avança d'un pas lourd jusqu'à son cheval, empoigna les rênes et se hissa d'un air dégoûté sur sa selle.

— Merde, lâcha-t-il.

Les autres approchèrent lentement de leurs montures et y grimpèrent. Mais ils ne s'éloignèrent pas aussitôt, ils restèrent un instant dans l'obscurité, sous l'arbre, et adressèrent un dernier coup d'œil intéressé à leur ouvrage. Il était assis là, torse nu, ligoté et silencieux, le dos raide et droit comme un I, un cavalier en route pour nulle part, pour ne voir personne à propos de rien. S'il s'avisait de baisser les yeux ou de regarder sur le côté, la corde, qui n'avait aucun mou, lui entamerait la gorge. Charley Linens avait raison. D'ici une heure ou deux, ou trois, cette bête infernale à quatre pattes finirait par s'effrayer ou partirait brouter, et le maudit voleur obéirait à la loi de la gravité. Il finirait bel et bien par se pendre.

Martin Polhemus agita le poing dans sa direction.

— Adieu, sale fils de pute de voleur. Je regrette qu'on t'ait pas pendu par les noix.

— Hé, Voleur, dit Henry Caudill. Désolé, mais tu pourras t'installer sur aucun lopin de terre en enfer. C'te région-là, elle est déjà entièrement occupée.

John Cox intervint :

— Tu peux nous le dire, maintenant. Comment tu t'appelles, bon sang ?

Bien évidemment, il ne reçut aucune réponse. Ils s'éloignèrent du sycomore et remontèrent le ravin dans le clair de lune intermittent. Chacun d'eux se demandait sans doute s'ils avaient fait une erreur, s'ils auraient dû le pendre, puis le détacher et l'enterrer sur-le-champ, ou s'ils avaient fait le bon choix en le laissant ainsi, et aucun n'avait de réponses à ces interrogations.

ELLE se rendit à Loup le lendemain matin. Un homme du nom de Hessler était venu chez elle dans l'après-midi pour lui porter un

message d'Alfred Dowd : le chariot et l'attelage étaient prêts, ils l'attendaient chez le maréchal-ferrant.

Le matin précédent, elle était allée parler à Vester Belknap, bien qu'elle redoutât cet instant. Elle n'était pas entrée voir Theoline ni les filles dans la maison. Elle lui avait raconté le tirage au sort, que Petzke, Sours et Svendsen étaient présents et qu'elle avait tiré le grain noir en son nom, et puisqu'il avait décrété qu'il n'irait pas, elle s'était portée volontaire pour se rendre dans l'Est à sa place. Elle ne s'était attendue à aucune démonstration de gratitude de la part de l'homme du Kentucky. Pour libérer sa conscience, Vester Belknap la traita avec mépris. Elle était aussi folle que les épouses. Elle n'y arriverait jamais. Elle s'enliserait au milieu de nulle part et elles crèveraient toutes de faim, ou elles seraient faites prisonnières par ces satanés assassins d'Indiens. Non, il aimait trop son épouse pour la livrer à n'importe quelle bonne femme du Territoire. Elle l'avait écouté, puis avait rétorqué que la situation était ainsi et qu'elle partirait, qu'il le veuille ou non. Son chariot serait prêt d'un jour à l'autre et elle rassemblerait les femmes aussitôt. Elle passerait chez lui en dernier pour voir s'il avait changé d'avis. Ce serait sa dernière chance. S'il venait à changer d'avis, il lui faudrait rédiger un papier pour Theoline avec le nom et l'adresse de ses proches dans l'Est et lui préparer des couvertures, une brosse, un peigne, un savon, des serviettes et des sous-vêtements de rechange. S'il ne changeait pas d'avis, s'il préférerait la garder avec lui, qu'il en soit ainsi, il se chargerait donc de veiller sur elle. Vester l'avait renvoyée avec un chapelet de jurons si grossiers qu'il lui avait été impossible de les ignorer. Elle avait pivoté sur sa selle et lui avait adressé un geste dédaigneux.

Mary Bee Cuddy n'était pas allée en ville depuis novembre. Elle avait rédigé tout au long de l'hiver une longue liste de fournitures nécessaires et superflues, mais ces achats attendraient son retour de l'Iowa. Elle eut un ciel ensoleillé pendant les quinze kilomètres du trajet. Les congères fondaient comme des gâteaux. L'eau gargouillait dans les ravins. Elle avait perdu le compte des lièvres maigrelets qu'elle avait croisés. Sa jument Dorothy savait reconnaître le printemps quand elle le voyait. Elle avançait au grand trot.

Vue du ciel, Loup devait ressembler à un amas de bouses de bison. Vue de la terre ferme, c'était un éparpillement de cabanes et de petits bâtiments, certains en terre, d'autres en bois, parfois les deux, érigés ici et là dans un vallon, et au milieu serpentait une route principale maculée de boue et de crottin. Dans la ville se trouvaient un magasin général et une épicerie où le courrier, quand il était acheminé, était distribué ; une banque avec un comptoir, un bureau et un coffre-fort ; un saloon avec un fût de whiskey et un bar constitué de plusieurs planches posées sur des tréteaux ; un parc d'engraissement où l'on

vendait les chevaux et les mules et où l'on abattait les porcs et les bœufs à la demande locale ; et l'entreprise de Buster Shaver, constituée d'une forge aux murs de bois, d'une remise en planches et d'une écurie surmontée d'un toit couvert de broussailles. Par beau temps à Loup, on comptait près d'une centaine d'habitants et de chiens, sauf le dimanche. Par mauvais temps, on en comptait moitié moins, chiens y compris.

Mary Bee fut déçue par son courrier. Elle n'avait qu'une lettre de Dorothy, sa sœur mariée à Geneva, dans l'État de New York, qui lui écrivait sans faute chaque mois, ainsi qu'une publicité d'une pépinière à Fort Wayne dans l'Indiana, l'invitant à planter un verger de pommiers, de pruniers, de cerisiers, etc. Quel culot, ceux-là. Elle avait commandé l'an passé plusieurs scions de chaque essence, à partir de la même publicité venant de cette même pépinière, et les arbustes, une fois reçus, étaient en si mauvais état qu'elle n'avait pas réussi à les convaincre de prendre racine. Elle avait écrit pour se faire rembourser, mais ç'avait été comme de parler à un mur. Quel culot, ceux-là. L'employé du magasin général l'informa qu'une tonne de courrier était retenue à Wamego, d'après ce qu'il avait entendu dire, mais le plus gros du retard était à St Joe. Il faudrait encore un mois, dit-il, avant que le réseau ne fonctionne à nouveau. Elle acheta dix cents de fromage et de biscuits pour son déjeuner.

Buster Shaver avait installé son atelier à Loup avant même que Loup n'existe. La ville s'était accrochée à lui comme une portée de cochonnets à une truie. Il avait deux fonctions, le transport et l'information, les deux étant essentielles – le transport, pour l'économie, et l'information, pour la curiosité. Il pouvait ferrer un cheval et vous révéler qui était malade en ville, ou renforcer un essieu et vous révéler qui était proche de la banqueroute, ou installer un palonnier et vous révéler qui était enceinte, ou monter une roue et vous révéler qui en était responsable.

— B'jour, Mar' Bee. Tiens, z'avez entendu parler du voleur ?

Il avait bloqué entre ses jambes la patte arrière d'un vieil alezan atteint d'épervin et lui limait le sabot.

— Bonjour, Buster. Lequel ?

Ils ne s'étaient pas croisés depuis novembre, mais il était inutile de se montrer exubérants. Mary Bee et Buster étaient membres de leur propre club d'admiration mutuelle.

— Un gars du côté de chez Andy. Qui s'appelle Briggs.

— Oh. Non, jamais entendu parler.

— L'ont lynché, la nuit dernière.

— Ils l'ont quoi ?

— L'ont fait sortir de la maison à coup de poudre à canon, l'ont pendu et l'ont enterré. Fin de l'histoire.

— Mon Dieu ! Qui a fait ça ?

Buster sourit.

— Z'ont pas laissé de carte de visite, dit-il en lâchant la patte arrière. Dites, vous voulez voir vos mules ?

— Mes mules ?

— Tout à fait.

S'il y avait eu le moindre endroit où s'asseoir, elle l'aurait fait.

— Maudits soient-ils ! Des mules ? Oh, non. J'ai demandé un bon attelage. Ils me l'ont promis...

— Petzke et Svendsen.

— Oui.

— Mais y vous ont dégoté une paire de mules – qu'y ont eues au rabais, d'après ce qu'on m'a dit. Bon, allez, l'est temps qu'vous fassiez connaissance, toutes les trois.

Buster la fit sortir de son atelier. Âgé d'une cinquantaine d'années, c'était un homme aux jambes courtes, aux bras longs et aux larges épaules, apparence qui encourageait certains à le comparer à un gorille, bien que jamais en sa présence. Il l'accompagna dans l'écurie où se trouvaient les mules. Mary Bee les regarda avec désespoir.

— Je n'y connais rien, en mules !

— Qui s'y connaît ?

— Sont-elles intelligentes ?

— Bien assez.

— Est-ce qu'elles ruent ?

Sans ciller :

— J'leur ai demandé. Elles m'ont répondu que non.

— Pourquoi celle-ci agite-t-elle les oreilles ?

Buster était mal à l'aise. Pour gagner du temps, il essuya de la boue séchée sur son tablier en cuir.

— J'imagine qu'elle réfléchit, théorisa-t-il. Ça doit être douloureux de réfléchir, pour une mule, et comme son cerveau, l'est entre ses oreilles, elle les agite pour soulager la douleur. Aut' chose ? demanda-t-il avec un soupir.

— Je les maudis.

— Les mules ?

— Otto Petzke et Thor Svendsen. Comment harnache-t-on des mules ?

— Comme des chevaux. Comment vous voulez faire autrement ?

— Montrez-moi.

Buster commença et elle l'aida avec les brides et les harnais, puis elle dit :

— Attendez une minute. C'est un simple licol, il n'y a pas de mors. Je leur ai demandé un bon chariot solide, pas une carriole. Qu'est-ce qu'ils...

— Arrêtez voir. Finissons d'abord de les atteler, vous piquerez vot' colère après.

Ils terminèrent, Buster fit reculer l'attelage hors de l'écurie et, utilisant les traits d'attelage en guise de rênes, il mena les bêtes derrière la remise en planches. Mary Bee lui emboîta le pas.

— Mon Dieu, qu'est-ce que c'est ?

Elle fut aussi abasourdie qu'elle l'avait été en voyant les mules. Le véhicule ressemblait à une grosse boîte sur roues. Au milieu de nulle part, sur terrain plat, il se remarquerait comme le nez au milieu de la figure. De loin, il ressemblait à un corbillard. De près, il dégagait quelque chose de menaçant, voire même de maudit. C'était le genre de voiture dans lesquelles on transportait les criminels ou les soldats que l'on menait au pas et sous les roulements de tambours vers le peloton d'exécution. Le simple fait de le regarder vous mettait le moral à zéro.

— Ça s'appelle un fourgon, dit Buster. Je l'ai échangé contre un Moline l'année dernière et depuis, je sais pas quoi en faire. L'est resté là dans la neige. Alors quand ces deux lourdauds sont arrivés, Petzke et Svendsen, et qu'y cherchaient un chariot, j'me suis dit que c'était parfait pour ces femmes. J'le leur ai vendu pour pas grand-chose. Quelques nouveaux rayons, deux jantes neuves, une roue réparée, une plus grande ouverture des fenêtres pour qu'les passagers puissent voir dehors, un peu d'graissage et l'est bon pour faire le tour du monde.

Mary ne piqua pas de colère, elle tournait lentement autour du chariot pour trouver une raison de le refuser. La boîte devait mesurer quatre mètres de long sur deux de large, et trois mètres de haut, toutes ses faces étaient en planches de deux centimètres d'épaisseur que les intempéries avaient rendues grises et lisses. À l'avant, un siège et un repose-pieds équipé d'un coffre de rangement en dessous. Les couchages, les provisions et tous les bagages pouvaient être rangés sur le toit, avec une bâche pliée, une corde roulée et des anneaux d'attache. De chaque côté de la boîte, deux fenêtres de trente centimètres carrés avaient été découpées. À l'arrière se trouvaient une porte à deux battants et un marchepied, et, à côté, un bidon d'eau de vingt litres avait été fixé. On trouvait également plusieurs anneaux d'attache à l'arrière, au cas où d'autres animaux devaient être pris en remorque. Le chariot avançait sur des roues en acier à seize rayons aussi hautes que celle d'une carriole. Lorsque Mary Bee en eut fait le tour une fois, elle ouvrit les portes à l'arrière et entra dans la boîte.

Buster fit reculer les mules devant le chariot, fixa les brancards, passa les traits fixés au collier dans les anneaux puis les attacha au palonnier, tira les rênes et les jeta sur le siège, puis il contourna le véhicule pour rejoindre Mary Bee à l'arrière. De chaque côté du chariot, on avait installé en guise de banc une planche en bois montée sur des gonds au sommet d'un coffre de rangement. Il se glissa à ses

côtés tandis qu'elle inspectait la cantine, pièce essentielle au voyage. Elle y trouva la plupart des ustensiles nécessaires : tasses et assiettes en étain, fourchettes et cuillères, allumettes, sel et poivre, bicarbonate de soude, beurre et graisse en pots fermés. Il lui manquait des casseroles et des poêles, une cafetière. Buster lui dit qu'elle était assise dessus, sous le banc. Un réchaud ? Au-dessus d'elle, dit-il. Vers l'avant, entre les bancs, se trouvaient un assortiment de sacs et une grande boîte fermée. Ils contenaient de la farine de maïs, des haricots, des pommes de terre, du porc salé et dans la boîte, de la mélasse. Il lui montra ensuite les portes.

— J'ai installé un verrou là-dessus.

— Pourquoi ?

— Pour enfermer les femmes dans l'chariot.

— Pourquoi ferais-je une chose pareille ?

— Réfléchissez une minute.

Elle songea un instant.

— Oh, dit-elle, puis elle eut une autre idée : des piquets d'attache ?

— Y en a quatre. Sous l'siège avant.

Elle s'adossa contre les planches et regarda autour d'elle, l'intérieur du chariot. Les parois en bois gris semblaient l'emprisonner.

— Oh, mon Dieu, dit-elle.

— Oh, mon Dieu quoi ?

— L'heure est venue. Si soudainement. L'heure de partir. Je ne suis pas sûre d'être prête.

Buster se pencha en avant et contempla le matin ensoleillé par la fenêtre.

— Z'avez peur ?

— Un peu.

— Mar' Bee, écoutez-moi. Z'avez un chariot et des mules passables, et pis y a vous-même : vous valez n'importe quel homme dans l'coin. Et vous faites queq'chose de bien. Alors allez-y.

— Oui.

À son tour, elle regarda la douce matinée ensoleillée par la fenêtre.

— Est-ce que tout le monde est au courant ?

— Ouaip.

— Et que disent les gens ?

— Y disent rien. Les gens parlent de la mort et des impôts, mais dès qu'y s'agit de folie, y la ferment.

Ils restèrent tous deux songeurs. Buster s'enfonça un doigt dans la bouche et le fit tourner comme pour compter le nombre de dents qu'il lui restait et pour calculer combien de temps encore elles y resteraient. Puis il claqua ses mains sur ses genoux couverts de cuir, se leva, recula et descendit le marchepied. Elle l'imita. Il ferma et verrouilla les portes. Il alla à l'avant, prit la mule de gauche par la bride et entraîna

l'attelage et le chariot, attacha la jument de Mary Bee à un anneau à l'arrière du véhicule, contourna l'atelier, aida Mary Bee à grimper sur le siège du conducteur et lui tendit les rênes.

— Au revoir, Mar' Bee, dit Buster Shaver. Les gens me demandent pourquoi j'me suis jamais marié. Eh ben, j'me suis jamais marié parce que j'ai jamais rencontré de femme comme vous.

Il fit volte-face et rentra dans son atelier comme s'il ne se faisait pas confiance pour en ajouter davantage.

Mary Bee resserra les rênes, fit claquer sa langue, attendit, claqua encore la langue et, cette fois, les mules avancèrent le poitrail et se mirent en branle.

En chemin vers Loup, elle doubla deux femmes à pied qui soulevaient leurs jupes au-dessus de la boue. Elle aurait pu leur adresser un hochement de tête ou échanger quelques paroles, mais elles lancèrent un long regard au chariot et, sachant où il se rendait et ce qu'il transporterait – des femmes comme elles –, elles détournèrent aussitôt le regard.

ELLE s'arrêta chez les Linens. Charley et Harriet savaient ce qu'elle s'apprêtait à faire, tout le monde était au courant. Elle dit à Charley qu'elle prendrait la route le lendemain matin et qu'elle s'absenterait quatre ou cinq semaines, pourrait-il s'occuper de ses bêtes ? Il répondit qu'il le ferait avec plaisir, qu'il prendrait soin de ses biens comme s'il s'agissait des siens et, au fait, il voulait qu'elle sache à quel point il admirait son cran. Il n'avait jamais posé les yeux sur un fourgon. Il en inspecta l'intérieur et demanda s'il ne pouvait pas plutôt lui installer les sacs de provisions sur le toit, et elle répondit qu'elle lui en serait reconnaissante. Tandis qu'il s'affairait, Harriet vint dire au revoir à Mary Bee et, lorsqu'il eut terminé de charger et de recouvrir le tout d'une bâche qu'il accrocha, Harriet se jeta brusquement au cou de son amie et l'étreignit de toutes ses forces avant de rentrer en pleurs dans leur maison en terre.

Mary Bee continua son chemin et, à moins de deux kilomètres de chez elle, elle prit conscience qu'il s'agissait de son dernier jour de liberté avant longtemps. Elle changea de direction. Elle se dit qu'elle pourrait aller voir l'étendue des dégâts qu'avait causés l'explosion dans l'abri d'Andy Giffen. Ce n'était qu'un détour de cinq kilomètres et la journée printanière était encore radieuse.

Elle s'était aussitôt prise d'affection pour les mules. L'animal de droite, le penseur qui agitait souvent les oreilles, était le plus intéressant, mais la mule de gauche travaillait pour deux. Son museau était toujours deux centimètres devant celui de sa voisine. Ce serait sur elle qu'elle pourrait compter.

Elle se leva une fois pour regarder à l'arrière du chariot où sa pauvre Dorothy était tirée tant bien que mal par le mors, une nouvelle expérience pour elle, et mortifiante à n'en pas douter. Elle comprit brutalement qu'elle était dans la même situation, tirée par un chariot et des femmes devenues folles, et par un des époux qui refusait de faire son devoir, et par son propre cœur irraisonné qui s'était précipité sur un chemin que même les anges craignaient d'arpenter. Une nouvelle expérience, oui, mais pas vraiment mortifiante. Terrifiante était le mot.

Elle atteignit la cheminée d'Andy et maintint une bonne pression sur les rênes des mules pendant la descente dans le ravin. Elle longea l'écurie et s'attarda un instant devant la maison en ruine. Elle était catastrophée. Pour arracher le lopin de terre des mains du voleur, ils avaient été obligés de détruire l'habitation. Le lynchage avait été trop bon pour cet homme – Buster l'avait appelé Briggs, lui semblait-il. D'une poche de son manteau, elle sortit son fromage et ses biscuits payés dix cents en ville et elle déjeuna. Se trouver ainsi assise à manger en hauteur sur le siège du chariot lui remit en mémoire un soir du mois de septembre précédent, quand elle avait invité Andy à dîner chez elle, rien que lui, qu'elle avait revêtu sa robe en taffetas bordeaux, qu'elle lui avait préparé un somptueux repas et qu'elle avait ensuite osé sortir son clavier en mousseline pour lui jouer et lui chanter quelques morceaux. Son invité s'était balancé dans le fauteuil en bois, buvant de temps à autre au goulot d'une flasque de whiskey qu'il avait apportée, et il semblait passer un agréable moment. Elle aurait pu aimer Andy Giffen. Il avait de beaux yeux noirs. Il était grand et bien bâti. Il avait vingt-neuf ans, disait-il, et l'écart avec ses trente et un à elle revenait presque à zéro. Elle avait cessé de chanter et lui avait fait une proposition. Pourquoi ne l'épouserait-il pas ? Pourquoi ne pas mettre tout en commun – leurs terres, leurs animaux, leur matériel, leurs vies – le grand jeu ? Pourquoi ne pas utiliser le capital de Mary Bee et son savoir-faire pour améliorer les terres d'Andy comme elle avait amélioré les siennes ? Ils pourraient prospérer en tant que partenaires. Et s'ils avaient des enfants, encore mieux. Quel que soit l'angle sous lequel on considérait les choses, c'était logique, alors pourquoi ne pas se marier ? Elle avait attendu en retenant sa respiration. Andy avait avalé une longue gorgée de sa flasque. Il avait répondu qu'il comptait repartir dans l'Est pour chercher une épouse. Elle n'acceptait pas les refus. Elle avait insisté, plaidé sa cause, se mordant la lèvre et prenant sur elle. Andy s'était levé, chancelant, et il avait fait claquer sa flasque sur la table. Il était un peu ivre.

— Mademoiselle Cuddy, j'apprécie votre proposition. Et votre souper. Et votre concert. Tout ça. Mais je peux pas vous épouser. Je

veux pas. Pas du tout. Je suis pas parfait. Mais vous êtes trop autoritaire. Et puis, bon sang de bois, vous êtes quelconque.

Un bruit de déchirement la fit sursauter. Il provenait d'en bas, vers la rivière Kettle. C'était comme un bruit de tissu, de la soie ou du taffetas, qu'on aurait déchiré de bout en bout. Ou celui de la couche de glace sur la surface de l'eau qui se serait fendue d'une berge à l'autre. D'instinct, la bouche encore pleine de fromage et de biscuit, elle reprit les rênes et fit obliquer les mules pour descendre dans le ravin qui s'élargissait vers la rivière. Elle voulait tourner le dos à la maison d'Andy et de sa future épouse, et à la honte ressentie ce soir-là. Elle avait eu le cœur lourd des semaines durant. Elle voulait voir la glace se fendre, un indice infailible de l'arrivée du printemps. Et elle désirait par-dessus tout voir des arbres, beaucoup d'arbres, des arbres miraculeux.

Le chariot atteignit le bosquet de peupliers et de sycomores sur la berge de la rivière. Alors qu'elles approchaient d'un grand sycomore, les mules plantèrent soudain leurs pattes avant dans le sol et s'immobilisèrent, oreilles en avant. Elles refusaient de bouger. Mary Bee s'en alarma. Elle sauta à terre, se glissa jusqu'à Dorothy, récupéra son fusil et marcha, l'arme prête, contournant l'arbre d'un pas prudent. Elle s'arrêta, figée dans la neige. Une marionnette au bout d'une corde, sur un cheval.



IL lui fallut une éternité pour comprendre la scène, lui sembla-t-il – l'homme, le cheval, la corde.

L'homme était assis, les épaules voûtées et la tête dressée de façon peu naturelle, maintenue par le nœud de la corde. Son visage, ses mains et ses pieds noirs étaient nus, il avait les poignets liés derrière lui et les chevilles attachées sous le ventre de l'animal. Visage, mains et pieds avaient été noircis par la fumée.

Le cheval était d'une laideur absolue, un rouan avec une queue de rat, la tête et les quatre pattes tachetées de blanc. Il avait tout d'une monture indienne. Tête basse, pattes avant et arrière-train flageolant, il semblait sur le point de s'effondrer, comme s'il n'était retenu que par le nœud autour des jambes de son cavalier.

Et pour finir, la corde tendue à une branche et passée dans une des fourches du tronc avant d'avoir été enroulée trois fois autour et fixée par un nœud coulant. Mary Bee comprenait, à présent. Ce devait être le voleur, et les hommes de la nuit passée, quels qu'ils fussent, ne l'avaient pas lynché. Ils avaient conclu qu'il finirait par se pendre lui-même ou que le cheval s'en chargerait. À l'instant où la monture se retirerait de sous lui, l'homme finirait pendu. Ou le cheval mourrait et

tomberait, et l'homme tomberait et mourrait. La nuit dernière ! Il devait être midi, voire plus ! Des heures entières ! Il devrait être déjà mort. Il l'était peut-être.

— Hé, vous, dit-elle.

Il entrouvrit les yeux, puis les lèvres.

— Aidez-moi.

— Vous n'êtes pas mort.

— Aidez-moi, lâcha-t-il dans un râle.

— Pourquoi le devrais-je ? Vous avez essayé de voler les terres d'Andy Giffen. Vous méritez d'être pendu.

Il ferma les yeux.

Elle fit un pas en avant dans l'ombre de l'arbre et elle réfléchissait à ce qu'il fallait faire quand soudain, comme si elle était elle-même suspendue, elle se sentit tomber, tomber, projetée au sol par une idée.

— Imaginons que je vous aide, dit-elle. Imaginons que je vous sauve la vie. Que feriez-vous pour moi en échange ?

Il ouvrit les yeux.

— N'importe. Quoi.

Plus elle y réfléchissait et plus cela lui paraissait envisageable, et plus il devenait évident qu'elle n'avait pas d'autre choix.

— Si je vous libère, vous ferez tout ce que je vous demande. On est bien d'accord ?

— Oui.

— C'est vous qui le dites. Jurez-le.

— C'est juré.

— Jurez-le au nom du Seigneur tout-puissant.

— Juré au nom du Seigneur.

Elle resta immobile une minute encore, tremblant devant les risques qu'elle prenait, furieuse de n'avoir aucune autre alternative.

— Très bien, dit-elle. Je vais vous sauver. J'ai un travail pour vous. Mais si vous faites le moindre geste contre moi, je vous abats.

C'était dit. Elle contourna l'homme jusqu'au tronc du sycomore, y posa son fusil, défit le nœud et décrocha la corde. À sa libération, le menton du voleur s'affaissa. Elle s'écarta de l'arbre et fit descendre la corde dans la fourche jusqu'à ce qu'elle repose au sol. Elle s'avança vers le cheval et son cavalier, s'accroupit, le fusil serré contre elle, lui détacha les chevilles, se redressa et lui détacha les poignets, puis elle recula d'un pas preste, le fusil en joue.

— Retirez la corde, dit-elle.

Il leva un bras, puis l'autre, maladroitement, comme si ses articulations le faisaient souffrir, et il tâtonna sur la corde jusqu'à pouvoir la soulever par-dessus sa tête et la faire glisser. Son cheval n'avait pas bougé. Il essaya ensuite de mettre pied à terre, mais lever la jambe droite le déséquilibra et il chuta dans la neige où il resta

étendu, comme inconscient. Elle attendit. Au bout d'un moment, toujours sur le dos, l'homme remua les bras et les jambes de bas en haut, puis sur le côté, pour relancer sa circulation et, quand ce fut fait, il se hissa sur ses genoux. Une main sur le flanc de l'animal, il se remit sur ses pieds et, debout, il tourna la tête pour soulager son torticolis.

Mary Bee l'observait comme un faucon.

Il fit une chose curieuse. Il enroula la corde. Soit c'était un homme qui ne gâchait jamais une bonne corde, soit il voulait la garder en souvenir.

— Faut que j'aille à la maison, dit-il d'une voix enrouée en passant les boucles de corde autour de son avant-bras. Récupérer des affaires.

— Je vous attends.

— Allez chercher vot' chariot, dit-il.

Elle fronça les sourcils mais s'éloigna et contourna l'arbre, et, au bout de quelques pas, elle l'entendit. Il urinait sur le tronc du sycomore. Il en avait besoin, ou bien voulait-il exprimer tout son mépris.

Quand elle monta enfin sur le chariot, le fusil sur le siège à côté d'elle, et qu'elle eût remis les mules en mouvement, il menait son cheval par la bride sur le sentier étroit du ravin, marchant pieds nus dans la neige. Par deux fois, il s'arrêta pour laisser passer une quinte de toux et se moucher dans ses doigts, une habitude masculine qu'elle détestait, sans parler des crachats. Sur les terres d'Andy, il conduisit sa monture à l'écurie, sans doute pour lui donner à manger, puis il revint aux ruines de la maison. Elle attendait sur le chariot, le fusil en travers des cuisses, et le regardait chercher derrière le demi-mur de terre, en quête des quelques objets utiles épargnés. Elle n'en croyait pas ses yeux. Mais au nom du ciel, qu'avait donc fait là Mary Bee Cuddy ? Quelle valeur pouvait bien avoir le serment d'un voleur de terres sur une pile de bibles ? Dieu seul savait quel genre de crimes il avait commis. Allait-il la violer, ou l'assassiner, ou les deux ? Allait-il la laisser seule et partir en riant ? Qu'allait-il faire quand elle devrait lui expliquer, tôt ou tard, où ils se rendaient et pourquoi ? Fallait-il qu'elle fouette les mules et qu'elle paie toute seule le prix de son idiotie, sur le sentier de la plaine ? Le soleil passait au-delà de la crête occidentale du ravin et Mary Bee restait assise à l'ombre, agitée de frissons.

Lorsqu'il ressortit de la maison, il était habillé et son visage était plus noir que jamais. Il avait trouvé un chapeau mou, des bottes, un foulard rouge en lambeaux qu'il avait noué autour de son cou, un manteau en cuir de vache usé jusqu'à la corde par certains endroits, et il portait quelque chose dans chaque main. Il approcha du chariot et laissa tomber ce qui ressemblait à une boîte de sardines dans sa poche, puis il ouvrit les pans de son manteau et fourra un gros pistolet à

répétition à la crosse en bois noircie dans sa ceinture.

— Rangez donc vot' fusil, dit-il. Je pourrais vous faire exploser sur vot' siège n'importe quand si l'envie m'en prenait. C'est quoi, ce chariot-là ?

— Un fourgon. Pour le transport de passagers.

Il tourna les talons et se rendit à l'écurie, d'où il revint avec son cheval sellé, il jeta la corde roulée sur le toit du chariot et monta en selle avant de dévisager Mary Bee. Il avait des yeux marron insondables comme des étangs marécageux.

— Alors ? demanda-t-il.

— Nous allons chez moi. Vous vous appelez Briggs ?

— P'têt bien.

— Nous passerons la nuit là-bas et nous partirons à la première heure, demain matin.

— Z'avez parlé d'un boulot.

— Je vous en dirai davantage dès que l'envie m'en prendra.

PLUTÔT deux fois qu'une, elle regarda à une vingtaine de reprises par-dessus son épaule pour s'assurer qu'il la suivait toujours, assis sur ce rouan à queue de rat, et chaque fois, il était là.

Au sommet de la colline, quand ils furent arrivés chez elle, elle ordonna à Briggs de détacher les mules, de les rentrer à l'écurie et de les nourrir, ainsi que sa jument et son cheval, et de s'occuper du reste de ses bêtes.

Il resta sur son cheval et la dévisagea. Elle aurait tout aussi bien pu lui parler en hottentot. Elle savait reconnaître un loup solitaire quand elle en voyait un. Un solitaire ne pouvait pas comprendre un ordre, évidemment, ni même une suggestion, mais, ce qui l'exaspérait d'autant plus, c'est qu'il ne semblait jamais avoir entendu prononcer le mot coopération. Un tel homme vivait seul au monde, pensant que la planète tournait pour son propre confort et à sa convenance. Elle sauta à terre.

— Ou si vous ne voulez pas, je le ferai, dit-elle. Et votre souper sera prêt avec une heure de retard.

Elle prit son fusil, rentra chez elle et, de derrière une fenêtre, elle le regarda détacher les mules. Quand il les mena à l'écurie, elle alla aux toilettes. Quand il revint chercher les autres bêtes, elle s'affairait devant le poêle. Et quand, plus tard, il eut terminé les tâches qu'elle lui avait assignées, il avança vers la maison et elle l'intercepta à la porte, lui barrant le chemin avec un pain de savon, une bassine et une serviette. Il se lava, mais sortit vainqueur – il se rendit aux toilettes après s'être lavé et non avant. À son entrée dans la cuisine, il lui tendit la bassine et la serviette d'un geste cérémonieux, retira son foulard et

son manteau en cuir pour révéler un veston noir et abîmé, déchiré à une manche et de deux tailles trop grand. Il le garda sur le dos, comme s'il venait assister à un dîner formel, et après avoir retiré son arme de sa ceinture pour la placer sur la table, il s'assit, prêt à être servi.

Elle lui apporta un repas correct : friture de porc salé, haricots verts qu'elle avait fait pousser et sécher, pain de maïs et de sorgho et un café qu'il sirota maintes fois comme pour se convaincre qu'il était réel. Puis il le but d'une traite et poussa sa tasse pour en redemander. Il engloutit la nourriture. Ses manières étaient abominables, il ne mangeait qu'avec son couteau et ses doigts, faisait tomber des haricots par terre qu'il ramassait et mangeait quand même et, lorsque son assiette fut vide et qu'il l'eut saucée avec un morceau de pain, il se balança sur les pieds arrière de sa belle chaise et rota.

L'obscurité tombait. Elle alluma une bougie et termina son repas tandis que le voleur contemplait les meubles dans la maison.

— Ce boulot, dit-il quand elle posa ses couverts. L'est temps que je sache dans quoi j'm'embarque.

— Je vous serais reconnaissante, dit-elle, si vous arrêtiez d'utiliser ainsi ma bonne chaise.

Il fit claquer les deux pieds avant contre le sol et planta ses coudes sur la table.

— Alors ?

— Je m'appelle Cuddy. Mary Bee Cuddy.

— Et m'sieur Cuddy, il est où ?

— Je suis célibataire.

Il découvrit quelque chose coincé entre ses dents, le délogea avec l'ongle, décida que c'était comestible et l'ajouta à son souper.

— Le boulot.

— Très bien. Pendant l'hiver, quatre femmes de la région, de bonnes épouses, ont perdu la tête. Leurs maris ne peuvent plus s'occuper d'elles. Elles doivent être conduites jusque dans l'Iowa, où des paroissiens les mèneront à leur tour dans leurs familles respectives. C'est... C'est une situation très triste. C'était des femmes bien, elles le sont toujours. C'est juste que, eh bien... (Elle se réprimanda d'un froncement de sourcils.) Eh bien, voilà, j'ai proposé de les accompagner de l'autre côté de la rivière. Leurs maris se sont associés pour me fournir les mules, le chariot et les vivres pour le trajet. Je prévois de partir demain matin.

— Vous parlez bien de traverser le Missouri ?

— Oui, tout à fait.

— Bon Dieu, c'est à cinq semaines d'ici.

— Monsieur Briggs, je suis aussi sensible des oreilles que je le suis avec mes chaises. Vous êtes ici chez moi et je n'y tolérerai pas votre

langage blasphématoire.

— Bon Dieu.

— Si je viens m'asseoir à votre table, vous pourrez jurer autant que le cœur vous en dira. Mais pas à ma table.

— J'comprends pourquoi vous êtes pas mariée.

Si elle avait été un homme, Mary Bee l'aurait jeté dehors de ses propres mains. Et ses vêtements après lui. Et son arme.

— Continuons, dit-elle. Je sais que je ne pourrai pas le faire toute seule. Encore moins quand je serai obligée de m'occuper des femmes. J'ai besoin de quelqu'un pour guider les mules et chasser, pour me relayer aux rênes, m'aider avec les bêtes. C'est pour cela que je vous ai libéré. C'est votre travail. Et vous avez juré de le faire.

Elle patienta. Elle fixa son regard sur son gros pistolet à répétition, sur sa crosse en bois de noyer qui avait été si méchamment brûlée dans l'explosion qu'elle devait lui noircir la main à chaque utilisation.

— Cinq semaines, dit-il. Quatre folles. J'm'attendais pas à ça.

— Mais ça vaut le prix de votre vie, sans aucun doute.

— Ça dépend.

— De quoi ?

— De ce qui va se passer.

— Je vois. Encore une chose. Je vais devoir dépendre de vous, et les femmes aussi. Si vous avez l'intention de nous abandonner quelque part en cours de route, je veux vous l'entendre me le dire maintenant. Vous êtes un homme de piètre morale, monsieur Briggs. Si vous m'avez menti, dites-le avant qu'il ne soit trop tard.

Briggs la considéra. L'espace d'un instant, elle craignit d'avoir poussé le bouchon trop loin. Mais s'il s'en était trouvé insulté, il ne lui fit pas le plaisir de le lui montrer. Elle se souvint de l'avoir entendu uriner contre le sycomore pour lui signifier son mépris. Il l'observait à présent d'un air qui dégageait à la fois du mépris et de l'indifférence. C'était un homme sûr de lui. Il n'avait peur de rien, pas même des mots. Et il puisait sa force à la source de l'ignorance. Il se releva enfin, lentement, prit son arme sur la table et la rengaina à sa ceinture.

— Merci pour ces bonnes paroles, ma sœur, dit-il. Vous êtes pas un cadeau non plus. Vous êtes aussi quelconque qu'un seau en étain et vous avez une langue de vipère. (Il jeta son foulard et son manteau sur son épaule.) C'est le voyage le plus idiot dont j'aie jamais entendu parler – et c'est bien trop compliqué pour que vous vous en sortiez seule.

Il coiffa son chapeau mou à un léger angle presque comique.

— Mais dormez sur vos deux oreilles. J'viendrai avec vous parce que j'ai dit que je le ferais. Ça vaut mieux, de toute façon – par ici, je serais obligé de fuir. Et j'prendrai soin de vos folles dingues du mieux que je pourrai. Mais j'serai libre de partir à ma guise, où il me plaira

et quand il me plaira. Et maintenant, si vous permettez que j'vous pose la question, il est où mon foutu lit ?

Mary Bee bondit sur ses pieds, le visage en feu, entra à grands pas dans sa chambre, arracha une couverture de son lit, ressortit à grands pas et la lui fourra dans les bras.

— Votre lit est dans l'étable, lâcha-t-elle. Bonne nuit et bon débarras !

Il accepta la couverture, fit demi-tour, franchit la porte, qu'il referma derrière lui d'un coup de pied sourd.

Elle mit de l'eau à chauffer et fit la vaisselle. Puis, espérant qu'il soit déjà passé aux toilettes, elle y alla en s'inquiétant à chacun de ses pas à l'aller comme au retour.

Elle eut enfin l'occasion de lire la lettre de sa sœur qu'elle avait récupérée à Loup le matin même. Dorothy se portait bien, ainsi qu'Harold, son docteur de mari, et Adam, leur fils de six ans, et elle ne devinerait jamais, mais elle était à nouveau enceinte !

Un coup brutal contre une vitre et Mary Bee manqua sauter au plafond. Elle porta la bougie jusque-là et c'était Briggs, évidemment, qui voulait entrer. La nuit était froide, cria-t-il, et il avait un mauvais catarrhe. Elle rétorqua que non, que c'était absolument hors de question.

Il répliqua qu'il allait entrer quand même. Elle devait bien avoir un lit dans le grenier.

Elle prit son fusil et menaça de lui tirer dessus s'il s'avisait d'entrer.

Il entra, enroulé dans sa couverture, et gravit l'échelle jusqu'au grenier tandis qu'elle restait là, le doigt sur la gâchette, comme une idiote finie.

Sa situation, elle le comprenait désormais, était désespérée. Cet homme était non seulement intrépide, mais effronté. Il l'avait prise à son propre piège et il pourrait le refaire à tout moment. Si elle lui avait tiré dessus et l'avait tué, il n'aurait pas pu l'aider ; si elle ne le faisait pas, il allait pouvoir se servir à sa guise – prendre tout ce qu'il désirait. Elle avait beau être grande et forte, aussi grande que lui, elle ne ferait sans doute pas le poids. Elle se retrancha dans son lit sans se dévêtir, la bougie à portée de main et le fusil à ses côtés, braqué vers la porte. Elle n'osait pas fermer les yeux. Et comme prévu, aux petites heures du matin, elle entendit grincer l'échelle. Le loup était dans la bergerie. Elle se redressa et mit en joue.

— Que faites-vous ? cria-t-elle.

Il s'approcha de la porte.

— Je vais pisser, siffla-t-il.

Après qu'il se fut exécuté, sans aucun doute dehors juste devant sa porte, et qu'il soit remonté au grenier, elle était si humiliée qu'elle s'endormit et, à son réveil, il faisait jour et l'homme descendit l'échelle

puis referma la porte derrière lui.

Elle prépara d'épaisses crêpes pour le petit déjeuner ou, comme certains les surnommaient, des "suckeyes". Elle jetait un coup d'œil occasionnel au voleur par la fenêtre. Après ses tâches matinales, il alla remplir au puits le bidon du chariot, puis il fit des allers-retours entre l'étable et le véhicule pour transporter et ranger divers outils dans le coffre sous le siège avant. Elle l'appela et, lorsqu'il s'installa à table, elle plaça une pile de crêpes devant lui. Il l'inonda de mélasse. Elle s'en servit une à son tour.

— La manche de votre manteau est déchirée, dit-elle en guise de trêve. Voulez-vous que je la répare ?

Il fit non de la tête.

— Que rangiez-vous dans le chariot ?

— Un marteau. Des clous. Une pelle. Une hache. Des pieux. Et d'aut' choses.

Il avait la bouche pleine. Elle fut obligée de tendre le bras pour attraper la mélasse.

— Ce matin ? demanda-t-il.

— Oui. Nous ferons une première halte à Loup.

Il interrompit brusquement les mouvements de sa fourchette.

— Pourquoi ?

— J'ai une idée. Vous m'avez dit hier que vous pourriez partir quand bon vous semblerait. Je ne peux pas me le permettre. Alors j'ai réfléchi à un moyen de vous garder avec nous jusqu'au Missouri. Afin que votre travail en vaille la peine.

— Comment ça ?

— Je vous l'expliquerai une fois arrivés à Loup.

— Et ensuite ?

Elle alla faire cuire le reste de sa pâte sur la poêle.

— J'ai déjà notre itinéraire en tête. Vous devriez connaître le nom de ces femmes. Mme Petzke, Mme Sours, Mme Svendsen et Mme Belknap. Nous les récupérerons dans cet ordre, deux aujourd'hui et deux demain – elles vivent loin les unes des autres. Voudriez-vous manger une autre crêpe ?

Il acquiesça.

Elle apporta l'assiette, le servit, remplit sa tasse, puis la sienne, et se rassit.

— Je pense que vous devriez avoir quelques informations sur nos quatre passagères, dit-elle. Je commencerai par Theoline Belknap, ma plus proche voisine à l'ouest, une amie très chère. Laissez-moi vous raconter les événements. (Elle sirota son café.) Il y a quelques semaines de cela, pendant un blizzard, Theoline a accouché d'une petite fille. Elle a quarante-trois ans. C'était son sixième enfant. Son mari était en ville et elle a accouché sans l'aide de personne. Puis elle

a emporté le bébé aux toilettes extérieures et l'a jeté dans le trou. Son mari l'y a trouvée plus tard, morte. Et à présent, elle a perdu la tête. Elle ne peut plus ni parler ni se nourrir seule.

Mary Bee attendit sa réaction. Son invité de marque termina sa crêpe.

— Et puis il y a Mme Petzke, continua-t-elle.

— Vous emmenez vot' jument ?

— Bien sûr. Mme Petzke ne vous intéresse pas ?

— Non, pas du tout. (Il termina sa tasse, se leva et rassembla ses vêtements.) Qui va prendre soin de vos bêtes ?

— Charley Linens. Mon voisin à l'est.

— Très bien, j'veais harnacher et atteler les mules. Vous, nettoyez ici et faites vos bagages, et allez nous trouver des lits de camp. Si faut vraiment partir, alors faut qu'on se prépare.

Il avait franchi la porte avant qu'elle ait eu le temps de se sentir insultée. Elle fit rapidement la vaisselle, puis réfléchit à ses bagages. Elle aurait aimé prendre une tenue correcte sur un cintre pour rencontrer Altha Carter de façon triomphante dans l'Iowa à la fin du voyage, mais il n'y avait tout simplement pas la place. L'homme se contenterait peut-être même de la jeter. Au lieu de cela, elle opta pour un sac de couture en velours et quelques éléments qu'elle avait conseillés pour les femmes, ainsi que la dernière lettre de sa sœur, dix dollars en billets verts, et elle plia finalement sur un coup de tête son précieux clavier en tissu. Elle aurait si peu d'occasions précieuses d'en jouer ! Une ou deux fois, elle regarda par la fenêtre en direction du ciel et de ses nuages de mauvais augure. Briggs avait déjà attaché la jument et le rouan au chariot, avait hissé leurs selles sur le toit, et il faisait à présent reculer les mules harnachées entre les brancards. Il s'arrêta, toussa, fut plié par une quinte de toux suivie par force renâclements et crachats. Il était en effet atteint de catarrhe. Elle prépara leurs couchages, arrachant deux couvertures de son lit et deux du sien au grenier, roula les siennes autour de son sac de couture et les attacha par une cordelette. Elle ouvrit le poêle et étouffa les braises avec de la cendre. Elle vida le seau d'eau par la porte. Elle mit plusieurs boîtes de munitions dans ses poches. Puis, trop vite, elle fut prête. Elle regarda autour d'elle, son adorable maison, et à son grand désarroi les larmes lui montèrent aux yeux. Si elle ne prenait pas garde, elle s'assierait à la table et pleurnicherait, puis elle irait retrouver l'homme avec le visage affreusement bouffi. Comme si cela avait de l'importance puisqu'elle était aussi quelconque qu'un vieux seau en étain. Elle prit une profonde inspiration. Il était hors de question de s'épancher. Elle s'autorisa par contre une petite touche d'auto-apitoiement. Le jour était venu où Mary Bee Cuddy prenait la route pour accomplir la plus belle action de toute sa vie. Les

trompettes sonnaient-elles pour elle ? Non. Une canonnade ? Non. La seule chose qui célébrait son héroïsme était une journée nuageuse et quatre animaux idiots qui l'attendaient dehors devant un cinquième qui crachait et renâclait. Elle enfila son manteau et son chapeau en fourrure de lapin, ramassa les couchages et son fusil, verrouilla la porte derrière elle, avança à grandes enjambées vers le chariot, y jeta les couvertures et plaça son arme dans le coffre sous le siège avant. Briggs examinait les dents des mules.

— Vous vous y connaissez, en mules ? demanda-t-elle.

— Un peu.

Elle grimpa sur le siège. Il scrutait encore les dents.

— Nous mèneront-elles à bon port ?

— Elles sont vieilles. De vieilles mules. Leurs dents sont usées à force de mâchonner leur mors.

Elle fit un geste du menton en direction de l'animal de gauche.

— Celle-là fait bien plus que sa part. C'est la besogneuse. (Elle fit un autre geste vers l'animal de droite.) Celle-là agite souvent les oreilles. C'est le cerveau de la paire.

— Il, la corrigea Briggs. Celui-là, c'est un mâle, la première c'est une femelle.

— Oh, fut tout ce que parvint à répondre Mary Bee.

Il revint et aurait grimpé à son tour dans le chariot si quelque chose ne l'avait pas interrompu.

— Attendez, dit-il avant de s'éloigner vers l'écurie.

Elle l'entendit taper, comme avec un marteau. À son retour, il tenait quatre bandes de cuir coupées dans un autre harnais, des morceaux d'environ quatre-vingts centimètres de longueur, ponctués à chaque bout par deux trous. Elle dut se lever pour qu'il puisse les ranger dans le coffre.

— Pour quoi faire ?

— Pour les attacher à l'intérieur.

Il laissa retomber le couvercle du coffre.

— Les attacher à l'intérieur ? Pourquoi ?

— Elles sont folles, voilà pourquoi. Y faudra p'têt les contenir.

— Je suis sûre que non.

— Elles grifferont p'têt, ou elles mordront. Ou elles chercheront tout bonnement à s'enfuir.

— Elles n'en feront rien.

Briggs se hissa à ses côtés sur le siège.

— Mais bon sang, comment vous pouvez le savoir ?

IL avait raison, bien entendu. Comment se comporteraient-elles ? Se disputeraient-elles ? Essaieraient-elles de s'enfuir ? Elle se souvint de

M. Svendsen, l'avertissant de ne pas tourner le dos à sa Gro – “Elle vous tuerait !” Ou se montreraient-elles aussi dociles et faciles à diriger que des enfants attardés ? Elle n'en avait pas la moindre idée. Elle s'y connaissait aussi bien en matière de femmes folles que de mules. Pour le punir d'avoir eu raison, elle ne prononça pas le moindre mot pendant les quinze kilomètres qui les séparaient de la ville. À environ deux kilomètres de leur arrivée, il lui prit les rênes des mains, tira et sauta au bas du chariot.

— Vous allez à Loup.

— J'ai des choses à y faire.

— Alors descendez et enfermez-moi dans le chariot.

— Pourquoi ?

— Je viens d'échapper à une corde. J'ai pas envie de parier sur un deuxième sauvetage.

— Je ne comprends pas.

— Réfléchissez un peu.

Il la fit se sentir idiote, une fois encore.

— Oh. Vous risqueriez d'être reconnu.

Il s'approcha de l'arrière du chariot. Elle descendit, le laissa entrer et, se faufilant entre les deux chevaux, le sien et celui de Briggs, elle poussa le loquet de la porte. Tandis qu'elle regagnait l'avant du véhicule, il s'adressa à elle par une des fenêtres.

— Vous avez de l'argent ?

— Un peu.

— Moi, non. Voilà c'que vous allez m'acheter. Trois boîtes de cartouches combustibles pour un Navy Colt .36 et des amorces. Du tabac Star. Et une flasque de whiskey.

— Du whiskey ?

— Du snakebite.

Mary Bee mit les mains sur ses hanches.

— Ah, non. Des balles et du tabac, peut-être, mais du whiskey, pas la moindre goutte.

— Pourquoi ça ?

— Réfléchissez un peu.

Il en fut véritablement énervé. Il passa la tête par la fenêtre et fit tomber son chapeau.

— Pourquoi ?

— Je ne veux pas vous retrouver saoul au milieu de quatre femmes sans défense.

— Si je me saoule pas au milieu de ces femmes, c'est moi qui vais perdre la tête.

Elle ramassa son chapeau. Il rentra la tête et elle lui passa son chapeau par la fenêtre.

— Non, dit-elle. Je refuse.

Dans le chariot, il poussa un soupir.

— Alors soyez sobre et maudite. Je pars pas dans l'Est avec vous.
Adieu, Cuddy.

Elle était au-delà de l'énervement.

— Vous me le devez, Briggs. Je vous ai sauvé la vie.

— Merci.

Elle frappa du pied.

— Vous avez juré devant Dieu !

— J'suis un homme de piètre morale.

Pendant les deux derniers kilomètres qui les séparaient de Loup, elle fomenta une vengeance parfaite. Il était enfermé dans le chariot et ne s'était pas rendu compte qu'il était ainsi son prisonnier. Elle comptait rouler jusqu'au centre-ville, se mettre debout sur son siège et annoncer à tue-tête que dans son chariot se trouvait la vermine qui avait essayé de voler la terre d'Andy Giffen – un crime presque aussi sordide que le trafic de bétail ou le vol de chevaux. Cela attirerait une bonne foule de badauds. Le voleur, du nom de Briggs, avait échappé une fois à la corde, continuerait-elle à l'attention de la foule, désormais bien plus grande et belliqueuse, mais elle l'avait bel et bien capturé cette fois-ci et elle était certaine qu'il y avait assez d'hommes, d'arbres et de cordes à Loup pour s'assurer de son sort. Puis elle descendrait, ferait coulisser le loquet, reculerait d'un pas léger et laisserait la milice locale le pendre tandis qu'elle tuerait le temps en passant une heure au magasin général, imaginant la mort par étranglement et admirant les chapeaux de femme.

Elle accrocha les mules à un arbre en face du magasin général, pataugea dans la boue, entra et en ressortit après quelques minutes, pataugea une fois encore dans la boue jusqu'au chariot où, par la fenêtre, elle livra à son prisonnier trois boîtes de cartouches et trois paquets de Star.

— Et voilà, dit-elle, une flasque de whiskey. Le meilleur du saloon – de l'Old Tabby.

Elle sourit lorsqu'il prit la flasque par la fenêtre. Une demi-vengeance valait mieux que pas de vengeance du tout. Il avait dû entendre l'histoire que l'on contait à propos de presque tous les saloons du Territoire et de leurs propriétaires. À Loup comme ailleurs, le whiskey vendu par le magasin général était réputé de bien meilleure qualité que celui du saloon, que l'on surnommait désormais Old Tabby. Le propriétaire faisait venir le whiskey par tonneaux entiers depuis Wamego et, d'après la légende, il utilisait de l'eau pour en doubler le volume et en maintenait la puissance en y ajoutant des rats morts attrapés par son chat. Puis, sans doute à court de rats, le chat avait disparu, et le propriétaire du saloon, cherchant à tout prix à conserver du mordant dans son élixir, avait été soupçonné pour y

remédier d'y avoir ajouté le malheureux félin.

Elle s'adressa à la fenêtre.

— Quel est votre prénom ?

Il demeurait hors de son champ de vision.

— C'est moi que ça regarde.

— Je veux le savoir.

— Pourquoi ?

— Je vous l'ai déjà dit – j'ai une idée pour vous garder avec nous jusqu'au Missouri. Je vais de ce pas à la banque et j'ai besoin de votre nom complet.

Le mot *banque* fit son effet.

— Disons que j'm'appelle George.

— George. George Briggs. Très bien, je reviens tout de suite.

La banque de Loup possédait un comptoir, un bureau, un coffre-fort, ainsi que M. Clemmons, son Président et Guichetier. L'histoire du lieu et de l'homme, sans doute aussi apocryphe que celle du propriétaire du saloon et de son chat, était la même pour toutes les banques sauvages et les banquiers du Territoire. Sans aucune attache et en quête d'un métier lucratif, Clemmons était arrivé en ville, avait loué une devanture à bardeaux, avait installé un coffre-fort, avait peint banque sur sa vitrine et avait ouvert son commerce. Le premier jour, un homme était entré pour déposer cent dollars. Le deuxième jour, un autre individu en avait déposé deux cents. Au troisième jour, Clemmons avait suffisamment confiance en sa propre banque pour y déposer cent dollars à son tour. C'était une bonne histoire, mais, malgré les railleries, Clemmons avait eu le dernier mot. Il s'avéra qu'il était un excellent banquier et un homme d'une grande honnêteté. Il tenait le coup depuis deux ans. Il avait accordé des prêts fonciers pour la plupart des meilleures terres de la région, à des taux d'intérêt avoisinant les 5 % par mois. Comme tous les spéculateurs de l'époque, il frappait sa propre monnaie de papier, des billets de la Banque de Loup aux dessins détaillés, accompagnés d'une promesse de rédemption en billets verts, en or ou en pièces d'argent, et sa monnaie était acceptée partout. Pour finir, son service client était de premier ordre. Mlle Cuddy demanda à retirer trois cents dollars de son compte et fut aussitôt exaucée en recevant six billets de cinquante, apprenant que ce retrait ramenait le montant de son solde à deux cent quatre dollars. Elle dit qu'elle souhaitait envoyer l'argent par la poste et on lui céda le bureau, une plume, de l'encre et une enveloppe. Elle adressa le courrier de la manière suivante : "M. George Briggs, c/o Altha Carter, Société féminine d'entraide, église méthodiste à Hebron, État de l'Iowa." Mlle Cuddy se leva et le Président de la Banque de Loup la raccompagna jusqu'à la porte avant de lui souhaiter une bonne journée.

De retour vers le chariot, elle avançait d'un pas lent. L'enveloppe semblait peser lourd dans sa main. Elle avait économisé deux cents de ces trois cents dollars pour acheter son bel harmonium en bois de merisier et un banc. Elle tendit l'enveloppe par la fenêtre.

— Lisez ceci.

Son visage apparut dans l'ouverture. D'un air presque féroce, il fronça les sourcils vers le rectangle de papier. C'était une expression qu'elle avait vue quantité de fois. Il ne savait pas lire et ne savait sans doute pas écrire non plus. Il ne reconnaissait les noms et les mots imprimés que par association ou par répétition.

Elle tourna l'enveloppe face à elle et lut à haute voix :

— M. George Briggs, aux bons soins d'Altha Carter, Société féminine d'entraide, église méthodiste à Hebron, État de l'Iowa. (Elle leva les yeux vers lui.) J'ai mis trois cents dollars dans cette enveloppe. Je m'en vais la poster au magasin. Quand nous arriverons saines et sauves à Hebron, Mme Carter l'aura gardée à votre attention. Estimez-vous que cette somme soit correcte ?

— J'dirais que oui.

— Je dirais que oui, moi aussi. Avez-vous jamais, au cours de toute votre vie, gagné trois cents dollars pour quelques semaines de travail ?

Il répondit à son interrogation par une question.

— Pourquoi pas me les donner tout de suite ?

— Oh, non.

— Pourquoi pas les porter sur vous ?

— Oh, non.

Il se détourna.

Elle retraversa la rue et s'arrêta soudain, comme plongée dans ses pensées aussi profondément que ses pieds dans la boue. Il serait plus sûr de porter l'argent sur elle. On ne pouvait pas faire confiance au réseau postal. De plus, il pourrait les abandonner à n'importe quel moment en cours de route, chevaucher avant elles, se présenter à Hebron pour récupérer l'argent auprès d'Altha Carter, qui n'aurait aucun moyen de savoir ce que contenait l'enveloppe, ni à quoi elle était destinée. Elle ouvrit son manteau et glissa l'enveloppe dans sa chemise boutonnée. Quand ils arriveraient dans l'Iowa, elle se ferait un plaisir de la lui remettre en mains propres d'un geste cérémonieux. Convaincue, elle retraversa la rue, grimpa sur son siège et sortit de Loup.

Au bout d'environ deux kilomètres, elle arrêta le véhicule, déverrouilla la porte arrière et laissa descendre Briggs. Il s'étira les membres et prit les rênes à sa place.

— Vous avez envoyé l'argent à l'attention de George Briggs ?

— C'est ça.

— Y vaut mieux qu'ce soit mon nom, alors.

— Vous voulez dire que ce n'est pas votre nom ?

— Dans ces contrées, un nom en vaut un autre.

Il roula deux heures durant en direction du nord-ouest tandis qu'elle dressait une liste dans sa tête. À deux reprises, ils avaient dû demander leur chemin dans des maisons de terre. Puis ils arrivèrent au sommet d'une colline et Mary Bee le fit arrêter, le doigt tendu.

— Ce doit être la maison des Petzke, dit-elle en se tournant vers lui. À partir de maintenant, nous aurons la compagnie de ces femmes. Je tiens à vous dire plusieurs choses. D'abord, vous m'avez dit que cela ne vous intéressait pas, mais je m'en fiche. Je veux que vous sachiez ce qui est arrivé à Mme Petzke. Hedda de son prénom, me semble-t-il.

Elle lui raconta. À ses côtés, l'homme écouta, ou du moins fit-il semblant, et il sortit un rouleau de tabac Star de la poche de sa veste en cuir, dont il préleva une large chique.

— Voilà, à présent vous savez, dit-elle. Je vous parlerai de Mme Svendsen et de Mme Sours quand nous irons les chercher. (Elle fronça les sourcils.) Ah, oui, autre chose. J'ai bien conscience que vous ne savez pas lire. Je l'ai compris en vous voyant regarder l'enveloppe. Si vous le souhaitez, je vous apprendrai. Quelque part, dans une maison ou dans une école, je trouverai un ou deux manuels, je suis tout à fait capable, j'ai une formation d'institutrice. Dès que vous serez prêt, je le serai également.

Elle attendit. Il y eut un bruit, très haut au-dessus d'eux. Ils levèrent la tête et, au-delà de la terre blanche, le ciel s'étendait comme une immense bâche grise. Dessous, une flèche noire d'oies volait en direction du nord.

— Troisièmement, dit Mary Bee en comptant sur ses doigts. Demain, à cette heure-ci, nous aurons notre chargement complet. À partir de là, c'est moi qui prendrai la tête de l'expédition. Je prendrai les décisions. J'aurai toute la responsabilité. Vous vous contenterez de m'aider de votre mieux. Est-ce bien clair ?

Autant faire la morale à une mule, la seule différence étant que l'homme ruminait pour toute réponse, alors que la mule agitaient les oreilles.

— Quatrièmement, dit-elle d'un ton grave. Vous n'en savez peut-être encore rien, mais un jour, lorsque nous les aurons conduites sans encombre chez elles, vous comprendrez quelle chose glorieuse et importante nous avons accomplie. Si l'on oublie l'argent, ce sera sans doute la seule action altruiste que vous ferez de votre vie. Et un jour, un jour, monsieur Briggs, vous remercirez Dieu de vous avoir offert cette occasion, ajouta-t-elle d'une voix fervente.

Il cracha bruyamment sur le côté.

— Fin de la leçon, déclara-t-il et il fit avancer le chariot.

N.O. 6, Section 25,
Commune 10, Terrain 22W.

ELLLE l'étreignait avec force et refusait de le lâcher. Il lui demanda ce qui se passait.

— C'est les loups, gémit Hedda Petzke.

Sur le ton de la plaisanterie, Otto Petzke essaya de lui changer les idées.

— Il te suffit simplement d'ouvrir la porte et de crier : *Raus ! Raus !* et ils s'enfuiront.

— Non, non, gémit-elle.

Il comprenait à présent qu'elle était vraiment effrayée.

— *Schätzlein, Schätzlein*, lui murmura-t-il à l'oreille.

Otto Petzke avait quarante ans et son épouse, Hedda, en avait trente-six, ils étaient mariés depuis seize ans et il l'appelait encore "ma chérie". Il eut une idée.

Il entra dans la maison et en ressortit avec son fusil et une cartouche. Il avait sa carabine dans le chariot, au cas où l'occasion se présenterait d'abattre un bison. Hedda n'avait jamais tiré, elle s'éloigna en se recroquevillant, mais il lui montra comment plier l'arme et la charger puis, après maintes cajoleries, il la persuada d'épauler et de viser. Debout derrière elle, il posa son doigt sur la détente afin qu'elle en connaisse le bruit et la pression, et il la piègea et appuya. À la détonation et au recul, elle cria et s'effondra à ses pieds, il crut qu'elle s'était évanouie. Mais elle n'avait pas perdu connaissance et, quand il la releva, elle se jeta à son cou. Ils restèrent ainsi plusieurs minutes et leurs garçons de quatorze et quinze ans, Rolf et Jergen, les observèrent avec impatience depuis le chariot tandis que l'attelage de bœufs soufflait des nuages de vapeur. La scène était éclairée par la lumière du petit matin. Père et fils partaient à douze kilomètres de là, à Couteau, pour fendre du bois sur les berges de la rivière, car ils étaient à court de bûches pour le poêle, et presque à court de foin, et ce n'était que le mois de février, à peine le deuxième dégel. Otto Petzke regarda leur maison en terre. La neige s'était amoncelée sur le flanc nord et atteignait presque le toit. Qu'était devenue la petite femme robuste aux yeux pétillants qui l'avait accompagné dans l'Ouest trois ans plus tôt ? C'était à cause de ce *verdammst* hiver qui n'en finissait pas, ou de la mort de Gerda. Elle était maigre désormais, ne parlait que lorsqu'on s'adressait à elle, le

simple fait de lever le petit doigt l'épuisait, elle était pareille à une étrangère parmi eux. Et il se souvint : quand les loups chassaient en meute et hurlaient dehors, la nuit, elle se tournait vers lui dans le lit et le serrait comme en cet instant, d'un geste désespéré.

Il l'obligea à s'écarter de lui, la tenant par les bras.

— On y va, dit-il. Voilà ce que tu vas faire. Dans la maison, j'ai mis deux boîtes de munitions. S'ils approchent, ouvre la porte et tire au hasard. Ils s'enfuiront *schnell*, vite, je te le promets. On revient demain, c'est promis.

Il lui mit son fusil entre les mains.

— *Nein*, dit-elle et elle le laissa tomber.

Il s'éloigna vers le chariot.

Mais elle ne les regarda pas partir. Elle courut dans la maison en abandonnant l'arme dans la neige.

Pour s'occuper ce jour-là, elle fit des travaux de couture, reprenant à l'aide de sacs de farine les salopettes de rechange d'Otto et des garçons, usées au niveau de l'assise et des genoux. C'était aussi pour détourner son attention de la nuit à venir.

Elle se sentait très seule. Les voix viriles de son mari et de ses garçons lui manquaient. Elle regrettait de ne pas avoir de pendule pour en entendre le tic-tac.

Ils avaient quitté leur ferme au sud de Springfield, dans l'Illinois, pour s'installer dans l'Ouest. Otto rêvait de terres gratuites et vierges, d'un nouveau départ. Sa ferme était hypothéquée. Il avait faim d'aventure, mais il n'avait pas été capable de le formuler, sauf lorsqu'il évoquait de temps à autre la chasse aux bisons. Il avait donc tout vendu pour acheter un chariot et des bœufs. Hedda lui avait demandé d'attendre la naissance de leur bébé, une fille du nom d'Eva, puis ils s'étaient mis en route à travers l'Iowa, le mari, la femme, les deux fils, leur fille Gerda et le bébé, Eva, encore au sein. Ils avaient traversé le Missouri à bord d'un ferry à Kaneshville et avaient rejoint d'autres chariots pour longer la Platte River, la voie la plus fréquentée. À cet endroit, ils avaient perdu Eva, leur bébé, d'une fièvre et de convulsions, et ils l'avaient enterrée sous un arbre au bord de la rivière. Ils avaient quitté le regroupement de chariots pour prendre la direction du nord-ouest, puis, au bout d'un autre mois, Otto avait trouvé ses terres. Il avait réquisitionné deux parcelles, chacune de soixante-cinq hectares, l'équivalent d'une demi-section, la première dans le but de la cultiver et l'autre sous la clause en vigueur "d'exploitation forestière", et il les avait payées au tarif de cinquante cents les cinquante ares. Le sol était sablonneux et il avait convenu d'essayer d'y cultiver pommes de terre, maïs et blé. Au terme du second été, il avait abandonné le maïs et le blé au profit des pommes de terre sur quinze hectares. Les Petzke avaient prospéré. Et pour

couronner le tout, Otto avait trouvé son aventure. Il avait abattu l'unique bison aperçu dans ces contrées depuis des années, un mâle égaré. Il l'avait dépecé, découpé, il avait gardé la bosse et une patte arrière, puis il avait porté les trois autres morceaux à leurs trois voisins les plus proches, et il était rentré ivre pour la première et dernière fois de leur vie maritale.

Au cours de l'après-midi, la neige se mit à tomber.

Elle se sentait très seule. Ce n'était pas si terrible en hiver lorsque la famille était réunie à l'intérieur, mais le reste de l'année, quand elle se retrouvait seule, elle se parlait à elle-même. Elle n'avait pas vu d'autre femme depuis quatre mois, pas même sa voisine la plus proche, Mme Iverson à six kilomètres de là. Elle ne s'était pas rendue à Loup avec Otto depuis le mois d'août. Mme Iverson lui avait parlé de la femme d'un fermier, dans le nord du Territoire, qui se rendait dans les prés au cours de l'été et s'allongeait au milieu des moutons pour avoir de la compagnie.

Quand l'obscurité du crépuscule se fut installée, Hedda se rendit compte qu'elle avait oublié d'aller nourrir les bêtes à l'étable. Elle y alla et en revint au pas de course, puis elle se rendit aux toilettes et, rentrant en courant, elle trébucha sur le fusil. Elle le ramassa à la hâte, se rua dans la maison, le sécha et le posa contre une chaise, près des boîtes de munitions qu'Otto avait sorties.

Il neigeait fort et la température était tombée. Le dégel était terminé. Ils ne rentreraient peut-être pas demain.

Une fois la nuit tombée, elle alluma la vieille siffleuse. Elle consistait en une bouilloire remplie de sable avec une mèche enroulée tout autour, trempée dans de la graisse de moufette. Otto avait abattu un gros putois qui avait donné la moitié de cette huile. À la lumière de cette lampe, elle prépara son dîner de *schnitz und knep*, des pommes séchées et des boulettes de pâte, elle but une tasse de chicorée mélangée à du son de blé pour lui donner un vrai goût de café.

Il ne restait que quelques précieuses tresses de foin. Elle en bourra le poêle et garda le reste pour le matin, puis elle se mit au lit tout habillée, à l'exception de ses bottes.

C'étaient des loups gris. Certains pesaient près de vingt kilos. À mesure qu'avancait l'hiver, ils s'étaient mis à chasser en meutes affamées de cinq ou six bêtes, pour s'assurer de tuer leurs proies. Ils attaquaient tout être vivant. M. Iverson avait raconté à Otto ce qu'ils faisaient au bétail au cours des blizzards. Couvertes de neige et de glace, les vaches étaient assaillies, jetées à terre d'où elles ne pouvaient plus se relever, et les loups leur déchiquetaient le ventre et les dévoraient jusqu'à percer un trou suffisamment grand pour qu'un ou deux d'entre eux parviennent à s'y glisser et à y trouver refuge dans la tempête. Hedda Petzke savait, au plus profond de son âme,

qu'ils étaient bien plus que des loups. Ils étaient des messagers de Dieu.

Elle somnola, puis se raidit au son des hurlements dehors, ni très proches, ni vraiment très lointains.

Elle se glissa hors du lit et, à la lumière de la vieille lampe, elle prit le fusil, le chargea et avança sur la pointe des pieds jusqu'à la porte qu'elle entrebâilla, elle leva l'arme contre son épaule, pointa le bout du canon par l'ouverture et tira. La détonation l'assourdit et le recul la projeta en arrière. Elle referma la porte. Quand elle retrouva enfin son audition, les hurlements avaient cessé.

Après cet événement, elle ne put se rendormir et resta étendue, le fusil contre son flanc sur le lit, chargé.

Plus tard, elle entendit des grattements à la porte en bois. Comment pourrait-elle l'ouvrir pour tirer dehors sans leur laisser la place de lui bondir dessus par l'entrebâillement ? La porte tenait par des gonds en cuir. S'ils se ruaient dessus, à deux ou trois comme ils le faisaient sur le bétail, ne risquaient-ils pas d'arracher les gonds ?

Elle avait insisté pour qu'ils emportent leur sommier avec une tête et un pied de lit en chêne robuste depuis l'Illinois. C'était leur lit de mariage. Les grattements continuaient. Séparés par une tenture, les garçons dormaient derrière leurs parents sur un lit de cordes tendues entre les montants maintenus contre les murs en terre.

Elle jaillit du lit, le fusil à la main, contourna le sommier et poussa la plaque de chêne entre elle et la porte, pareille à un mur, puis elle y appuya le fusil et, accroupie, elle le braqua vers l'entrée.

Les loups étaient des chasseurs nés. Ils savaient qu'à l'intérieur de la maison se trouvait quelqu'un, un être vivant.

Soudain, un bruit de verre brisé retentit depuis la fenêtre près de la porte, elle tourna le canon du fusil en direction de la pluie d'éclats et appuya sur la détente.

À l'intérieur de la maison, le rugissement de l'arme fut bien plus puissant. Quand elle retrouva l'usage de ses oreilles, elle écouta. Elle ne voyait pas l'animal. L'avait-elle tué ? Blessé ? Ou manqué ? Mais le silence était bien plus effrayant que le bruit et, au bout d'une minute, elle s'effondra à terre derrière le lit, arracha la tenture et s'enroula dedans avant d'éclater en sanglots. Plus tard, alors que la lumière entrait par la fenêtre brisée, elle resta assise, recroquevillée et tremblante de froid.

En milieu de matinée, elle se leva. Le loup qui avait bondi par la fenêtre était étendu au pied du lit, mort. Il était maigre, on pouvait compter ses côtes, et sa tête était ensanglantée. Elle ouvrit la porte et, l'attrapant par la queue, elle le traîna dehors. Elle alla nourrir les bêtes à l'étable, puis se rendit aux toilettes tandis qu'une neige épaisse tombait sous un ciel couleur d'eau de vaisselle. Ils ne rentreraient

jamais aujourd'hui, pas avec un chariot plein de bois. Elle affronterait une autre nuit seule.

Elle parvint à passer la journée, sans savoir comment. Il était inutile d'allumer le poêle, pas avec la fenêtre cassée. Elle ne mangea rien. Son épaule droite était endolorie par le recul du fusil. De sa malle, elle sortit un paquet de lettres envoyées par ses deux belles-sœurs de l'Illinois, reçues et conservées précieusement pendant ces deux années, et elle les lut à voix haute, l'une après l'autre, pour entendre le son d'une voix. Les Petzke n'avaient pas reçu de courrier depuis le mois de novembre. Un dicton allemand disait : *Reden ist Silber, schweigen ist Gold*, "La parole est d'argent, le silence est d'or." C'était faux.

Pendant l'après-midi, elle se prépara. À l'aide de bouts de bois rangés derrière le poêle, elle cloua une couverture à la fenêtre et empila deux chaises devant. Elle alla nourrir les bêtes une fois encore. Il ne neigeait plus. Alors que le jour déclinait, elle plaça une troisième chaise derrière la tête du lit, alluma la vieille lampe, plaça une boîte de munitions sur le lit des garçons derrière elle, à portée de main, puis elle s'enroula dans une autre couverture, prit place sur la chaise, le fusil chargé en travers de ses genoux.

Hedda Petzke attendit.

Elle n'en avait pas fait assez pour sauver Eva, son bébé, qui dormait à présent dans une tombe solitaire en bordure de la Platte River. Elle n'en avait pas fait assez pour sauver Gerda, sa fille de quatre ans, victime d'une morsure de crotale l'été précédent. Elle avait accouru en l'entendant crier près de l'étable, elle avait tué le serpent long d'un mètre avec une houe, elle avait porté la fillette dans la maison et s'était précipitée dans les champs en appelant Otto. Ils lui avaient fait boire du whiskey, puis Otto avait sellé son cheval et s'était lancé au galop jusque chez les Iverson, il avait pris un poulet, était rentré au galop et ensemble ils avaient tué la volaille et avaient posé son cœur sur la morsure, près de la cheville, afin d'en faire sortir le venin. Le docteur le plus proche se trouvait à trente kilomètres. Toute la nuit, ils lui avaient fait boire du whiskey et avaient maintenu le cœur sur la morsure, mais le lendemain matin, Gerda était morte. Ils l'avaient enterrée près de la maison. Hedda avait perdu ses deux filles. Elle n'avait pas su les protéger. Il le savait, Lui aussi. C'était pour cette raison qu'Il avait envoyé Ses messagers, les loups. "À moi la vengeance, c'est moi qui rétribuerai, dit le Seigneur." Romains 12 : 19.

Les hurlements reprirent cette nuit-là, bien plus proches.

Elle écarta la couverture, se faufila jusqu'à la porte, l'entrebâilla et tira. Les hurlements se turent. Elle se rassit derrière la tête du lit.

Les loups ne s'étaient pas trop éloignés, ils décrivaient sans doute des cercles autour de la maison. Pouvaient-ils la sentir malgré

l'épaisseur de la couverture ?

Soudain, la tenture devant la fenêtre se gonfla. Hedda bondit et visa.

La tenture tomba, les chaises empilées s'effondrèrent à grand bruit et une silhouette grise sauta, s'empêtrant dans les chaises. Hedda tira. La silhouette se contorsionna puis resta inerte sur les chaises, près du lit.

Hedda rechargea le fusil et se mit à pleurer doucement au bout d'un moment, elle les entendit réellement qui gémissaient aux abords de la porte d'entrée. Elle resta debout sans cesser de pleurer. Qu'allaient-ils faire, à présent ? Ils étaient trop méfiants pour s'aventurer à nouveau par la fenêtre. Le canon braqué vers l'ouverture, elle demeura ainsi, raidie par le froid, jusqu'à ce que les larmes lui brouillent la vue. Elle ne pouvait pas se le permettre. Elle s'obligea à sécher ses yeux, y parvint et, pour évacuer sa peur, elle se mit à gémir comme les loups.

Soudain, elle entendit un bruit au-dessus d'elle. Ils étaient sur le toit. À l'affût d'un passage pour contourner le fusil, pour l'atteindre, elle, ils avaient gravi la congère de neige accumulée contre la façade nord de la maison afin de gratter un passage dans le toit et de se jeter sur elle.

Les grattements continuèrent. Des copeaux de bois et de terre tombèrent sur le lit. Sans cesser de gémir, elle leva le fusil et visa le plafond.

Ses bras étaient endoloris. Un large morceau de bois, de la terre et quatre pattes transpercèrent maladroitement le plafond.

— *Grüss Gott !* s'écria-t-elle avant de tirer.

La force du tir projeta l'animal sur le flanc en travers de la table, la faisant basculer et soufflant la lampe.

Dans l'obscurité, elle geignit de terreur et chercha à tâtons une nouvelle cartouche, plia le fusil, rechargea. Elle ne voyait pas sa cible mais elle sentait qu'un autre messager de Dieu descendait, et elle tira à l'instinct. Le messager, blessé, poussa un cri et s'effondra sur le lit. Il grogna et claqua des mâchoires, agonisant, rampant sur le lit pour lui arracher un membre après l'autre, pour venger ses chers disparus. Elle voyait ses horribles yeux, de plus en plus proches. Elle sentait son souffle fétide, de plus en plus proche.

Les hommes rentrèrent le lendemain matin. Ils virent la fenêtre brisée, le loup mort devant la porte et, à l'intérieur, ils trouvèrent trois autres cadavres, l'un prisonnier des chaises, un autre sur la table et un dernier sur le lit. Ils retrouvèrent le fusil et les douilles vides derrière la tête du lit. Mais aucune trace de l'épouse, de la mère. Dans tous ses états, Otto se précipita à l'étable en hurlant et Rolf et Jergen se rendirent aux toilettes. Puis ils revinrent au pas de course et, pris

d'une inspiration soudaine, Otto se jeta au sol et regarda sous le lit.

— *Lieber Gott* ! haleta-t-il.

Ils durent se mettre à deux pour tirer Hedda Petzke de sous le lit. Ses bras, ses jambes et son corps tout entier étaient rigides. Elle était comme paralysée. Ils l'aidèrent à se relever et à s'asseoir sur une chaise. Elle ne pouvait plus parler et émettait d'étranges gémissements. Elle avait les pupilles dilatées. Elle ne reconnaissait plus son mari ni ses fils.

— *Schätzlein*, ma chérie, se lamentait Otto Petzke sans relâche, ses mains dans les siennes, les larmes aux yeux.

ILS devaient la guetter car ils sortirent de la maison en terre avant même l'arrivée du chariot et attendirent en rang comme des soldats, tous les trois, le père et les deux adolescents solides. Ils étaient prêts. Otto Petzke tendit des enveloppes, un garçon tenait un paquet et le dernier, le couchage. Les deux jeunes n'avaient probablement jamais vu un fourgon, mais ils ne le scrutèrent pas impoliment, ils restèrent le dos droit, aussi germaniques que leur père, et le cœur de Mary Bee s'envola vers les trois hommes. Elle savait ce que le chariot représentait aux yeux des quatre familles qu'elle visitait à tour de rôle. Son arrivée devait être attendue avec crainte et soulagement. Son départ serait irrévocable comme la mort.

Elle descendit du siège et salua Otto, puis désigna Briggs qui, dit-elle, l'aiderait en cours de route. Petzke présenta ses deux fils, Rolf et Jergen, et lui expliqua qu'ils attendaient tous les trois depuis le passage du révérend Dowd, la veille, qui leur avait annoncé l'arrivée imminente de Mlle Cuddy. Il lui donna un paquet d'enveloppes nouées par une ficelle. Sur la première, on pouvait lire le nom de Karl Koenig, le frère aîné d'Hedda qui vivait non loin de Springfield, dans l'Illinois. Elle contenait, dit-il, une lettre qu'il avait rédigée à l'attention de Karl et où il expliquait tout. Les autres étaient les lettres des belles-sœurs d'Hedda. Karl, Otto en était persuadé, accueillerait sa sœur et ferait tout ce qu'il pourrait pour elle ou, dans le cas contraire, son autre frère, Albert, s'en chargerait. Il vivait dans sa ferme non loin de chez Karl. Hedda avait été proche de ses belles-sœurs, elles avaient longuement correspondu. Mais si aucune des deux familles n'était en mesure de la prendre en charge, il devait y avoir un asile près de Springfield, puisque c'était la capitale de l'État. Petzke lui donna également une feuille pliée dans laquelle se trouvaient huit dollars en billets, tout l'argent liquide qu'il possédait. Ils reviendraient à Karl ou à Albert, dit-il, celui des deux frères qui accepterait d'accueillir Hedda.

Ils se tenaient entre la maison et le chariot, assez près de ce dernier, pensa Mary Bee, pour que Briggs entende leur conversation.

Elle le souhaitait. Elle s'enquit auprès d'Otto Petzke de l'état de son épouse, lui demanda si elle était en mesure de voyager. Le pionnier lui répondit qu'elle était pareille, toujours pareille, presque dans le même état que celui dans lequel ils l'avaient retrouvée sous le lit après la nuit des loups. Il pria *Gott* chaque jour pour qu'elle retrouve ses esprits, mais en vain. La peur l'avait transformée, sans doute à jamais. Elle ne parlait plus, elle n'émettait plus que des sons. S'il la soutenait, elle pouvait bouger ses jambes pour marcher, pour aller aux toilettes entre autres, mais elle ne parvenait plus à remuer les bras. Elle restait assise immobile sur une chaise des heures durant. Il fallait la nourrir comme un enfant. Et les nuits étaient pires encore. Il l'étendait dans le lit et elle y restait sans bouger, sans dormir, les yeux écarquillés de peur. Il ne voyait pas comment ils pouvaient continuer à s'en occuper, à prendre soin d'elle. Et tout était de sa faute, à lui, c'était cela qui le déchiquetait à l'intérieur. Il savait qu'elle abhorrait les armes à feu, il n'aurait jamais dû la laisser seule pour aller couper du bois alors qu'il risquait de neiger et que ces *verdammten* loups rôdaient. Et tandis qu'Otto Petzke se fustigeait, son visage rond et stoïque se décomposait – si elle le laissait continuer, constata Mary Bee, il risquait de fondre en larmes.

— Nous devons partir, monsieur Petzke, dit-elle. Faites-la sortir, voulez-vous ?

— J'y vais, j'y vais, dit-il, presque soulagé, et il entra à grandes enjambées dans la maison.

Mary Bee s'adressa alors aux garçons.

— Pourriez-vous ranger ses affaires dans le chariot, s'il vous plaît ? Il y a un loquet à la porte arrière, que vous laisserez ouverte.

Ils avancèrent à pas lourds jusqu'au chariot dans la boue et la neige, et elle ouvrit son manteau pour glisser dans sa chemise, à côté de l'enveloppe de la banque, le paquet de correspondance avec l'Illinois, ainsi que les billets dans la feuille pliée. Quand ils installeraient le campement ce soir-là et que l'obscurité serait totale, elle les cacherait dans ses propres bagages.

Il se rua soudain hors de la maison, comme un fou, les bras en l'air, les joues inondées de larmes puis, pivotant, il tomba à genoux et s'attaqua à la maison, assénant des coups de poing au mur en terre.

— *Nein ! Nein !* hurla Otto Petzke. *Nein, nein, nein, nein !*

Revenus du chariot, Rolf et Jergen se figèrent et scrutèrent leur père, se demandant s'il avait à son tour perdu la tête.

— Allez-y, allez-y, les garçons, ordonna Mary Bee. Faites-la sortir. Vite !

Otto Petzke restait à genoux. Épuisé, il posa les paumes contre la maison qu'il avait construite de ses propres mains, puis il y appuya sa tête comme il l'aurait fait contre le ventre de sa femme, et il sanglota.

Les garçons firent sortir leur mère, les bras autour de sa taille pour la soulever légèrement et épargner le poids sur ses jambes, ses jambes qui pendaient et se balançaient tandis que ses bottes heurtaient le sol. Elle n'émit aucun son. Son manteau était rapiécé en divers endroits à l'aide de sacs en toile. Ils avaient protégé sa tête dans une sorte de cape en laine avec une capuche et des protections pour les oreilles. Mary Bee entraperçut un visage blanc et las, des trous à la place des yeux, rien d'autre. Rolf et Jergen la portèrent derrière les chevaux attachés, puis sur le marchepied devant la porte ouverte du chariot. Mais ils eurent quelques difficultés pour hisser leur fardeau. Mary Bee se précipita à leur aide, consciente que Briggs restait assis, aussi indifférent que s'ils chargeaient des bûches. Jergen sauta dans le chariot, Rolf et Mary Bee hissèrent la femme, puis Jergen parvint à l'asseoir sur le banc avant de sauter au bas du véhicule. Mary Bee ferma la porte, fit glisser le loquet, passa sous la corde de Dorothy, contourna le chariot et grimpa à côté du conducteur. Les fils d'Hedda Petzke la suivirent comme deux écoliers réduits au silence, le visage levé vers elle. Ils comprenaient enfin ce qui leur arrivait, et ce que cela impliquait.

— Prenez soin de votre père, dit-elle.

Mary Bee se mordit la lèvre. C'était une famille aimante et soudée, ses membres avaient souffert ensemble sur ces terres lointaines, avaient survécu ensemble jusqu'à ce jour. En lui enlevant son pilier, son âme, allait-elle sauver cette famille ou la détruire ? Elle ne savait pas, ne pouvait pas le savoir. Comme pour graver la scène dans son souvenir, elle s'accorda un dernier bref regard – vers les visages tristes des enfants, vers l'époux terrassé par le chagrin, agenouillé devant le mur de sa maison désormais vide. Puis elle ferma les paupières pour ravalier ses propres larmes. Incapable de parler, elle enfonça son coude dans les côtes de Briggs. Le chariot se mit en branle. Quand il eut parcouru une trentaine de mètres, elle entendit les cris derrière elle.

— Maman ! Maman ! Oh, Maman !

O. 10, Section 22,
Commune 6, Terrain 18W.

À TRAVERS l'après-midi grisâtre, à travers la couche craquelée de neige et le sol humide, le chariot roulait, Briggs maintenait les mules concentrées sur leur tâche. Dans la boîte, Mme Petzke était silencieuse. Il restait à peine six kilomètres jusque chez les Sours, qui vivaient dans un abri de fortune creusé dans la terre, leur apprit-on quand ils s'arrêtèrent pour demander leur chemin. Sur la piste, Mary Bee rapporta à Briggs le récit d'Arabella Sours. Il semblait l'écouter mais n'en retenait peut-être pas le moindre mot. Elle n'avait jamais entendu parler d'une telle catastrophe pour un couple si jeune, dit-elle. Elle avait rencontré Garn Sours, ajouta-t-elle, il n'avait guère plus de vingt ans. Sa femme n'était sans doute pas plus vieille. Ils allaient devoir le surveiller de près, l'avertit-elle. Elle n'avait pas la moindre idée de sa réaction quand Arabella lui serait arrachée. Briggs cracha sur le côté.

Ils ne parvinrent pas, tout d'abord, à repérer la cheminée et durent effectuer des cercles concentriques jusqu'à ce qu'ils aperçoivent la fine volute de fumée qui semblait s'élever directement de la neige. Quand ils atteignirent le bord du ravin en face de la maison des Sours, en contrebas, Briggs refusa de faire descendre le chariot. S'il le faisait, dit-il, il ne garantissait pas qu'il arriverait à le faire remonter, pas avec deux bêtes d'attelage et tout son chargement. Et comment donc, s'écria Mary Bee, comptait-il faire sortir la femme ? Briggs enroula les rênes autour du repose-pieds et s'adossa au chariot. Si elle était jeune, dit-il, elle pourrait marcher. Si elle ne pouvait pas marcher, son mari, lui, en était capable et il pourrait la porter, bon sang de bonsoir.

La pente était raide, mais Mary Bee parvint à la descendre, bien qu'elle chutât une fois lourdement sur l'arrière-train et pût imaginer l'amusement de Briggs. Personne ne sortit de l'habitation pour venir à sa rencontre. Elle fut accueillie par deux cochons maigres, un cochon sauvage et une truie que l'on maintenait, à défaut d'un enclos, dans un trou aux parois escarpées creusé dans la terre. Ils grognèrent en la voyant, pataugeant dans trente centimètres d'eau à la surface de laquelle flottait une sorte de bouillie. Elle frappa à la porte. Garn Sours vint lui ouvrir et, la reconnaissant, lui serra la main d'un geste maladroit et la fit entrer. L'intérieur de l'abri était petit et obscur, le sol en terre battue était irrégulier à force d'avoir été balayé, une

casserole débordait de tasses et d'assiettes pleines de restes de nourriture, et l'odeur lui donna la nausée. Elle prit soin d'ouvrir grand la porte.

— Eh ben, la voilà, m'zelle, dit Garn. Ma femme. Belle.

Arabella Sours était assise dans une chaise à dossier droit, l'unique chaise. Sur ses genoux, elle tenait une poupée de chiffon usée, dont un bras pendait, déchiré. Elle était petite et mince comme un clou. Son visage en forme de cœur était celui d'une enfant deux fois plus jeune que son âge véritable. Ses cheveux blonds étaient emmêlés.

— Comment allez-vous ? dit Mary Bee avec un sourire. Je suis ravie de faire votre connaissance, madame Sours.

Mme Sours regardait la fenêtre fixement.

— Elle dira rien, m'zelle Cuddy, répliqua son mari. Elle reste là à regarder par la fenêtre. C'est comme si son corps, y s'était complètement raidi – y faut que j'la trimballe jusqu'aux toilettes, que j'la déshabille le soir, que j'l'habille le matin.

— Je vois. Depuis combien de temps est-elle ainsi ?

— Depuis qu'c'est arrivé. Le Dr Jessup m'avait dit qu'elle vieillirait d'un seul coup, et c'est exactement c'qui s'est passé, j'crois bien.

Garn s'était assis au bord du lit. Sa mâchoire lui donnait l'air d'un chien battu. Mary Bee avait l'impression de voir un collégien bien trop grand pour son âge, qui croyait avoir été puni pour une bêtise qu'il n'avait pas commise.

— J'la reconnais même plus, déclara-t-il.

— Quel âge a votre femme ?

— Dix-neuf ans.

— Et vous ?

— Vingt et un.

— Je vois.

— Mon Dieu, elle était encore si belle y a quelque temps, m'zelle Cuddy.

— Elle le sera peut-être à nouveau, Garn, une fois rentrée chez elle.

Mary Bee lui accordait toute son attention, déterminée à ne pas regarder la fille à nouveau. Elle avait déjà frôlé les larmes devant Hedda Petzke.

— Qu'allez-vous faire quand elle sera partie ? demanda-t-elle. Enfin, à partir de maintenant.

Il hocha la tête.

— Aucune idée. J'peux pas y arriver tout seul, c'est certain.

— Pourquoi pas ? D'autres l'ont déjà fait. Je l'ai fait, moi-même. Ce n'est pas facile, mais c'est possible.

Il n'était pas d'humeur à la croire, ni elle ni personne d'autre.

— Bien. Je suis venue pour l'emmener, dit Mary Bee. Où sont ses papiers ?

De sa poche, il sortit une feuille quadrillée, la déplia et la lui tendit.

— Y a son nom et son adresse dans l'Ohio, là d'où on vient, et puis d'aut' noms encore. Elle a ses parents et une grande famille – trois frères, trois sœurs, certains sont mariés. Y prendront soin d'elle.

Mary Bee ouvrit son manteau et plaça la feuille dans sa chemise qu'elle reboutonna. Quant aux affaires de voyage, il n'avait rien préparé et elle dut l'aider à rouler deux couvertures dont il pouvait se séparer, à ranger un peigne et du savon dans un sac – elle s'assura d'emporter un peigne – ainsi qu'une serviette et des sous-vêtements de rechange.

— Et puis y a ça, aussi, dit Garn. Le cadeau de mariage de sa grand-mère. Ça doit valoir cher. J pense qu'elle devrait l'emporter avec elle.

Mary Bee ouvrit la main pour recevoir l'objet qu'elle scruta avec attention. C'était un camée rose. Le profil d'une femme était gravé en relief, ses traits délicats, et elle portait une couronne qui lui donnait l'air d'une jeune reine. La broche avait été chérie, supposait Mary Bee, et la jeune femme avait dû être enviée. Elle vivait dans un palais. Elle avait sans doute un enfant ou deux. Elle ne serait jamais épuisée par le travail, ne vieillirait jamais avant son heure. Elle régnerait à jamais et à jamais resterait belle.

— C'est magnifique, dit-elle. Je veillerai dessus et elle le ramportera chez elle.

Le manteau d'Arabella était adéquat, mais pas son léger bonnet en coton, aussi Mary Bee couvrit-elle la tête de la fille à l'aide de deux écharpes en laine nouées sous son menton.

— Voilà, dit-elle. Je crois que nous sommes prêtes. (Elle se tourna vers le jeune fermier.) Garn, permettez-moi de dire quelque chose. Il y a une tâche que vous pourrez effectuer pour elle après son départ. Si vous l'aimez, nettoyez sa maison. Aérez-la. Aérez vos draps. Balayez. Faites la vaisselle. Tant que vous n'aurez pas décidé de ce que vous allez faire, assurez-vous que votre maison soit propre et bien rangée, comme elle l'aurait fait. C'est la moindre des choses. N'êtes-vous pas d'accord ?

Il afficha un air renfrogné.

— Oui, m'zelle.

— Très bien. Le chariot est au sommet du ravin. Vous pouvez la porter ?

— Oui, m'zelle.

Ils partirent, lui portant son épouse dans ses bras, son épouse portant sa poupée de chiffon. Mais à mi-chemin de la côte, il glissa et tomba à genoux, se releva pour chuter une deuxième fois dans la neige humide. Il ne pouvait plus continuer. Mary Bee atteignit le

sommet en haletant et, furieuse, cria à l'attention de l'homme qui observait leurs efforts depuis son siège :

— Monsieur Briggs ! Daignerez-vous interrompre votre repos le temps de nous donner un coup de main ? Immédiatement !

Briggs cracha sur le côté, prit son temps pour descendre du chariot et, en crabe, il descendit la pente jusqu'à Garn Sours. Les deux hommes firent une chaise de fortune en joignant leurs bras et ils hissèrent la femme jusqu'au chariot. Mary Bee avait ouvert la porte et ils n'eurent aucune peine à l'installer sur le banc à l'intérieur, à côté de Mme Petzke. Mary Bee referma la porte, fit glisser le loquet et ne s'embarrassa pas à présenter M. Briggs, qui remonta sur le siège et prit les rênes.

— Je souhaite que Dieu vous apporte le réconfort, Garn, dit-elle. Nous savons tous les deux que c'est la meilleure solution pour elle. (Elle tendit le bras pour lui attraper la main qu'elle serra.) Nous reviendrons dans quelques semaines et vous aurez des nouvelles par le révérend Dowd, il vous informera qu'elle est arrivée saine et sauve à bon port.

— Très bien, m'zelle, dit-il, son visage manifestant toujours une impression d'injustice.

Mary Bee avait repris place sur le siège et le chariot roulait déjà quand une chose étrange se produisit. Quelqu'un cria. Briggs et Mary Bee se retournèrent et, par une des fenêtres latérales du véhicule, du côté opposé à son mari, Arabella Sours avait sorti son bras et l'agitait en guise d'adieu.

— Au revoir ! criait-elle à l'attention de personne. Au revoir !

Au pas de course, Garn Sours contourna le chariot jusqu'à sa femme et ralentit soudain.

— Au revoir ! cria Arabella.

— J'sais bien à qui tu fais signe ! hurla Garn avec colère. Et c'est pas à moi !

— Au revoir !

— Ou alors, tu m'aurais jamais abandonné comme ça ! s'écria le jeune époux en marchant à côté du chariot, les poings serrés, des larmes dévalant le long de ses joues. T'avais aucune raison de perdre la tête ! On aurait pu avoir d'autres enfants ! Tu m'aimes pas – tu t'en moques complètement !

— Au revoir !

D'un coup de rênes, Briggs lança les mules au trot et le chariot grinça. Mary Bee se retourna, rêvant d'être sourde l'espace d'un instant.

— Rentre chez toi et va jouer à la poupée, bon sang ! sanglota Garn Sours. Laisse-moi seul face à tout ça ! Belle, pour c'que ça me fait, tu peux aller droit en enfer !

Elle continua à agiter le bras par la fenêtre tandis qu'il perdait du terrain sur le chariot, et une fois encore, l'adieu plaintif retentit, à l'attention de personnes que seule Arabella Sours voyait.

O. 4, Section 14, Commune 3, Terrain 5W.

LE matin apporta une journée aussi morne que la veille et que le jour d'avant. Un ciel infini de nuages gris acier semblait peser au-dessus du chariot qui grinçait sur la terre infinie.

À plus de deux kilomètres, ils aperçurent l'homme debout devant sa maison. Il les vit, lui aussi, et, plutôt que d'attendre, il rentra chez lui.

Elle eut le temps, pendant ces deux kilomètres, de raconter ce qui était arrivé à Gro Svendsen. Ils auraient peut-être du mal à la prendre, ajouta-t-elle. Mary Bee avait rencontré son mari, Thor, et il l'avait avertie de ne jamais tourner le dos à son épouse, dans son état actuel, elle était dangereuse. Elle espérait et elle attendait de Briggs, continua Mary Bee, qu'il lui vienne spontanément en aide s'il devait y avoir du grabuge.

Ils s'approchèrent de la maison en terre, plus grande et mieux bâtie que la majeure partie des habitations de la contrée, et ils patientèrent comme le voulait la coutume. Svendsen ne sortait pas. Il devait être occupé à préparer sa femme, dit Mary Bee. Au bout de plusieurs minutes, elle mit pied à terre et frappa à la porte. Une minute encore et Thor Svendsen ouvrit.

— Bonjour, monsieur Svendsen.

— Bonjour, mademoiselle Cuddy. Comme c'est bon de vous voir. Entrez, entrez, elle est prête.

Gro Svendsen était ligotée à une chaise à l'aide d'une corde que l'on avait enroulée à deux reprises autour de ses bras et de son torse, puis que l'on avait nouée dans son dos.

Mary Bee fut si choquée par cette scène qu'elle se tourna d'instinct vers Thor Svendsen.

— Merci beaucoup. Pour le chariot, je veux dire, et pour les mules. C'est... c'est impeccable.

— Tant mieux, tant mieux. Otto Petzke et moi-même, on a mis tout l'argent. Les autres, rien du tout.

Mary Bee était encore abasourdie.

— Puis-je vous demander pour quelle raison elle est attachée ?

— Oh, elle me tuerait. Seize ans de mariage, mais elle me tuerait.

— Vous n'en pensez pas un mot.

Le grand Norvégien était un homme mince avec de longs bras qu'il

écarta d'un geste impuissant.

— Dieu te frappera bientôt, qu'elle me dit à moi, son mari, et Dieu, c'est elle. Du moins, c'est ce qu'elle croit.

Il continua en chantonnant presque, balançant ses longs bras et ses énormes mains.

— Oh, elle me tuerait. Je la garde ainsi ligotée toute la journée, je la nourris, et je la ligote toute la nuit dans le lit, ses jambes aussi. Je vous l'ai déjà dit, ne lui tournez jamais le dos.

— Donc, elle parle.

Mary Bee s'obligea à faire face à la femme, vêtue d'un lourd manteau et de bottes, et d'un bonnet de feutre tressé.

— Je suis ravie de faire votre connaissance, madame Svendsen. Je m'appelle Mary Bee Cuddy.

Gro Svendsen n'avait d'yeux et d'oreilles que pour son mari. Son regard étincelait de haine.

— Nous n'avons pas d'enfants, dit l'homme de manière inattendue.

— J'en suis désolée, je l'ignorais, répondit Mary Bee.

— Je fais des cauchemars.

— Ah ?

— Je rêve de trolls.

Elle en eut la chair de poule. Jusqu'à présent, il lui avait paru normal. L'espace d'un instant, elle hésita à appeler Briggs.

— Bien, s'empressa-t-elle de dire. Si elle est prête, nous ferions mieux d'y aller. J'ai installé Mme Petzke et Mme Sours dans le chariot, il nous reste à passer prendre Mme Belknap cet après-midi. Avez-vous préparé ses papiers ?

Il se pencha au-dessus du lit, qui avait été fait. Alignés avec soin s'y trouvaient un couchage, un sac et une enveloppe. Il lui donna l'enveloppe.

— Voici les noms et les adresses. Ses deux cousins dans le Minnesota. Ils l'accueilleront peut-être, ou peut-être pas. Il y a un asile, dans le Minnesota.

Mary Bee dit que c'était parfait, elle ferait passer les noms aux personnes concernées à Hebron.

— À présent, comment pouvons-nous la mener jusqu'au chariot ?

— Je vais le faire, mademoiselle Cuddy, dit Thor. Emportez ses affaires et ouvrez-moi la porte.

Mary Bee souleva le couchage et le sac, puis elle ouvrit la porte d'entrée. Svendsen avança prudemment jusqu'à son épouse, se pencha et fit glisser la corde par-dessus le dossier de la chaise. Elle bondit sur ses pieds comme pour l'attaquer, mais ses bras étaient encore ligotés à son torse, aussi put-il la diriger et la serrer contre lui de ses longs bras. Ainsi doublement attachée, elle se débattit, émit des bruits féroces comme ceux d'un animal pris au piège, mais il la mena, la poussa avec

lui et, à longues enjambées, lui fit franchir le seuil de la porte. Mary Bee les suivit, puis elle dut courir pour déverrouiller et ouvrir la porte du chariot. Gro Svendsen était grande, aussi élancée que son mari, et forte – elle le fit presque trébucher, une fois, mais il la mena d'un pas chancelant jusqu'au chariot avant de grimper avec elle à l'intérieur, non sans mal, puis dans un bruit sourd, il l'obligea à s'asseoir. Il prit le couchage et le sac des mains de Mary Bee et les jeta à l'intérieur, puis il verrouilla la porte, s'éloigna de quelques pas et s'arrêta, le souffle court.

— Voilà, dit-il. C'est fait.

— Ne pouvons-nous pas défaire ses liens ? demanda Mary Bee.

— Non, non. Que ferait-elle aux autres femmes ? Non.

À cet instant seulement, Thor Svendsen remarqua l'homme sur le siège conducteur.

— Qui est-ce ?

— Un homme qui nous accompagne. Vous comprenez sans doute, monsieur Svendsen, qu'il m'est impossible de...

— Attendez.

Le fermier marcha jusqu'à l'avant du chariot. Briggs avait détourné le visage.

— Toi, lâcha Svendsen. Hé, toi !

Briggs se tourna vers lui.

Svendsen lui jeta un coup d'œil avant de retourner aussitôt chez lui à grandes enjambées. En quelques secondes, il était rentré et ressortait, un fusil entre les mains.

— Cet homme, je le connais ! C'est ce sale voleur de chez Andy Giffen !

Svendsen avança vers le chariot.

— Il ne partira pas. Pas avec mon épouse, ni avec aucune autre femme ! rugit-il en épaulant son fusil et en mettant Briggs en joue. Toi ! Descends de là ou c'est moi qui te descends !

Il en était bien capable, Mary Bee le savait, et elle savait également que Briggs portait son pistolet à sa ceinture, sous son manteau en cuir, et elle savait tout aussi bien qu'au moindre geste pour dégainer, il serait abattu sur-le-champ. Son esprit tournait comme une girouette.

— Attendez ! Attendez, monsieur Svendsen !

Elle courut et sauta sur le siège pour s'interposer entre Briggs et le fusil, puis elle lui ordonna à voix basse :

— Levez-vous ! Derrière moi !

Il se leva. Elle souleva prestement le couvercle du coffre sous le siège, en sortit son propre fusil qu'elle épaula à son tour et braqua sur l'homme en contrebas.

— Si vous l'abattez, monsieur Svendsen, je vous abattraï à mon tour ! cria-t-elle d'une voix aiguë. Je n'en ai aucune envie, mais je le

ferai !

— Écartez-vous de lui ! rugit le fermier.

Mary Bee sentait faiblir ses bras et elle peinait à tenir son fusil sans trembler. Svendsen la prenait désormais pour cible et le petit trou noir au bout du canon parut s'élargir soudain.

— Non, je suis sérieuse ! s'écria-t-elle. Je ne pourrai jamais y arriver seule ! J'ai besoin de lui ! (À voix basse, elle s'adressa à Briggs.) Faites avancer le chariot ! Tout de suite !

Briggs se rassit. Le chariot démarra. Elle cria une fois encore à Svendsen :

— Je veillerai sur votre épouse, monsieur Svendsen ! Je vous le promets !

Il ne tira pas. Toujours debout, Mary Bee posa un pied sur le siège pour ne pas être jetée à terre tandis que les mules se lançaient au trot. Lorsqu'ils furent à une centaine de mètres, peut-être deux, l'homme devant la maison baissa son fusil. Elle s'effondra sur le siège près de Briggs sans parvenir à croire qu'elle, Mary Bee Cuddy, avait menacé un autre être humain de son arme, ni qu'elle avait été elle-même menacée. Elle regarda derrière elle. Thor Svendsen se tenait devant sa maison, plus perplexe, plus impuissant, plus solitaire qu'il ne l'avait jamais été.

UN cavalier dessinait un point sur la crête et suivait un trajet parallèle au leur et, lorsqu'il changea de direction pour venir à leur rencontre, que son canasson et son allure semblèrent soudain familiers, lorsqu'elle agita la main et qu'il lui rendit son salut, Mary Bee devina qu'il s'agissait d'Alfred Dowd, et c'était effectivement le cas. Il approcha du côté de Briggs. Elle fit les présentations. Les lèvres pincées et les yeux plissés, le silence du pasteur itinérant signalait qu'il connaissait le nom de Briggs, devina-t-elle encore. Il inspecta le fourgon, l'attelage de mules, dit qu'elles lui paraissaient aussi dociles ici qu'en ville, chez Buster Shaver. L'étaient-elles ? Mary Bee répondit que oui, qu'elle en était satisfaite, qu'ils avaient déjà installé Mme Petzke, Mme Sours et Mme Svendsen à l'intérieur et qu'ils allaient de ce pas chez les Belknap – bien entendu, elle ne savait toujours pas si Vester serait disposé à laisser partir Theoline avec eux. Il avait juré ses grands dieux qu'il s'y opposerait. Eh bien, il le ferait à présent, déclara Dowd. Il serait trop heureux de voir partir son épouse. Dowd avait entendu des rumeurs deux jours plus tôt, aussi était-il passé chez les Belknap la veille et s'était-il fait confirmer les dires. Il demanda à Mary Bee de deviner la nouvelle. Elle ne devina rien, cette fois-ci. Avait-elle entendu parler d'une famille du nom de Tull, à une cinquantaine de kilomètres au sud ? Elle les connaissait. Eh

bien, Otis Tull avait une fille simplette de dix-sept ans affligée d'un bec-de-lièvre, Jenny. Vester avait offert cinquante dollars de son hypothèque pour elle, et il l'avait ramenée chez lui.

— Non, dit Mary Bee.

— Si, dit Alfred Dowd.

— Pauvre enfant, compatit-elle.

— Tout à fait. Vivre dans le péché à dix-sept ans. Vester pourrait être son père. Répugnant.

Briggs laissa les commérages entrer par une oreille et ressortir par l'autre. Pour passer le temps, il contemplait la terre, le ciel, les pattes arrière des mules.

— J'aimerais m'entretenir avec vous en privé un instant, mademoiselle Cuddy, dit le révérend. Voudriez-vous descendre ?

Elle s'exécuta et contourna le chariot jusqu'aux chevaux attachés à l'arrière. Dowd chevaucha jusqu'à elle et mit pied à terre sans lâcher les rênes. Il était inquiet, dit-il. Briggs était le nom du voleur qui avait soi-disant été pendu.

— C'est bien lui. Je lui ai sauvé la vie. En échange, il a fait le serment de m'aider.

— Mince, alors. Son serment ne vaut sans doute pas un clou. Il vous assassinerait toutes en un instant.

— Je ne crois pas, non, Alfred. C'est un voleur, pas un assassin. Des délits mineurs, pas des crimes.

— En êtes-vous certaine ?

Elle hésita.

— Plutôt.

— Pourquoi ?

— Il faut que je le sois.

— Et ?

— Pour m'assurer de son soutien, j'ai fait envoyer de l'argent à Mme Carter, à son attention. Il sait qu'il l'obtiendra à Hebron, à notre arrivée.

— De l'argent.

— C'est ce qui fait avancer l'animal. Et les mules.

— J'ai encore peine à y croire. Vous. Mary Bee. Notre rapatrieur. (Il soupira.) Aucun de nous ne sera tranquille tant que vous ne serez pas rentrée. À propos, j'ai moi-même écrit à Altha Carter pour l'informer de votre départ imminent. Bien.

Il lui adressa un regard solennel. Il ouvrit la bouche, puis la referma. Elle se souvint de l'après-midi à l'école, lorsqu'elle s'était jointe aux hommes pour le tirage au sort. La gravité de la situation, le tourbillon de ses émotions avaient momentanément désarçonné le révérend.

— Bien, dit-il. C'est ici que nous nous séparons.

Aujourd'hui, il n'avait pas de cache-nez à dérouler et à enrouler.

— Que Dieu vous bénisse et veille sur vous, dit-il.

Il se retourna brusquement et mena son canasson, s'arrêtant pour jeter un coup d'œil par les deux fenêtres latérales du chariot. Lorsqu'il atteignit le conducteur, il fit une halte.

— Monsieur Briggs, commença-t-il.

Puis il reprit :

— Monsieur Briggs, vous portez une immense responsabilité. Envers les malheureuses assises dans le chariot, mais également envers cette dame à vos côtés. Hmm hmm. J'espère et je présume que vous vous en acquitterez dignement.

Briggs baissa les yeux vers lui et le dévisagea comme il l'aurait fait avec un charlatan vendant de l'huile de serpent.

Dowd contourna les mules d'un pas leste et longea le chariot, puis jeta un coup d'œil par les deux autres fenêtres. Mary Bee lui avait emboîté le pas et prenait place sur le siège à côté de Briggs. Le révérend sauta sur son canasson et posa une main sur le toit du chariot.

— Prions, dit-il à l'attention particulière des personnes sur le siège conducteur.

Mary Bee courba la tête, Briggs n'en fit rien.

— Seigneur Dieu, je remets ces femmes entre Tes mains et dans Ton amour. Elles sont trois à présent, elles seront bientôt quatre. Elles entreprennent aujourd'hui un voyage dans ces contrées sauvages. Elles auront faim. Nourris-les. Elles seront fatiguées. Soutiens-les. Elles seront effrayées. Prête-leur Ton bouclier. À la fin du voyage, Ô Seigneur, laisse-les arriver à Hebron l'esprit en paix, l'esprit serein. Laisse venir à Toi, Ô Seigneur, ces chers petits enfants troublés. Amen.

Mary Bee releva la tête et se tourna. Alfred Dowd s'éloignait déjà à vive allure. Elle l'observa, mais, pour une fois, il ne lui adressa aucun signe de la main.

BRIGGS somnolait. Ce n'avait pas été la journée la plus ennuyeuse de sa vie, à soulever et à charger ces folles, et à fixer la gueule d'un canon d'un fusil.

— Voici la maison des Belknap, dit Mary Bee en tenant les rênes d'une main pour montrer la bâtisse du doigt. J'habite au-delà de cette colline et de la suivante, comme vous vous en souvenez sans doute. Nous voilà presque revenus à notre point de départ. La dernière étape, Dieu merci. Je serai soulagée d'avoir les quatre femmes et de prendre la route. Je vous ai parlé de Theoline, n'est-ce pas ? Et de son bébé ?

Briggs acquiesça.

— Et vous avez entendu le révérend Dowd. Vester a toujours été un

bon à rien mais je n'aurais jamais cru qu'il pût être aussi bestial. Une enfant avec un bec-de-lièvre, alors que cette pauvre Theoline est encore chez eux ! Vous imaginez ça ?

Briggs acquiesça.

— Il a donc changé d'avis quant à laisser partir son épouse en compagnie d'une femme. C'est évident. Il sera ravi quand elle sera partie et il se montrera doux comme un agneau avec nous, je vous le garantis. Vous n'êtes pas d'accord ?

La tête de Briggs resta immobile.

— Non ? insista-t-elle.

Briggs acquiesça.

Elle lui adressa un froncement de sourcils.

— Et la lune est faite de fromage vert, n'est-ce pas ?

Briggs acquiesça.

— Réveillez-vous ! lâcha-t-elle. Regardez.

Une silhouette, la tête couverte d'une écharpe, courait de la maison en terre jusqu'aux toilettes extérieures.

— Hmm, dit Mary Bee. Ce n'est pas une de ses filles. Je sais, c'est Jenny Tull ! Elle a honte de me croiser, la pauvre enfant, et Vester ne sait pas que je suis au courant et il ne veut pas que je l'apprenne. Ha, ha. Je vais lui donner une sacrée leçon.

Vester Belknap sortit de la maison à l'instant où le chariot s'arrêtait et il s'en approcha aussitôt pour aider, d'un geste théâtral, Mary Bee à descendre. S'il avait porté un chapeau, il se serait découvert devant elle.

— M^zelle Cuddy, j'suis ravi de vous voir. J'vous attends depuis qu'le révérend est passé me voir et m'a dit qu'vous arriveriez bientôt.

Il s'inclina presque.

Elle sourit presque.

— Eh ben, Line est prête, dit-il en détaillant rapidement l'homme sur le siège avant du chariot.

— Comment va-t-elle, Vester ?

Il afficha son air chagrin.

— À peu près pareil. Elle mange toute seule maintenant, mais on comprend toujours rien à ce qu'elle dit. (Il sembla soudain se souvenir de quelque chose.) Elle a fait queq'chose – vous en croirez pas vos oreilles.

Deux matins plus tôt, dit-il, il s'était réveillé et avait trouvé Line et le matelas maculés de sang – son matelas à elle. Il lui avait installé un matelas à même le sol pour la nuit. Eh ben, elle s'était mordu le poignet et elle s'était entamée la grosse veine près de l'os de l'avant-bras.

Mary Bee le dévisagea, muette.

Ouaip, elle avait essayé de se tuer, sa Line. Elle devait s'accuser,

pensait-il, d'avoir tué son bébé.

— Seigneur tout-puissant.

Enfin bref, lui et les filles s'étaient activés, ils avaient pansé ses poignets à l'aide de bandes de tissu déchirées dans des draps, un poignet pour stopper le saignement et l'autre, pour éviter qu'elle le morde. Et quand Mary trouverait les bandages sur les poignets de Line, sous sa chemise, c'était à cela qu'ils servaient. Et elle ferait mieux de les y laisser, l'avertit-il, car elle risquait d'essayer de se tuer à n'importe quel moment.

Mary Bee hocha la tête.

— Vous avez bien fait de me le dire. Où sont les filles ?

— Oh, à l'intérieur, dit-il en faisant un geste vers la maison. Pas besoin de les avoir entre les pattes à pleurer quand leur maman partira.

Vester s'était interposé de toute sa masse entre elle et la porte. Mary Bee le contourna et aperçut Junia, Aggie et Vernelle par la vitre irrégulière où s'écrasaient leurs nez. Elle leur adressa un hochement de tête. Au grand énervement de leur père, elles lui rendirent son salut en tapotant le chambranle de la fenêtre. Au même instant, elle vit de ses yeux ce que mijotait Vester. L'arrivée du chariot et le départ de sa femme étaient pour lui un jeu de cache-cache, dont le but ultime était de dissimuler à Mary Bee le fait qu'il avait acheté une nouvelle épouse afin de remplacer l'ancienne qui, bien qu'encore légalement sa conjointe et résidant encore à la maison, avait perdu la tête. Pour cela, il avait ordonné à ses filles de rester à l'intérieur au risque qu'elles vendent la mèche et le trahissent, tandis qu'il avait demandé à Jenny Tull de courir aux toilettes pour s'y terrer, hors de vue, jusqu'au départ de Mary Bee, qui tenait le rôle du loup dans cette partie de cache-cache. Et la faire partir au plus vite, il comptait bien s'en charger lui-même sur-le-champ.

— Alors, voilà ses affaires, m^zelle Cuddy, dit-il en marchant d'un pas lourd pour ramasser un couchage et un sac qu'il lui apporta. Et voilà un papier à donner quand elle sera arrivée à Slade's Dell, dans le Kentucky, là où elle doit aller. Elle a un frère et une sœur là-bas. Chargez donc ses affaires pendant que j'veis la chercher à l'intérieur — ça vous va ?

Avant qu'elle ait eu le temps de répondre, il était entré dans la maison. Elle glissa le papier dans sa chemise, qu'elle reboutonna, emporta le couchage et le sac dans le chariot, ouvrit la porte, sourit à chacune des trois femmes et se tourna tandis que Vester, un bras autour de la taille de Theoline, s'empressait de lui faire franchir la porte et la cour boueuse vers le véhicule. Les yeux de la femme se posaient sans but, ça et là, mais sa démarche était ferme et droite. Mary Bee était déterminée à lui adresser la parole afin d'étudier sa

réaction.

— Bonjour, Theoline. Je suis ravie de te voir en si bonne forme. Tu te souviens de moi ? Mary Bee ?

— Ti, dit Theoline. Ti, ti, ti, ti.

— Oh, si vous voulez qu'elle parle, elle parlera à vous en casser les oreilles, dit Vester en l'aidant à monter dans le chariot et à s'asseoir à côté de Mme Sours.

Il recula et redescendit en soufflant, puis lâcha un long soupir triste tandis que Mary Bee fermait et verrouillait la porte.

— J'vois pas comment on va faire pour vivre sans not' Line, les filles et moi, dit-il. Mais c'est ce qu'y a de mieux pour elle, je le sais. Et j'dois vous remercier, m'zelle Cuddy, de la ramener comme ça chez elle – c'est vraiment un acte de charité chrétienne. Et en parlant de bonne action, est-ce que j'peux m'occuper de votre bétail pendant votre absence ?

— Merci beaucoup mais ce ne sera pas nécessaire, répondit Mary Bee. Charley Linens s'en chargera.

Et soudain, elle se glissa derrière lui. L'heure était venue de jouer à cache-cache. D'un pas décidé, elle marcha droit vers les toilettes et s'arrêta à trois mètres de là.

— Jenny ! cria-t-elle.

Elle ne reçut aucune réponse.

— Jenny Tull !

Elle voyait presque, à travers la porte en bois, la fille défigurée et apeurée tapie à l'intérieur. Savait-elle ce qu'avait fait Theoline Belknap dans ces toilettes ?

— Jenny, je m'appelle Mary Bee Cuddy, annonça-t-elle d'une voix suffisamment forte pour être entendue jusqu'au chariot et même jusqu'à la maison, si l'une de ses occupantes se montrait assez curieuse pour entrebâiller la porte et écouter. Bienvenue dans le voisinage ! J'habite à trois kilomètres à l'est d'ici. Je vais m'absenter quelques semaines, mais je veux que vous sachiez que, à mon retour, vous aurez une amie. Au revoir.

Alors qu'elle revenait d'un pas triomphant au chariot, Vester s'avança et s'arrêta près du siège, démasqué et cramoisi. Elle y grimpa.

— C'était très malin, m'zelle Cuddy, lâcha-t-il devant Briggs. Mais c'est l'hôpital qui se fout d'la charité. J'vois qu'vous avez un peu de compagnie, vous aussi, pour passer les nuits froides. C'est qui, c'laideron ?

Le gros Navy Colt apparut soudain dans la main droite de Briggs. Il avait assez joué, lui aussi. Mary Bee ne savait pas où il avait dissimulé le revolver, derrière lui, sous lui ou dans un pli de son manteau en cuir, mais il était bien là. Vester se figea, les yeux écarquillés devant l'arme. Un fusil ne l'aurait sans doute pas intimidé, mais il était peu

habitué aux armes de poing, ainsi qu'aux hommes qui les maniaient. Briggs se pencha et, du canon de son revolver, il asséna un coup bref sur le front du pionnier, juste à la racine des cheveux, pas assez violemment pour le projeter à terre, mais assez pour lui ouvrir le cuir chevelu. Briggs posa le pistolet sur le siège et essuya sa paume droite tachée de noir sur la manche de son manteau. Des gouttes de sang sombre dégoulaient du front de Vester sur l'arête de son nez et perlaient au bout de ses narines. Briggs tendit les rênes à Mary Bee, elle mit les mules en mouvement d'un claquement de langue et le chariot s'éloigna. Vester Belknap resta immobile comme un animal demeuré, ensanglanté. Briggs cracha sur le côté.

La boîte en bois montée sur roues entama ainsi sa traversée des Grandes Plaines. Les roues émettaient deux bruits. Sur la neige agonisante, elles crissaient. Sur le sol où la neige n'était plus et où se déroulaient des kilomètres d'un tapis d'herbe brune et humide, là où les jantes en acier tranchaient la terre, elles grondaient. Et en contrepoint de ces sons s'élevait, devant et derrière, le martèlement des sabots des mules et des chevaux attachés, la jument et le rouan à queue de rat. Mary Bee Cuddy tenait les rênes et Briggs était installé à ses côtés. Quatre femmes voyageaient dans la boîte, passagères et prisonnières, enfermées avec leurs maigres possessions. Sur le toit, fixés sous la bâche, se trouvaient les couchages, les sacs de provisions, les selles pour les chevaux. Sous le chariot, un seau de graisse à essieux pendait à une des traverses. Le regard vide, ses fenêtres pareilles à des yeux carrés et aveugles, le chariot avançait vers l'est, vers l'endroit où se rencontraient le ciel gris et la terre mouchetée, créant une longue, longue ligne. Au bout d'une heure ou deux de voyage, un nouveau bruit couvrit tous les autres. L'une des femmes se mit à pousser des gémissements perçants et lugubres, et elle continua à gémir ainsi jusqu'à ce que Mary Bee déclare ne plus pouvoir le supporter. Elle demanda à Briggs de s'arrêter, descendit et s'approcha de la fenêtre. C'était Mme Svendsen, celle des quatre qu'elle aurait cru la moins susceptible de réagir ainsi et dont elle avait détaché les bras.

— Je vous en prie, arrêtez, madame Svendsen, demanda-t-elle, mais en vain. Madame Svendsen, je vous ai demandé d'arrêter. Je vous en prie. (La femme ne se tut pas.) Arrêtez ! s'écria Mary Bee par la fenêtre. Immédiatement ! Arrêtez tout de suite !

Mme Svendsen se tut.

Mary Bee retourna à son siège, haletant comme si elle était incapable de retrouver son souffle. Lorsqu'elle parvint enfin à respirer normalement, elle s'adressa à Briggs.

— C'était épouvantable. Je ne pouvais plus le supporter.

Il la dévisagea, amusé.

— Vous vous imaginiez quoi, Cuddy ? Qu'on partait faire un pique-nique entre paroissiens ?

Mais bientôt, Mme Svendsen se remit à gémir et ses cris furent repris en écho par une autre femme, puis une autre encore, et voilà que les quatre voix, celle de Gro Svendsen, d'Hedda Petzke, d'Arabella Sours et de Theoline Belknap, se mêlaient en un son discordant. C'était une lamentation telle que ces terres silencieuses n'en avaient encore jamais entendu. C'était une plainte d'un tel désespoir qu'elle déchirait le cœur et enfonçait ses crocs au plus profond de l'âme. Mary Bee porta les mains à ses oreilles. Des larmes lui dévalaient le long de ses joues, les larmes qu'elle avait retenues et accumulées la veille et au cours de la journée. C'était comme si les créatures tragiques à l'intérieur du chariot comprenaient enfin ce qui leur arrivait : qu'on les arrachait à tous ceux qu'elles aimaient, à leurs hommes, à leurs enfants, vivants ou morts ; à tout ce qu'elles aimaient, à leurs graines de fleurs, à leurs bonnets et à leurs alliances – pour ne plus jamais revenir. Le chariot grondait. Mary Bee sanglotait. Briggs poussait les mules. Les femmes continuaient à gémir. À gémir.

La piste

DANS le voisinage, on les surnommait les “Norskies”. Parmi leurs semblables, on les surnommait les “Vossings” car, avant de s’installer dans le Nouveau Monde, ils vivaient à Voss en Norvège. C’étaient des gens obstinés. Leur sueur parlait à leur place. Ils ne craignaient que Dieu et les feux de prairie.

Thor et Gro Svendsen avaient quitté le Minnesota pour le Territoire après avoir vendu leur ferme à Syvert et Netti Nordstog, les parents de Gro, pour s’approprier une concession dans l’Ouest et acheter les terres voisines à un pionnier dont les pieds avaient gelé après qu’il eut traversé une rivière en crue. Un docteur lui avait amputé les jambes à l’aide d’un couteau à dépecer et d’une scie à métaux.

Les Svendsen bâtirent la maison en terre et l’étable, retournèrent trente-deux hectares avec une charrue, y semèrent du sorgho, creusèrent un puits, trouvèrent de l’eau à six mètres et prospérèrent dès leur installation. Ils œuvraient sans relâche du matin au soir, ils avaient assez de pluie, assez d’argent à la banque de Loup et ils s’aimaient, mais ils vivaient une véritable tragédie.

Gro était stérile.

C’était le problème majeur de leur existence.

Elle avait trente-six ans, Thor en avait trente-huit. Les pages du calendrier s’égrenaient. Le lit conjugal avait fini par leur tourner le dos. Les relations sexuelles, qui avaient un jour été un acte d’amour, puis une corvée aussi routinière que de mener le taureau à la vache, étaient désormais un acte exécuté dans un silence désespéré, après seize ans de mariage. Ils n’avaient pas d’enfant, mais ce n’était pas faute d’essayer. Chaque nuit, sauf quand elle avait ses règles, le mari passait une jambe par-dessus son épouse, relevait sa chemise de nuit, la montait, s’affairait sur elle comme s’il maniait un pied-de-biche ou une hache, versait sa semence, roulait sur le côté et s’endormait. Ils n’échangeaient aucun mot doux. Ils ne s’embrassaient pas. Thor ne concevait pas pourquoi Gro ne pouvait pas concevoir. Comment un champ, un champ vierge, labouré et semé à maintes reprises, pouvait-il ne produire aucune récolte ? Quel poison dénaturait ce terreau ? C’était sans doute elle, la fautive. N’avait-il pas rempli son devoir ? Pourquoi ne pouvait-elle pas remplir le sien ?

De temps à autre, après la vaisselle du dîner, alors qu’elle s’activait à la lumière d’une bougie, rapiécant des draps, tissant un tapis, Thor

l'observait longuement derrière les lunettes qu'il avait achetées à un vendeur ambulant qui arpentait le voisinage chaque année. Après en avoir essayé plusieurs paires, vous en choisissiez une et vous marchandiez. Deux dollars, ce n'était pas cher payé pour préserver ses yeux.

— Je t'ai donné ma semence, disait alors Thor. Tu ne l'acceptes pas.

— Je suis désolée.

— Je devrais avoir des fils grands et costauds pour m'aider. Tu devrais avoir des filles. Il sera bientôt trop tard. Nous serons bientôt vieux. Et que ferons-nous alors ?

Elle se mordait la langue.

— Tout le monde a des enfants. Tout le monde sauf toi.

Au bout d'un moment, elle disait :

— Je suis comme Dieu m'a créée. Je suis comme tu m'as épousée.

Il détournait le regard, mais ils emportaient dans le lit avec eux l'amertume de Thor et le chagrin de Gro.

Ainsi, pour se racheter, pour lui prouver qu'elle n'était pas une bonne à rien, Gro Svendsen abattait le travail de trois femmes, celui qu'auraient effectué une mère et deux filles qu'elle ne parvenait pas à faire naître. Elle s'affairait dans les champs avec Thor lorsqu'il avait besoin d'un coup de main. Elle allait nourrir le bétail et changeait la litière de l'étable à la fourche. Elle semait et entretenait des légumes dans son potager. Elle raccommodait les draps, fabriquait leurs bougies, cuisinait, cousait ses propres vêtements dans des sacs en toile, nettoyait les abords de la maison et repassait à l'intérieur, préparait des plats frits, fabriquait du savon à base de cendre et de graisse, mettait du maïs et du bœuf à sécher, salait le porc et les concombres, rapiécail les salopettes et les jeans, faisait mijoter des ragoûts, battait le beurre, rembourrait le matelas de paille fraîche, lavait la maison, tuait les mouches, cueillait des plantes médicinales, luttait contre les punaises de lit, ouvrait sa porte et son garde-manger aux pionniers pleins d'espoir en route vers l'ouest et aux pauvres hères qui rentraient vers l'est, chez eux, défaits. Entre ses tâches, elle faisait de son mieux pour rester présentable. Elle possédait un petit miroir dans lequel elle plongeait le regard en l'absence de Thor, essayant de se souvenir de la jeune épouse qui l'avait reçu en cadeau, et les larmes lui montaient invariablement aux yeux.

Elle pleurait souvent quand elle était seule, mais les larmes ne la soulageaient pas. Thor disait la vérité. Elle devait être en faute. Il lui offrait sa virilité, mais son corps ne l'acceptait pas. Au fil des ans, la culpabilité grandit en elle comme un enfant dénaturé et non désiré. La culpabilité l'alourdissait. La culpabilité se dandinait avec elle. Son estomac commençait à s'agrir. Elle vomissait souvent le matin. Elle

souffrait de migraines. Elle n'avait plus d'espoir. Le temps ne la délivrerait jamais de cette abomination qui grandissait dans son giron, elle en était certaine, aussi longtemps qu'elle vive, aussi laide qu'elle devienne. Et si la culpabilité devait être son unique enfant, il lui fallait garder ce secret. Elle aurait préféré se mordre la langue à se la couper, plutôt que d'en souffler le moindre mot à son époux. Elle envisageait de se tuer.

Puis au début de l'automne, son père Syvert Nordstog était mort dans le Minnesota et sa mère, Netti, lui avait écrit pour lui expliquer qu'elle ne pouvait plus s'occuper seule de la ferme, qu'elle se sentait trop vieille et trop seule. Elle proposait de la vendre et de venir finir sa vie dans le Territoire aux côtés de sa fille et de son gendre. Elle leur donnerait ses économies et aiderait Gro autant qu'elle le pourrait. Les Svendsen devaient prendre une décision.

Gro était d'accord.

— Elle n'a personne d'autre, la pauvre âme. Et elle apportera facilement trois ou quatre mille dollars.

Thor remonta ses lunettes et se frotta l'arête de son nez.

— Où dormira-t-elle ?

Gro sut aussitôt ce qu'il sous-entendait.

— Dans le grenier. Elle a le sommeil lourd.

L'arrière de la maison en terre était surmonté d'un grenier avec un plancher sur lequel ils stockaient diverses affaires et une échelle. Gro pouvait rembourrer un deuxième matelas.

Netti Nordstog s'installa chez eux aux premières neiges. Comme elle avait changé, cette mère que Gro avait connue, comme elle était fragile, comme elle était vieille. Elle ne pouvait pas grimper à l'échelle jusqu'au lit qu'ils lui avaient préparé dans le grenier, et elle dut dormir avec Gro tandis que Thor se perchait à l'étage au-dessus. Mais elle apportait un véritable réconfort à Gro, ainsi qu'une paire de bras supplémentaires. Elle pouvait faire la cuisine, le ménage, des travaux de couture, elle ajoutait une voix et une présence nouvelles lors des soirées où les bûches de sycomore crépitaient dans le poêle et où le vent soufflait avec rage aux coins de la maison. Elle était pareille à une deuxième bougie allumée. Mère et fille n'avaient jamais été aussi proches.

Ce fut l'hiver le plus féroce qu'ils aient jamais connu, même dans le Minnesota. Les journées se traînaient, un blizzard suivait un autre blizzard et, tandis que la neige s'amoncelait aussi haute que Thor, le ressentiment s'amoncelait en lui. Gro comprenait. La vieille femme avait tiré le meilleur de cet arrangement. Elle lui avait volé son lit, l'avait privé de sa virilité. À sa décharge, elle leur avait donné une coquette somme d'argent, mais des billets verts à la banque ne valaient pas le moindre cheveu sur la tête d'un enfant. La nuit, parfois,

tandis que sa mère dormait à côté d'elle, Gro entendait son mari se retourner et marmonner dans le grenier. C'était bien plus que des cauchemars de trolls. S'il en avait voulu à Netti Nordstog lorsqu'elle était arrivée, il la haïssait désormais. Gro craignait une explosion.

En février, comme si Thor l'avait souhaité, Netti était tombée gravement malade. Ce n'était pas la malaria, elle n'avait pas la peau jaune, elle n'était pas en proie à la fièvre et aux frissons, c'était quelque chose en elle, un organe qui avait cessé de fonctionner, le foie ou les reins, peut-être. Elle éprouvait une profonde et sourde douleur. Le docteur se trouvait à cinquante kilomètres et Thor ne pouvait pas prendre le risque d'effectuer ce trajet. Gro prit soin de sa mère jour et nuit, lui administrant le seul médicament à portée de main, un flacon de "Sirop de sassafras, Préparation spéciale de J.L. Curtis" qui, si l'on en croyait l'étiquette, était un remède infaillible contre "la tuberculose, l'urticaire, la bronchite, les crachements de sang, la coqueluche, les lumbagos, le choléra et autres maladies bien trop nombreuses pour être citées". Elle fit boire à sa patiente une grande quantité de décoctions de fusain et de serpentinaire. Elle essaya de lui appliquer des cataplasmes de moutarde sur le cou, les poignets et les chevilles. Mais à l'aube du troisième jour, tandis qu'un blizzard enveloppait la maison et que Thor ronflait dans le grenier, Netti Nordstog mourut en serrant de toutes ses forces la main de sa fille.

— Thor ! Thor ! appela Gro entre deux sanglots.

Ils discutèrent. Ils ne pouvaient organiser des funérailles dans l'immédiat car leurs voisins, même les Caudill qui étaient les plus proches, ne pourraient pas être informés par ce temps, et ils ne pourraient pas non plus faire venir le pasteur itinérant, Alfred Dowd. Tout cela devrait être repoussé, mais il fallait enterrer Netti sans tarder.

Thor secoua la tête.

— La terre est trop dure. Elle est inattaquable sur un mètre d'épaisseur.

— Alors quoi ?

— Je vais m'en occuper. Prépare-la.

— Comment vas-tu faire ?

— Je vais la congeler.

— La congeler !

Thor tisonna les braises dans le poêle avant d'ajouter du petit bois et une bûche.

— Elle ne peut pas rester ici, ajouta-t-il. Bientôt, elle va puer.

Gro étouffa un cri.

— Tu l'as tant souhaité qu'elle a fini par mourir.

— C'est faux.

— Tu la détestais !

— Va la préparer, femme ! rugit Thor.

Gro lava sa mère, lui brossa les cheveux, lui passa sa plus belle robe en soie, déposa sur son visage un chiffon trempé dans le vinaigre pour ralentir les effets de la décomposition, puis elle lui croisa les bras sur la poitrine. Thor s'habilla et emporta le corps dans le blizzard avant de rentrer en tapant des pieds et en se secouant pour se débarrasser de la neige.

— Où ? demanda Gro avec autorité.

— Peu importe.

— Où ?

— Dans un fossé. Près de la maison.

— Oh, Seigneur !

Gro s'assit sur une chaise, porta les mains à son visage et se balança.

— Ma mère ! Dans la neige ! Comme un animal !

Ce soir-là, Thor se glissa dans le lit qui lui revenait de droit, s'attendant à un rapport sexuel. Gro bondit de sous les couvertures et, de derrière le poêle, elle s'écria :

— Non, c'est hors de question ! Quand elle aura été correctement enterrée, oui ! Mais pas maintenant !

Thor se rassit sur le lit.

— Mais c'est mon droit ! Tu ne veux donc pas de fils ?

En guise de réponse, elle s'élança et grimpa à l'échelle pour dormir au grenier.

Et c'est là qu'elle se mit à dormir dès ce soir-là. Mari et femme n'échangèrent plus le moindre mot.

Puis vint le dégel et, au cours de ce premier jour, Thor essaya de creuser une tombe convenable, en vain. Il eut beau s'y efforcer, après avoir déblayé la neige sa pelle rebondissait sur la terre gelée, dure comme la roche. Au bout de plusieurs minutes, il sella son cheval et se rendit chez les Caudill pour évoquer le problème avec Henry. Pendant son absence, Gro sortit de la maison et, en pleurs, balaya les fossés en quête de sa mère, sans succès.

Le lendemain matin, après ses corvées, Thor sella à nouveau son cheval et parcourut la vingtaine de kilomètres qui les séparaient de Loup. Henry Caudill lui avait suggéré d'acheter de la poudre à canon. Pour creuser un trou assez profond et assez large, d'après lui, cinq kilos suffiraient. Par précaution, Thor en acheta cinq kilos et demi au magasin général, ainsi qu'une mèche, et il rentra chez lui deux heures après la tombée de la nuit. Gro dormait toujours au grenier.

Au petit matin, à l'aide d'un pied-de-biche, Thor creusa deux trous d'un mètre de profondeur séparés d'environ deux mètres à l'endroit où il avait déblayé la neige, et il les bourra de poudre presque jusqu'en haut. De nature économe, il conserva la livre restant et la rangea dans

l'étable. Puis il coupa la mèche en deux, glissa les deux bouts dans chacun des trous, les reboucha avec des mottes de terre, craqua une allumette qu'il porta aux mèches, puis courut jusqu'à la maison qu'il atteignit juste à temps.

Une explosion étouffée se fit entendre.

Gro sursauta.

— De la poudre, dit son mari. J'ai creusé la tombe avec de la poudre à canon. C'est le mieux que je puisse faire. À présent, je vais l'enterrer. Tu veux venir ?

Thor ressortit et observa la fosse. Elle était suffisante pour une petite femme. Dans l'étable, il prit une couverture de cheval, retrouva le bon fossé et, à l'aide d'une pelle, déterra le corps. Il était raidi par le gel. Il l'enroula dans la couverture, le déposa dans la fosse et s'affaira avec la pelle.

Cette nuit-là, lorsqu'ils furent tous deux prêts à se coucher, Gro entreprit de grimper l'échelle du grenier, mais Thor la saisit par le bras et la serra.

— Non, dit-il. Elle est en terre et, toi, tu viens t'allonger près de moi.

Elle redescendit les barreaux et se glissa dans le lit. Il la suivit, releva sa chemise de nuit, passa une jambe par-dessus elle, la monta, s'affaira, versa sa semence et roula sur le côté.

À la grande surprise de Thor, sa femme sortit du lit en escaladant le montant, puis elle le contourna pour venir se dresser à côté de lui.

— Dieu te frappera, dit-elle avant de grimper l'échelle du grenier.

Le rêve de Thor Svendsen lui sauva la vie, cette nuit-là. Au petit matin, un troll chevauchait un ours dans la forêt et se ruait vers lui, ce qui le réveilla en sursaut. Il entendit un craquement. Ses yeux s'accoutumèrent à l'obscurité. Sa femme descendait l'échelle. Il resta immobile et l'observa. Une fois en bas, elle passa derrière le poêle et se redressa en tenant quelque chose entre les mains. Elle s'approcha du lit et, même sans ses lunettes, Thor aperçut la longue lame de son couteau à dépecer. Elle brandit le couteau au-dessus de sa tête. Il se prépara.

Lorsqu'elle abattit l'arme, il lui sauta dessus et la projeta contre une chaise près de la table, les envoyant à terre et arrachant le couteau des mains de Gro. Il le ramassa à la hâte et s'assit sur le lit sans le lâcher. Son épouse se releva sans un mot et remonta au grenier. Il ne dormit plus de la nuit.

Le lendemain, ils s'habillèrent et Thor sortit effectuer ses tâches matinales pendant qu'elle préparait le petit déjeuner. Lorsqu'il s'approcha de la porte, à son retour, quelque chose, un instinct, lui dicta d'ouvrir la porte lentement et de se baisser en franchissant le seuil. Il eut raison. Elle s'était cachée derrière la porte et, lorsqu'il

passa devant elle, elle tenta de le frapper avec la hachette qu'ils conservaient près du poêle pour couper le petit bois. La lame s'enfonça dans la porte.

Thor Svendsen vit rouge. Il l'empoigna et la poussa sur une chaise, lutta d'un bras contre son épouse qui se débattait, tout en ouvrant la malle de l'autre main pour en sortir une taie d'oreiller avec laquelle il attacha Gro à la chaise par le cou.

Il se redressa, le souffle court, et la dévisagea. Elle lui rendit son regard, les yeux brillants de haine. Il comprit en cet instant que sa femme avait perdu la tête.

Ils devaient traverser le Territoire tout entier et Briggs prit la direction de l'est. Mary Bee aurait préféré suivre la rivière qui coulait dans les vallons au sud-est, dans l'espoir de croiser des gens bienveillants au cours du trajet – plus ils seraient nombreux et mieux ce serait. Il la contredit. Moins ils en croiseraient et mieux ce serait.

— Pourquoi ?

— Parce qu'on trimballe un chargement sacrément bizarre.

— Un chargement !

— Appelez ça comme vous voudrez. Pour moi, c'est un chargement. Réfléchissez une minute. On peut croiser trois types de gens, dans les parages. Qui ?

— Eh bien, des convois de chariots, j'imagine.

— Et vous imaginez qu'les hommes auront envie qu'leurs épouses voient ce que deviennent les femmes par chez nous ?

Mary Bee garda le silence.

— Et quels autres types de personnes ?

— Je ne sais pas, dit-elle.

— Des transporteurs. Des hommes. Qu'ont pas connu de femmes depuis un bout de temps. Qui, encore ?

Mary Bee le fusilla du regard.

— J'veis vous l'dire, moi. Des Indiens. Après m'avoir descendu, ils vont sacrément s'amuser avec vous cinq.

Il la laissa envisager les choses et, voyant qu'il avait gagné le débat, il s'accorda le droit de prononcer le dernier mot.

— Donc je file droit vers le fleuve et je m'éloigne des gens. Moins on en croisera et mieux ce sera.

Mais il avait une femme en face de lui.

— Il ne s'agit pas d'un chargement. Ce sont des êtres humains.

— Elles sont folles à lier.

— Elles sont chères à notre Seigneur.

— Elles le sont aussi pour moi, Cuddy. Elles valent trois cents dollars.

Ils apercevaient de temps à autre une maison en terre, une école, les volutes de fumée sortant de la cheminée d'un abri de fortune, et Briggs les évitait avec autant de prudence qu'il évitait les carcasses gonflées des vaches mortes de froid pendant l'hiver.

Au bout de trois jours, ils avaient mis en place une routine. Tout comme les chevaux, les mules étaient attachées à des piquets pour la nuit, ou bridées comme disent certains, et elles réveillaient l'équipage chaque matin en brayant comme des clairons. Briggs les détachait, ainsi que la jument et son rouan, puis il les laissait courir en liberté, s'ébattre, ruer et essayer de se mordre les uns les autres. Il ne pouvait les nourrir au grain, mais les graminées humides et mortes de la prairie possédaient cependant quelques nutriments. Mary Bee menait trois femmes l'une après l'autre non loin du campement, derrière un buisson s'il y avait des buissons, pour se soulager pendant que Briggs relançait le feu. Ayant perdu l'usage de ses jambes, Arabella Sours devait être portée et Briggs s'en chargeait. Mary Bee mettait de l'eau à chauffer pour laver les mains des femmes, leurs visages, puis elle leur brossait les cheveux et préparait le petit déjeuner. Mme Sours et Mme Petzke devaient être nourries. Après le repas, Mary Bee faisait la vaisselle, rangeait la cantine, roulait les couvertures et chargeait les couchages dans le chariot, pendant que Briggs harnachait les bêtes, attelait les mules et accrochait les chevaux à l'arrière. Ensemble, ils faisaient monter les passagères dans le chariot et reprenaient la route. Les bras de Mme Svendsen étaient toujours libres. Les cahots semblaient l'avoir vidée de toute rage.

Ils prenaient les rênes tour à tour. Briggs parlait peu. Un des passe-temps de Mary Bee consistait à compter les arbres solitaires. Les bosquets se trouvaient généralement à proximité des cours d'eau ou sur les berges des rivières, peupliers et sycomores, ormes et frênes, mais parfois, un arbre solitaire avait pris racine dans la plaine et se dressait dans toute sa majesté. Comment il avait atterri là était une énigme sans réponse, sauf peut-être par les déjections des oiseaux. Elle aimait ces arbres solitaires. Ils étaient intrépides. Ils la réconfortaient, ils étaient une source d'inspiration. Au cours du deuxième jour, elle en compta quatre, puis deux au troisième jour. Ils effectuaient deux à trois haltes quotidiennes. Pendant la première, les bêtes se désaltéraient et l'on remplissait le bidon d'eau dans une rivière ou un ruisseau. Pendant la deuxième, si l'occasion s'en présentait, Briggs prenait la hache et coupait une nouvelle réserve de bois pour le feu, qu'il jetait sur la bûche. Une pause était organisée en milieu de journée pour permettre aux femmes, menées par Mary Bee, de se soulager. Briggs portait la jeune Mme Sours et sa poupée. Chacun à leur tour, ils chassaient, Mary Bee un après-midi, Briggs le suivant. Elle sellait Dorothy, prenait son fusil et chevauchait libre comme le

vent, rêvant de gros gibier, antilope ou bison égaré, mais se contentant comme Briggs de tétas des prairies ou de lièvres qui pouvaient peser jusqu'à quatre kilos.

Ils installaient le campement en fin d'après-midi, Briggs choisissait le lieu. Mary Bee allumait le feu, déchargeait la cantine et le réchaud, vidait et préparait le gibier. Il détachait et dételait les quatre animaux du fourgon qu'il attachait ensuite à un piquet. Elle n'avait jamais vu quelqu'un d'aussi pointilleux pour attacher une bête à un piquet. Il cherchait d'abord de l'herbe à son goût, puis la piétinait encore et encore et martelait la terre de ses semelles jusqu'à ce qu'il la juge assez compacte pour tenir le piquet. Il les enfonceait ensuite tous les quatre avec une hache, si profondément que rien n'aurait pu les déloger, pas même un hippopotame, et il peinait d'ailleurs chaque matin pour les arracher. Une fois qu'ils avaient soupé, que la vaisselle était faite et que les femmes avaient été conduites derrière les buissons ou derrière les animaux, les couvertures étaient déroulées pour elles sous le chariot afin de les protéger d'une éventuelle pluie. Tous les deux ou trois jours, quand ils trouvaient un cours d'eau à proximité, Mary Bee aidait les femmes à enfiler leurs sous-vêtements propres, puis elle lavait les sales qu'elle étendait ensuite à sécher. S'ils n'étaient pas secs au lever du soleil, elle les étalait sur la bâche en haut du chariot et les lestait d'une pierre. Dès le début du voyage, Briggs avait insisté pour que les femmes soient attachées par le poignet à une roue du chariot pendant la nuit. Mary Bee s'en était offusquée. Il s'agissait de personnes, avait-elle déclaré, pas d'animaux, inutile de les attacher à un piquet. Et que ferait-elle, demanda-t-il, si l'une d'elles ou même plusieurs s'éloignaient dans l'obscurité pour rentrer chez elle ? Balivernes, elles n'en feraient rien. Comment pouvait-elle en être aussi certaine ? Était-elle prête à chevaucher au petit matin jusqu'en enfer pour les y chercher ? Si elle le pouvait, oui. Et si elle ne le pouvait pas ? Aussi les avait-il attachées. Mary Bee dormait près d'elles. Briggs s'allongeait près du feu et avait froid, ce dont il se plaignait. Elle lui avait donné deux satanées couvertures bien trop fines. Parfois au cours de la nuit, le gémissement plaintif d'une mule ou d'un cheval la tirait de son sommeil, et quand elle regardait Briggs, il était étendu sur le flanc, son fusil à portée de main, à contempler les braises ardentes du feu de camp, plongé dans ses pensées. Ses pensées ? Était-il seulement capable d'un acte cérébral ?

Chaque heure de chaque jour sur ce chariot était si longue qu'elle pouvait s'étirer jusqu'à faire le tour de la planète au niveau de l'équateur.

Si seulement elle avait une flûte pour en jouer.

Si seulement elle avait un livre de M. Emerson à lire.

Si seulement elle avait une épingle à chapeau pour l'enfoncer dans

les côtes de ce rustre assis à ses côtés sur le siège.

— Pourquoi volez-vous les terres des gens ? lâcha-t-elle un matin.

— C'est mon travail.

— Comment ça, un travail ? Combien auriez-vous tiré en volant la parcelle d'Andy Giffen ?

— Deux cents dollars.

— Ce n'est pas grand-chose.

— Pour y vivre trois ou quatre mois, si, c'est pas mal.

— Que se serait-il passé quand Andy serait rentré chez lui ?

— Il aurait pas pu me chasser. Il aurait été contraint d'aller voir l'avocat de Wamego, l'homme pour qui j'travail. Il aurait dû racheter sa propre concession, sans doute à mille dollars, ou se battre si longtemps au tribunal qu'il aurait fini par crever de faim.

— Détestable.

— Crétin.

— Crétin ?

— Il a oublié d'aller inscrire sa concession au registre officiel.

Un autre matin, elle tenta d'aborder le sujet des mules.

— Ces mules vont-elles nous mener jusqu'au Missouri ?

— J pense pas, non.

— Pourquoi ?

Elle avait trouvé sa corde sensible.

— Elles vont perdre trop de forces, dit-il. Ces ploucs qui vous ont fourni l'attelage, ils auraient dû y ajouter des sacs de maïs. Cette herbe morte est pas assez nourrissante. Dans l'coin, les bêtes doivent manger une ration quotidienne d'un bon kilo de maïs. Y en a qui parlent d'avoine, mais l'avoine a tendance à moisir. Pas le maïs en grain. La meilleure nourriture qui soit, pour les hommes comme pour les animaux.

N'importe quoi pourvu qu'il parle, qu'elle entende une autre voix. N'importe quoi pour s'occuper l'esprit.

— Celui qui agite les oreilles, il sait qu'on parle de lui. C'est le Cerveau et l'autre, c'est la Besogneuse. Mais elles devraient avoir des noms. Comment pourrions-nous les baptiser ?

— J'emploie jamais de noms.

— Oh. Comment appelez-vous votre cheval ?

— Cheval.

— Cheval, dit-elle.

— Cheval, répéta-t-il.

— Rien d'autre.

— Rien d'autre, répéta-t-il. J'suis pas du genre à m'attacher aux gens ni aux choses.

— Je vois. (Elle réfléchit un instant.) Eh bien, ma jument s'appelle Dorothy, en l'honneur de ma sœur.

Elle attendit. Cela lui tendait une perche et, s'il avait le moindre instinct social, il sauterait sur l'occasion et lui poserait des questions polies sur sa sœur, sur sa famille, sur ses origines. Elle attendit en vain. Cet homme était un abruti fini. Elle prit donc les choses en main, parcourant son propre passé comme si elle suivait une charrue dans un champ tandis que les paupières de Briggs se fermaient et que sa tête s'inclinait. Dorothy était sa sœur aînée, deux ans de plus qu'elle. Elles n'avaient pas de frère. Dorothy vivait une union heureuse avec un docteur, ils avaient un petit garçon de six ans et attendaient un autre enfant, c'est ce qu'elle venait de lui écrire. Elle vivait à Bath, sur les berges du lac Keuka dans le nord de l'État de New York, une région qui avait vu naître et grandir les deux filles. Leur père était tanneur et elle se souvenait encore de l'odeur acide qu'il portait sur lui à son retour le soir. Sa mère était morte quand Mary Bee avait douze ans. Elle avait étudié au séminaire pour femmes de Troy, elle avait été institutrice en école primaire pendant huit ans dans le Massachusetts et le New Hampshire, puis elle s'était inscrite au Conseil national d'éducation populaire de Catharine Beecher à Boston afin d'y passer un examen, d'y trouver l'inspiration, puis d'être envoyée dans l'Ouest, tous frais payés. Servir Dieu et son Église, allumer la flamme de l'instruction dans l'obscurité de cette lointaine Frontière – c'étaient là ses intentions. Inutile d'ajouter, surtout à Briggs, qu'elle avait également rêvé d'aventures et de rencontrer un mari modèle, viril, travailleur, éduqué, beau et fort. Elle fut engagée et bientôt, en compagnie de son amie Mlle Clara Marsh, elles gagnèrent le Territoire par train, par bateau à vapeur et par diligence. Pendant l'hiver de cette affreuse année à Wamego, elle apprit le décès de son père et, au printemps, elle reçut son héritage. En quelques semaines, elle avait acheté les terres d'une veuve ayant récemment perdu son mari et elle avait œuvré aussitôt à semer sa première récolte. Le menton du conducteur toucha son torse.

— Je vous empêche de dormir, monsieur Briggs ? demanda-t-elle.

Sa tête se redressa brusquement.

— Mais non, Cuddy, dit-il en touchant le bord de son chapeau. Vous m'endormez.

Un jour, il engagea le chariot au milieu d'un bosquet d'arbres pour abreuver les animaux et remplir le bidon. Dès qu'ils se furent arrêtés près de la large rivière, Mary Bee sauta à terre, marcha d'un pas engourdi jusqu'à l'arbre le plus proche, un noyer noir, l'enlaça soudain et le serra dans ses bras pendant plusieurs minutes. Ce qui lui manquait sans doute le plus, dit-elle à Briggs d'un ton de défi, la joue contre le tronc, c'était les arbres, les arbres qu'elle avait connus et aimés dans l'État de New York – érables et hêtres, peupliers et bouleaux, épicéas et cèdres, dans toute leur multitude. Elle laissa

sortir les femmes et les fit remonter ensuite. Puis ils reprirent la route à travers le bosquet, Briggs menant les mules par la bride. Devant eux, perché sur quatre piliers taillés dans de jeunes arbres, se dressait un échafaudage de branchages entremêlés et fixés aux piliers par des cordages de cuir brut. Ils comptèrent trois plateformes de la sorte. Sur chacune était étendue une silhouette de la taille d'un être humain enroulée dans une peau de bison. Des cadavres, dit Briggs. Des Winnebagos. C'était leur coutume. Ils restèrent un instant immobiles, en silence. Un corbeau croassa dans le lointain. Briggs fit avancer le chariot près de la plateforme la plus proche, grimpa dessus et s'y déplaça à quatre pattes. Il se pencha, empoigna la peau de bison qui recouvrait le corps, et la tira jusqu'à ce qu'elle se libère, puis il jeta le corps au bas de l'échafaudage. Avant même qu'il heurte le sol dans un bruit sourd, Mary Bee avait poussé un cri d'horreur et avait détourné le regard. Briggs secoua la peau, la frappa contre la plateforme pour la dépoussiérer, l'étendit sur le toit du chariot afin de l'aérer, puis revint s'asseoir à l'avant. Ce jour-là, dès que Mary Bee apercevait la peau de bison, son estomac se retournait. À l'heure du coucher, Briggs déroula ses deux couvertures sur la peau de bison et s'enroula dans les trois. Le lendemain matin, il annonça qu'il avait dormi au chaud pour la première fois.

Elle conservait maintenant tous ses objets de valeur dans son sac de couture en velours : la feuille où figuraient le nom et l'adresse de la sœur de Theoline Belknap dans le Kentucky ; le paquet de lettres, ainsi que le nom et l'adresse de Karl Koenig, le frère d'Hedda Petzke près de Springfield dans l'Illinois ; la feuille avec les noms des nombreux proches d'Arabella Sours dans l'Ohio, et son camée rose accroché à un morceau de carton ; l'enveloppe contenant les noms et les adresses des deux cousins de Gro Svendsen dans le Minnesota ; le clavier de l'harmonium en tissu ; la dernière missive de Dorothy ; et l'enveloppe du banquier qui renfermait six billets de la banque de Loup d'une valeur de cinquante dollars, adressée à M. Briggs chez Mme Altha Carter, Société féminine d'entraide de L'Église méthodiste d'Hebron, État de l'Iowa ; ainsi que ses propres dix dollars en billets verts. Le jour, elle enroulait le sac dans ses couvertures. La nuit, elle dormait avec. Au plus profond d'elle-même, elle savait qu'elle avait eu raison d'emporter les trois cents dollars avec elle plutôt que de les poster, mais au plus profond d'elle-même, elle savait aussi que si Briggs mettait la main dessus, il les abandonnerait toutes les cinq aussitôt. S'il était comme elle l'imaginait, il n'hésiterait pas à la voler. Un homme de piètre morale. Un ignorant. Un rustre. Un abruti. Une brute – seule une brute aurait pu fendre ainsi le cuir chevelu de Vester Belknap. Elle fouillait dans son vocabulaire en quête du terme qui pourrait le décrire à la perfection. La plupart des hommes qui venaient s'installer

dans les Grandes Plaines étaient des hommes bien, robustes et courageux, qui craignaient Dieu et avaient de l'ambition, c'étaient des pères de famille. Oh, il y avait certes des exceptions, la lie de l'humanité, les hors-la-loi et les bons à rien. La catégorie intermédiaire représentait les fruits pourris mis au rebut, des gens inférieurs en tout point, qui prenaient tout ce qu'ils pouvaient sans jamais rien donner en retour. Eurêka. Elle avait trouvé le terme. Le voleur était un fruit pourri.

Le lendemain matin, les mules avaient été harnachées et attelées mais refusaient d'avancer. Mary Bee tenait les rênes. Elle claqua la langue jusqu'à n'en plus pouvoir. Briggs restait assis à ses côtés, impassible. Elle se leva, empoigna les rênes et fouetta la croupe de chaque animal. Aucun ne bougea. Le Cerveau agita les oreilles. La Besogneuse demeura inflexible. Elle les fouetta à nouveau. Elles refusèrent d'avancer. Elle leur promit la damnation éternelle. Elle les fouetta encore. Elles se dressaient, têtues comme... comme des mules.

— Bon sang ! s'écria-t-elle en se rasseyant.

Briggs mit pied à terre et les détacha. Puis, prenant l'attelage par la bride, laissant les rênes traîner derrière, il les éloigna du chariot, leur fit contourner le véhicule en un large cercle, puis les fit reculer une fois encore entre les brancards et les attela comme s'il le faisait pour la première fois ce matin. Il tendit les rênes à Mary Bee et prit place sur le siège.

Elle claqua la langue.

Les mules s'élancèrent.

Elle regarda Briggs qui lui rendit son regard, et il fit alors quelque chose de si étonnant qu'elle manqua tomber du chariot.

Il lui fit un clin d'œil.

TANDIS que les kilomètres interminables crissaient et grondaient sous les roues du fourgon, elle étudiait avec grand intérêt ces quatre femmes dont elle avait responsabilité, prenant des notes quotidiennes dans une sorte de carnet mental.

Aucun changement n'était à noter dans l'état de Mme Petzke, que la terreur avait fait plonger dans la folie. Sa paralysie persistait. Elle ne pouvait marcher qu'avec l'aide d'un bras autour de la taille, qui la déplaçait et la soutenait, et elle ne se nourrissait pas seule. Elle semblait ne jamais dormir. Mary Bee jetait parfois un coup d'œil sous le chariot où elle était étendue la nuit, attachée à une roue par le poignet, et ses yeux étaient ouverts, ses pupilles toujours dilatées. Elle gémissait parfois. C'était comme si la pauvre femme était attaquée en permanence par les loups et qu'elle le serait jusqu'à la fin de ses jours.

Mme Sours paraissait avoir à jamais perdu l'usage de ses jambes.

Briggs la portait pour aller manger ou se soulager. Endormie ou éveillée, elle s'accrochait à sa poupée en chiffon. Elle était maigre, ses joues étaient pâles, ses cheveux blonds n'avaient plus d'éclat et, chose incroyable pour une jeune femme de dix-neuf ans, elle ne faisait preuve d'aucune animation. Mary Bee la nourrissait avec les doigts, morceau après morceau. Elle ouvrait la bouche pour prendre la nourriture comme un bébé, mais mangeait sans appétit. Sa paralysie semblait due à son corps autant qu'à son esprit, et aux yeux de Mary Bee, elle était la plus navrante des quatre.

La plus dangereuse, Mme Svendsen, se révéla tout sauf meurtrière. À présent qu'elle n'était plus en présence de son époux, la haine qui avait brillé dans son regard avait disparu et elle paraissait parfaitement inoffensive. Quand on lui adressait la parole, comme le faisait Mary Bee, elle ne répondait pas, à part pour dire de temps à autre d'un ton plat : "Dieu te frappera". Elle ne parvenait pas à dormir la nuit, se retournant sans cesse sous le chariot en poussant soupirs et grognements, sans doute engendrés par cette agitation intérieure qui ne se manifestait plus au cours de la journée.

Parmi les femmes, Mme Belknap, sa chère Theoline, était la plus atteinte. Son repos, la nuit, était agité tandis qu'une fois éveillée elle babillait doucement dans une langue intelligible d'elle seule. Elle posait son regard au hasard autour d'elle. Elle avait un appétit d'oiseau. Elle ne comprenait pas ce qu'on lui disait et, peu à peu, Mary Bee en vint à développer une théorie : Theoline devait rester folle car, si son esprit venait à s'éclaircir et que la culpabilité trouvait une brèche pour s'y engouffrer, cette femme se tuerait. Elle avait dû connaître au moins un instant de rationalité, un instant où le meurtre de son bébé lui avait été révélé dans toute son horreur. Ou elle n'aurait jamais essayé de se mordre l'avant-bras pour y arracher l'artère radiale. Chaque jour, Mary Bee s'occupait du bandage sur ce poignet blessé et s'assurait de bander l'autre, au cas où Theoline retrouverait ses esprits.

Elle pouvait faire ces observations lorsqu'elles étaient hors du chariot. Une fois à l'intérieur, quand la porte avait été fermée et verrouillée, elles demeuraient cachées et elle ne savait absolument pas comment les femmes réagissaient au confinement, ni à la présence de leurs voisines. Détail curieux : lorsqu'elle ouvrait la porte à chaque halte, aucune d'elles n'avait bougé en cours de route. Chacune était assise au même endroit sur le banc, du côté où Mary Bee l'avait installée. Et plusieurs centimètres les séparaient de leur voisine immédiate ou de celle d'en face, et elles n'avaient ainsi aucun contact physique, quelle qu'ait été la rudesse de la route. Comme si chacune d'elles était déterminée à conserver son propre espace, ses propres centimètres, à s'isoler dans son propre enfer individuel.

C'était la fin du mois de mars, mais il n'y avait eu aucun changement climatique. L'hiver refusait de se retirer. Le printemps refusait de faire son entrée. Au lieu de cela, dix jours identiques les virent parcourir la plaine d'un bout à l'autre. Seule l'obscurité de la nuit les entrecoupait. Pendant dix jours, le ciel se montra gris et l'air, immobile et lourd. Chaque jour, un chariot gris se traînait sous un ciel gris, d'un bout à l'autre de la plaine. Chaque jour, la terre semblait s'étirer devant eux.

Puis un jour, en fin d'après-midi, une brise se leva depuis le nord et ils l'accueillirent avec plaisir. Bientôt, pourtant, elle forçait et Briggs huma l'air. Ils allaient s'en prendre un coup sur le coin de la tête, dit-il, il ne savait pas quel genre de coup, mais ce serait un sacré coup. Il s'arrêta et se mit debout sur le siège, mais il n'aperçut aucune berge de rivière, aucun bosquet d'arbres ni le moindre ravin profond. Il continua jusqu'à pouvoir mener le chariot dans un trou creusé par les bisons, qui leur donnerait une protection d'un mètre environ. Il ordonna à Mary Bee de sortir les femmes à la hâte et de les cacher sous le chariot, sans oublier de descendre leurs couchages à tous. Tandis qu'elle s'exécutait rapidement, il détacha la bâche, déchargea le toit du chariot et, quand les femmes furent dehors, il traîna la cantine qu'il fourra sous le véhicule, puis rentra entre les bancs tout ce qu'il avait jeté du toit, comblant l'ouverture d'une des fenêtres au nord à l'aide d'un sac de semoule de maïs perché sur une selle et la deuxième à l'aide d'un sac de haricots. La journée fut soudain plongée dans une nuit noire et le vent vira à la tempête. Briggs s'empara d'un marteau et de clous et, avec l'aide de Mary Bee qui maintenait la bâche, il la cloua sur la paroi nord du chariot afin de les protéger de ce qui risquait de tomber, pluie ou grêle. Pour finir, il détacha l'attelage des mules, ainsi que la jument et le rouan. Au lieu de les accrocher à leur piquet, Briggs les attacha aux roues du chariot du côté sud. Ils seraient proches des humains, à l'abri du vent, et, s'il était probable qu'ils souffrent, au moins ils ne s'effraieraient pas et ne risqueraient pas de partir en balade. Mary Bee et lui se glissèrent sous le chariot, s'emmitouflèrent dans des couvertures, ainsi que les quatre femmes, à l'instant même où une violente rafale soufflait sur le véhicule avec une telle force que les deux roues du côté nord furent soulevées de terre.

C'était une tempête de glace, un phénomène climatique typique des Grandes Plaines. Des nuages de cristaux de glace presque aussi fins que de la farine étaient projetés au ras du sol par un vent rugissant. Aucun homme, aucun animal ne pouvaient les affronter. À découvert, le visage d'un homme était aussitôt maculé de givre, ses paupières gelaient, son souffle se coupait et ses vêtements étaient soudain si constellés de glace que son corps tout entier s'en trouvait figé. Seule la

protection du chariot et de la bâche sauva ces voyageurs. La bâche se mit à claquer et les fouetta avec une telle violence qu'ils durent l'attraper et la tirer avant de la lester de tout leur poids. Même dans leur maigre abri, les animaux souffraient terriblement. Au bout d'une heure, leurs corps furent recouverts de glace ; au bout de deux heures, leurs têtes étaient grosses comme des paniers en osier, entourées d'une couche de glace créée par leur respiration congelée. Bientôt, ni les mules ni les chevaux ne purent soutenir ce fardeau encombrant, aussi inclinèrent-ils la tête contre le sol. Des heures durant, la tempête attaqua le chariot et ses occupants. Les six humains se serraient les uns contre les autres en une sorte de masse informe, enroulés et blottis dans les couvertures et la peau de bison. Mary Bee n'avait pas la moindre idée de ce qui traversait l'esprit des femmes, si elles étaient effrayées ou non. Elle l'était. Par moments, le vent semblait soulever le chariot tout entier dans les airs, ainsi que les animaux attachés aux roues, prêt à les projeter Dieu sait où. Elle essaya d'oublier sa peur en s'imaginant non pas sous un chariot au beau milieu de la prairie en compagnie de quatre femmes démentes et d'un fruit pourri, mais avec un capitaine digne de confiance à bord d'une solide embarcation, ballottée par la tempête sur une mer romantique. Une fois seulement se demanda-t-elle ce qu'il serait advenu en cette situation d'urgence si elle était partie seule avec les femmes, sans la présence de Briggs – elle n'osa pas répondre à cette interrogation. Vers le matin, le vent cessa de souffler aussi brusquement qu'il avait commencé et le seul bruit sur terre était celui des animaux qui respiraient par les orifices dans la glace au niveau de leurs naseaux. Il faisait encore nuit noire, mais l'obscurité finit par se délayer en gris, puis un immense soleil doré se hissa à l'horizon, le premier soleil qu'ils aient vu depuis onze jours, et, en quelques minutes, ses rayons transformèrent le paysage de glace en un paysage de diamants. Il brillait d'une intensité presque divine. Le sol semblait recouvert d'un feu blanc d'un mètre d'épaisseur. Ils plissèrent les yeux, tous les six. Grognon, Briggs sortit le premier de sous le chariot et, après une quinte de toux, renâclant, crachant et jurant, il leur tourna le dos et se soulagea juste devant elles. Il voulait qu'ils se mettent en route, déclara-t-il, alors pas de repas, rien, et plus vite que ça. Il brandit le dos de la hache comme une massue et brisa la glace sur les mules et les chevaux, sur les brides et sur la bâche. Mary Bee déchargea le chariot et y fit monter les femmes. Elle grimpa sur le toit et Briggs souleva les selles et les provisions jusqu'à elle. Elle fixa la bâche tandis qu'il attachait la jument et le rouan, qu'il attelait les mules. Rapidement, ils sortirent du trou et crissèrent en direction de l'est dans une lumière si étincelante qu'elle en blessait les yeux. Au bout de cinq kilomètres, la glace disparut et le sol fut à nouveau recouvert de parcelles de neige

sale et d'herbe brune, comme si la tempête n'avait jamais eu lieu. Le ciel était bleu, et non gris. L'air se réchauffait. Mary Bee crut apercevoir un merle et un oiseau moqueur. Cet hiver avait été le plus meurtrier que le Territoire eût jamais connu et ses habitants avaient payé un lourd tribut, comme pouvaient en témoigner les femmes à l'arrière ; cette tempête, Sa tempête, n'avait touché qu'une petite superficie de terre, mais elle avait enfin fait tomber les murailles de l'hiver et laissé place au printemps, le vrai printemps. Elle louait son Dieu et lui était reconnaissante.

Aux alentours de midi, elle demanda à Briggs de s'arrêter, elle ouvrit la cantine et distribua une galette de maïs froide à chacun. Elle venait de regagner son siège et mordait dans sa galette avec appétit quand des hurlements dans le chariot la firent redescendre en hâte. Elle se précipita vers la porte, la déverrouilla et l'ouvrit à la volée.

Elle n'y voyait pas clair. Mme Sours et Line Belknap, proches de la porte, se recroquevillaient de peur et se protégeaient la tête derrière leurs bras. Elle les attira dehors et comprit que Mme Svendsen venait d'attaquer Mme Petzke, l'avait jetée au sol et la frappait de ses poings.

— À l'aide ! cria Mary Bee à l'attention de Briggs, puis elle sauta dans le chariot pour retenir Gro Svendsen.

Elles luttèrent, mais Gro était forte et imprévisible ; avant que Briggs ait eu le temps d'arriver, Mary Bee fut jetée hors du chariot et, plaquée au sol, battue sans ménagement.

La femme fut soudain soulevée de terre. Le bonnet en feutre de Gro Svendsen était tombé et Briggs la tenait désormais par les cheveux.

Il la secoua et, de sa main libre, il lui asséna une gifle puissante.

Elle perdit tout instinct de lutte. La haine disparut peu à peu de ses yeux bleus. Elle s'affaissa.

Briggs l'emprisonna dans ses bras et la souleva pour la hisser sur le marchepied et dans le chariot, où il la laissa tomber sur un banc comme un sac de haricots.

Il marcha jusqu'à l'avant du chariot, fouilla sous le siège, rapporta un marteau, des clous et les quatre bandes de cuir qu'il avait coupées dans les harnais chez Mary Bee avant le départ. De retour dans le chariot, il enfonça huit clous dans les planches, quatre de chaque côté, il fit passer une bande de cuir devant le corps et les bras de Mme Svendsen juste au-dessus de ses coudes et fit passer le trou à chaque extrémité de la bande sur la tête du clou. Elle était fermement attachée à la paroi. Elle ne pouvait plus bouger les bras, contrainte de rester assise le dos droit.

— Non, non, sanglota Mary Bee.

Des larmes roulaient sur ses joues contusionnées. Après tant de coups, ses côtes la faisaient souffrir.

Briggs redescendit et, menant Mme Sours à l'intérieur, l'attacha à

la paroi d'en face.

— Je vous l'interdis ! sanglota Mary Bee.

Il fit de même pour Mme Petzke, puis avec Line Belknap, ressortit du chariot, le marteau à la main et un clou supplémentaire jaillissant de sa bouche, puis il ferma la porte qu'il verrouilla.

— Je ne le tolérerai pas ! s'écria Mary Bee. Ce ne sont pas des prisonnières, ce sont de précieux êtres humains ! Des créatures de Dieu ! Détachez-les !

— Elles sont folles à lier, dit Briggs sans lâcher le clou. Et j' compte bien les mener jusque dans l'Iowa avant qu'elles se soient entretenues.

— Je vous interdis de poser à nouveau les mains sur elles !

— J'ferai ce qu'il faudra, rétorqua-t-il avant de retourner à l'avant du chariot où il rangea le marteau et le clou, reprit place sur le siège et empoigna les rênes.

— Vous ferez ce que je vous dis ! s'écria Mary Bee. C'est moi, la responsable ! Je vous ai sauvé la vie.

— Comme ça vous chante, dit Briggs.

Il mit les mules en branle et le chariot démarra. Elle ne bougea pas. Il n'oserait jamais.

— Arrêtez ! cria-t-elle.

Il était impensable qu'il puisse l'abandonner seule, sans nourriture, sans eau, sans monture et sans ami, mais les minutes s'écoulèrent et ce fut exactement ce qu'il fit. Elle allait devoir courir après le chariot, elle n'avait pas le choix, mais la fierté la rivait au sol, ainsi que la fureur. Puis le véhicule disparut, descendu de toute évidence dans un ravin, et elle fut bel et bien abandonnée.

Soudain, le néant obscur et familier s'empara d'elle. Un grand vide se faisait en elle. Quand elle frissonna et qu'elle sentit les premiers cristaux de la peur se former, elle se mit à courir à toutes jambes, en proie à la panique. Ses lourdes bottes et son manteau l'alourdissaient et elle ne parcourut qu'une courte distance. Elle fut bientôt épuisée et ralentit l'allure, marchant jusqu'à atteindre le bord du ravin. En contrebas, elle vit le chariot. Briggs s'était arrêté hors de son champ de vision pour l'attendre, certain, dans toute sa suffisance, qu'elle le suivrait. Elle descendit à grandes enjambées, atteignit l'avant du chariot, grimpa sur le siège à côté du conducteur. Sans un mot, sans un regard, il claqua la langue à l'attention des mules.

Mary Bee était essoufflée. Elle demeurait assise le dos droit, comme sanglée à la paroi, et ouvrait la bouche pour reprendre sa respiration. Très haut dans le ciel, elle entendit le chant plaintif d'un pluvier kildir.

Ce soir-là, lorsque le campement fut installé, les femmes nourries, la vaisselle faite, les animaux abreuvés et attachés, Mary Bee s'assit un moment près du feu, une couverture autour des épaules. Briggs y prit place, lui aussi, et se mit à l'aise. Aussitôt le repas terminé, il avait sorti la flasque de whiskey qu'il l'avait obligée à acheter à Loup, et voilà qu'il était assis en tailleur sur les couvertures et la peau de bison et qu'il buvait au goulot. Il était d'excellente humeur. La journée avait été agréable pour lui. Il avait sauvé le groupe d'une tempête de glace, avait soumis Mme Svendsen par une simple gifle, avait réussi à attacher les quatre dans le chariot et à faire courir une femme adulte derrière lui comme une enfant punie. Il avait même été serviable pendant le souper, avait lavé le visage et les mains de Mme Petzke et de Mme Sours, puis les avait fait manger, et il avait fredonné en détachant la bâche et en déroulant les couchages.

— J'étais dans la cavalerie, dit-il.

Elle n'en croyait pas ses oreilles. Ce devait être le whiskey.

— Compagnie C, premier régiment américain de cavalerie, les Dragoons.

— Ah ?

Elle se montrait prudente. Elle voulait en apprendre davantage mais ne voulait pas qu'il se saoule.

— À Fort Kearny.

— Je vois.

Elle jeta un coup d'œil aux femmes derrière elles, étendues sous le chariot. Elles dormaient, attachées chacune à une roue.

— Ouai. On a fait un sacré boucan, une fois, dans le Kansas. Contre les Kiowas.

Elle en savait peu au sujet des Dragoons, simplement qu'ils étaient entraînés et équipés pour combattre à cheval aussi bien qu'à pied.

— Un sacré bon moment, dit-il.

— Racontez-moi.

La douceur de la soirée lui avait permis de retirer son manteau et son chapeau. Elle se souvenait du manteau noir et abîmé, de la manche déchirée. Il enleva le gros revolver de sa ceinture, le posa non loin de lui, inclina à nouveau la flasque et s'essuya la bouche d'un revers de la main.

— On est partis pour Fort Leavenworth, la compagnie C, depuis Kearny. Ils avaient assemblé un convoi de vivres et d'approvisionnement, des chariots tirés par six mules, cinquante de chaque, et un troupeau de trois cents chevaux. À destination de Fort Union au Nouveau-Mexique. La compagnie C devait servir d'escorte. Vous savez comment ils convoient un troupeau de chevaux ?

— Non.

— Par groupes de quarante tous attachés entre eux et dirigés par

des convoyeurs.

— Je vois.

— Eh ben, les Kiowas se sont accrochés à nous comme des puces. Y nous suivaient. Avec leurs peintures de guerre. Impatients. Grands comme des arbres et tout aussi discrets. Y voulaient nos chevaux, à tout prix.

— Je vois.

Il se frotta le menton.

— Alors une nuit, on campait près d'la rivière Arkansas, pour la traverser à Cimarron. Les muletiers ont attaché les trois cents mules et les convoyeurs ont attaché les trois cents chevaux. Ils ont planté les piquets dans le sable. Dans le sable. Et y s'y sont sacrément mal pris. Ils ont enfoncé les piquets qu'à moitié, avec deux ou trois bestioles par piquet. Bon sang, ça aurait même pas pu retenir un chien de prairie ! Donc évidemment, cette nuit-là, les Kiowas ont fait fuir tout le troupeau. Ils sont tous partis. Yeehaaaa ! Z'ont piétiné les chariots, les ont réduits en miettes, les bêtes se sont empêtrées dans les cordages et se sont blessées sur les piquets qui volaient dans tous les sens, et les Kiowas qui les poursuivaient en hurlant et en beuglant. (Il fit une pause et scruta le feu d'un regard lugubre.) Oh, mais on s'est pas laissé démonter. On a fait sonner le clairon, on a sauté en selle et on les a pourchassés. Le soleil se levait, il commençait à faire jour. On a trouvé des Kiowas ici et là, en groupe, qui essayaient de convoyer nos chevaux, et on les a descendus. Ils avaient des arcs et des flèches. On avait des pistolets et des mousquets. On a rassemblé les animaux et on les a lancés sur le campement de ces foutus Kiowas. À la nuit tombée, on avait récupéré la plupart de nos mules et de nos chevaux, et on avait tué plus de trente Kiowas, sans parler de leur campement qu'on avait proprement saccagé. (Il lui adressa un sourire triomphal.) Plutôt pas mal, comme boulot, hein ? Compagnie C, premier régiment des Dragoons !

Il se tut, sourire aux lèvres, comme s'il attendait des applaudissements, pareil à un jeune élève après sa récitation.

— Comme c'est intéressant, dit Mary Bee.

Elle alla s'étendre sur son couchage près du chariot. Elle fit son lit et dormit, combien de temps, elle n'en savait rien, mais elle fut réveillée par un hurlement.

— Whooooee !

Elle tournait le dos au feu et pivota brusquement pour apercevoir un spectacle stupéfiant. L'alcool, pensa-t-elle, avait un effet différent sur chaque homme. Briggs avait alimenté le feu et se dressait juste à côté – il dansait. George Briggs, entre toute chose, entre tous, George Briggs dansait. Et contrairement à sa récitation sur les prouesses des Dragoons, cette performance n'était destinée qu'à son propre

amusement. C'était une sorte de gigue, de quadrille, et il y mettait toute son énergie, sans lésiner. Il frappait de ses bottes, tapait dans ses mains, agitait ses bras comme des ailes autour de lui et, sans cesser de danser, entonna les paroles de *Weevily Wheat* d'une voix forte et fervente.

Garde ton avoine pleine d'charançons
Et ton orge, j'en veux pas non plus
Prends du temps et de la farine
Prépare un gâteau pour Charley.

Plus haut est le cerisier,
Plus mûres seront les cerises,
Plus tôt tu feras la cour
Et plus vite la fille t'épousera.

Charley, c'est un type gentil,
Ô Charley, c'est un dandy,
À chaque fois qu'y vient en ville
Y porte des bonbons aux filles.

Mary Bee se retourna. Les femmes étaient réveillées. Elles étaient étendues sur le flanc, sous le chariot, et observaient le danseur. À la lueur des flammes, leurs yeux brillaient.

Le printemps envoyait des rafales de vent qui fouettaient les visages et arrachaient les chapeaux mous des têtes.

Le printemps précipitait les nuages ou les laissait paître comme des moutons dans le ciel bleu et neuf.

Le printemps abattait de sombres voiles de pluie à l'horizon ou lâchait de violentes averses qui aplatissaient les oreilles des mules.

Le printemps maudissait les plaines de son tonnerre et de ses éclairs, ou les bénissait d'heures ensoleillées si douces que le cœur chantait ses louanges.

La neige fondait. Le chariot gris roulait vers l'est à travers les flaques qui projetaient maintes éclaboussures. Briggs pressait l'attelage.

Un jour, en fin d'après-midi, ils aperçurent à deux ou trois kilomètres au sud un convoi de migrants lancé en direction de l'ouest, un petit convoi de six chariots tirés par des bœufs ainsi qu'un troupeau d'environ cinquante têtes. Ils observèrent le convoi qui entreprenait de former un cercle pour passer la nuit, et Mary Bee eut une idée. Elle pourrait seller sa jument, chevaucher jusqu'au convoi et demander la permission de camper auprès des migrants. Cela serait peut-être bénéfique pour les femmes, pensait-elle, de passer quelques heures en compagnie de femmes normales, qui les traiteraient avec

compassion, cela pourrait avoir un effet sain et salubre. Briggs refusa. Pour commencer, il n'avait aucune envie de côtoyer ces satanés pionniers, et ensuite leurs quatre femmes ne seraient jamais les bienvenues. Mary Bee voulut savoir pourquoi, au nom du ciel. Parce que, répondit-il. Parce que les maris refuseraient catégoriquement que leurs épouses voient ce que risquaient les femmes des ploucs qui s'installaient là-bas, des fois qu'elles comprennent qu'elles pouvaient devenir folles. Mary Bee se contrefichait de ce que diraient les maris, déclara-t-elle. S'ils voyaient de tels exemples, ils prendraient sans doute mieux soin de leurs épouses, ne les considéreraient pas comme leurs esclaves ni comme leurs poulinières. Son discours terminé, elle sella aussitôt Dorothy et s'élança vers le convoi. Elle se retourna une fois et vit que Briggs avait redémarré le chariot. Ce n'était pas un homme disposé à attendre ni la marée, ni le temps, ni les femmes aux langues de vipère.

Les chariots tirés par des bœufs étaient désormais disposés en cercle, le bétail patientait au centre et un homme chevauchait à sa rencontre. Ils se présentèrent et, comme le voulait la coutume dans l'Ouest, ils échangèrent quelques informations. Il s'appelait Henry Trowbridge et il avait été élu responsable du convoi par ce groupe de familles congrégationalistes du Massachusetts. À l'exception de leurs articles ménagers, ils s'étaient équipés à Kanesville, où ils avaient traversé le Big Muddy – "le grand borbier", le fleuve Missouri. Ils étaient seize adultes, douze enfants et deux bébés. Ils avaient passé le fleuve vingt-cinq jours plus tôt. Le climat s'était montré clément et, béni soit le Seigneur, ils n'avaient pas connu de maladies et n'avaient pas croisé d'Indiens. Henry Trowbridge avait enlevé son chapeau et Mary Bee lui dit que c'était un plaisir de discuter à nouveau avec un gentleman. Ils n'étaient que six, dans son convoi, dit-elle, cinq femmes, dont elle-même, et un homme. Ils voyageaient à bord d'un fourgon et ils étaient partis onze jours plus tôt des environs de Loup, une ville au nord-ouest du Territoire. Ils avaient survécu à une terrible tempête de glace mais ils n'avaient aperçu aucun Indien. Ils avaient trouvé du petit gibier en grande quantité. Elle était venue à eux sous le coup de l'impulsion, lui dit-elle, en pensant qu'il leur serait mutuellement agréable de camper ensemble pour la nuit. Avait-il quelque chose à y redire ?

Il sourit.

— Non, absolument pas, madame. Ce serait un privilège pour nous.

— Mais je dois vous dire une chose. Les quatre autres femmes ont perdu la tête.

Il la dévisagea.

— Perdu la tête ?

— Oui, je suis désolée. Il n'y a pas d'asile dans le Territoire.

M. Briggs et moi-même allons les confier à une paroisse méthodiste dans l'Iowa. De là, elles seront escortées jusque dans leurs familles.

Trowbridge recoiffa son chapeau et en tira le bord si bas que son visage en fut à moitié dissimulé.

— Je pensais que ce serait bénéfique pour elles de se mêler aux femmes de votre convoi, continua Mary Bee.

— Avec les femmes saines d'esprit.

— Oui.

Elle se pencha pour l'observer sous le bord de son chapeau et essayer de capter son regard.

— Cela change-t-il votre position, monsieur Trowbridge ?

Il croisa son regard et la considéra avec honnêteté.

— Mademoiselle Cuddy, j'ai bien peur que oui. Il faut du moins que j'aille en parler aux hommes de mon convoi, aux maris. M'accordez-vous quelques minutes pour que j'y aille ?

— Bien entendu.

— Merci. (Il fit tourner son cheval, puis le tourna à nouveau.) Sont-elles inoffensives ?

Elle ne répondit pas tout de suite.

— Ce sont des épouses et des mères de famille.

Le visage de l'homme s'empourpra soudain.

— Je regrette d'avoir posé cette question. Je vous prie de m'excuser.

Il fit pivoter son cheval une fois encore et s'éloigna en direction de son convoi.

Mary Bee mit pied à terre et laissa brouter sa jument. Soudain, un garçon et une fille, frère et sœur à en croire leur ressemblance, s'aventurèrent devant les chariots pour observer l'inconnue. Ils furent suivis par deux autres enfants, puis cinq, et encore trois. Certains marchaient d'un pas méfiant, d'autres sautillaient, d'autres encore se mirent à courir. Une dame coiffée d'un chapeau en fourrure de lapin qui apparaissait comme par magie au milieu de la plaine était un objet de curiosité ahurissant, et elle fut bientôt entourée par des garçons et des filles, grands ou petits, bruns ou blonds, turbulents ou timides, une douzaine, et tous, Mary Bee incluse, papotant à toute vitesse et échangeant les plus incroyables énormités. Ils lui racontèrent comment ils avaient traversé un fleuve à gué et comment ils avaient tous manqué "se noyader". Elle leur raconta la tempête de glace. Ils lui racontèrent comme il était épuisant de convoier le bétail derrière les chariots toute la journée, ce qui était leur tâche assignée, et comme leur voyage était dangereux – ils avaient vu des centaines de Peaux-Rouges sauvages tapis autour d'eux. Elle leur raconta comment elle avait tué un crotale d'une balle dans la tête dans sa salle de classe. Ils écarquillèrent les yeux. Dans sa classe ? Oui, avoua-t-elle, elle avait

été institutrice par le passé. Oh, dirent-ils, quel dommage, mais eux, ils avaient arrêté l'école pour de bon, ils n'iraient plus jamais, jamais à l'école. Mary Bee se permit de les contredire. Dès que leurs parents s'installeraient quelque part, l'une des premières choses qu'ils construiraient serait une école et ils engageraient une institutrice. À propos, les taquina-t-elle, ils avaient fait trop longtemps l'école buissonnière et c'était l'occasion idéale de faire classe. Pourquoi ne leur ferait-elle pas réciter tout de suite, à l'instant même, leurs tables de multiplication ? Ils grognèrent. Très bien, que pensaient-ils d'une petite dictée ? Ils firent semblant d'avoir mal au ventre. Très bien, alors, que diraient-ils d'une petite partie de "Fais passer la chaussure" ? Hourra ! s'écrièrent-ils.

L'aîné avait neuf ou dix ans, le plus jeune en avait quatre ou cinq. Mary Bee les fit asseoir en tailleur dans l'herbe, en cercle côte à côte, et demanda à chacun de retirer une botte ou une chaussure. Certains ne connaissaient pas le jeu. En tournant autour d'eux, l'institutrice leur expliqua les règles. Quelqu'un entonnerait une comptine. À chaque syllabe, tous les enfants devaient frapper la chaussure ou la botte sur le sol devant eux. À la dernière syllabe, la chaussure ou la botte devait être passée à la personne assise à leur gauche. Et ainsi de suite, les chaussures et les bottes devaient circuler dans le cercle. Dès qu'une chaussure ou une botte revenait à son propriétaire, le jeu était terminé, l'enfant avait gagné et recevait une récompense. Tout le monde avait compris ? Très bien, attention, prêts ? Qui voulait chanter en premier ?

Ce fut un garçon costaud au visage crasseux.

— Et un, et deux, zickasi zam, déclama-t-il tandis que l'on frappait les bottes et les chaussures dans l'herbe. Ail, vinaigre et cornichons/Bouc, chèvres et petits cochons/Bim, bam, boum !

Et lorsqu'il cria "Boum", les bottes et les chaussures furent passées et attrapées par le voisin, et quelqu'un d'autre se lança dans une chansonnette, une fillette dont le nez coulait.

— Mimi, mamie, micky Ann/Fifi, fafi, Nicholas John/Kiri, kari, la cavalerie/Sinki, sanki, pam/C'est toi le chat !

Plusieurs enfants passèrent leur chaussure vers la droite au lieu de la gauche, s'emmêlant les bras, et tous les autres s'écroulèrent de rire. Ils avaient chacun leur répertoire de comptines et les volontaires ne manquaient donc pas.

— C'est Peter Mutrimy Tram, chantonna une fillette à couettes. Il apporte toujours de l'eau/Et quand il attrape les veaux/Il les jette dans un tonneau/Certains ne sont pas très beaux/Cric crac croc dans un bateau/Trois oies blanches s'envolent là-haut/Un deux trois, c'est toi qui y es !

Deux garçons se lancèrent à tue-tête :

— Lilali, lilila, lilali, deux filles/Lilali, lilila, lilali, vanille/Le dictionnaire sur le ferry/Pan, pan, pan, trois coups de fusil/Mille huit cent cinquante et un !

— Mademoiselle Cuddy !

Henry Trowbridge revenait sur son cheval. Elle interrompit le jeu en claquant dans ses mains et en expliquant qu'elle devait aller discuter avec M. Trowbridge, mais ils reprendraient leur jeu et désigneraient un vainqueur un autre jour, la prochaine fois que leurs routes se croiseraient sur la plaine.

— Mince, dit le garçon au visage crasseux. On se reverra jamais.

— Nous ne nous reverrons jamais, le corrigea-t-elle. Mais bien sûr que si, nous nous reverrons. Le monde est petit, leur promit-elle. Mais avant tout, n'oubliez jamais : soyez de bons enfants, obéissez à vos parents, récitez vos prières, faites vos devoirs, ne faites pas de cauchemars, soyez gentils avec vos institutrices, lavez-vous bien derrière les oreilles et Joyeux Noël en avance !

Deux fillettes l'étreignirent et ils renfilèrent tous leur chaussure ou leur botte avant de s'éloigner d'un pas traînant vers les chariots. Mary Bee détesta se séparer ainsi des enfants, les laisser partir vers leur avenir. Comment s'en sortiraient-ils ? Quel destin les attendait dans l'Ouest ? Elle les recommanda à l'amour de Dieu et à sa grâce.

Elle s'approcha de Trowbridge et n'eut qu'à voir son visage pour connaître sa réponse.

— C'est non, n'est-ce pas ?

Il retira son chapeau une fois encore.

Il acquiesça.

Elle lui tourna le dos, s'approcha de Dorothy et se mit en selle. L'après-midi avait passé et le crépuscule tombait. Les volutes de fumée s'élevaient entre les chariots tandis que les femmes préparaient le souper pour leur famille. Elle chevaucha vers Trowbridge, les yeux embués de larmes.

— Je suis bien plus que gêné, dit-il simplement. J'ai honte.

— Je suis naïve. Je ne m'étais pas rendu compte à quel point nous pouvons nous montrer cruels envers nos semblables.

— “Je vous donne un commandement nouveau : Aimez-vous les uns les autres”, cita-t-il.

Elle acquiesça devant une telle ironie et battit des paupières pour contenir ses larmes. Trowbridge lui rappelait Alfred Dowd. Un homme instruit dans la force de l'âge, cheveux blancs et arborant une barbe triangulaire bien entretenue, blanche elle aussi.

— Je prends votre parti, croyez-moi, lui assura-t-il. Mais envisagez la situation du point de vue des maris, je vous prie. La cruauté n'est pas volontaire. Ils veulent seulement protéger leurs femmes. Comme je vous le disais, voilà plus de trois semaines que nous sommes partis de

Kanesville et tout se passe parfaitement bien. Nos épouses chantent à l'ouvrage. Leur présenter ces pauvres femmes démentes – leurs propres sœurs, presque – et leur donner un aperçu de ce qu'elles pourraient devenir, leur montrer la preuve de la rigueur de l'existence qui les attend, voilà qui serait véritablement cruel. Cela jetterait un froid sur ce convoi. Ne le voyez-vous donc pas, mademoiselle Cuddy ?

— J'imagine que si.

Trowbridge s'en réjouit.

— Mais tout n'est pas perdu. J'ai l'autorisation de vous proposer toutes les provisions dont vous auriez besoin. Nous en avons bien assez.

Mary Bee, elle, ne fut aucunement réjouie. Son offre eut l'effet inverse et elle eut beau cligner des paupières, cette fois-ci les larmes ne purent être contenues.

— Non ! s'écria-t-elle. Dites-leur que non ! Nous ne voulons pas de nourriture ! Tout ce que nous voulons, c'est un peu de bonté humaine !

Elle tira sur ses rênes et lança son cheval au trot, laissant Trowbridge en plan.

Il lui fallut une demi-heure pour retrouver son convoi. Briggs avait continué à avancer presque jusqu'à la tombée de la nuit. Il s'était contenté d'attacher les animaux. Il n'y avait pas de feu de camp, les femmes, pauvres créatures, étaient encore ligotées dans le chariot. Il était adossé au véhicule et admirait le coucher de soleil en fredonnant un air – *Money Musk*, crut-elle reconnaître. Si elle avait été un homme, Mary Bee l'aurait envoyé au diable et lui aurait fait ses adieux sur-le-champ. Mais le pire de tout, c'était qu'il avait eu raison au sujet du convoi de migrants, et qu'elle avait eu tort. Il lui semblait qu'il commençait à avoir bien plus souvent raison qu'un homme y était autorisé.

CONSTANCE, le bébé aux grands yeux bleus, âgée de quatre mois, celle qui riait si souvent et qu'ils aimaient tant, tomba malade un matin et refusa de téter.

Les petits garçons, Clinton et Denton, de trois et deux ans, se portaient bien.

À mesure qu'avancait la journée, l'état de Connie empirait. Elle pleurait. Elle s'agitait et gigotait dans le grand lit ou dans les bras de sa mère qui la promenait. Son cou se mit à enfler. Elle fut prise de quintes de toux sèche. Ses paupières rougirent. Sa respiration était sifflante et, lorsque vint le soir, elle n'arrivait presque plus à inspirer ; lorsqu'elle expirait, son haleine était chargée. Puis elle fut prise d'une fièvre brûlante. Ils n'avaient aucun médicament efficace. Arabella

plaçait des compresses froides sur son front et des cataplasmes de lait sur son cou enflé, mais aucun de ces remèdes n'eut le moindre effet. Garn la promena dans ses bras, puis il langea Clinton et Denton tandis qu'Arabella préparait le souper. Après le repas, il l'obligea à aller aux toilettes et, à son retour, il avait pris sa décision. Il lui tendit le bébé.

— Belle, dit-il. J'veais chercher le Dr Jessup.

Elle fit non de la tête.

— Si j'y vais pas, elle risque de mourir ! s'écria Garn. C'est p't-être même déjà trop tard !

Elle hocha la tête. Elle avait été très silencieuse ces derniers temps, sans qu'il sût pourquoi, et elle s'affairait autour des enfants bien plus qu'à la normale, pareille à une mère poule autour d'une couvée trop nombreuse. Garn la regarda et afficha une expression triste, semblant sur le point de pleurer comme un bébé. Soudain, il se précipita vers elle, posa Connie sur le lit et passa les bras autour du cou de sa femme pour l'étreindre avec force.

— Belle, faut qu'j'y aille, dit-il. J'ai peur, chérie. J'ai peur.

Il la lâcha, s'habilla, l'enlaça une fois encore et l'embrassa.

— T'inquiète pas, dit-il. J'connais le chemin et j'resterai sur les hauteurs, là où y a pas trop de neige. J'serai de retour d'ici deux ou trois heures si le docteur est chez lui. Prions pour qu'il y soit.

Il l'embrassa à nouveau, puis il disparut.

Garn Sours avait vingt et un ans.

Arabella Sours en avait dix-neuf.

Il avait une douzaine de kilomètres à parcourir. Heureusement pour lui, ils avaient connu un dégel pendant trois jours, mais Garn aurait tenté sa chance quelles que fussent les conditions. Il était prêt à chevaucher jusqu'à Tombouctou pour Belle et les enfants. La nuit était noire, sans lune, la température retombait et le vent, il le devinait au sifflement dans ses oreilles, s'apprêtait à faire rage. Il resta sur les hauteurs, évita les ravins où la neige s'était amoncelée. S'il s'aventurait dedans, un troupeau de vaches tout entier pouvait disparaître sans laisser la moindre trace jusqu'au printemps, alors que dire d'un cavalier solitaire. Sa monture et lui s'élancèrent dans la nuit étoilée, évoluant parfois dans la neige jusqu'au flanc de l'animal et, après une longue course, Garn fit une halte pour que son cheval se repose, tendit la jambe gauche et sentit son cœur battre à tout rompre. C'était un vieux cheval, mais un fidèle compagnon, toujours vaillant. Il chevaucha jusqu'après minuit, estima-t-il, et bientôt, il aperçut au sud une étoile scintillant très bas et qui devait être une lanterne. Le Dr Jessup avait depuis longtemps installé un grand pilier et une corde à laquelle il attachait une lanterne chaque nuit d'hiver pour le guider sur le chemin du retour. Le cœur de Garn explosa de soulagement. Il lança son cheval au galop sur les cinq cents derniers mètres,

s'imaginant être un Dragon de la cavalerie américaine à la poursuite d'Indiens.

Jessup venait tout juste de mettre au monde un bébé à quinze kilomètres à l'ouest et il était éreinté, dit-il, mais quand Garn lui expliqua la situation avec Connie, il remit ses bottes, un épais manteau et un chapeau en fourrure de blaireau agrémenté d'oreilles. À l'écurie, il sella un cheval frais et dispos auquel il fixa sa sacoche. Puis il but une longue gorgée de whiskey, glissa la bouteille dans la poche de son manteau, monta en selle avec un grognement, et ils reprirent la route vers le nord. Au bout de deux kilomètres, il tendit ses rênes à Garn et lui demanda de diriger sa monture tandis qu'il somnait dans un profond sommeil.

Le Dr Jessup était une bénédiction. Il répondait à tous les appels. Il n'avait pas de formation médicale, il le disait lui-même, et il était sans doute un peu en retard sur le sujet des maladies contagieuses, il le disait également lui-même lorsqu'il était ivre, mais il avait un don inné pour soigner les fractures, les infections gangréneuses, les blessures par balle et par flèche, ainsi que pour les accouchements. Il avait mis Clinton au monde. Denton et Constance étaient arrivés trop vite. Et c'était un chirurgien du tonnerre. Par une nuit noire, après que le toit d'une maison en terre s'était effondré, il avait réussi à soigner une rupture de l'appendice sur un chariot, en plein air, à la lueur d'allumettes tenues tout près de l'abdomen. Et pour finir, il pratiquait des tarifs raisonnables. Un dollar par consultation plus dix cents par kilomètre parcouru, et si vous n'aviez pas d'argent et que votre dette s'accumulait, il se satisfaisait d'un veau ou de deux porcelets. S'il travaillait d'un pas titubant, tout le monde s'accordait pourtant à dire qu'il valait mieux un docteur ivre qu'un patient mort.

Garn le réveilla d'une secousse lorsqu'ils arrivèrent, attacha les deux chevaux dans l'étable et lui emboîta le pas dans la maison. Jessup examina Connie, désormais inerte sur le lit, les yeux fermés. Belle était effrayante tant elle était pâle et épuisée.

— Elle est morte ? ne put-il s'empêcher de demander.

— Dans le coma, répondit Jessup.

Il examina Clinton et Denton, qui pleuraient et s'agitaient dans le cadre en bois qui leur faisait office de lit. Belle semblait incapable de prononcer le moindre mot.

— Qu'est-ce que c'est, Doc ? demanda Garn à la place de Belle.

— La diphtérie.

Il ouvrit sa sacoche, farfouilla et tendit à Belle une petite enveloppe blanche.

— De la poudre. Si vous le pouvez, madame Sours, donnez-en à tous les trois une pincée dans de l'eau, chaque jour. (Il la regarda droit dans les yeux, comme il aurait regardé un enfant.) Et essayez de

dormir, vous aussi.

Il ferma sa sacoche et remit son chapeau en fourrure de blaireau.

— Garn, venez avec moi.

Ils sortirent de la maison et se rendirent à l'étable creusée dans la terre à quelques mètres dans le ravin. Le vent s'était levé et le froid mordant leur lacérait les joues. Le dégel était terminé. À l'intérieur, le Dr Jessup fixa sa sacoche, but une longue gorgée au goulot de sa bouteille, insista pour que Garn en boive une à son tour. Garn ne connaissait pas le whiskey, aussi toussa-t-il en crachant. Le docteur s'appuya à son cheval comme si ses jambes risquaient de se dérober sous lui.

— Bon sang, dit-il. J'ai vu sept gamins mourir, ce mois-ci. La diphtérie. Si je le pouvais, je me saoulerais et n'émergerais qu'une fois l'été venu.

Garn attendit.

— Cette consultation est gratuite, fiston. On oublie tout. Parce que cette poudre ne vaut pas un pet de lapin. On va perdre le bébé. Et sans doute les deux garçons. Rapidement. Tous les trois. Vous m'entendez ?

Garn l'entendait parfaitement mais ne comprenait pas.

— Très bien, écoutez-moi. Ne retournez pas dans cette maison car vous risqueriez de l'attraper à votre tour, et il ne vaut mieux pas car votre femme va avoir besoin de vous.

Garn resta immobile.

— Votre femme, c'est pour elle que je m'inquiète vraiment. Vous pourrez avoir d'autres enfants. Mais dans les prochains jours, votre épouse va vieillir. Subitement. Alors soyez un bon mari et prenez soin d'elle. Soyez un homme.

Jessup attendit à son tour et, au bout d'une minute, il entendit Garn pleurer. Dans l'obscurité, il s'approcha de lui et passa ses bras autour de ses épaules comme un père. Il grogna :

— Fiston, fiston, vous allez passer un sale quart d'heure. J'aimerais vraiment vous aider à en porter le poids, mais c'est impossible.

Il lâcha le garçon, hocha la tête et dit à voix haute, comme pour lui-même :

— Mon Dieu, mon Dieu, quel endroit infernal pour grandir quand on est une fille.

Puis il détacha son cheval, fit sortir l'animal de l'étable, monta en selle et, sans un autre mot, s'éloigna dans la nuit.

Après s'être ressaisi, Garn retourna à la maison et gratta à la porte pour prévenir Belle qu'il ne pouvait pas entrer, que le Dr Jessup le lui avait dit, et qu'il avait besoin de couvertures. Elle les lui apporta mais, quand il lui demanda des nouvelles de Connie, elle se contenta de refermer la porte. De retour à l'étable, il s'enroula dans les couvertures, s'enfonça dans une balle de foin et essaya de trouver le

sommeil.

Quand il entendit Belle appeler, l'obscurité était encore totale, mais ce devait déjà être le matin. Il se rua vers la porte de l'étable et, quand elle lui tendit Connie, emmaillotée dans la plus belle robe de sa mère, il éclata en sanglots. Belle ne pleurait pas. Elle referma la porte. Il porta le corps minuscule jusqu'à l'étable où il le glissa dans le foin près de lui. Au prochain dégel, il pourrait peut-être creuser une tombe et ils organiseraient des funérailles correctes.

Garn et Arabella Sours, tout juste mariés, lui à dix-huit ans et elle, à seize, étaient venus en chariot dans l'Ouest trois printemps plus tôt avec la famille du jeune homme – son père, sa mère et deux jeunes frères. Ils étaient trop jeunes pour se marier, s'était-on plaint, mais le père de Garn était impatient de partir. Les deux adolescents, profondément amoureux et risquant de dépérir s'ils se voyaient séparés, avaient eu des épousailles hâtives et avaient passé leur nuit de noces à l'arrière d'un chariot au milieu du campement. Arabella abandonnait derrière elle une grande famille chaleureuse et elle avait eu le mal du pays pendant un mois. À Glenwood, les parents de Garn avaient fourni aux jeunes mariés un chariot, du bétail, des provisions ainsi que quelques meubles, puis ils avaient traversé le fleuve Missouri, longé la Platte River comme tous les autres migrants, et ils avaient ensuite pris la direction du nord pour trouver une concession dans le Territoire. Le benjamin de la fratrie, Bert, âgé de treize ans, s'était noyé dans une rivière en crue qu'ils avaient essayé de franchir à gué, et son corps n'avait jamais été repêché. Ils ne trouvèrent pas de concessions voisines, comme Garn et son père l'avaient envisagé, aussi durent-ils acheter des terres à une cinquantaine de kilomètres les uns des autres. Garn et Belle avaient alors bâti un abri et une étable creusés dans la terre, la méthode la plus facile. Ils avaient choisi un ravin orienté à l'est et s'étaient mis à l'œuvre avec des pelles sur le flanc ouest de la paroi. Au bout d'une semaine, ils avaient fait une excavation de quatre mètres de large sur cinq de profondeur dans le versant de la colline. Garn avait fabriqué une porte et une petite fenêtre qu'il avait installées côte à côte, il avait comblé les interstices avec de la terre, puis il avait percé un petit trou vers le haut et y avait fait passer le tuyau du poêle jusqu'au niveau de l'herbe de prairie au-dessus de la maison. C'était une habitation douillette, chaude en hiver et fraîche en été, Belle y avait disposé à sa convenance un lit neuf, une table et deux chaises. Elle était trop jeune pour posséder une malle, aussi cachait-elle ses babioles et son camée rose sous le matelas. Puis ils avaient creusé l'étable à quelques mètres dans le ravin, Garn avait poli la vitre de leur fenêtre et installé des toilettes extérieures, il avait embauché un homme qui possédait un bœuf et une charrue, il avait acheté des semences et en un mois, M. et Mme Sours étaient

propriétaires fonciers, fermiers, et heureux comme des poissons dans l'eau. Au bout de quatre mois, elle était enceinte de quatre mois et son ventre s'était déjà arrondi. Garn redressait les épaules sous tant de nouvelles responsabilités et ils s'effondraient dans leur lit chaque soir, morts de fatigue.

Ce jour-là, tandis que Garn effectuait ses tâches quotidiennes, il était souvent préoccupé et, lorsqu'il ne l'était pas, il faisait les cent pas devant la maison, impuissant, ou collait son nez à la fenêtre pour regarder à l'intérieur. Il ne comprenait pas Belle. Elle avait tiré la boîte en bois près de son lit et, assise sur le matelas, elle scrutait ses petits garçons. Elle ne les promenait pas dans ses bras, n'essayait pas de leur faire boire la poudre. Elle ne pleurait même pas. C'était comme si elle avait baissé les bras, comme si elle savait qu'ils étaient en train de mourir, qu'elle avait enfermé son chagrin et son instinct maternel au plus profond d'elle-même, qu'elle ne pouvait pas – ou ne voulait pas – les exprimer. Le cœur de Garn se serrait en pensant à elle. Et la vue de sa femme lui faisait honte. Il l'avait épousée bien trop jeune, il l'avait emmenée dans des contrées trop sauvages, il ne lui avait donné qu'un trou dans la terre pour vivre. Quel endroit infernal, avait dit Jessup, pour grandir quand on est une fille. Oh, c'était lui, Garn, qui était fautif. Mais comment aurait-il pu deviner à quel point elle devrait travailler dur, ici ? Comment aurait-il pu deviner qu'elle aurait trois bébés en trois ans ? Comment aurait-il pu deviner qu'Arabella Sours, la plus belle femme qu'il ait jamais vue, finirait parfois par paraître aussi vieille que sa propre mère ?

Vers midi, il frappa à la porte et dit qu'il avait faim. Elle lui apporta des galettes de maïs froides.

Plus tard, il retira son nez de la fenêtre et frappa à nouveau à la porte. Elle lui ouvrit.

— Comment ils vont, chérie ?

Elle le dévisagea comme si elle le voyait pour la première fois.

— Belle, j'veux savoir ! s'écria-t-il. J'suis leur père ! Comment ils vont ?

Elle resta immobile.

— Belle, qu'est-ce qui cloche chez toi ?

Quand elle referma la porte, Garn éclata en sanglots et marcha en cercle sans cesser de pleurer.

La nuit arriva, plus froide que jamais, et la neige se mit à tomber. Il était dans l'étable quand il l'entendit appeler. Il courut à la maison et elle lui tendit un autre bébé, emmaillotté cette fois-ci dans un sac de nourriture, et elle referma aussitôt la porte. Il porta son fils à l'étable, défit le sac pour voir qui s'y trouvait, et gratta une allumette. C'était Denton, le cadet. Ses cheveux étaient naturellement bouclés et blonds, comme ceux de sa mère. Garn sanglota si violemment que ses pleurs

lui transpercèrent la poitrine. Il enfouit le garçon dans le foin près de la fillette, Connie.

Cette nuit-là, il ne parvint pas à dormir, étendu si près de sa propre chair, de son propre sang, près de son petit garçon et de sa fille. Belle était assez croyante, du moins lisait-elle souvent la Bible, ou le faisait-elle depuis peu, mais Garn ne l'était pas. Il croyait, il avait la foi, mais il ne réfléchissait pas vraiment à la religion. Il pria néanmoins.

— Ô, Seigneur, demanda-t-il, pourquoi tuer ces enfants ? Pourquoi avoir coupé la langue de ma chère épouse ? On est des gens bien. On a suivi Tes enseignements. On a fait des récoltes sur ces terres, là où personne en avait encore jamais fait. On s'est multipliés, Belle et moi. On a bâti une Église en Ton nom. Mais Te voici courroucé sans qu'on sache pourquoi. Épargne Clinton, je T'en supplie. Y nous reste plus que lui. Et épargne ma femme, je T'en supplie. Je l'aime comme c'est pas permis. Je T'en prie, Seigneur, laisse-nous un enfant et rends-moi ma femme. Merci. Amen.

Il ne parvint pas à dormir. Il resta étendu à frissonner de froid jusqu'aux environs de minuit, lorsque quelque chose le poussa à se lever, à rejeter ses couvertures et à courir d'un pas maladroit dans la neige jusqu'à la maison. Une faible lumière brillait à la fenêtre, du givre s'était déposé sur la vitre, mais il y colla son nez et ses mains nues jusqu'à ce que la couche ait suffisamment fondu et qu'il puisse voir. La lumière provenait de la flamme d'une bougie sur la table. Belle était assise sur une chaise. Un petit paquet était posé sur le lit et Garn sut au plus profond de lui-même qu'il s'agissait de Clinton. Garn ne put supporter d'attendre davantage. Il ouvrit la porte et entra, au diable la diphtérie.

Il s'agissait bien de Clinton, mort. Mais ce fut la vue de son épouse, Arabella Sours, qui lui brisa le cœur. Elle était assise le dos raide sur la chaise, incapable de bouger les bras et les jambes, comme une vieille femme faite de bois ou de pierre. Au creux de son bras, elle tenait une poupée. C'était la poupée qu'Arabella avait apportée avec elle de l'Ohio. Elle la gardait sous le matelas et il était persuadé qu'elle en avait oublié l'existence. Il se souvint de leur départ au petit matin, trois printemps plus tôt, sa mère et son père à l'avant du chariot, ses frères, Belle et lui à l'arrière et sur la route, la grande famille de Belle qui les regardait partir, agitant la main et criant au revoir. Et Belle, jeune mariée de seize ans, qui agitant la main et criait au revoir en retour jusqu'à ce qu'ils aient disparu de leur champ de vision. Le souvenir lui tira une fois encore des larmes, bien qu'il eût déjà pleuré toutes les larmes de son corps. Il s'approcha de sa femme, s'agenouilla devant elle, posa sa tête sur ses genoux dans l'espoir qu'elle le réconforte. Elle n'en fit rien et il leva soudain les yeux. Elle serrait sa poupée et agitant l'autre bras.

— Au revoir, s'écria-t-elle. Au revoir !

UN matin, le Cerveau refusa le harnais.

Ils avaient pris leur petit déjeuner, le feu était éteint, les couchages rangés sur le toit, les femmes dans le chariot et ils étaient prêts à partir, mais le Cerveau ne put tolérer le harnais. Il mangeait mal, avait remarqué Briggs, et il ne fournissait pas sa part de besogne, ces derniers temps. Voilà qu'il avançait en grinçant des dents, que de longs filets de bave lui coulaient de la bouche et qu'il manifestait tous les signes d'une intense souffrance. Il tendait également les pattes avant et s'étirait comme un chat en secouant la tête.

D'après Briggs, l'animal asticotait.

Mary Bee demanda ce qu'il voulait dire par "asticoter".

Il répondit qu'elle devait bien le savoir. Ne soignait-elle pas elle-même son bétail ?

Non, elle ne s'en chargeait pas. C'était un voisin, Charley Linens, qui auscultait ses bêtes. Que voulait donc dire "asticoter" ?

Quand les bêtes avaient des vers intestinaux.

Oh, dit-elle. Et que pouvaient-ils faire ?

Une décoction, dit-il.

Il sortit sa boule de tabac à chiquer Star, la cassa en deux, lui en donna la moitié et lui demanda d'allumer un feu, de plonger le tabac dans deux litres d'eau, de bien mélanger, de faire bouillir le tout, puis de le laisser légèrement tiédir.

Elle s'exécuta et apporta le mélange d'une puanteur horrible jusqu'à Briggs qui s'affairait à entraver l'animal.

Il attacha ses pattes arrière et fit passer la corde jusqu'aux pattes avant, qu'il noua, puis il les ligota toutes les quatre ensemble. Il ordonna à Mary Bee de poser le seau et de se tenir prête à s'agenouiller sur le cou de l'animal lorsque Briggs l'aurait jeté à terre, et vite.

Debout devant la mule, il tira sur la corde. Ses pattes furent entraînées vers l'avant et l'animal perdit l'équilibre. D'un bond, Briggs plaqua sa main sur son épaule droite et poussa, projetant la mule sur le flanc gauche.

— Maintenant ! cria Briggs.

Mary Bee essaya de s'agenouiller sur l'encolure de la mule, exercice difficile car l'animal ruait et agitait les pattes en une vaine tentative pour se relever. Briggs termina rapidement de ligoter les quatre pattes ensemble et Mary Bee put enfin prendre appui sur ses genoux.

— Relevez-vous !

Mary Bee sauta sur ses pieds et Briggs prit aussitôt sa place, puis il souleva la tête de l'animal et lui ouvrit la bouche en lui saisissant les

mâchoires.

— Versez ! cria-t-il.

Elle essaya de verser le contenu du seau. La bête, outrée, fit claquer sa langue, eut un haut-le-cœur et poussa un rugissement digne du Roi de la jungle.

— Versez, nom de Dieu ! cria Briggs.

Elle versa du mieux qu'elle le put. Il fut trempé de décoction, elle fut trempée et la mule en avala environ la moitié. Sur ce, Briggs se jeta en arrière, renversant presque Mary Bee au passage, et défit les liens de la mule qui bondit sur ses pattes et rua en toussant et en brayant.

Ils observèrent le Cerveau.

— Y s'laissera harnacher maintenant, dit Briggs en se collant une chique de tabac Star dans la joue.

Mary Bee était sur le point de vomir.

— C'est affreux, dit-elle, de mettre cet horrible poison dans votre estomac.

Briggs lui répondit par un crachat satisfait.

— J'vous garantis une chose, Cuddy. J'aurai jamais de vers dans le ventre, moi.

CET après-midi-là, tandis qu'il tenait les rênes, il arrêta brusquement le chariot et scruta l'horizon. Elle suivit son regard et fut soudain glacée. Sur une crête, à moins d'un kilomètre au nord, un curieux groupe de cavaliers s'était arrêté. Elle les contempla jusqu'à ce que ses yeux larmoient. Elle compta huit hommes, des Indiens. Certains chevauchaient des mustangs tachetés, certains sur des selles, d'autres à cru sur une couverture.

— De quelle tribu sont-ils ? demanda-t-elle dans un souffle, comme s'ils risquaient de l'entendre.

— Des Pawnees, sans doute. P'têt quelques Otoes.

Ils formaient un groupe hétéroclite. Elle repéra plusieurs uniformes bleus, des casquettes et des fusils.

— Ils ont dû tuer des gars de la cavalerie, à un moment ou à un autre, constata Briggs.

Il claqua la langue pour faire avancer les mules, et le chariot repartit vers l'est. Sur la crête, les cavaliers lancèrent leurs chevaux dans la même direction. Derrière l'attelage de mules, l'homme et la femme entendirent s'élever une note puissante.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle.

— Un clairon.

Briggs arrêta à nouveau les mules. Les cavaliers arrêtaient leurs montures et attendirent.

— Que veulent-ils ? chuchota Mary Bee.

— Ce qu'on a. Le problème, c'est qu'y savent pas ce qu'on transporte. Ils ont encore jamais vu un fourgon comme le nôtre. Y pourrait contenir des provisions, des soldats, n'importe quoi. (Il réfléchit.) Levez-vous.

Elle se leva et il l'imita. Du coffre sous leur siège, il sortit le fusil de Mary Bee et des cartouches qu'il lui tendit. Ils se rassirent. Le chariot repartit. Les Indiens avancèrent en même temps sur la crête, conservant une distance raisonnable sans se laisser devancer. Briggs tira sur les rênes. Les Indiens firent de même.

— Y nous lâcheront pas, dit Briggs. J'ai compté quatre fusils. Si y pensent qu'on en vaut la peine et si y descendent de là, on est morts.

Le clairon retentit à nouveau. Mary Bee en eut la chair de poule. Les Indiens, voilà ce qu'elle avait craint par-dessus tout.

— Très bien, décréta Briggs, j'veais essayer de les acheter.

Il sauta à terre, fouilla dans son manteau en cuir et lui tendit son lourd Colt.

— Si y rappellent, vous amusez pas avec le fusil. Allez dans le chariot aussi vite que possible et abattez les femmes. Une balle dans la tête. Et puis tirez-vous-en une dans la vôtre.

Avant même qu'elle ait eu le temps de protester, il avait contourné le chariot. Avant même qu'elle ait eu le temps de l'en empêcher, il avait détaché Dorothy, l'avait dirigée face aux Indiens, avait lâché sa bride et lui avait asséné une claque sur la croupe. En bonne jument obéissante qu'elle était, elle avait galopé vers les Indiens.

Une main sur la bouche pour s'empêcher de crier, serrant le pistolet de l'autre, Mary Bee la regarda s'éloigner, regarda un cavalier venir à la rencontre de sa chère Dorothy et l'attraper par la bride, puis repartir au galop sur la crête avec elle. Lorsqu'elle fut entourée des cavaliers et de leurs montures excitées, deux ou trois coups de fusil furent tirés en l'air, en guise de remerciement, et le groupe s'élança au trot, disparaissant derrière la crête.

Briggs remonta sur le siège, rangea le fusil et le revolver, reprit les rênes et mit le chariot en branle. Il fallut au moins deux kilomètres pour que Mary Bee se sente enfin la force de parler.

— J'adorais ma jument.

Briggs garda le silence.

Au bout de deux autres kilomètres, elle reprit la parole.

— Oh, si seulement j'avais fait la même chose à votre cheval. Quand vous étiez vous-même assis dessus, une corde autour du cou.

Elle parvint à lui demander :

— Que vont-ils en faire ?

Il haussa les épaules.

— Une belle jument bien grasse comme elle ? J'imagine qu'y vont

la manger.

ELLE tenait dans sa tête le compte des jours écoulés. Quand ils se réveillèrent au matin du dix-neuvième jour, il bruinait et Arabella Sours avait disparu. Au cours de la nuit, elle avait réussi d'une manière ou d'une autre à défaire les liens qui attachaient son poignet à la roue du chariot. Sa poupée en chiffon avait disparu, elle aussi.

C'était impossible, dit Mary Bee, cette femme n'avait pas fait le moindre pas toute seule depuis qu'on l'avait portée jusque dans le chariot.

Briggs dit que c'était sans doute une sacrée perte de temps, mais qu'il allait partir à sa recherche. Il demanda à Mary Bee de nourrir les femmes, de charger le chariot et de laisser brouter les mules en liberté. Il sella son cheval disgracieux et chevaucha en cercles jusqu'à repérer les empreintes de la femme. Il les suivit en direction du sud.

L'herbe était humide et ses empreintes étaient profondes. Plutôt que de partir en ligne droite, elle avait erré dans l'obscurité comme une enfant, ce qu'elle était vraiment, cette petite garce, et elle lui faisait perdre son temps, elle ralentissait le convoi. Elle avait tout de même parcouru un long trajet. Il avait dû chevaucher environ trois kilomètres depuis le chariot, lui semblait-il, quand ses empreintes de pas disparurent pour laisser place à des empreintes de sabots qui tournaient vers le sud. Quelqu'un lui avait proposé de la prendre en croupe. Elle était montée à cheval avec quelqu'un. Encore deux kilomètres et il les aperçut à travers la bruine. Il continua son chemin et les rattrapa. Ils s'arrêtèrent et se tournèrent vers lui.

Le cheval était un hongre noir et blanc aux côtes saillantes. L'homme sur la selle avait une trentaine d'années, il était petit et arborait une chevelure grasse, une chemise en daim et des bottes mexicaines qui lui montaient jusqu'aux cuisses. Derrière lui, un bras autour de l'homme et sa poupée dans l'autre main, se trouvait Arabella Sours.

— Bonjour, dit Briggs.

— Bonjour, dit l'homme.

— Tu viens d'où, l'ami ?

— J'arrive d'un convoi de transport au sud.

— Un grand convoi ?

— Un peu, ouais. Trente chariots, six attelages. Parti de Falls City y a deux semaines et en route pour Salt Lake.

— T'es chasseur ?

— C'est ça. Je cherche de la viande. Z'en avez vu dans les parages ? On mange un sacré paquet de viande.

Briggs acquiesça. Le transporteur portait un fusil dans un étui à sa

selle. Lorsqu'il reprit la parole, Briggs entrouvrit son manteau en cuir.

— Eh ben, moi, je cherche cette jeune femme. Elle s'est perdue.

— Elle est plus perdue, répliqua le transporteur.

— Ben, c'est que j'ai un fourgon un peu plus loin. On est partis de Loup y a trois semaines de ça, on va vers le fleuve. J'trimballe quatre femmes démentes jusque dans l'Iowa, vers une église où y les ramèneront chez elles, dans l'Est. Cette jeune femme, elle en fait partie. Elle s'appelle Sours. Elle est mariée et elle avait trois mômes. Y sont tous tombés malades et y sont morts de la diphtérie l'un après l'autre, elle a perdu la tête. Elle s'est échappée la nuit dernière. J'suis son ami.

— Moi aussi, dit le transporteur. Et elle s'fera un tas d'autres amis quand j'la ramènerai au convoi.

Briggs fronça les sourcils.

— J'te le déconseille. Pas dans son état.

Le transporteur sourit.

— Si elle peut écarter les cuisses, on est pas difficiles, nous aut'. (Il fit un geste du pouce derrière lui.) Y a qu'à la laisser choisir elle-même, hein ? (Il tourna légèrement la tête vers sa passagère.) Alors, ma douce – tu préfères aller avec qui, avec lui ou avec moi ?

Arabella Sours posa le menton sur l'épaule du cavalier et dévisagea Briggs.

— Voilà, tu vois, dit le transporteur. Elle en pince déjà pour moi.

Briggs le considéra d'un air calme. L'homme avait un bandeau sur l'œil qui lui donnait un air maléfique, mais Briggs n'éprouvait aucune animosité envers lui. Au contraire, il admirait les transporteurs. Lorsqu'il en avait escorté vers l'ouest avec les Dragoons depuis Fort Kearny, il avait été épaté de voir ce qu'un gars était capable de faire avec un chariot Wilson, trois tonnes de chargement, six attelages de bœufs et un fouet long de cinq mètres terminé par un cracker en peau de daim. Celui-là serait dur à cuire, maintenant qu'il avait la fille. Afin de lui apprendre les bonnes manières, pensa Briggs, il serait peut-être même obligé de tuer ce fils de pute. De son coude, il écarta davantage le pan de son manteau.

— L'ami, dit-il, je la ramène chez elle.

— Ça m'étonnerait. Elle est à moi, maintenant. La loi sur la Prémption, tu connais, je l'ai vue, elle m'appartient.

— Désolé, dit Briggs. Mais va falloir que j'la reprenne.

D'un geste leste du bras, vers le bas, vers le haut, le transporteur sortit son fusil de l'étui et le braqua sur Briggs. Il plissa son œil valide, pour la simple raison que Briggs avait sorti son Navy Colt comme par magie, qu'il l'avait armé et qu'il le braquait à présent sur lui. Ils savaient reconnaître un duel quand ils en voyaient un.

— Bon Dieu de bon Dieu, dit le transporteur.

Les deux hommes réfléchirent.

— Va falloir qu'on se batte pour la femme, proposa le transporteur. Cui qui gagne remporte ce prix, qu'est-ce que t'en dis ?

— J'suis plutôt d'accord, dit Briggs.

— Très bien. Je donne le signal et on lâche nos armes. Qu'est-ce que t'en dis ?

— Quand tu veux.

— Maintenant !

Les hommes baissèrent le bras, mais aucun ne lâcha son arme ; le fusil et le revolver se retrouvèrent dans leur position initiale, braqués sur l'adversaire.

— Bon Dieu de bon Dieu, dit le transporteur.

— Redonne le signal.

— Maintenant !

Les deux hommes lâchèrent leur arme en même temps. Briggs se jeta de son rouan et se dépêtrait de son manteau en cuir quand le transporteur, impatient de se lancer dans le combat, sauta de sa selle et se rua comme un boulet de canon sur lui en poussant un cri et l'envoya au sol. La bagarre était désordonnée. Ils roulaient sous la pluie et dans l'herbe humide comme un chien et un blaireau enfermés dans un tonneau. Ils juraient, crachaient du sang et respiraient avec peine. Ils essayaient de mordre les oreilles, de crever les yeux, de fendre le crâne, de fracturer les os, de casser les dents et la mâchoire de l'adversaire, ou de coller des coups de genoux dans les parties génitales. Briggs enfonça ses doigts si profondément dans les narines de l'homme que ses yeux en sortirent presque de leurs orbites. Mais c'était un transporteur, il était bien plus musclé que Briggs, surtout dans le bras droit, le bras qui fouettait. Ils avaient également dix ans d'écart, et Briggs était encombré par son manteau, tout cela finit par jouer en sa défaveur. Le cœur de Briggs battait comme le tambour d'un régiment de Dragons. Au-dessus de lui, le transporteur parvint enfin à lui emprisonner le cou et il serra, serra encore, et Briggs ne pouvait plus respirer, et il perdait connaissance lorsque soudain, une détonation apocalyptique se fit entendre, comme une explosion de poudre à canon dans une maison en terre, et l'étreinte autour de son cou se relâcha, il prit une profonde inspiration et une matière collante et chaude lui inonda une partie du visage. Il ouvrit un œil et regarda directement dans un autre œil. Immobile. Briggs était étendu sous un cadavre. Il repoussa la chemise en daim et se redressa sur un coude.

La matière qui lui recouvrait le visage était de la cervelle. La tête du transporteur avait explosé.

Arabella Sours se dressait au-dessus d'eux, le Colt dans une main, sa poupée dans l'autre. Elle avait collé le canon du revolver contre la tempe du transporteur, avait appuyé sur la détente et lui avait arraché

la moitié de la tête et du visage, dont la majeure partie maculait désormais Briggs.

Il s'assit, détacha les os et la chair collés à son visage et s'essuya à la manche de son manteau. Il se releva avec difficulté, étourdi, prit une profonde inspiration, puis une deuxième, s'approcha de la femme, tendit la main et elle lui rendit son arme. Il la rengaina à sa ceinture et fit un effort pour lui adresser un sourire. Sa jeunesse, son visage en cœur et ses cheveux blonds faisaient d'elle une jolie femme.

— Madame Sours, dit-il, j'veus en suis très reconnaissant. Merci.

— Au revoir, dit-elle.

Il fouilla dans les vêtements du transporteur, n'y trouva rien de valeur à l'exception d'un couteau Bowie à double tranchant et à la pointe acérée. C'était un miracle que Briggs ne se soit pas retrouvé avec dans le bide. Il accrocha le couteau dans son fourreau à sa ceinture. Puis il fit grimper la femme sur le hongre noir et blanc qui semblait calme, il en prit les rênes et entreprit de guider le cheval et sa cavalière, mais il s'arrêta un instant près du transporteur.

— Espèce d'imbécile de fils de pute, dit-il au cadavre. J't'avais bien dit qu'elle était folle.

À mi-chemin vers le chariot, il se retint de se frapper lui-même : il avait oublié le fusil du transporteur, abandonné dans l'herbe. Ainsi soit-il.

Pour observer aussi loin que possible sur la plaine, Cuddy s'était mise debout sur le siège du conducteur et se protégeait les yeux du soleil matinal. D'après ce qu'il pouvait voir, elle n'avait pas nourri les femmes et n'avait pas non plus chargé le chariot. Quand ils arrivèrent, elle se précipita vers Arabella Sours, l'aida à descendre, puis se jeta au cou de la femme comme s'il s'agissait de sa propre fille.

— Dieu soit loué, Dieu soit loué, dit-elle, puis s'adressant à Briggs : Pourquoi avez-vous mis si longtemps ?

Il mit pied à terre.

— Cuddy, dit-il, z'avez perdu un cheval. En voici un autre.

Elle lâcha la fugueuse et inspecta brièvement le hongre noir et blanc. Elle grimaça.

— Où l'avez-vous trouvé ?

— C'est un gars qui nous l'a donné.

— Je ne vous crois pas. Pourquoi l'aurait-il fait ?

— Parce qu'il est mort. Mme Sours l'a descendu.

— Je ne vous crois pas.



— QUE pouvons-nous faire ?

— Eh ben, faut réparer ça.

Plusieurs clous avaient sauté des planches sur les flancs du chariot. À l'aide du marteau et des clous qu'il avait pris chez elle, il les remplaça en quelques minutes. Elle n'aurait jamais pensé à emporter un marteau et des clous.

— Que faut-il faire ?

— L'attacher et espérer qu'ça tienne.

Ça, c'était un autre jour où il avait découvert une petite fissure dans le brancard de gauche, à l'avant du chariot. S'il venait à se briser, ils n'auraient aucune possibilité d'en fabriquer un nouveau. Avec le couteau Bowie qu'il avait récupéré plus tôt, Briggs coupa une longue bande dans la peau de bison qu'il avait volée sur le site funéraire Winnebago et l'attacha aussi solidement qu'il le put sur le brancard. Mary Bee aurait peut-être pensé à le faire, elle aussi. Ou peut-être pas. Et à vrai dire, elle n'aurait même pas eu la peau de bison.

— Que se passera-t-il si ça tombe ?

— La roue se cassera.

— Seigneur.

— Il nous faut un forgeron.

— Vous pouvez la réparer.

Briggs la fusilla du regard. Un autre jour encore, la protection en acier de la roue arrière gauche s'était déplacée. Si elle tombait et que la roue en bois se désintégrait, ils seraient impuissants, échoués au milieu de la plaine. Buster Shaver aurait recalé la protection ou l'aurait chauffée à blanc et l'aurait remise parfaitement en place avant de la laisser refroidir, mais Briggs n'avait ni forge, ni outils adéquats. Pendant l'heure qui suivit, il roula très lentement pour épargner la roue, il l'écoula heurter les pierres et fit des détours fréquents pour descendre dans chaque ravin.

— Que cherchons-nous ?

— De l'eau.

Au bout d'un moment, il trouva un ruisseau assez large et assez profond. Quand le chariot fut déchargé, que les femmes furent descendues, il recula dans l'eau avec les mules pour qu'une large partie des roues arrière baigne sous la surface.

— À quoi ça sert ?

— Le bois est sec et, comme il a rétréci, la protection s'est déplacée. On va les tremper un bon coup, y vont gonfler et y seront à nouveau à la bonne taille.

Pendant la nuit, il la réveilla, elle posa l'épaule contre le chariot avec lui et ils le poussèrent plus loin dans le ruisseau pour faire tremper l'autre partie des roues. Elle était épuisée et de méchante humeur.

— C'est ridicule.

— Poussez, ou marchez.

Au matin, lorsque le chariot fut à nouveau sur la terre ferme et qu'ils eurent repris la route, la roue et sa protection s'emboîtaient à la perfection, sans le moindre accroc. Briggs fredonnait *Money Musk* sur le siège à côté d'elle, mais Mary Bee se serait damnée plutôt que de le remercier ou de le féliciter. Elle n'avait peut-être pas pensé à apporter un marteau et des clous, elle le concédait, et elle n'aurait pas su réparer le brancard mais remettre en place une roue et sa protection par n'importe quel moyen, voilà qui ne faisait pas partie des Sept Merveilles du monde.

Ils avançaient dans la moitié est du Territoire. Le paysage était le même, aussi plat qu'une table sur la majeure partie des terres, ponctué çà et là d'une crête, d'un ravin ou d'une berge de rivière boisée. Les abris de terre se faisaient plus fréquents, parfois même quelques cabanes en bois, des champs cultivés, et Briggs se plaignait des efforts à entreprendre pour les éviter. Chasser devenait plus délicat, le gibier était plus rare et, ayant cuisiné toutes les pommes de terre et le porc, Mary Bee ne dépendait désormais plus que de la farine de maïs et des haricots dans les sacs de provisions, qui constituaient un régime monotone. Puis, pendant trois jours d'affilée, ils voyagèrent par un vent violent d'une force telle que le chariot tanguait, et Mary Bee craignait d'être projetée au bas de son siège. Le vent récurait la peau. Il séchait les yeux. Il bouchait les narines par des rafales de poussière. Il faisait mal aux oreilles. Il hurlait sous le chariot la nuit et privait les passagers d'un sommeil reposant. Au bout de trois jours, le groupe était épuisé – à l'exception des mules. Elles montraient l'exemple. D'après Briggs, il leur faisait parcourir vingt-cinq à trente kilomètres par jour, qu'il y ait du vent ou non. C'étaient de vrais soldats.

Ils repéraient désormais des indices du passage d'autres voyageurs le long de leur route, des boîtes, des outils agricoles, de précieux meubles laissés sur place par les migrants pour alléger leur chargement, ainsi que des témoignages de tragédies. Un jour, ils passèrent devant plusieurs tombes, des monticules de terre balayés par les éléments et surmontés par des croix ou des stèles artisanales. En fin d'après-midi, ils roulèrent à trois mètres d'une autre tombe dont le monticule avait été rouvert. Mary Bee, qui tenait les rênes, arrêta le chariot et demanda à Briggs la raison de la profanation.

— Des Indiens. Pour les vêtements.

Elle lui tendit les rênes, mit pied à terre et s'approcha pour mieux voir. Des ossements avaient été éparpillés autour de la fosse, de petits os. Elle demanda à Briggs pourquoi.

— Des loups.

Elle frissonna et aperçut la stèle tombée dans l'herbe. Elle la retourna pour en lire l'inscription gravée :

Mary Bee sentit les larmes lui monter aux yeux. Onze ans. Une élève en dernière année d'école élémentaire. Elle ramassa la stèle, la rapporta jusqu'au chariot, montra l'inscription à Briggs puis, comme pour s'en souvenir, la relut à voix haute.

— Donnez-moi la pelle, s'il vous plaît.

— Pour quoi faire ?

— Je veux arranger un peu cette tombe.

Il resta assis sans bouger d'un cheveu.

— La pelle, s'il vous plaît.

— Y se fait tard.

— Ça m'est égal.

— Comme vous voudrez. Je continue. Y vous faudra prendre le hongre pour nous rejoindre.

Il refusait de lever le petit doigt. Il la laissa décharger la lourde selle depuis le toit du chariot, l'installer et attacher la monture du transporteur à un buisson avant de daigner se lever pour sortir la pelle du coffre sous le siège et la lui tendre. Aussitôt, il claqua la langue à l'attention des mules et ils s'éloignèrent, la laissant comme il l'avait abandonnée l'après-midi où elle avait rendu visite au convoi de migrants.

Arranger la tombe fut bien plus long et plus ardu que prévu. Elle œuvra jusqu'à la tombée de la nuit, creusant la terre jusqu'à atteindre quelque chose, et une puanteur terrible lui donna la nausée. Elle récupéra les ossements éparpillés, les replaça dans la fosse et creusa quelques pelletées de terre dégelée afin de reconstruire le monticule, plus haut et plus large, inaccessible pour les animaux. Après l'avoir aplani, elle frappa la stèle avec le côté plat de la pelle et l'enfonça à une extrémité de la tombe, puis elle garda le silence une minute, en sueur et priant pour l'âme de Cissy Hahn. Lorsqu'elle ouvrit les yeux, l'obscurité était totale.

Le hongre noir et blanc était susceptible. Elle le détacha et il recula, martela le sol en rythme, décrivit un cercle, balançant la tête et entraînant Mary Bee avec lui par les rênes. Elle lâcha la pelle et s'accrocha à deux mains. Après un soupir et un entrechat sur la gauche, il s'immobilisa et la détailla avec suspicion, elle s'approcha de lui et lui murmura à l'oreille, doucement, lui dit qu'elle le baptiserait Shaver et qu'ils seraient amis car ils avaient tous deux besoin d'amitié. Il l'écouta, mais quand elle se mit en selle, il se lança au grand trot dans la mauvaise direction, Mary Bee en était certaine, et ce n'est que lorsqu'elle eut presque tordu le mors dans sa bouche qu'il daigna s'arrêter. Elle se dressa sur les étriers. La lueur de la lune était faible.

Elle n'apercevait de feu de camp nulle part. Il avait sûrement allumé un feu pour lui indiquer le chemin. Elle se rendit compte à quel point elle était seule, même son cheval lui était étranger, à quel point elle était perdue, complètement perdue, et elle se sentit soudain vide. L'obscurité l'envahit, une obscurité bien plus profonde que la nuit, et la glace se forma en elle. Elle frissonna puis, d'un coup de rênes, elle lança le cheval au trot dans la direction opposée. Elle le dirigea sur deux kilomètres d'un côté, puis sur deux kilomètres de l'autre côté, elle s'usa les yeux en quête d'une lumière minuscule quelque part, n'importe où sur la prairie. Son être n'était plus que terreur solide, elle en avait le souffle coupé, son esprit trottait çà et là, en proie à la panique, et elle finit par lâcher les rênes et laisser sa monture errer sans but sur les terres à l'ouest du Missouri. Qu'elle ait été la première à voir l'étoile au sol, ou que Shaver l'ait vue avant elle, peu importait. Ils s'élancèrent aussitôt vers la lumière, dans la lumière, et elle descendit avec maladresse du cheval, apercevant brièvement au passage un homme et plusieurs femmes assis près du feu, elle tituba, sanglotant pour retrouver son souffle, monta le marchepied du chariot et ferma la porte derrière elle. Là, en sécurité, enfermée, elle s'efforça de respirer à nouveau en poussant des gémissements pareils à des pleurs. La glace se mit à fondre en elle, coulant en torrents de larmes sur ses joues. Après l'avoir écouté pleurer suffisamment longtemps, Briggs se leva et s'approcha d'une fenêtre.

— Et not' dîner ?

— Pourquoi n'avez-vous... pas allumé... le feu pour m'indiquer votre position ?

— J'l'ai fait.

Il attendit qu'elle ait pleuré encore plusieurs litres.

— Elle est où, la pelle ? demanda-t-il.

Sa question interrompit aussitôt Mary Bee.

— Vous essayez de... me rendre folle... moi aussi !

Elle était en proie à une de ses crises. Il ne pouvait rien y faire, à part éviter que Mary Bee ne le mette davantage en rogne.

— Cuddy, bon sang, dit-il. J'essaie surtout de faire avancer un chargement jusqu'au fleuve. Aussi vite que possible. Et de gagner trois cents dollars. C'est tout, rien de plus.

Il retourna auprès du feu. Il s'éloignerait en douce au petit matin et irait récupérer cette satanée pelle. Jamais il n'avait croisé de bonne femme aussi inconstante que celle-ci. C'était une vieille fille, évidemment, et cela expliquait en grande partie son comportement. Ce qui lui manquait sans doute pour se stabiliser, c'était un homme bien, un bon lit et quelques mômes. Il ne pouvait pourtant pas oublier ce qu'elle avait dit : qu'il essayait de la rendre folle, elle aussi. Il n'en était rien. C'était inutile. Elle s'en chargeait elle-même et elle faisait

un sacré bon boulot. Des crises, des larmes, des soupirs, lui aboyant dessus par moments, aboyant sur les femmes jusqu'à ce qu'on éprouve l'envie de la battre à coups de bâton. Briggs avait faim. Le souper ne serait pas prêt de sitôt, voire jamais. Il grimpa sur le toit du chariot, déroula son couchage, sortit sa flasque et poussa un grognement méprisant. Il l'entendait pleurnicher dans le cube de bois sous lui. Pour ce qu'il s'en fichait, elle pouvait bien pleurer jusqu'à la saint-glinglin.

HEDDA Petzke tomba malade juste avant le lever du soleil, elle s'était mise à trembler de froid et à appeler. Mary Bee la couvrit de ses propres couvertures et s'assit auprès d'elle jusqu'à l'aube, puis ce fut l'heure d'allumer le feu. Quand elle revint enfin à ses côtés, la pauvre femme était brûlante de fièvre. C'était sans doute la malaria, décréta Mary Bee, car elle en présentait tous les symptômes, les frissons intermittents et la fièvre. Elle n'avait emporté aucun médicament adéquat – le Tueur de Malaria du Dr Easterly ou le Baume contre la Malaria du Dr Christie, tous deux généralement employés avec succès. Elle n'avait pas non plus de quinine ni de moutarde pour lui faire des cataplasmes, ni de gingembre de Jamaïque pour une décoction, les remèdes artisanaux habituels. Elle demanda à Briggs s'ils pouvaient rester là pour la journée, mais il répondit que non, qu'ils ne traînasseraient pas pour une malade, qu'elle s'en remettrait ou non, aussi roulèrent-ils les couchages avant de charger le chariot, d'attacher les chevaux à l'arrière, d'atteler les mules et de partir en grinçant, Hedda Petzke installée sur des couvertures à même le sol du chariot, entre les bancs. Mary Bee monta à ses côtés en compagnie des autres femmes et appliqua sur le front de sa patiente un chiffon mouillé dans un seau d'eau en guise de compresse froide.

Mais elle avait tort. Il ne s'agissait pas d'un cas de malaria car Hedda Petzke demeura fiévreuse toute la journée sans interruption, dans un état pitoyable, ainsi que la nuit suivante. Tandis que Briggs et les femmes s'étaient couchés, Mary Bee resta assise à ses côtés près du feu à mouiller le chiffon, à l'essorer et à le replacer sur le front de la malade, se sentant elle-même aussi abominable que l'avait été la journée. La nuit était étoilée et silencieuse, à l'exception des gémissements de la malade, prostrée près du feu sous ses couvertures, et des reniflements et des cliquetis des animaux, attachés à leurs piquets et broutant dans l'obscurité. Au beau milieu du calme, Briggs se leva de sa couche près du chariot et s'approcha du feu.

— Vous pouvez pas la faire taire ?

— Non, impossible.

— Qu'est-ce qu'y lui prend ?

— Je ne sais pas. Ce n'est pas la malaria. Oh, Seigneur, oh, Seigneur, je ne me le pardonnerai jamais si nous la perdons.

Briggs retourna à son couchage, farfouilla et revint avec sa peau de bison, une couverture et sa précieuse flasque. Il posa sa peau de bison sur Mme Petzke, enroula la couverture autour de ses propres épaules, s'assit et but une gorgée bien méritée.

— Faut qu'elle transpire, dit-il.

— Elle est déjà brûlante.

— Peu importe.

Mary Bee retira son chapeau en fourrure de lapin.

— Combien de temps reste-t-il jusqu'au fleuve ?

— Deux semaines. Moins. Ça dépend.

— De quoi ?

— Du temps qu'vous allez encore gâcher comme ça.

Il était énervé. Il perdait des heures de sommeil.

— J'ai tellement hâte, dit-elle. J'ai envie de voir une vraie ville, avec des rues, des arbres.

— Un vrai saloon, dit-il.

— Et des maisons en bois.

— Avec des lampes.

— Et des gens.

— Et un violoniste.

— Un bain chaud.

— Du maïs pour les mules.

— Une grande baignoire. (Elle soupira.) Hebron. Hebron, dans l'Iowa. J'en rêve.

Le feu avait diminué. Mary Bee se leva, le tisonna, ajouta du bois et se rassit.

— À quel niveau comptez-vous effectuer la traversée ?

— À Kanesville, peut-être. J'sais pas encore.

— C'est à combien de kilomètres d'Hebron ?

— Environ deux kilomètres.

Sous la couverture, la femme grogna, une série de grognements puissants qui s'envolèrent loin au-dessus du feu. Mary Bee s'agenouilla, mouilla le chiffon et lui baigna le visage, puis elle écarta la couverture et lui mouilla le cou et les mains.

— Oh, je me sens si impuissante. Je prie Dieu qu'il lui vienne en aide. Quand son mari est rentré chez eux avec leurs fils, ils ont découvert quatre cadavres de loups – je vous l'ai raconté. Elle avait tué quatre loups. Elle a traversé tant d'épreuves récemment, et à présent, cette fièvre. Avoir parcouru une si longue distance et la perdre maintenant serait un véritable péché. J'en aurais le cœur brisé.

Briggs prit la parole avec un geste de sa flasque.

— Z'avez envoyé l'argent ?

— Vous m'avez vu le faire à Loup. Je suis certaine que Mme Carter l'a déjà reçu. Dès que nous la verrons, vous le recevrez et vous serez libre de partir.

Mary Bee recouvrit sa patiente et resta un moment assise à scruter les flammes. Elle finit par reprendre :

— J'aimerais bien que vous me traitiez décemment jusqu'à la fin du voyage.

Il ne répondit pas.

— J'ai eu des propos que je regrette à présent. Je vous demande pardon. Ces dernières semaines ont été très éprouvantes.

La nouvelle bûche s'enflamma, Mary Bee dévisagea Briggs mais ne décela rien.

— Si cela peut contribuer à vous rendre plus aimable envers moi, monsieur Briggs, laissez-moi vous avouer quelque chose. J'avoue que je n'aurais jamais pu faire tout cela sans vous.

— Tiens donc.

— Pour avoir été sauvé de la pendaison, vous avez payé votre dette une dizaine de fois. Je n'aurais pas tenu une seule semaine après notre départ de Loup. Vous avez eu raison plus souvent que vous n'avez eu tort. Concernant Mme Svendsen, par exemple. Je n'avais pas idée qu'elle puisse être aussi dangereuse. Vous avez été sage de les attacher à l'intérieur du chariot. Et puis, les Indiens.

— Si j'avais pas échangé vot' cheval, on serait morts à l'heure qu'il est, nous tous.

— Je sais. Et vous aviez aussi raison au sujet du convoi de migrants. Je n'aurais jamais imaginé qu'ils nous repousseraient ainsi.

— Le chariot, dit-il.

Au cas où elle l'aurait oublié, il fut ravi de le lui rappeler.

— Je n'aurais jamais pu le réparer.

— Les vers.

— Je ne sais pas comment soigner les animaux. Charley Linens s'est toujours chargé de mon bétail. Je n'aurais jamais pu pister Arabella Sours non plus.

— Elle m'a sauvé la peau. Un transporteur l'avait embarquée. Si elle lui avait pas tiré dessus, y m'aurait tué.

— Seigneur. Et quand les mules refusaient d'avancer et que vous leur avez joué un tour pour les convaincre. Eh bien, la liste est longue et je vous en suis vraiment reconnaissante.

Briggs renâcla et cracha dans le feu. L'air frais de la nuit semblait faire empirer son catarrhe. Puis Mary Bee ajouta quelque chose qu'elle n'aurait pas dû, mais elle ne put résister.

— Et vous dansez très bien.

Il grimaça. Elle se mordit la langue. Mais la réponse lui fut épargnée, quelle qu'elle fût, car Hedda Petzke se tourna et s'agita en

poussant un nouveau grognement puissant.

— Bon sang, dit Briggs. Donnez-moi une tasse.

Elle obéit, fouillant dans la cantine non loin d'elle jusqu'à en trouver une. Il y versa du whiskey, fit tourner la tasse, écouta, en versa davantage et plaça le récipient dans les braises du feu. La lueur des flammes et sa tête nue permirent à Mary Bee de détailler plus précisément son visage. Des poils de barbe naissante lui constellaient les joues et le menton. Il ne se rasait qu'épisodiquement. Ses cheveux étaient teintés de gris. Si les yeux étaient le miroir de l'âme, il devait en être dépourvu car elle ne pouvait rien voir ni deviner dans son regard, absolument rien. Son visage était ordinaire. C'était un homme ordinaire. Ni la manche déchirée de son manteau ni le foulard rouge qu'il nouait autour de son cou ne le démarquaient des autres hommes. À l'exception de la crosse brûlée du revolver à sa ceinture et du couteau Bowie, il était banal. Vous auriez pu le perdre au milieu d'une foule sans vous en sentir plus mal. D'ailleurs, il ne s'appelait sans doute pas Briggs, comme il l'avait sous-entendu lui-même. En bref, il était une énigme et, aussi sûr qu'il était vain pour un sourcier de chercher de l'eau dans le désert, il était inutile pour Mary Bee de chercher une profondeur dans un homme qui en était forcément dépourvu. Son âge la laissait songeuse. Il devait avoir une quarantaine d'années, c'était certain, mais dix ans d'écart entre eux ne faisaient aucune différence. Le veuf dégarni qu'avait épousé Clara Marsh avait au moins quinze ans de plus qu'elle, mais, d'après ce que Mary Bee en savait, elle était heureuse comme un poisson dans l'eau.

Briggs poussa la tasse hors des braises pour laisser légèrement refroidir l'alcool. Il inclina sa flasque et se rendit compte qu'elle était vide.

— Sacré nom de Dieu, dit-il.

Il se leva, furieux, tint la flasque à bout de bras, un doigt dans l'anse puis il fit deux pas et la lança dans l'obscurité. Il ramassa ensuite la tasse, s'agenouilla près de Mme Petzke, glissa un bras sous ses épaules, la redressa et introduisit le bord entre ses lèvres, puis versa le whiskey tiède avec autant de sollicitude qu'il en avait manifesté à la mule en lui versant la décoction de tabac dans le gosier. Elle cracha, s'étrangla. Quand elle parvint tant bien que mal à avaler, il la rallongea, jeta la tasse et se rassit sur sa couverture.

— Voilà, dit-il. Ça devrait faire l'affaire. Elle va suer et croasser.

Ils attendirent.

— Vous n'avez aucune délicatesse envers les femmes, constata Mary Bee au bout d'un moment.

— C'est ce que vous croyez, dit Briggs.

— Oui, en effet.

— J'ai vécu avec une femme, autrefois.

— Ah ?

Il ne mordit pas à l'hameçon mais n'en aurait pas eu l'occasion car Hedda Petzke se mit soudain à grogner et se redressa sur ses coudes, et Mary Bee s'approcha d'elle pour la trouver moite de sueur.

— La fièvre est tombée !

Elle découvrit la femme, lui lava le visage, la gorge et les mains avec le chiffon.

— Elle est trempée, oh, comme je suis heureuse !

Et lorsqu'elle eut terminé, elle la rallongea et l'observa tandis qu'elle tombait dans un sommeil épuisé.

Au bout de quelques minutes, de sa propre initiative, Briggs souleva Mme Petzke, ses couvertures et sa peau de bison, la porta jusqu'au chariot, l'allongea dessous et attacha son poignet à une roue, puis il s'enroula à son tour dans ses couvertures en laissant Mary Bee seule près du feu. Bientôt, elle l'entendit ronfler.

Avant de se coucher, elle s'agenouilla, mains croisées, les yeux au ciel, et remercia Dieu pour cette délivrance, lui demanda de bénir George Briggs, voleur, fruit pourri et danseur, pour avoir ainsi sacrifié son whiskey.

Elle trouva une deuxième raison, dans les jours qui suivirent, d'être reconnaissante. Il lui semblait que l'état des quatre femmes s'améliorait de façon évidente, du moins sur le plan physique. La servitude de leurs vies sur la Frontière, les liens d'asservissement à leurs maris, à leurs enfants, au climat, à la douleur et à la solitude étaient désormais derrière elles. Quelqu'un se chargeait à présent de les nourrir, de leur laver les mains et le visage, de leur brosser et de leur peigner les cheveux, s'occupait d'elles sans relâche avec constance et affection. Elles avaient retrouvé des couleurs. Leurs mains infatigables étaient désormais au repos. Et elles étaient plus à l'aise avec leurs voisines. Au début du voyage, chacune avait réquisitionné son propre espace dans le chariot, son propre isolement ; elles empiétaient à présent les unes sur les autres au quotidien, se frôlant les épaules, les coudes, les hanches sans en paraître affectées ou effrayées. Mme Sours arrivait à marcher – et pouvait même s'enfuir si elle le souhaitait, comme elle l'avait prouvé. Les manières et l'attitude de Gro Svendsen n'avaient rien d'hostiles. Le temps, la gentillesse et l'absence du lit marital avaient effacé sa haine aussi facilement qu'un savon à la soude. Hedda Petzke avait retrouvé l'usage de ses bras et de ses jambes. Ses yeux étaient revenus à une taille et une forme normales. Elle ne gémissait plus. Les loups qu'elle avait abattus étaient morts et à jamais oubliés ! Theoline Belknap, qui s'était déchiré l'artère du poignet à coups de dents quelques semaines plus tôt, était devenue totalement méconnaissable. Son poignet avait cicatrisé. Elle ne posait plus ses yeux fixement çà et là. Elle mangeait avec appétit,

dormait bien. Mais bien que Mary Bee essayât de parler à son amie, ses réponses restaient invariablement monosyllabiques.

— Chère Line, disait-elle. Comment vas-tu aujourd'hui ?

“Dar dar”, obtenait-elle pour toute réponse, ou bien : “Im, im, im.”

Ou d'autres sons inintelligibles. La communication avec les autres femmes était tout aussi impossible. Elle s'adressait à elles directement, regardait droit dans leurs yeux inexpressifs, en vain. Elles avaient perdu la capacité de parler. C'était un véritable crève-cœur : il n'y avait aucune amélioration mentale. Mary Bee se comparait un peu à elles. Elles étaient vides à l'intérieur, elles aussi, mais Mary Bee s'emplissait parfois de fureur ou de terreur. Chez ces femmes, ni l'amour, ni les souvenirs, ni la lumière ne parvenaient à percer l'obscurité. Elle se sentait mitigée quant à leur situation : elles avaient peut-être échoué, mais elles étaient victorieuses dans leur échec. Elles étaient peut-être désormais libres, mais cette liberté avait été obtenue à un prix terrible. Elle se demandait parfois quel état leur était préférable – la folie ou la raison ? Imaginons, rêvait-elle, imaginons qu'elle se réveille un matin et découvre ces femmes miraculeusement guéries, redevenues saines de corps et d'esprit. Ferait-elle demi-tour pour les ramener aux besognes pénibles et aux épreuves du quotidien, aux bébés et à la solitude, aux maladies et aux exigences des hommes qui leur demandaient bien davantage que ce qu'elles pouvaient donner ? Peut-être que non, peut-être qu'elle poursuivrait sa route. Elles rentraient chez elles, fantômes de celles qu'elles avaient été, bien sûr, mais elles rentraient chez elles pour retrouver leurs racines en femmes libérées, retrouver les bras de leurs proches et la clémence de leur Créateur.

La guérison d'Arabella Sours ravissait Mary Bee bien plus que les autres. Dix-neuf ans ! À cet âge, elle avait déjà vécu une vie entière. Mariée à seize ans, trimballée sur le long chemin épuisant qui menait dans l'Ouest depuis l'Ohio avec une poupée en guise d'enfant et un garçon en guise d'époux, créant un foyer dans un abri de fortune, mettant au monde trois bébés en trois ans et les regardant périr, impuissante, l'un après l'autre en moins de trois jours. Seule une femme forte et jeune comme Arabella pouvait survivre à de pareilles tragédies et s'épanouir à nouveau comme elle s'épanouissait à présent. Elle marchait avec légèreté, ses joues étaient roses. Elle était toujours muette mais souriait parfois, en particulier à l'attention de Briggs. Cela vexait Mary Bee jusqu'à ce qu'elle bâtit une explication logique à ce comportement. Arabella lui était reconnaissante. Elle avait perdu ses enfants, elle avait perdu la raison car elle n'avait pas été capable de les sauver, et elle portait la responsabilité de leurs morts. Mais elle avait tué le transporteur pendant sa fugue, sauvant la vie de Briggs par la même occasion. Cette action la rachetait et allégeait le fardeau de

sa culpabilité, et elle lui en était donc reconnaissante. Elle lui souriait pendant les repas. Mary Bee en fut émue. Arabella se mit bientôt à le dévisager longuement au cours des soirées près du feu. Mary Bee en fut alertée. Le soir suivant, Mme Sours tendit son assiette à l'homme pour lui offrir sa nourriture. Mary Bee en fut alarmée.

Les choses empirèrent cette nuit-là. Peu après s'être assoupie, elle fut tirée de son sommeil par une voix, une voix d'homme qui parlait doucement. Elle se redressa sur ses coudes. Elle s'était couchée comme d'habitude d'un côté du chariot et Briggs, de l'autre. Le feu projetait encore assez de lumière pour qu'elle puisse voir par-dessous le véhicule. Elle ne compta que trois silhouettes endormies sous les couvertures. L'une des femmes avait détaché son poignet de la roue et s'était levée. Mary Bee se leva à son tour et, pieds nus, elle contourna le chariot à pas de loup. Ce qu'elle vit lui coupa le souffle.

Arabella Sours s'était libérée et s'était glissée près du couchage de Briggs. Elle s'était agenouillée à ses côtés et, penchée au-dessus de lui, elle lui avait pris le visage entre les mains. Elle l'embrassait avec passion sur les joues, le front, les lèvres.

Mary Bee sentit son être se vider. Dans l'obscurité au plus profond d'elle-même, une lueur s'embrasa et elle fut soudain emplie d'une flamme de fureur.

Elle courut vers eux.

— Au nom du Seigneur ! s'écria-t-elle.

Elle empoigna la femme par le bras et la tira pour la remettre sur ses pieds avant de la traîner à l'avant du chariot et de lui faire enjamber les brancards. Elle la poussa sans ménagement sur son lit, se baissa à son tour et lui attacha le poignet fermement à un rayon de la roue. Arabella Sours ne se débattit pas. Les autres femmes étaient réveillées et observaient la scène.

Mary Bee sortit de sous le chariot en rampant, se releva puis se pencha et fusilla la femme du regard.

— Honte à vous, Arabella Sours. Honte à vous toutes. Je vous ai vues regarder cet homme.

Elle agita l'index comme une baguette.

— Gardez vos distances. Vous ne savez pas ce que vous faites. Vous ne savez rien.

Briggs n'en croyait pas ses oreilles.

— Je vous préviens, occupez-vous de vos oignons ou vous le regretterez ! menaça-t-elle. Je vous abandonnerai et vous laisserai vous débrouiller seules ! Vous m'entendez ? Je vous abandonnerai !

Elle était hors d'elle. Elle s'avança à grands pas vers Briggs et le surplomba, à bout de souffle, les poings serrés.

— Espèce d'animal ! s'écria-t-elle. Comment osez-vous !

Briggs se redressa sur les coudes et la regarda sans mot dire.

— Prendre ainsi avantage... d'une fillette qui a perdu la tête ! C'est la pire bassesse... qu'un homme puisse faire !

Ses paroles jaillissaient par à-coups tandis que ses poumons luttaien-

— J'y suis pour rien, rétorqua Briggs, le visage impassible. C'est elle qu'est venue.

— Vous ai-je demandé... de nous accompagner... en guise d'éta-

— Merde, dit Briggs.

— Soyez maudit ! Aucune de nous n'est en sécurité ! Maudit, maudit, soyez maudit, démon !

Cet éclat la priva de son souffle et de ses forces. Pour la première fois, elle fut entièrement consumée par les flammes qui brûlaient dans ce vide intérieur. Mary Bee s'évanouit sur-le-champ, tombant de tout son poids sur l'homme à terre, comme tomberait un arbre en proie aux flammes.

Elle reçut un nouveau choc et reprit connaissance quelques minutes plus tard. Il l'avait portée jusqu'à son couchage, l'avait couverte pour ne pas qu'elle prenne l'humidité, avait trouvé une tasse dans la cantine, l'avait remplie et lui avait aspergé le visage d'eau froide, puis il retourna à son lit.

ELLE ne lui adressa pas le moindre mot, le lendemain, du petit matin jusqu'au soir, et ne lui adressa pas non plus le moindre regard. Briggs savait qu'elle était plus furieuse qu'une chatte mouillée, mais c'était bien plus qu'une de ses crises habituelles. Elle avait déjà été en rogne après lui, mais ce jour-là, les choses étaient différentes. Elle paraissait conduire le chariot, cuisiner et regarder les femmes comme si elle était seule, séparée et lointaine, comme si elle avait quitté le groupe et qu'elle était partie quelque part en solitaire. C'est exactement ce qu'elle fit après le souper, le soir même. Elle fit la vaisselle dans un coucher de soleil rougeoyant et s'éloigna dans un crépuscule silencieux. Lorsqu'elle se fut absentée trop longtemps, il partit à sa recherche sur la plaine. Il n'avait pas parcouru plus d'une centaine de mètres qu'il entendit une femme chanter. Il avança sans bruit vers la source de ce chant, jusqu'à pouvoir en comprendre les paroles.

Si tu dois te hâter
Vers de périlleuses terres
Ceci sera pour toi,
Mon cœur, pris à mon flanc.

Ceci sera pour toi,
Mon amour part avec toi.

Il s'approcha davantage. Un croissant de lune se levait et sa lueur, conjuguée à celle du crépuscule tombant, lui permit de voir Mary Bee assise dans l'herbe, dos à lui. Elle avait déployé devant elle une longue bande de tissu constellée de taches noires et blanches qui ressemblait – il plissa les yeux pour s'en assurer – à un clavier. Ses mains évoluaient dessus et ses doigts l'effleuraient. Bon sang, elle jouait sur un clavier de piano en tissu pour accompagner sa chanson. Mais oui, c'était bien ça. De la musique factice, en quelque sorte. Il avait tout entendu, dans ces contrées – le hurlement des loups, le meuglement des bisons, les cris des Indiens, les notes du clairon et le rugissement des feux de prairie –, mais il n'avait jamais rien entendu de tel. Il frissonna. La chanson de cette femme semblait survoler et épier la plaine obscure comme un faucon.

Si tu fais fortune, entends
La prière de mon cœur,
Et envoie-moi chercher
Pour un jour m'épouser.

Ceci sera pour toi,
Et à jamais aime-moi.

Mais si je dois périr,
Garde tes promesses,
Emporte nos deux cœurs
Et enterre-les au loin.

Ceci sera pour toi,
Dormons d'un sommeil d'amour.

Briggs recula, lentement, fit demi-tour et rentra au campement. Eh bien, bon sang, pensa-t-il. Si elle est prête, il y a de la place pour cinq dans le chariot.

Et lorsqu'on le toucha pendant la nuit, quelqu'un ou quelque chose, il se réveilla en sursaut et porta la main à son Colt. Lorsqu'il la vit assise à côté de lui, il frissonna une fois encore. Cela semblait tout aussi tordu de la voir là, près de lui, aussi tordu que de l'avoir vue chanter et jouer sur un piano en tissu. Elle ne lui avait pas adressé le moindre mot la veille et voilà qu'elle s'installait près de lui. Attention, se dit-il, elle pourrait avoir un couteau. Elle pourrait te blesser ou, plus probablement, se blesser elle-même.

— Je n'arrivais pas à dormir, dit-elle.

— Moi, j'y arrivais.

Elle était assise entre lui et les dernières lueurs du feu qui dessinaient les contours de sa silhouette, et il remarqua la largeur de ses épaules. Cuddy était une femme imposante. Elle était sans doute capable de casser le dos d'un homme, au lit.

— Combien nous reste-t-il à parcourir ? demanda-t-elle.

— Une semaine. Environ.

— Voilà trois jours que nous n'avons pas mangé de viande. Je vais utiliser les derniers haricots demain. On ne peut pas se contenter de maïs. Si on passe près d'une gargote, pourriez-vous y faire halte pour que j'y achète quelque chose. J'ai un peu d'argent.

Quand une femme avait décidé de tailler une bavette, de jour comme de nuit, avait-il appris, impossible de l'arrêter. Une fois les peignes retirés, ses longs cheveux lui tombaient jusqu'en bas du dos. Elle passa les mains derrière sa tête, sépara sa chevelure en deux et la fit glisser sur ses épaules comme un châle.

Il bâilla, en vain.

— J'aimerais bien trouver une solution pour leur faire prendre un bain. J'aurai honte pour elles, si nous nous présentons ainsi à la maison du pasteur.

— On passera p'têt près d'une rivière.

— L'eau sera glaciale. Elles risqueraient d'attraper la mort.

Elle replia les genoux et y posa le menton, pensive.

— J'ai le mal du pays. Ma maison me manque, et tant de gens aussi. Alfred Dowd. Charley et Harriet Linens. Buster Shaver. Même ce misérable Vester Belknap. Au fait, je m'entends parfaitement bien avec le cheval du transporteur. Je l'ai baptisé Shaver.

Briggs lâcha son arme sous la couverture et se demanda où Mary Bee voulait en venir, à tourner et tourner ainsi autour du pot.

— Eh bien, dit-elle. Le voyage est presque terminé. Que ferez-vous, après ?

— J'sais pas.

— Allez-vous rester dans l'Iowa, ou comptez-vous revenir dans le Territoire ?

— J'sais pas encore.

— Vous n'êtes pas trop du genre à faire des projets.

— Pas trop.

Mary Bee avait envie de l'asticoter. Mais le grand moment était venu. C'était maintenant ou jamais.

— Monsieur Briggs, dit-elle. J'ai une proposition à vous faire. Vous êtes un homme intelligent et, si vous envisagez un instant mon offre, vous verrez qu'elle est sage, j'en suis certaine. (Elle prit une profonde inspiration.) Quand nous aurons confié les femmes à Mme Carter, pourquoi ne pas nous marier et rentrer ensemble ?

Il se redressa brusquement et, comme terrassé par son catarrhe, il

toussa, renâcla et cracha jusque dans le feu. Elle attendit. Elle l'avait pris par surprise, pensait-elle. Tant mieux. Elle lui accorderait du temps, puis lui montrerait la logique du raisonnement. Le cerveau des hommes était pareil aux essieux en bois. Ils avaient besoin d'être graissés, de temps à autre.

Elle attendit en vain. Il restait immobile comme si elle venait de lui demander de se présenter aux élections.

— Réfléchissez-y bien, dit-elle. J'ai trente et un ans. Si je dois me marier un jour, autant que ce soit bientôt. Et vous ne rajeunissez pas, vous non plus. Pensez à ce qui vous attendrait ensuite : vous avez vu ma maison et mon bétail. J'ai deux belles parcelles et de l'argent en banque. Je suis en bonne santé, je suis capable d'avoir des enfants. J'aurai vingt-cinq hectares de blé cet été, j'achèterai des porcelets au printemps pour les engraisser avec du maïs. Je compte planter des citrouilles. Je suis convaincue que nous ferions une bonne équipe, vous et moi, et si nous nous associons, nous prospérerons forcément. N'êtes-vous pas d'accord ?

Briggs était abasourdi. Il lui fallait formuler une réponse, mais quelle qu'elle soit, il fallait qu'il prenne garde à ne pas provoquer une nouvelle crise. Cette femme était déjà si proche du gouffre.

— J'suis pas fermier, dit-il.

— Vous pourriez le devenir.

— Non. J'ai déjà essayé.

— Quand ?

— J'vous l'ai déjà dit, j'ai vécu avec une femme. Au nord de Wamego. Elle était veuve, avec deux enfants. Elle avait épousé un homme de la ville et y étaient venus s'installer là-bas, mais il a pas réussi. Un jour, y s'est collé un fusil dans la bouche et y s'est fait sauter la cervelle.

— Non.

— Ben si. Dans l'étable, c'est elle qui l'a trouvé. Bref, un an plus tard, j'me suis installé avec elle et j'ai essayé de cultiver ses terres. Des allers-retours interminables dans ses satanés champs, du matin au soir. Y a des paysages bien plus beaux à voir que l'arrière-train d'un bœuf.

— Que s'est-il passé ?

— Un beau jour, j'suis parti.

— Oh.

Mary Bee croisa les mains sur ses genoux, fermement.

— Pourquoi ? demanda-t-elle.

Briggs grimaça.

— Parce que j'suis pas fermier. J'me suis dit qu'on était quittes. Elle m'avait fait bosser pendant deux ans, j'avais été nourri et logé. Elle était bonne cuisinière et elle savait tenir sa maison.

— Vous l'avez abandonnée.

— C'est votre point de vue.
— Elle cherchait un mari, à n'en pas douter.
— Oui, c'est vrai. Mais j'voulais pas. Quand j'suis monté en selle et que j'suis parti, j'étais désolé, mais j'ai jamais regardé en arrière.
— Je vois. Alors, vous ne voulez pas m'épouser.
— Non.
— Et acceptez-vous d'y réfléchir ? Jusqu'à Hebron ? Et que nous en rediscutions ensemble ?

— Bien sûr. Ça coûte rien de discuter.

Un long silence s'installa. Derrière le chariot, dans l'obscurité vaste, les animaux bougeaient et soufflaient en broutant. Sous le chariot, une femme remua dans son sommeil et marmonna quelques mots inintelligibles. Mary Bee avait grand-peine à assimiler le refus de Briggs. Elle n'avait pas prévu de lui faire une demande en mariage. Elle l'avait fait sur un coup de tête, comme lorsqu'elle s'était glissée seule dans le crépuscule pour jouer et chanter. Elle ne savait pas quelle autre tactique adopter, mais elle ne baisserait pas les bras, pas encore. Elle entendit un bourdonnement dans ses oreilles.

— Je voudrais ajouter autre chose, dit-elle.

Il bâilla.

— Vous n'avez peut-être pas conscience de faire quelque chose d'estimable, monsieur Briggs. Raccompagner chez elles ces pauvres femmes en détresse. Si vous n'en avez pas conscience, je vous assure que le Seigneur le sait, Lui. Et moi aussi. C'est peut-être l'action la plus belle et la plus généreuse de toute votre vie.

— Tant que j'ai mes trois cents dollars.

— Non, c'est bien davantage. Vous refusez d'admettre votre bonté. Vous avez fait des erreurs, je l'accorde, mais sous le vernis vous êtes un homme honnête et correct, et...

— Attendez un peu, Cuddy, l'interrompt-il. Vous m'avez sacrément réformé. Y a quelques semaines, j'étais un homme de piètre morale. Et voilà que j'suis un homme honnête et correct...

— J'avais tort.

— À dire vrai, vous me connaissez ni d'Ève ni d'Adam.

— Je ne vous connaissais pas, non. Mais maintenant, si.

— J'ai déserté de mon régiment de Dragoons.

Un jour de printemps, alors qu'elle enseignait à l'école, elle avait traversé après la classe un verger où elle avait été attaquée par un essaim d'abeilles. Elle avait couru. Les insectes l'avaient poursuivie et l'avaient piquée sans relâche au visage et dans le cou jusqu'à ce qu'elle pense à relever sa jupe pour se protéger. Et là, maintenant, alors qu'elle entendait le bourdonnement dans ses oreilles, elle fut piquée une fois encore, une piqûre puissante et douloureuse, mais à l'intérieur de son crâne. C'était comme si son cerveau venait d'être

piqué.

— Déserté ! s'exclama-t-elle.

— C'est ça, oui. De la compagnie C, premier régiment de Fort Kearny. J'y ai servi deux ans, j'ai signé pour un autre engagement, j'en ai fait la moitié, puis j'ai volé un cheval et j'suis parti. J'en avais plein le dos. J'suis passé en douce dans le Territoire.

— Vous avez déserté, dit-elle, pensive. C'est pour ça que vous refusez de donner votre nom.

— C'est ça.

— Et c'est aussi pour cette raison que nous avons pris ce trajet. Que nous évitons de croiser des gens.

— L'armée a le bras long. Y me rechercheront tant que j'serai vivant. Si y me retrouvent, c'est le trou ou les travaux forcés.

Il s'était assis. Il réajusta son manteau en cuir noir et blanc qu'il roula en guise d'oreiller, s'allongea et croisa les mains derrière sa tête.

— Alors j'm'installerai jamais nulle part. Et puis, s'installer quelque part, c'est contraire à mes principes.

Elle reçut une nouvelle piquûre.

— Et vous ne m'épouserez pas.

Il ferma les yeux comme pour dormir.

— Non. J'suis marié à moi-même.

— Je suis aussi quelconque qu'un seau en étain.

Il ne réagit pas.

— Et j'ai une langue de vipère.

Il bâilla.

Elle fut à nouveau piquée par une abeille. La douleur se répandit d'un côté à l'autre de son crâne et le bourdonnement sauvage de ses oreilles était si bruyant qu'elle ne parvenait plus à s'entendre penser.

— Vous êtes le deuxième homme que je demande en mariage. Le premier avait refusé, lui aussi.

Briggs ouvrit les yeux, puis les écarquilla. Les larges mains de Mary Bee étaient pressées contre ses oreilles, comme si elle souffrait.

— Alors à votre place, dit-il, j'arrêteraïs de demander, bon sang de bois.

Sa remarque déclencha les larmes de Mary Bee, qui lui dégoulinèrent sur les joues. Les larmes étaient les armes des femmes, qu'elles dégainaient quand aucune autre n'avait fonctionné. Il ne parvenait pas à comprendre ce qu'elle cherchait à faire, peut-être à lui faire honte bien qu'elle n'eût aucune raison particulière à cela.

— Oh, oh, pleurnichait-elle. J'aimeraïs tant que vous m'adressiez un mot aimable.

— Comme quoi ?

— Que je suis une femme bien. Que je vous ai aidé.

— Pas de problème, dit-il. Cuddy, z'êtes une femme sacrément bien

et vous m'avez aidé.

Sur ces paroles, elle poussa un grognement semblable à ceux de la femme qui brûlait de fièvre, se releva en chancelant et le laissa. Briggs en fut grandement soulagé. Il s'enfonça dans ses couvertures. Ils atteindraient le fleuve d'un jour à l'autre. D'un jour à l'autre. Elle y arrivera peut-être, pensa-t-il, ou peut-être pas. Elle a la tête vide, c'est certain. Impossible de prévoir ce qu'elle fera l'instant suivant. Je ferais mieux de baisser la tête et de lui obéir sans broncher. Je ferais mieux de la traiter comme un œuf fêlé parce qu'elle est sur le point de craquer. Ou a-t-elle déjà craqué ? Et je ferais mieux de pousser davantage les mules.



IL se réveilla et se figea.

Une pluie fine tombait, presque une bruine.

Elle se dressait à ses côtés, toute nue.

— Non, dit-il.

— Si, dit-elle.

— Non, dit-il.

Elle avait un visage quelconque à n'en pas douter, mais un corps bien proportionné. Sa peau était d'un blanc pur, ses seins étaient lourds et ronds, les tétons pointus comme des flèches. Elle avait un ventre plat et un nombril profond et sombre. Ses jambes étaient longues, ses cuisses fortes, et le V noir au-dessus d'elles semblait aussi touffu qu'une pelote d'épingles. Malgré lui, il éprouva du désir.

— Je veux... je veux m'allonger près de vous, dit-elle.

— Non.

— Vous êtes obligé. Je vous ai sauvé la vie.

— Non.

Elle s'agenouilla près de lui et posa son visage près du sien, de sorte que leurs joues se touchaient. Ses longs cheveux formaient un rideau au-dessus de sa tête. Il ne bougea pas. Elle n'essaya pas de l'embrasser. Elle ne savait pas comment stimuler un homme, pas plus qu'il ne savait, pour l'amour du ciel, que faire avec elle.

— Ne m'obligez pas à vous supplier, murmura-t-elle.

Il fut contrarié d'être coincé dans pareille situation. S'allonger avec une femme qui avait perdu la tête, ou presque, était un acte des plus vils. Cela risquait de faire empirer son état. Ou bien cela pouvait l'aider à accepter son statut de femme. Peut-être, peut-être. Il était foutu s'il le faisait, il était foutu s'il s'abstenait.

Au bout d'un moment, il la repoussa, écarta les couvertures, se leva et se déshabilla. Elle était étendue sur sa couche et le scrutait, scrutant ce qu'elle n'avait encore jamais vu. Les poils la surprirent, leur

abondance, des touffes entières, rendus humides par la pluie, sur son torse, sur ses jambes, sur ses épaules. Elle scruta le membre masculin. Distendu, dressé, comme braqué sur elle, il ressemblait au canon de son pistolet à répétition, et les poils à la base lui évoquaient la brûlure noire de la crosse. Puis il se mit à quatre pattes au-dessus d'elle.

— Levez les genoux, lui ordonna-t-il.

Elle les leva.

— Prenez-moi dans votre main.

Elle le fit.

— Oubliez pas, Cuddy, que j'veus ai pas forcée, dit-il d'une voix rauque.

— Oui.

— Si j'veus fais mal, j'y peux rien.

— Je sais.

— J'veus l'ai pas demandé, c'est vous qui me l'avez demandé.

— Je sais.

— À présent, glissez-moi en vous.

— Oui, dit-elle, et elle se mit à trembler de tous ses membres, réagissant au froid, à la peur et à la bruine.

Quand tout fut terminé, plus tard, et qu'elle fut retournée à son couchage à l'autre bout du chariot, Mary Bee sut au plus profond de son âme que les femmes étaient réveillées, qu'elles avaient tout vu, et que Lui aussi.

BRIGGS se réveilla. C'était les mules. Chaque matin, elles sonnaient le réveil en brayant. Ce matin-là, elles n'en avaient rien fait.

Il repoussa les couvertures, se leva et, scrutant la grisaille, il compta deux mules par leurs oreilles et un cheval par sa queue, sa propre monture, mais il ne put apercevoir le hongre du transporteur qu'elle avait appris à aimer.

Sans prendre le temps de bâiller, de s'étirer, de tousser, de cracher ni de se gratter, il enfila ses bottes et contourna le chariot. Les femmes dormaient encore. Les couvertures de Mary Bee se trouvaient à leur endroit habituel. Elle, par contre, n'y était pas.

Il grimpa à l'avant du chariot. La selle avait disparu. Elle avait sellé le hongre et elle était partie quelque part, pour une raison idiote de bonne femme.

Il monta sur le siège. La plaine était teintée de rose, il tourna lentement pour apercevoir le cheval et sa cavalière, mais il ne vit rien d'autre que la teinte rose, la plaine déserte et un arbre, une tache sombre à environ deux kilomètres au nord-est. Il se souvint de la manière dont elle avait étreint un noisetier noir, comme elle lui avait cassé les oreilles au sujet des arbres qu'elle avait plantés chez elle,

dans l'État de New York. Dressé, solitaire, celui-ci ressemblait à un vieux peuplier de Virginie.

Alors qu'il scrutait l'arbre, le symbole qu'il représentait frappa Briggs à l'estomac. Des années plus tôt, il s'était brouillé avec un Irlandais dans les baraquements de la compagnie C, une grande recrue, un crétin d'ivrogne qui lui avait asséné un coup de pied dans le ventre et qui lui avait fait passer l'envie de se battre avant de l'assommer. Pendant des jours, la bile lui montait parfois à la gorge et il était pris d'une envie de vomir et, lorsque la sensation s'effaçait, elle lui laissait dans la bouche un goût verdâtre de moisi. Le symbole de cet arbre, en cet instant, lui fit remonter la bile et lui donna envie de vomir au pied du chariot.

Au lieu de cela, il descendit sa propre selle, sauta au bas du véhicule, détacha son cheval, le sella, grimpa sur son dos et partit au pas en direction du peuplier. À mi-chemin, il ne supporta plus l'attente, il voulait en avoir le cœur net, aussi talonna-t-il le rouan pour le lancer au galop.

Il y trouva son cheval, Shaver.

Briggs s'approcha, mit pied à terre, laissa sa monture et contourna l'arbre.

Comme prévu.

Elle s'était infligé ce qu'on avait voulu lui infliger à lui, Briggs.

Elle avait chevauché jusqu'à une longue branche, était descendue de sa monture. Elle avait fait passer une corde par-dessus la branche, l'avait calée dans la fourche, en avait entouré un bout autour du tronc de l'arbre avant de l'attacher. Elle était revenue au cheval, avait retiré son manteau en melton noir et son chapeau en fourrure de lapin, elle avait agrippé l'autre bout de la corde, s'était mise en selle, avait tiré de toutes ses forces pour qu'il n'y ait plus de mou dans la corde, avait fait un nœud, l'avait fait passer par-dessus sa tête et sous son menton, avait lâché l'excédent de corde et, d'un coup de talon, elle avait fait partir la monture de sous elle. Elle n'avait eu aucune aide, aussi le travail n'était-il pas très précis. Il y avait eu trop de mou dans la corde et ses bottes étaient à environ trente centimètres du sol, l'excédent de corde derrière le nœud traînait par terre. La chute n'avait pas été assez nette pour lui briser le cou, elle s'était étranglée. Au cours de ses crises, se rappelait-il, elle avait toujours semblé manquer d'air, et voilà qu'elle en était morte, de ce manque d'air.

Elle aimait les arbres.

L'instinct de Briggs lui ordonna de couper la corde. Il sortit son couteau Bowie, la contourna et aperçut son visage. Son visage l'acheva.

La corde lui avait imprimé des marques rouges sur le cou. Ses joues avaient pris une teinte bleuâtre, presque violette. Elle avait les yeux

fermés. Sa langue de vipère jaillissait de deux ou trois centimètres entre ses dents.

Briggs se détourna brusquement de ce spectacle, tomba à quatre pattes et essaya de vomir, sans succès. Son estomac était vide. Il eut plusieurs haut-le-cœur. Son estomac se souleva jusqu'à ce que ses entrailles se déchirent, lui sembla-t-il. Puis il s'assit, en nage, avec dans la bouche un goût de moisi.

Ce qui le remit sur pieds fut la rage. Il fit face à Mary Bee et hurla :

— Bon Dieu, Cuddy !

Il rengaina son couteau et attendit, comme s'il espérait une réponse.

— Dieu se fichait bien de ce qu'on a fait ! Je vous assure ! Dieu, il en avait rien à foutre !

Mais elle restait pendue et inerte, le visage bleu, lui tirant la langue.

— Pourquoi, nom de Dieu ? hurla-t-il. Mais pourquoi ?

Ne pouvant tirer d'elle aucune réponse, Briggs la laissa pendre et fit volte-face, contourna le peuplier jusqu'à son cheval, remonta en selle, attrapa le hongre et le mena au chariot. Il démontra le campement. Il évoluait avec détermination. Il se sentait pareil à la détente d'un revolver que l'on presse. Il attacha les chevaux à l'arrière du chariot. Les femmes étaient réveillées. Il leur enfila leurs bottes et les mena se soulager l'une après l'autre, puis il les fit monter dans le chariot où il les attacha. Au diable leurs cheveux à brosser, leurs visages à laver et leur petit déjeuner. Il roula les couchages, chargea et attacha les affaires sur le toit, harnacha et installa les mules, grimpa sur son siège, lança le chariot et parcourut les deux kilomètres jusqu'au peuplier. Il s'arrêta près de l'arbre et fit sortir les femmes comme un professeur dirige ses élèves.

— Très bien, leur dit-il. Regardez. Regardez c'que vous avez fait.

Elles le dévisagèrent, puis regardèrent l'arbre, les chevaux attachés au chariot, la terre à leurs pieds.

— Nom de Dieu ! s'écria-t-il. Regardez-la ! Mais regardez-la !

Il les empoigna sans ménagement par la taille et les fit pivoter pour faire face au cadavre. Elles observèrent la femme pendue avec autant d'intérêt qu'une lessive de linge mise à sécher sur une corde. La rage l'envahit à nouveau et prit le dessus.

— Regardez c'que vous avez fait ! (Il tendit l'index.) Vous l'avez tuée, voilà c'que vous avez fait ! Vous l'avez tuée !

Elles le dévisagèrent.

— Si vous aviez pas été là, Cuddy serait pas morte. Elle serait même pas venue se perdre au milieu de Dieu sait où. Si vous étiez pas devenues toquées, elle aurait jamais entrepris ce voyage. C'était trop pour elle – trop loin, trop de tâches à effectuer, à prendre soin de vous

jour et nuit. (Il agita le doigt dans leur direction.) Si vous aviez été les bonnes épouses que vous auriez dû être, fortes et stables, elle serait encore en vie, chez elle dans sa maison, et vous aussi. Mais non, vous êtes devenues folles, et vous l'avez rendue folle par la même occasion, et vous l'avez tuée. Vous l'avez tuée ! Alors, qu'est-ce que vous avez à répondre à ça ?

Il ne s'attendait pas à les voir éclater en sanglots, mais elles auraient au moins pu faire preuve d'un peu de honte ou de compassion, au lieu de rester plantées là comme des piquets de clôture.

— Allez au diable ! rugit-il. Vous valez pas un pet de lapin ! Vous êtes même plus des êtres humains !

Il cracha de mépris.

— Une sacrée équipe, continua-t-il. Z'êtes bonnes à enfermer. Si on avait une maison de fous ici, c'est là que vous seriez. Et que vous resteriez.

Briggs leur tourna le dos, s'approcha du cadavre et, l'entourant d'un bras, il coupa la corde avec son couteau. Il l'étendit sur le sol, alla au tronc pour décrocher la corde, la fit passer par-dessus la branche, l'enroula et la jeta sur le toit du chariot, puis il sortit la pelle sous le siège avant et choisit un endroit un peu plus loin sous la ramure de l'arbre où il entreprit de creuser une tombe. Il se souvint comme elle avait été pointilleuse avec la tombe de la petite migrante quelques jours plus tôt, quand elle était restée en arrière pour remettre les ossements en terre et les protéger des loups, aussi creusa-t-il une fosse d'un mètre de profondeur ; quand il la fit rouler dans sa peau de bison, dont il n'aurait plus besoin à présent que la chaleur revenait, la fosse était assez profonde mais pas assez longue. C'était une femme grande. Il agrandit le trou de plusieurs centimètres et quand il la fit descendre à nouveau, la fosse était parfaite.

Il se redressa, en nage, le dos douloureux. Elle pesait une tonne. Et il devait réfléchir à ce qu'il pourrait enterrer avec elle. Du toit du chariot, il descendit son couchage, le dénoua et y trouva un sac de couture en velours vert qu'il n'avait encore jamais vu. Il s'assit dans l'herbe pour l'ouvrir et aussitôt, les quatre femmes l'imitèrent. Il les fusilla du regard. Elles n'avaient que du vent dans la cervelle. Il ouvrit le sac.

La première chose qu'il y trouva était la longue bande de tissu blanc où elle avait dessiné un clavier de piano, celle sur laquelle elle avait joué l'autre soir pour accompagner son chant. Puis un peigne, une brosse, un pain de savon, deux serviettes enroulées dans ce qu'il supposa être des sous-vêtements. Il y trouva également dix dollars en billets verts. Elle avait dû les emporter pour faire des emplettes à Hebron. Il fourra l'argent dans la poche intérieure de son manteau.

Puis il trouva une pile de documents : une feuille pliée où figuraient des noms et des adresses, un paquet de lettres et une autre feuille pliée d'où dépassait un billet. Il déplia la feuille et compta huit dollars en billets verts. Il les ajouta aux autres dans son manteau. Il trouva ensuite un morceau de carton où avait été fixé un camée rose représentant le profil d'une jeune fille couronnée. Briggs estima qu'il tirerait plusieurs dollars de cette broche n'importe où, aussi la rangea-t-il dans une poche avec la boîte de sardines qu'il avait sauvée de la maison de Giffen. Il sortit ensuite une autre feuille pliée avec des noms et des adresses. Pour finir, il trouva trois enveloppes, deux ouvertes et une autre fermée. Il ouvrit les deux premières. L'une contenait une seule feuille avec des noms et des adresses. Il la rangea. L'autre était une lettre adressée à Cuddy et signée "Dorothy", lui sembla-t-il, sa sœur, qu'il ne put lire et dont il se fichait. Il la glissa dans l'enveloppe et la mit de côté. Il avait déjà vu l'écriture sur la troisième enveloppe et s'en souvint : "M. George Briggs, c/o Altha Carter, Société Féminine d'Entraide, église méthodiste à Hebron, État de l'Iowa." Elle était fermée. Il la déchira d'un doigt. Elle contenait six billets de cinquante dollars de la banque de Loup. Briggs était sidéré. Il scruta les billets jusqu'à ce que la mémoire lui revienne – elle ne les avait pas postés à Loup, pour finir. Ce jour-là, elle les avait gardés et les avait portés sur elle, il savait pourquoi. Elle ne lui faisait pas confiance. C'était un homme de piètre morale. Il pouvait abandonner le groupe n'importe quand, les laisser en plan, elle et les quatre femmes, puis chevaucher jusqu'à Hebron pour récupérer l'enveloppe – qui lui était adressée – et disparaître, les poches pleines. Elle lui avait donc menti, lui avait affirmé avoir posté l'argent au magasin général, mais elle l'avait en réalité caché dans son sac de couture tout au long des kilomètres et des jours. Elle voulait peut-être avoir la satisfaction de le payer en mains propres, une fois son travail terminé. Il jeta un coup d'œil à la tombe. Sacrée satisfaction. Il avait donc dix-huit dollars en billets verts. Il recompta l'argent. Il n'avait encore jamais vu une somme aussi importante que ces trois cents dollars. Il se plut à imaginer quelques-unes des choses qu'il s'offrirait : un bon bain, un lit moelleux, des victuailles cuites au four, une rivière de whiskey, une femme, une partie de cartes, etc.

Briggs plia les billets dans l'enveloppe qu'il fourra avec les autres dans sa poche de manteau. Il rangea les lettres dans le sac, à l'exception de celle de la sœur dans l'Est et des feuilles, puis il se releva. Sans surprise, les femmes l'imitèrent. Ce qu'on fait, âne le refait. Il ramassa le manteau de Mary Bee, son chapeau et ses affaires personnelles, les roula dans ses couvertures, les noua et, prenant appui sur un rayon de la roue du chariot, il rangea le baluchon sous la bâche. Il alla ensuite à la tombe et, s'agenouillant près de la fosse, il

déposa la lettre de la sœur dans un pli de la peau de bison puis déroula le clavier en tissu dans toute sa longueur, la recouvrant de la tête aux pieds. Il s'assit un instant.

— Cuddy, dit-il à voix basse pour que les femmes ne l'entendent pas. Écoutez-moi. Vous avisez pas de venir me hanter. Ça marchera pas. J'suis pas coupable. Vous étiez déjà une dinde cuite et recuite. Vous étiez folle à lier, disons. J'le sais très bien car hier soir, quand vous étiez plus là, j'suis parti vous chercher et j'vous ai vue chanter et jouer toute seule. Jouer sur un piano en tissu. (Il fit une pause.) Bref, adieu et merci pour l'argent. Z'étiez une femme sacrément bien et vous m'avez beaucoup aidé. (Il commençait à se sentir ridicule.) Adieu.

Il se leva, empoigna la pelle et entreprit de combler la fosse. Quand il fut à mi-hauteur, il descendit dans le trou et piétina la terre pour la tasser, puis il la remplit jusqu'en haut, piétina encore et termina, lissant l'excès de terre pour faire un monticule impeccable. Il recula, satisfait. Sacrée satisfaction.

L'heure était venue de se préparer. Briggs ramena son cheval qu'il attacha au chariot. De la cantine, il sortit une tasse et une cuillère, puis transvasa de la farine de maïs dans un petit sac – il pourrait préparer du gruau dans la tasse – et, dans le coffre sous le siège, il récupéra le fusil de Mary Bee et des cartouches en grande quantité. Il cala le fusil dans l'étui de sa selle et rangea le reste dans son sac de selle. Il fixa son couchage et son manteau à l'arrière. Il évoluait avec détermination sous le regard des femmes.

Il lui restait à trouver que faire du sac de couture contenant les lettres et les noms des familles. Où le placer en évidence pour s'assurer que quelqu'un le trouve. Il choisit le coffre sous le siège, l'y déposa et referma le couvercle.

Il mena son cheval devant les quatre femmes, monta en selle et leur adressa à chacune un long regard dégoûté. Dieu qu'il était las de leurs langues liées, de leurs visages pareils à des murs et de leurs yeux pareils à des fenêtres brisées.

— Très bien, dit-il. C'est ici que nos chemins se séparent. J'continue seul. Je me suis cassé le cul pour vous, sur ce chariot, et une femme bien est morte pour vous, ça suffit. Vous vous rendrez dans l'Iowa par vos propres moyens. La femme que vous devrez trouver là-bas s'appelle Mme Altha Carter. Altha Carter. Poursuivez la route en ligne droite vers l'est jusqu'au fleuve, puis prenez vers le sud jusqu'à l'embarcadère des ferrys à Kanesville, traversez le fleuve et continuez au sud pour atteindre Hebron. (Il leva l'index.) Alors, comment s'appelle la femme que vous devez aller retrouver ?

Il attendit. Elles le regardaient comme s'il était en train de leur lire un passage de cette satanée Bible. "Ner engendra Qich, et Qich

engendra Saül” et ainsi de suite.

— Comment s'appelle la ville ?

Elles étaient semblables à des femmes de paille. Se tracasser pour elles ne menait à rien. Elles avaient surtout besoin de quelques coups bien sentis sur l'arrière-train.

— Merde, dit-il. Bon, à vous de jouer. Vous avez de la farine de maïs, quatre roues, un cheval et une sacrée paire de mules, vous devriez y arriver. Si vous échouez, ça sera pas une grande perte pour les États-Unis d'Amérique. (De sa main libre, il effleura le bord de son chapeau.) J vous dis donc adieu, mesdames. Adieu et bonne chance.

Il tira sur les rênes et le rouan l'emporta à jamais loin de l'arbre, de la tombe fraîchement creusée, du chariot et de ces toquées. Toute la matinée, il s'était senti comme une détente sur le point d'être enfoncée, et voilà que le chien était revenu en place. Il n'avait pas parcouru vingt mètres qu'il entendit une voix crier derrière lui.

— Au revoir ! Au revoir !

Elle devait agiter le bras, supposa-t-il, sa poupée de chiffon dans l'autre main. Qu'elle aille au diable. Que le groupe tout entier aille au diable, ces boulets complètement fêlés. Il vivait dans un pays libre. Dieu en était témoin, George Briggs était enfin un homme libre.

POUR commencer, il se rassura.

Il réajusta le fourreau de son couteau et le canon de son revolver à sa ceinture.

Puis il posa la main sur la sacoche accrochée à sa selle et sur la crosse du fusil, puis sur son couchage et sur le manteau à l'arrière.

Il s'assura d'avoir la camée rose dans sa poche et la liasse de billets verts et de billets de la banque de Loup au fond de sa poche intérieure.

L'esprit tranquilisé, il continua sa route. Il fut tenté de regarder par-dessus son épaule pour distinguer un signe de vie autour du chariot, mais cela risquait de l'inquiéter inutilement.

Avril.

Du soleil à revendre. Le ciel était aussi bleu qu'un lac, les nuages pareils à des plumes et le chant des oiseaux, là-haut, perçait l'air comme des aiguilles.

La plaine lui évoquait un grand plateau de service sur la table d'une pension familiale. Un festin printanier y était servi, vert et brun, l'herbe de bison nouvelle supplantant l'ancienne. D'un jour à l'autre, des fleurs des champs pousseraient plus nombreuses encore, bleues, jaunes, orange et blanches, bien plus que les yeux pourraient en dévorer.

Il faillit regarder en arrière mais se retint.

C'était un homme qui ne regardait jamais en arrière. C'était ce qu'il avait dit à Cuddy après lui avoir parlé de la femme avec qui il avait vécu, qui voulait l'épouser : "Je suis parti et j'ai jamais regardé en arrière."

Si elles avaient la moindre jugeote et du courage, elles s'en sortiraient. Elles étaient femmes de fermiers. Elles savaient mener un cheval et des mules, conduire un chariot, cuisiner et s'occuper d'elles-mêmes, et avec leur chance d'idiotes, elles finiraient par croiser quelqu'un qui les prendrait en pitié, qui jetterait un coup d'œil sous le siège avant et s'assurerais qu'elles arrivent à bon port.

Le besoin de regarder en arrière était puissant.

Il espérait qu'Hebron serait davantage qu'une petite ville de sorties-à-l'église-le-dimanche. Avec le point de traversée de Kanesville à proximité, il devait bien y avoir des endroits où un homme pouvait faire la java.

Il prit la pose d'un Dragoon au défilé. Il redressa les épaules et releva le menton.

Même si elles n'arrivaient pas à destination, qu'elles erraient et mouraient de faim, ou qu'elles s'entre-tuaient, ce serait une bénédiction. Elles n'étaient plus d'aucune utilité à personne. Elles seraient un fardeau pour leurs familles.

Briggs regarda en arrière.

— Nom de Dieu, grogna-t-il.

Elles avançaient dans sa direction, elles le suivaient. Elles marchaient en file comme des moutons rentrant à la bergerie, Sours en tête, puis Petzke, Svendsen et Belknap. Elles se traînaient derrière lui, prêtes à affronter vents et marées si seulement il acceptait de diriger la troupe, prêtes à gravir le sommet des montagnes et plus encore, jusqu'à la mort ou la vie éternelle ; prêtes à arpenter ce monde immense et monstrueux si seulement il acceptait d'être leur guide.

Il s'arrêta. Il resta sur son cheval, à attendre. Il était incapable de regarder à nouveau en arrière.

La jeune femme atteignit Briggs en premier, passa un bras autour de sa jambe et le serra comme elle aurait serré un enfant agonisant. La femme aux loups glissa ses bras sur ses deux jambes, le riva à sa selle. La femme stérile et celle qui avait tué son bébé se placèrent chacune d'un côté et posèrent les mains sur lui, une sur sa cuisse, l'autre sur sa hanche. Et là, au milieu de la plaine, sous un ciel aussi bleu qu'un lac, tous les cinq furent unis en une sorte de communion. Le cheval ne bronchait pas, comme il n'avait pas bronché sous la corde tendue au cours de cette longue nuit de vie et de mort au bord de la rivière. Il n'y avait aucun autre son que le chant des oiseaux, haut dans le ciel. L'homme baissa les yeux vers les femmes, leurs chevelures emmêlées, leurs visages sales et leurs yeux vides. Il n'était

pas libre, après tout. Il avait remplacé Cuddy. Elles ne comprenaient sans doute pas sa fin tragique, mais elle avait représenté quelque chose pour elles et Briggs représentait à présent la même chose. C'était un homme solitaire, il avait toujours gardé ses distances avec les autres, s'éloignant sans cesse de l'amour, de l'amitié ou de toute forme d'attachement, et il n'avait jamais eu conscience, au fond de lui, de ne pas être comblé. En cet instant, pourtant, il avait l'impression qu'une sorte de prière commune s'élevait de leurs corps et se répandait en lui, comme le sang qui coule en silence dans les veines, une supplique que l'être intérieur et inconnu de Briggs accepta.

Il écarta son cheval, fit demi-tour et avança au pas vers le chariot. Au bout de quelques toises, il regarda en arrière.

Elles le suivaient, toutes les quatre.



UNE demi-heure plus tard, il avait tout rangé, les femmes étaient à l'arrière dans la boîte en bois, le chariot roulait en entraînant les chevaux derrière lui, et George Briggs était installé sur le siège avant, menant l'équipage et maudissant George Briggs. S'il avait été un autre homme, il aurait collé une sacrée dérouillée à George Briggs. Pour la simple raison qu'une femme l'avait traité d'homme "de piètre morale" et s'était pendue à un arbre. Pour la simple raison que quatre toquées s'étaient accrochées à lui comme à un mari, à un frère ou à un sauveur de grands chemins. L'homme qui ne regardait jamais en arrière venait de le faire, rien qu'une fois, commettant sans doute la plus grosse erreur de sa vie. S'il avait encore du tabac, il aurait pu chiquer. S'il avait encore du whiskey, il aurait pu se saouler. Mais tout ce qu'il avait se résumait à un ventre creux, une sensation de vide et une paire de rênes entre les mains, aussi passa-t-il un marché avec lui-même : trois jours, à compter d'aujourd'hui. Il trimballerait ces dindes sans esprit pendant trois jours, encore, et s'il n'avait pas réussi à les faire grimper à bord du ferry au bout de ce délai, adieu les amies. À partir de cet instant, il roulerait vers le sud-est et, d'ici trois jours, il pourrait les abandonner sans remords. Plus ils progresseraient vers le sud en direction de la Platte River, et plus ils croiseraient de voyageurs. Un des convois lancés vers l'ouest finirait par les apercevoir, trouverait les papiers adressés à Mme Carter dans le sac de couture et ferait le rapprochement.

Cet après-midi-là, il repéra deux convois de chariots au loin, et les abris de terre avaient laissé place à des maisons en bois, remarqua-t-il. Le gibier avait totalement disparu. Il résuma la situation. Les mules n'avaient plus que la peau sur les os. Elles avançaient tête baissée. Il leur fallait du maïs et deux jours de halte pour se reposer et reprendre

du poids, mais il n'avait ni les grains, ni le temps. Du moment qu'elles tenaient debout pour tirer le chariot jusqu'au fleuve, elles pouvaient tout aussi bien tomber raides mortes à l'arrivée, pour ce qu'il en avait à faire. Son cheval était en forme, Shaver aussi, le hongre de Cuddy. Le fourgon avait des faiblesses, la protection métallique de la roue arrière gauche s'était encore délogée et tintait à chaque tour. Il chercha un ruisseau, en vain, et installa le campement dans une zone sans cours d'eau ce soir-là, coupa du bois, cala la roue dans l'espoir qu'elle tienne encore deux jours. Elle tiendrait peut-être, mais la farine de maïs, elle, non.

Il fallait qu'il la prépare en totalité le jour même. Il la fit frire en galettes qu'il partagea équitablement. Après le souper, les restes permettraient de faire encore deux repas froids, pas une miette de plus. Ils allaient devoir tôt ou tard emprunter une route pour rejoindre un ranch ou une gargote où il pourrait acheter des provisions. Il avait de l'argent. Ça, pour en avoir, il en avait.

Il fit une découverte, ce matin-là. Il pouvait emmener les femmes aux buissons deux par deux, plutôt qu'une par une, sans qu'elles protestent ou se battent. Et pour couronner le tout, elles revenaient sans encombre au chariot par leurs propres moyens. Où qu'il aille, elles le suivaient comme des chiots, même lorsqu'il allait pisser, à moins qu'il n'ait eu la présence d'esprit de les enfermer dans le chariot.

Ce jour-là, le deuxième jour, le ciel refusait de se décider. Il pleuvait des cordes, la pluie s'arrêtait brusquement, tombait encore un peu, puis s'arrêtait encore, le temps de choisir ce qu'elle voulait faire ensuite. Briggs gardait l'œil ouvert à travers la grisaille. Il préférait trouver une gargote plutôt qu'un ranch en bord de route. Dans un ranch, il risquait de trouver un attroupement, plusieurs convois arrêtés en même temps pour effectuer de menus travaux de forge, réparer les chariots, échanger leurs montures aux pattes fatiguées contre de nouvelles, boire du whiskey pendant que les femmes achetaient du pain, du fromage, de la mélasse, de la bouillie de maïs, des pommes séchées pour les tartes ainsi que divers articles parmi l'assortiment habituel de marchandises. Il y aurait peut-être des convoyeurs ou, pire encore, des soldats. Il s'était fait la belle cinq ans plus tôt de Fort Kearny. Les simples soldats ne le tracassaient pas, ils faisaient partie de la multitude, ils allaient et venaient ; mais là où se trouvait l'armée, on risquait de tomber sur des gradés, des militaires de carrière, des hommes intelligents qui possédaient une mémoire pire qu'un piège à loups. Non, il voulait trouver une gargote.

En milieu de matinée, il passa à proximité de l'une d'elles presque sans la voir. Installée en bordure d'un bosquet de saules, elle donnait un triste spectacle. Deux poteaux fourchus soutenaient un pilier

horizontal d'où pendait mollement un grand carré de toile à voile fixée aux quatre coins et qui formait une tente minable équipée d'une porte en tissu pour laisser entrer la lumière. Il était peu probable qu'il y trouve des soldats, ni même un client ayant fait halte de son plein gré.

Briggs descendit et s'étira pour faire passer une crampe dans sa jambe, il ouvrit son manteau afin d'atteindre plus facilement sa ceinture, puis franchit la porte en tissu. Le temps était couvert et la tente était sombre. Deux hommes louches, l'un grand comme une échelle, l'autre aussi petit qu'un tabouret, tous deux maigres et affublés de grandes oreilles, des frères peut-être, ou des cousins, étaient attablés à une planche posée sur des tréteaux. Ils avaient des airs de propriétaires.

— Comment va ? demandèrent-ils.

Briggs acquiesça et, tandis qu'ils le détaillaient, il observa leur établissement. Ils n'y avaient pas investi un gros capital. Il regarda deux tonneaux de whiskey perchés sur un étal en bois cordé, une étagère où avaient été entreposés quelques boîtes de conserve, un bocal en verre rempli de cornichons qui le fit saliver et, à côté, un autre tonneau ouvert qui contenait à n'en pas douter du porc salé.

— Vous venez d'où ? demanda L'Échelle.

— Du nord-ouest.

— Z'allez où ? demanda Le Tabouret.

— À Kanesville.

— Pour quoi faire ?

— Pour traverser. Où est Hebron ?

— Hebron, dans l'Iowa ?

— Çui-là, oui.

— Eh ben, sur l'aut' rive.

— Je sais, oui.

— À environ deux kilomètres en aval du point de traversée à Bellevue.

— Vous transportez quoi ? demanda L'Échelle.

— Des marchandises.

Tabouret se leva et marcha vers la porte.

— Kanesville, vous dites, continua L'Échelle à l'attention de Briggs en se grattant l'oreille. Ben, moi à vot' place, je freinerais des quatre fers avec mes chevaux.

— Mes mules. Pourquoi ?

— La rivière est en crue. Vous pourrez pas traverser.

— Si, je pourrai.

— Au niveau de Cheese Creek ? Pas avec cette profondeur, non, vous pourrez pas.

— C'est quoi ? demanda Briggs. Un ruisseau ou une rivière ?

— Par temps sec, c'est un ruisseau. Dès qu'y pleut, c'est une rivière. Le Tabouret se tenait à la porte, le regard fixe.

— Jamais vu un chariot comme le vôtre. Qu'est-ce que c'est ?

— Un fourgon.

— Un fourgon ? Ça vous gêne si j'veais y jeter un œil ?

— Ça me gêne, oui.

L'Échelle se pencha au-dessus de la planche de bois.

— Qu'est-ce qu'on peut faire pour vous, monsieur ?

— Votre porc séché, indiqua Briggs. Combien ?

— C'est un dollar la livre.

— Un dollar ?

— Y le vendent moins cher au Tolliver's.

— C'est où ?

— De l'autre côté d'la rivière.

Briggs le fusilla du regard.

— J'en prendrai trois livres.

L'Échelle sortit un petit sac en toile et entreprit de sortir la viande du tonneau de ses grosses mains nues. Ne voyant plus Le Tabouret, Briggs avança jusqu'à la porte et découvrit l'individu sur la pointe des pieds, le nez à la fenêtre du chariot. Il fit volte-face pour s'adresser à L'Échelle.

— J'lui ai dit de pas s'approcher du chariot. Faites-le dégager de là.

L'Échelle termina de remplir le sac qu'il noua.

— C'est mon cousin. Il est du genre à en faire qu'à sa tête.

Briggs alla à un tonneau de whiskey et dégaina son couteau Bowie. Il lança le bras sur le côté et poignarda le tonneau comme s'il s'agissait d'un ventre, puis il le contourna, enfonça la lame de l'autre côté jusqu'à la garde et la retira. Le whiskey se mit à pisser par les deux trous. À en juger par son expression, L'Échelle avait été poignardé à la place du tonneau.

— Pourquoi z'avez fait ça ? s'écria-t-il d'une voix nerveuse.

Il attrapa des chiffons et s'élança vers le tonneau.

— Moi à vot' place, je freinerais des quatre fers, répliqua Briggs calmement en agitant le couteau dans sa direction. Vous reboucherez ce tonneau quand vous aurez fait revenir vot' cousin.

L'Échelle atteignit la porte en deux enjambées.

— Nom de Dieu, Cousin, reviens ici ! beugla-t-il. Il joue du couteau !

Le Tabouret fit un bond de trente centimètres et, d'un pas raide et maladroit, revint en courant jusqu'à la tente.

— Des marchandises, mon œil ! cria-t-il à L'Échelle qui s'était jeté à genoux pour reboucher le premier trou. Il a des femmes, là-bas dedans !

Briggs se tourna pour qu'aucun des cousins ne le voie faire, piocha

les billets verts dans sa poche intérieure, en compta trois qu'il posa sur la table après avoir rangé la liasse.

— Des femmes ! cria Le Tabouret.

— Ferme-la, crétin de fils de pute, et rebouche l'aut' trou ! lui beugla L'Échelle.

Le Tabouret se rua vers le tonneau. Briggs retira le couvercle du bocal, harponna un gros cornichon de la pointe de son couteau, mordit dedans, en apprécia le goût, rengaina son couteau, récupéra sa viande séchée et repassa la porte en tissu, le cornichon fiché entre les dents comme un cigare. Les cousins commerçants s'écrièrent dans son dos :

— Payez-nous ! C'est dix cents le cornichon !

BRIGGS rota. Le cornichon lui avait donné des gaz. Ces salauds de rapiats avaient raison, c'était certain. Cheese Creek était une véritable rivière, tumultueuse et gonflée par les pluies et le dégel, et il y avait une vingtaine de mètres à traverser, selon lui. Cet après-midi-là, il avait mené le chariot jusqu'à la berge jonchée de bois mort, micocouliers et frênes rouges, et il avait scruté la rivière pour décider s'il tenterait de la passer à gué à cet endroit ou s'il irait chercher ailleurs. Il n'y avait qu'un seul moyen d'être fixé. Il descendit du siège, se déshabilla, vida le bidon d'eau accroché au marchepied, le reboucha et, le portant dans ses bras, il entra dans l'eau. Nu, avec prudence, il avançait pas à pas dans la rivière en direction de la berge opposée, tâtant le terrain de son pied en quête de buissons submergés, de rochers ou de branches. L'eau était glaciale. Briggs n'avait jamais appris à nager. Même du temps où il était Dragoon, il restait sur le dos de sa monture durant une traversée, et depuis, il empruntait les ferrys. Il serrait le bidon de toutes ses forces et il avait raison car, au milieu de la rivière, alors que l'eau lui arrivait aux aisselles, le sol se déroba sous lui et Briggs perdit subitement pied. Il venait d'aborder un trou profond. De son bras gauche, il serra le bidon comme si sa vie en dépendait et il agita l'autre main dans le courant, parvenant de cette étrange manière à retrouver pied, et il pataugea enfin jusqu'à la rive d'en face. Il posa le bidon et s'y assit, tremblant et soufflant comme un bœuf.

Dans cette vallée, la journée paraissait encore plus grise que jamais. Les arbres dégouлинаient. Au loin, vers le nord, le tonnerre grondait.

Briggs cogita. S'il déchargeait le chariot, femmes et matériel compris, le vieux fourgon flotterait-il au-dessus du trou d'eau ? Comment se comporteraient les mules ? S'il parvenait à le faire flotter et à faire nager les mules aller-retour, pourrait-il faire confiance aux

femmes pour rester assises sur le dos des animaux pendant la traversée ? Ne risquaient-elles pas de prendre peur et de tomber ? Et s'il arrivait à les faire grimper sur les mules, que ferait-il du reste du matériel ? La cantine, les couchages et le reste ? Il fallait qu'il trouve une solution. Il n'allait pas rester assis là dans l'espoir de pêcher des biscuits secs en attendant que Cheese Creek lui envoie du fromage. Après cette journée, il ne resterait plus qu'un jour, d'après le marché qu'il avait conclu avec lui-même. Bien entendu, si le chariot coulait et qu'elles se noyaient comme une portée de chatons, fin de l'histoire.

À l'aide du bidon, il retraversa le cours d'eau avec forces éclaboussures, puis se sécha dans une couverture, s'habilla, sella son rouan et regarda par la fenêtre du chariot. Elles étaient assises, immobiles, bénies soient-elles.

Il longea la berge vers l'est, serpenta entre les arbres pour trouver un lieu de passage à gué plus praticable. Il n'avait pas parcouru cent mètres qu'il déboucha dans une clairière où tous les arbres avaient été abattus et au centre de laquelle se dressait une bâtisse en bois qui l'intrigua jusqu'à ce qu'il s'en approche assez pour distinguer les rouleaux en bois et l'évaporateur sur le toit. Tous ces détails lui permettaient d'identifier un moulin à mélasse abandonné. Quelqu'un avait baissé les bras, malgré la quantité de bois pour le combustible et d'eau courante pour laver les ustensiles. Le sucre coûtait cher, ces derniers temps, et la fabrication de mélasse à base de sorgho était devenue une entreprise sûre dans le Territoire. Les moulins étaient des mécanismes simples. Un homme versait le sorgho entre deux rouleaux actionnés par une mule ou un cheval ; les rouleaux permettaient d'extraire le jus qui coulait sur une pente légère dans l'évaporateur. Ce dernier était une large plaque métallique, avec des bords en bois assez hauts, dans laquelle on faisait bouillir le jus afin d'obtenir un sirop. Un moulin mû par un cheval, d'après Briggs, pouvait produire entre cent et cent quinze litres de sirop sucré par heure.

Il scruta la plaque. Elle mesurait un mètre cinquante de long sur environ soixante centimètres de large. Il claqua des doigts. Il descendit de selle et, en trois minutes à peine, il y reprenait place et treuillait la plaque à mélasse par une corde trouvée dans le bâtiment, serpentant entre les arbres en direction du chariot sur la berge de Cheese Creek.

Il en sortit les femmes qu'il fit asseoir en rang sur la rive. Il déchargea la totalité du véhicule, du toit jusqu'à l'intérieur en passant par le coffre sous le siège avant. Pour assurer davantage de flottaison, il rattacha le bidon vide à sa place, à l'arrière. Puis il se déshabilla une fois encore. Les femmes regardèrent son anatomie avec aussi peu d'intérêt qu'elles en auraient eu pour une grenouille au fond d'un puits. Sur son rouan, le hongre attaché au chariot, il mena les mules dans la rivière. Lorsqu'elles perdirent pied, elles se mirent à nager,

Briggs leur parla, les encouragea, et le fourgon flotta, et les mules marines traversèrent le trou en tirant leur fardeau avec autant d'aisance que si elles traversaient les rivières à gué tous les dimanches. Briggs regarda l'autre rive.

— Non ! s'écria-t-il.

De l'autre côté, ses quatre cas pataugeaient déjà dans l'eau et le suivaient comme de gentilles petites filles.

— Oh, mon Dieu, non ! hurla-t-il.

Elles allaient se noyer. Elles étaient folles. Elles ne lui laisseraient jamais de répit. Il ne serait jamais tranquille.

— Retournez à terre !

Il était descendu de cheval et s'élançait déjà vers le trou, éclaboussant autour de lui, et le traversa avant de se souvenir qu'il ne savait pas nager.

Les bras écartés, il s'affala sur la berge et s'assit, martyrisant ses poumons comme un poisson hors de l'eau. Il se rendit compte qu'il était nu comme un ver, mais il ne s'en préoccupa pas.

Au bout d'un moment, il installa les femmes autour d'un tronc de frêne rouge et les y attacha à l'aide de la corde qu'il enroula, encore et encore. Il coupa un arbuste, en tailla les branches et se fabriqua ainsi une perche de trois mètres. Il effectua deux allers-retours sur Cheese Creek à bord de la plaque en bois, se propulsant et navigant grâce à la perche. Au premier passage, il transporta la cantine, les couchages et les outils ; au deuxième, il prit la selle de Shaver, le matériel rangé dans le coffre du siège avant et le sac de couture vert. Il avait donc tout charrié sur l'autre rive, à l'exception des femmes.

Briggs se reposa. Il était éreinté. Le jour s'assombrissait. Le tonnerre avait cessé, mais un vent soufflait sur la rivière, secouant les branches des arbres et projetant une pluie fine.

Il commença par Sours, pensant qu'elle poserait le moins de problèmes, il l'installa devant lui sur la plaque et ils traversèrent sans encombre. Sur le trajet du retour, il regarda par-dessus son épaule.

— Non ! hurla-t-il. Nom de Dieu, retournez sur la berge !

C'était de sa faute, il avait oublié. Ces femmes se collaient à lui comme des puces à un chien. Sours s'était enfoncée dans l'eau jusqu'à la taille, derrière lui, et approchait du trou. Il lâcha la perche, sauta de la plaque, éclaboussa jusqu'à atteindre la jeune fille et, glissant un bras autour de sa taille, il la guida jusqu'à la berge qu'elle venait de quitter. Il ouvrit la porte arrière du chariot. Il brûlait d'envie de lui coller une telle tape sur l'arrière-train qu'elle s'envolerait à l'intérieur. Il se contenta de l'aider à monter les marches comme un gentleman, puis claqua la porte et la verrouilla avant de retourner à la rivière. Sa perche avait été engloutie. La plaque de mélasse tourbillonnait, emportée par les flots, et elle disparut derrière un méandre. Il trotta

sur la berge derrière elle, pataugea dans l'eau, s'emmêla une jambe dans un buisson submergé, se dépêtra, attrapa la plaque, la tira dans les eaux moins profondes puis sur la berge avant de la traîner au chariot. À l'aide d'une hache, il fabriqua une autre perche et reprit sa traversée.

Il détacha Petzke du tronc d'arbre et la fit passer sans encombre, puis il la colla dans le chariot avec Sours, et il fit de même avec Svendsen. Il la surveilla de près jusqu'à ce qu'elle soit enfermée à son tour dans le fourgon. Il ne restait plus que Belknap, la dernière.

Mais il était trop frigorifié et trop fatigué. Sa peau virait au bleu et il était secoué de frissons. Il s'enroula dans une couverture et fut plié en deux par une toux, des renâclements et des crachats – son catarrhe. Ce manège, décréta-t-il en se mouchant dans ses doigts, était bien trop éprouvant pour un seul homme. Si Cuddy avait été là, elle aurait pu prendre place sur la berge, lui se serait occupé de l'autre, et ils auraient eu terminé en un rien de temps. Et comment aurait-elle traversé Cheese Creek, elle, à la fin de l'exercice ? Très simple. Elle aurait marché sur l'eau.

Il lâcha la couverture et poussa la plaque de mélasse en direction de la rive opposée. Une fois rendu, il détacha Belknap de l'arbre, la fit asseoir dans la plaque, enroula la corde et repoussa l'embarcation. Soudain, au-dessus du trou profond, si brusquement qu'il ne put l'en empêcher, la femme se leva et sauta avec une telle puissance et une telle détermination qu'elle fit chavirer la plaque, emportant Briggs avec elle.

Il but la tasse, battit des bras et des jambes, empoigna la femme, qui passa les bras autour de lui, et ils coulèrent à pic. En s'enfonçant dans l'obscurité, il se souvint des propos de Cuddy au sujet de Belknap : elle était obligée de rester folle car si elle retrouvait ses esprits, ne serait-ce qu'une minute, elle se rendrait compte qu'elle avait tué son bébé et tenterait alors de mettre fin à ses jours. Elle essayait en cet instant de les noyer tous les deux, Briggs n'en doutait pas, ce qui le fit enrager. Qu'elle se tue si elle y tenait, mais qu'elle le laisse tranquille. Ses pieds touchèrent le lit de la rivière, Briggs s'accroupit et, poussant sur ses jambes pareilles à des ressorts, il rejaillit à la surface en la portant avec lui, mais il ne pouvait se libérer de son étreinte. Il coula une fois encore, emporté par ce poids mort, ses poumons pleins comme des vessies. Il toucha à nouveau le fond et remonta, luttant contre la femme ; lorsqu'il respira enfin à l'air libre, il se libéra suffisamment pour lui asséner un coup de poing dans la mâchoire. Elle perdit connaissance. Briggs tendit le bras et empoigna Theoline Belknap, inerte, par les cheveux. Avec le peu de forces qui lui restaient, il avança à grand renfort d'éclaboussures, les fit sortir du trou, reprit pied et la traîna sur la berge près du chariot, où il tomba

face contre terre à ses côtés, s'efforçant de retrouver sa respiration dans la boue. Effrayé d'avoir ainsi frôlé la mort, il pleura comme un enfant.

CETTE nuit-là, il donna à manger la moitié du porc salé à ses passagères, ainsi que la moitié des galettes de maïs froides, et il leur donna l'autre moitié le lendemain matin. Cela épuisa totalement leurs réserves de nourriture, ce qui ne gênait pas Briggs puisqu'il s'agissait de son troisième et dernier jour à jouer les nourrices. Ils devaient approcher du Missouri à l'heure qu'il était. Les convois de chariots à destination de l'ouest pullulaient comme des mouches, ils s'étaient agglutinés à Kanesville pour la traversée, puis séparés sur cette berge à l'entrée sur le Territoire. Briggs les évitait comme la peste. L'un d'eux était composé d'une longue file de véhicules de marchandises tirés par six mules, si proches qu'il pouvait presque entendre le claquement des fouets et les jurons des muletiers. Un autre, constitué de quatre chariots couverts, menait un grand troupeau de bétail dans son sillage et des enfants équipés de bâtons servaient de bergers. Les Indiens, constata-t-il, feraient fuir la moitié du troupeau en une semaine. Il vit des hommes à pied poussant des charrettes, une véritable troupe, sans doute des mormons en chemin vers Salt Lake. Il lui semblait que le pays tout entier jouait aux pionniers. Eh bien, lorsqu'il abandonnerait les femmes ce soir-là, elles ne risquaient pas de mourir de faim. Il les coucherait près de la piste principale, se fauflerait au loin dans la nuit et atteindrait Kanesville dans la matinée.

L'orage était passé, la journée était ensoleillée et, un peu plus tard ce jour-là, il aperçut un spectacle si surprenant qu'il arrêta le chariot. Une longue bande de prairie monotone s'étirait devant eux et au loin, au beau milieu de l'étendue, se dressait une construction à un étage aux dimensions imposantes. Le soleil qui tombait à l'ouest étincelait dans les deux rangées de fenêtres en verre véritable et faisait briller la peinture du bâtiment : un bleu criard et fanfaron. Un tel édifice semblait complètement déplacé par ici. Tout aussi incroyables, les centaines, non, les milliers de piquets blancs plantés dans le sol tout autour. Il fit avancer le chariot et se rendit compte que les piquets, fraîchement peints en blanc, étaient placés de façon régulière et précise, en rangées séparées de plusieurs mètres, permettant à un chariot de passer, ce qu'il fit d'ailleurs. Il comprit soudain. C'était une rue. Il traversait une ville factice. Et effectivement, il atteignit un panneau, s'arrêta devant et mélangea les lettres dans son esprit jusqu'à ce qu'elles prennent sens :

Ce n'était pas la première ville factice dans le Territoire, il y en avait eu, il y en avait et il y en aurait encore des centaines. Briggs admira l'audace et la clairvoyance des promoteurs. Ils s'alliaient à plusieurs, mettaient de l'argent en commun, offraient un pot-de-vin aux législateurs pour qu'une loi d'incorporation soit votée, engageaient des bons à riens disposés à commettre un parjure et à s'approprier jusqu'à quatre cents hectares de terres, puis ils transformaient ces parcelles cultivables en parcelles habitables de huit mètres sur huit, séparées par des rues. Puis ils construisaient un hôtel pour se loger et accueillir les investisseurs naïfs qu'ils pourraient détourner des sentiers empruntés par les migrants. Ils se ruaient ensuite chez le premier imprimeur ou journal qu'ils trouvaient et faisaient paraître des prospectus vantant la nouvelle ville. Acheter des "parts" sur dix parcelles à prix cassé, proclamaient-ils, garantissait une richesse à venir car cette ville bénéficiait d'un emplacement idéal et de la bénédiction du Seigneur tout puissant. Elle était bâtie sur des terres agricoles prospères, elle jouissait d'une bonne irrigation et de bois en quantité suffisante, son sous-sol indiquait la présence de plomb, de fer, de charbon et de sel. Une voie ferrée allait bientôt la desservir. Des lithographies représentaient de larges avenues, d'élégantes demeures, un opéra, des églises, une université et une rivière agrémentée de pontons où était ancrée une flotte de bateaux à vapeur. Les prospectus et les lithographies étaient envoyés à l'Est par milliers tandis que des vendeurs étaient embauchés pour un dollar par jour et mandatés dans les États voisins de l'Iowa et du Missouri. Une fois la nouvelle propagée et le chaland appâté, les promoteurs s'asseyaient tranquillement en se frottant les mains et en attendant le pactole. Lorsqu'il arrivait, sous la forme de milliers de dollars innocents, ils décampaient pour chercher une nouvelle aubaine ailleurs, sans même prendre la peine de raser l'hôtel ou de retirer les piquets.

Et en effet, la peinture bleue de l'hôtel était flambant neuve, les lettres à l'entrée annonçaient FAIRFIELD HOTEL. Alors que Briggs rangeait le chariot devant, il eut une idée. C'était cette nuit qu'il les quitterait et l'endroit était plus que propice. Il prendrait deux chambres, une pour elles et une pour lui. Elles pourraient très bien dormir à quatre dans un lit. Il commanderait un souper pour toutes et s'assurerait qu'elles prennent un bain chaud. Puis il disparaîtrait pendant la nuit après avoir déposé le sac de couture et les documents sur le comptoir de l'accueil. Il laisserait les femmes propres, rassasiées et profondément endormies – que pouvaient-elles demander de plus ? L'hôtelier prendrait le relais, là où Briggs l'avait laissé. Pour sa peine,

il pourrait récupérer le chariot, les mules et le hongre. Le marché était équitable.

Il descendit du siège, gravit les marches de l'hôtel et franchit la porte. Grâce aux fenêtres et au soleil couchant, il faisait aussi clair à l'intérieur qu'à l'extérieur. Le caractère éphémère des lieux lui sauta aux yeux. C'était un hôtel factice dans une ville factice, bâti à la va-vite, meublé pour être habitable et respectable l'espace d'une courte période, puis vidé de ses verres et de son whiskey, abandonné avec des fantômes pour tout clients jusqu'à ce qu'il s'écroule sous l'effet du pourrissement ou du vent. Devant lui, à quelques mètres, un large escalier montait à l'étage. À sa droite, sous une rangée de fenêtres dépourvues de rideaux, se trouvait un assortiment de vieux fauteuils et de canapés. À sa gauche, un long bar et des étagères où se dressaient des bouteilles. Entre les bouteilles et le bar, accoudé au comptoir et les yeux rivés sur lui, se tenait un homme au large ventre, le barman à n'en pas douter. Il n'était plus tout jeune. Il était chauve, arborait des moustaches grises et sous ses yeux de chouette s'étalaient des poches de graisse. Briggs avança lentement vers lui.

— Comment va ? demanda-t-il.

Le barman acquiesça.

— C'est un bel endroit qu'vous avez là.

Le barman n'était pas du genre bavard.

— Z'êtes ouvert ?

Yeux de Chouette acquiesça.

— Eh bien, dit Briggs, vous avez des clients. Je convoie quatre femmes, dehors. J'voudrais une chambre pour elles, et une pour moi. On va prendre un bain tout de suite et le souper plus tard.

— On est complet.

Briggs inclina la tête.

— Y sont où, vos clients ?

— Croyez-moi sur parole.

Briggs avança jusqu'au comptoir et y posa les paumes.

— Devant, ça annonce que c'est un hôtel. On a fait un sacré bout de route. On a besoin de deux chambres, et tout et tout.

— Désolé.

Briggs le fusilla du regard. Il s'écarta du bar et retrouva son manteau pour dévoiler son arme. Il avait le pressentiment qu'un simple aperçu de sa crosse noire et brûlée pourrait faire ciller une chouette.

— Monsieur, dit-il. J'me suis pas arrêté ici pour faire du raffut. Mais j'suis crevé et quand j'suis crevé, j'ai tendance à être susceptible. On est dans un hôtel. J'ai de l'argent. J'veux deux chambres et tout le reste, ou j'veux que vous m'expliquiez la raison de votre refus. Immédiatement.

Le barman cligna des yeux.

— Attendez une minute.

Il émergea de derrière le bar et suivit son ventre jusqu'au bas de l'escalier. Il avançait pourtant avec autant de légèreté qu'une plume.

— Monsieur Duffy ! cria-t-il vers l'étage. Y a quelqu'un à l'accueil ! Vous pouvez descendre ?

Il regarda Briggs et marcha d'un pas aérien vers le comptoir.

Un homme descendit les marches en trébuchant, coiffé d'un chapeau haut de forme. Il s'approcha de Briggs d'un bon pas.

— Je m'appelle Aloysius Duffy, dit-il en tendant la main. Et vous, monsieur ?

— Briggs.

— Que puis-je faire pour vous ?

Briggs dressa la liste de ses exigences : deux chambres, cinq bains chauds, cinq soupers. Duffy l'écouta avec politesse. Âgé d'une quarantaine d'années, de taille normale, Duffy était un homme rougeaud et portait, en plus de son haut-de-forme, une chemise en coton bouilli, une cravate rouge, un pantalon noir et des chaussures de ville jaune criard, ainsi que ce qui ressemblait à une épingle de cravate sertie d'un diamant. La main qu'il lui avait tendue était douce et avait dû signer des faux certificats de propriété bien plus souvent qu'elle n'avait manié la faux. Ses mouvements et ses manières indiquaient que les affaires passaient toujours avant le plaisir.

— Je vois, dit Duffy sans rien y voir. Pourquoi deux chambres ?

— Eh bien, j'suis pas seul. Je conduis un chariot et ses quatre passagers. Des femmes.

— Des femmes ?

Les yeux de Duffy étaient plus brillants que son épingle de cravate.

— Ah, un chargement inhabituel, je dois bien l'avouer. Quoi qu'il en soit, monsieur Briggs, je regrette de ne pouvoir accéder à votre demande.

— J'veux savoir pourquoi. C'est un hôtel, non ? Et il est ouvert ?

— Permettez-moi de tout vous expliquer, dit Duffy en levant deux doigts à l'attention du barman. Venez donc, le plaisir avant les affaires. C'est la maison qui offre.

Ils allèrent au comptoir et regardèrent le barman servir les verres. Le promoteur leva le sien.

— À votre santé, monsieur.

Il l'avalait cul sec et attendit Briggs avant de continuer :

— Très bien. Mes partenaires sont à l'étage. Nous sommes tous les quatre très impliqués dans le développement de Fairfield qui sera un jour, je n'en ai pas le moindre doute, une ville enviée pour son commerce florissant, ses échanges et la beauté naturelle de son emplacement. En attendant, monsieur, pour rembourser notre

investissement, nous vendons des parts.

Il se lécha les lèvres, leva deux doigts et le barman versa à nouveau. Duffy leva le coude et but d'une traite, Briggs l'imita.

— Monsieur Briggs, vous n'auriez pas pu tomber plus mal. Nous sommes sur le point d'accueillir un groupe d'investisseurs potentiels en provenance de Saint-Louis, seize personnes qui arrivent en bateau à vapeur. Certains seront peut-être accompagnés de leurs épouses. Ils doivent débarquer à Upper Mormon, où des calèches les attendent pour leur faire traverser la plaine et les mener jusqu'ici. Nous les attendions hier soir, mais ils ne se sont pas présentés. Ils devraient donc arriver ce soir et leurs effectifs réduiront les disponibilités de notre établissement. (Duffy posa une main compatissante sur le bras de Briggs.) Voilà pour vous résumer la situation, monsieur. Vous comprenez, je pense, que nous ne pouvons accueillir personne d'autre. Ce sont des gentlemen fortunés et nous espérons, nous comptons bien leur céder une quantité considérable de parts dans Fairfield. Pour tout vous dire, l'avenir de notre entreprise tout entière dépend de...

— Elles z'ont perdu la tête.

— Qui ?

— Les femmes.

Briggs entendit ses propres paroles. Sans le whiskey, il ne les aurait jamais prononcées. Il devait être vidé, sur les rotules. Deux verres ne lui avaient jamais fait un effet aussi instantané. C'était comme si de la poudre à canon avait explosé dans son ventre.

Duffy était bouche bée.

— Vous... vous voulez dire qu'elles sont folles ?

— Elles sont toquées.

Le promoteur le dévisagea.

— Vous voulez me faire croire que...

— Cet hiver. L'une a assassiné son bébé. La deuxième a eu tellement la frousse des loups qu'elle est devenue timbrée. Une autre a essayé de descendre son gars. La plus jeune, elle a perdu trois gamins en deux jours. De la diphtérie.

Duffy le dévisageait toujours. Même le barman avait écarquillé les yeux.

Briggs continua.

— On est partis de la région de Wamego y a environ quatre ou cinq semaines. J'les raccompagne chez elles. Disons que j'les accompagne à Hebron, dans une paroisse où une société de femmes se chargera d'les ramener dans leurs familles à l'est par le train. Elles sont dans un triste état. Sales, fatiguées et affamées. C'est pour ça qu'j'ai besoin...

— Ça suffit ! lâcha Duffy. Ça suffit. Laissez-moi les voir.

Briggs se dirigea vers la porte. Duffy se retourna et murmura quelque chose au barman avant de rejoindre Briggs, qui le mena au

bas des marches. Duffy se figea.

— Je n'avais jamais vu pareil chariot.

— Attendez d'voir son contenu.

Le promoteur lui jeta un coup d'œil et, s'approchant du véhicule, choisit une des fenêtres. Il tenta de regarder à l'intérieur, mais fit tomber son haut-de-forme. Il le ramassa et le tendit à Briggs. Puis il agrippa le côté inférieur de la fenêtre et passa la tête par l'ouverture. Une minute s'écoula. Il ressortit la tête.

— Doux Jésus, dit Aloysius Duffy.

Briggs lui rendit son chapeau. Duffy restait immobile, haut-de-forme à la main, affichant la même expression qu'à l'occasion de funérailles ou d'une faillite.

— Quelle tragédie, ajouta-t-il.

— J'vous l'avais bien dit.

— Je vous présente mes excuses.

— C'étaient des femmes bien.

— De tout mon cœur.

— Comment vous pouvez oser les renvoyer ainsi ?

— Je ne peux pas.

Duffy hocha la tête et, son chapeau à la main, il retourna vers la porte de l'hôtel. Briggs lui emboîta le pas, convaincu d'avoir gagné la partie, que les femmes avaient été les meilleures illustrations de leur propre malheur, et il était même prêt à offrir un ou deux verres à Duffy lorsque ses nouvelles clientes seraient lavées, nourries et bordées dans leur lit gigogne.

À l'instant où ils entrèrent, pourtant, le promoteur bondit sur le côté et trois hommes firent soudain face à Briggs, deux armés d'un fusil et le troisième d'un pistolet. Les partenaires de Duffy à l'étage, de toute évidence. Aucun n'avait mis Briggs en joue, ils tenaient leurs armes dans le creux de leurs coudes, le pistolet pendait vers le sol, mais ils étaient là, deux barbus et un homme aux joues rasées de près, vêtus de chemises en coton bouilli, et tous trois dévisageaient Briggs d'un regard perçant, leurs yeux pareils à des armes chargées et braquées sur lui.

Duffy se joignit alors à eux et ils furent quatre, bien que ce dernier ne fût pas armé.

— Monsieur Briggs, je vous ai présenté mes excuses, mais c'est tout ce que je suis prêt à vous offrir, dit-il sans le moindre signe de contrition. C'est ma limite. Ces femmes font pitié, je vous le concède, mais nous ne pouvons pas les héberger cette nuit. Au diable le lait de la tendresse humaine. Mes partenaires et moi-même avons investi nos économies et nos âmes dans ce projet, nous refusons de le voir échouer, quelle que soit la raison. (Il recoiffa son haut-de-forme et donna une petite tape sur le sommet.) Alors, je vous prie de faire

demi-tour, de franchir cette porte, de reprendre votre chariot et que Dieu vous garde.

Briggs agit sans réfléchir. Son bras droit pareil à un serpent avait dégainé son revolver de sa ceinture et l'avait brandi si vite que les hommes n'eurent même pas le temps de reprendre leur respiration.

— Le vent a tourné, dit-il. Posez vos armes à terre – faites bien attention – et allez m'ouvrir ces chambres et faire chauffer de l'eau. (Du pouce, il arma le chien de son Colt.) Allez-y, bon Dieu. Tout de suite.

Il sentit quelque chose contre ses reins, dur et rond. Il sut de quoi il s'agissait. Le barman était véritablement léger comme une plume.

— Le vent vient de tourner à nouveau, monsieur Briggs, dit Aloysius Duffy. Derrière vous se trouve M. Jacobus, notre hôte et barman, équipé de son fidèle fusil. Soit vous rangez votre arme, soit il vous envoie au Royaume des Cieux. Allez. Tout de suite.

Briggs rengaina son arme.

— Très bien, dit Duffy. Mettez-vous en route, l'ami, et soyez reconnaissant pour les verres de whiskey.

Briggs ne bougea pas.

— Entendu. Mais j'avais vous dire le fond de ma pensée. Vous êtes la pire brochette de réprouvés minables que j'aie jamais croisés.

Le fusil se pressa contre lui. Il se tourna et se dirigea d'un pas lent vers la porte, les mains contre les flancs, traînant ses bottes sur le parquet.

— Claquez vot' porte au nez de ces pauvres femmes, dit-il assez fort pour que tous l'entendent, et vous en répondrez pour le restant de vos jours. Vous dormirez plus. Vous vous étranglerez à chaque verre que vous boirez. La nourriture que vous mangerez vous bloquera les entrailles et vous mourrez dans vot' propre merde.

Cette fois-ci, le canon s'enfonça douloureusement.

Briggs s'arrêta pourtant.

— J'reviendrai par ce même chemin, dit-il, puis il chercha un terme qu'il n'avait encore jamais employé, le trouva enfin. Vous m'avez insulté, ajouta-t-il. Alors je reviendrai. Attendez de voir.

Ce salaud de barman le poussa d'un coup de fusil jusqu'en bas des marches et le tint en joue tandis que Briggs grimpait sur le siège, prenait les rênes et lançait les mules au trot.

Briggs était malade. Il était rouge de colère. Il prit soin de faire rouler l'attelage sur tous les piquets blancs qu'il put, les écrasant sous les sabots, les brisant sous les roues. Une fois la dernière rangée passée, une fois sorti de la ville factice, il roula en ligne droite sur la plaine dans l'obscurité tombante. Il était malade car son plan avait échoué. Comment et où était-il censé les abandonner, maintenant ? Il était furieux envers lui-même de s'être laissé surprendre par quatre

chemises en coton bouilli qui savaient à peine par quel bout prendre leurs fusils. Comment, en retournant dans l'hôtel avec Duffy, avait-il pu ne pas remarquer l'absence du barman ? Comment, au nom du Christ, pourrait-il leur rendre la pareille ? Tôt ou tard, il le ferait, c'était certain.

Il repéra un petit bosquet d'arbres, s'y arrêta et y resta à ruminer et à fulminer, et quand une lune ronde et consolatrice apparut, il avait concocté un plan aussi bon que le premier et bien plus gratifiant. Il sauta à terre, attacha les mules à un arbre, regrettant de ne pas avoir de maïs à leur donner, puis il se rendit à l'arrière du chariot, déverrouilla la porte avant de l'ouvrir en grand.

— Salut, mesdames, dit-il.

La lune les éclairait et il vit qu'elles étaient toutes détachées ; il avait oublié de les attacher ce matin-là. Eh bien, elles ne s'étaient pas blessées mutuellement, alors au diable les courroies dorénavant. Il ouvrit la cantine, trouva un quart en étain et donna à chacune un peu d'eau du bidon.

— Bon, j'veais m'absenter un moment, leur dit-il. Soyez gentilles et dormez, j'veais revenir, d'accord ? Attendez-moi.

Il repoussa le loquet, tapota la croupe de Shaver, détacha et sella son rouan. Il s'assura ensuite d'avoir le fusil de Cuddy dans son étui, prit plusieurs boîtes de cartouches, d'autres pour son Colt qu'il glissa dans sa poche. Il monta en selle, se pencha pour souffler dans l'oreille de l'animal avant de le lancer en direction de Fairfield.

Il y avait à peine deux kilomètres à parcourir. Il resta sur l'une des rues délimitées par des piquets jusqu'à ce que l'hôtel apparaisse, menaçant, ses fenêtres pareilles à des miroirs reflétant la lune, huit en bas, huit en haut. Une lampe luisait derrière l'une d'elles à l'étage et derrière deux autres au rez-de-chaussée, l'une au niveau du bar, l'autre à l'autre bout. Quand il fut à quelques toises du but, il fit contourner le bâtiment à sa monture et mit pied à terre à l'arrière, où, comme il s'y attendait, il trouva une écurie et un apprentis. Il y compta cinq chevaux. Un à un, il les fit sortir et, d'une claque sur la croupe, les envoya au loin dans la nuit. Il se remit en selle, dégaina le fusil de son étui et se dit : agis au plus vite. Agis plus vite que tu ne l'as encore jamais fait ou tu te feras descendre.

Briggs lança le rouan au petit galop d'une talonnade et contourna l'hôtel en un large cercle, les rênes dans la main gauche, le fusil dans la droite. Il tira avec détermination, cartouche après cartouche, rechargea, continua à galoper, à tirer. Il fit exploser toutes les vitres du rez-de-chaussée.

Au deuxième passage, il fit exploser toutes les fenêtres du premier étage. On éteignit la lumière et on lui tira dessus. Il aperçut un canon cracher du feu et entendit le plomb siffler. Il les avait fait battre en

retraite à l'étage, les quatre partenaires et le barman, exactement comme prévu. Il avait cassé trente-deux vitres, toutes les fenêtres de l'hôtel.

Il galopa jusqu'à l'arrière, fourra le fusil dans l'étui, sauta à terre, dégaina le Colt et, faisant claquer la porte, il entra en trombe.

C'était la cuisine.

Il repéra un poêle, une lampe à huile et une longue table sous laquelle se cachait une femme, à quatre pattes, hurlant comme une chatte apeurée. Sur la table, une pile de serviettes et deux miches de pain blanc.

— Sortez de là ! cria-t-il à la femme.

Il se rua par la porte, se trouva face à l'escalier de service et tira vers le haut.

Il passa devant une lampe allumée sur le comptoir, courut jusqu'à l'escalier principal et, pour s'assurer qu'ils restent à l'étage, il tira deux salves vers le haut.

Il rengaina le Colt à sa ceinture et retourna dans la cuisine. La femme avait disparu. Il empoigna la lampe et, de l'autre main, il emporta les serviettes puis s'élança vers le bar. Il lâcha la moitié des serviettes sur les premières marches, courut jusqu'aux marches de l'escalier principal où il laissa tomber le reste des serviettes. Il arracha la mèche de la lampe, versa l'huile sur les serviettes, jeta la lampe à terre, gratta une allumette et la laissa tomber sur le tas qui s'embrasa merveilleusement bien.

Il ouvrit la porte avant pour créer un courant d'air et se précipita vers l'arrière, s'arrêtant pour prendre la lampe sur le comptoir. Il utilisa l'huile et une autre allumette de la même manière et provoqua un joli brasier à l'arrière.

Il entendit des cris à l'étage.

— On aura ta peau, Briggs !

— Par ici, bon sang !

— Espèce de fils de pute d'assassin !

Il dégaina son Colt et le vida dans la cage d'escalier, trois balles pour les maintenir dans le piège, puis il entendit un bruit de course dans l'autre direction, le long d'un couloir sans doute. Il s'élança à son tour en rechargeant son arme, cartouche après cartouche, en direction de l'escalier principal et, alors que les hommes atteignaient le haut des marches, il passa son avant-bras à l'angle et tira trois fois vers l'étage. Ils ripostèrent cette fois, fusils et pistolet, mais Briggs était déjà retranché derrière le bar.

Il empila des bouteilles dans le creux de son bras et s'élança vers l'escalier où il entreprit de les jeter une à une dans la cage. À l'instant où elles heurtaient les marches supérieures, elles explosaient et le whiskey coulait en s'embrasant dès qu'il atteignait les flammes

montantes.

Il récupéra d'autres bouteilles, courut jusqu'à l'escalier de service et, par le même manège, alimenta le feu vers le premier étage.

Briggs ne pouvait rien faire de plus. Il étouffait dans la fumée, ses jambes tremblaient, il recula et, à la porte de la cuisine, admira ce qu'il avait provoqué. Les deux brasiers, à l'avant et à l'arrière, dévoraient les escaliers dans un tel raffut qu'il n'entendait même plus les bruits à l'étage. Tandis qu'il observait la scène, les yeux larmoyants, les flammes léchaient déjà le plafond. Il valait mieux qu'il parte pendant qu'il en était encore temps.

Il traversa la cuisine, s'arrêta un instant pour prendre les deux miches de pain blanc sous le bras. À l'arrière, son rouan attendait à l'endroit exact où Briggs l'avait laissé. Cette bourrique resterait en place jusqu'au Jugement dernier si nécessaire, peu importaient les flammes, les flots ou l'homme assis sur son dos, une corde autour du cou. Briggs monta en selle et s'éloigna au pas entre les piquets blancs. À l'abri du danger, ils se retournèrent, l'homme et le cheval, et observèrent longuement le spectacle avec satisfaction.

C'était un hôtel au beau milieu de l'enfer. C'était un hôtel factice dans une ville factice, mais l'incendie n'avait rien de factice, le rez-de-chaussée, l'étage et le toit dévorés par les flammes rugissant comme une bête vivante. Chaque os de sa structure rougeoyant, de la fumée s'élevant en un pilier rose en direction des étoiles. Sur les kilomètres et les kilomètres de plaine déserte, le feu devait être visible de l'océan Atlantique jusqu'au Pacifique. Briggs était fier de son ouvrage nocturne. Mais n'avait-il pas une âme charitable, après tout ? Un homme contre cinq, et il n'avait tué personne ! Le feu était si étincelant à présent que Briggs apercevait les silhouettes sombres sauter depuis les fenêtres du premier étage et, si l'envie l'en avait pris, il aurait pu les abattre au fusil comme de gros oiseaux, l'un après l'autre. Ils se précipitèrent à l'arrière du bâtiment, sans doute pour seller leurs chevaux qui n'étaient plus là et partir à sa poursuite, ce qui suscita en lui une grande satisfaction. Vous m'avez insulté, bande de salauds, leur dit-il. Vous avez insulté les femmes dont j'ai la charge. Que ceci vous serve de leçon. Soyez toujours secourables. Ici, dans ces contrées, c'est ce qu'on fait pour notre prochain. On se montre secourables.

À cet instant, le Fairfield Hotel s'effondra. Les murs s'affaissèrent, le toit tomba sur les murs, envoyant un feu d'artifice d'étincelles et un immense soupir d'agonie vers le ciel, dans le sillage des dernières volutes de fumée verte. Le spectacle était terminé. Briggs fit tourner son cheval pour rentrer. Sous sa ceinture, contre son ventre, l'acier du Colt était encore chaud.

Une fois sous les arbres, il laissa sortir les femmes, les mena

derrière un tronc pour qu'elles se soulagent et profita lui-même de l'occasion.

— Écoutez-moi, mesdames, leur dit-il. J'ai organisé une sacrée fête, ce soir. La nouvelle va se répandre. Et la prochaine fois que vous voudrez vous arrêter dans un hôtel, je parie que vous serez reçues correctement.

Sous leurs regards, il attacha les animaux aux piquets, prépara et alluma un petit feu de camp, sortit la cantine qu'il plaça près du foyer. Il remonta une fois encore dans le chariot et en ressortit en cachant quelque chose dans son dos, puis il s'installa à la cantine. Les femmes s'assirent autour.

De derrière son dos, il tira une miche de pain blanc, la posa d'un geste cérémonieux sur le coffre, sortit son canif et coupa cinq tranches. De sa poche de manteau, il produisit la boîte de sardines qu'il portait depuis le jour où Cuddy l'avait sauvé de la pendaison. Il l'ouvrit, souleva les sardines par la queue avant de les déposer sur le pain, partageant les portions équitablement. Il jeta la boîte par-dessus son épaule, prit la tranche devant lui et entreprit de manger. Les femmes l'imitèrent aussitôt.

Briggs n'avait jamais rien goûté d'aussi délicieux. Il fit une pause et regarda les toquées assises autour de la cantine. Sous le clair de lune, Mmes Petzke, Belknap, Sours et Svendsen passaient un moment absolument formidable, mastiquant et se léchant les lèvres, laissant l'huile de sardine couler sur leurs mentons. Il enfourna une autre bouchée avec joie.

— C'est pas bon, ça, les filles ? demanda-t-il, la bouche pleine. Oh, c'est pas grandiose ?

MAIS il ne parvint pas à trouver le sommeil. Il était trop plein de pain, de rugissement de flammes, de cris d'hommes, de chute de murs, de crépitements d'armes à feu et de succulentes sardines. Il leur avait donné une bonne leçon, à ces salauds de merdeux. Il écarta sa couverture, se leva et alla jeter un coup d'œil aux femmes qui roupillaient sous le chariot. Il avait oublié de les attacher aux roues par le poignet, comme il avait oublié de les attacher dans le chariot la veille. C'était pas si grave. Il leur ferait traverser le fleuve le lendemain ou le jour suivant. Il raviva le feu, sortit le sac de couture vert sous le siège conducteur et, assis près des flammes, il en parcourut à nouveau le contenu. La première chose qu'il remarqua pourtant fut sa main droite. Il avait serré la crosse de son arme avec tant de force en tirant que sa paume était aussi noire que l'as de pique. Il regarda les documents des femmes : le nom et l'adresse de la sœur de Belknap sur une feuille ; le nom et l'adresse du frère de Petzke, ainsi qu'une liasse de lettres ; les noms et adresses des nombreux proches de Sours ; l'enveloppe contenant le nom et l'adresse des

cousins de Svendsen. Ces documents étaient importants et ils devaient aller chacun avec la bonne personne – à Hebron, il serait le seul à connaître l'identité de chacune. Il compta les billets verts dans sa poche intérieure. Après avoir acheté trois dollars de porc salé, il lui en restait quinze – ce n'était pas grand-chose, mais cela valait toujours mieux qu'une jambe cassée. Il observa une fois encore le camée rose représentant la fille couronnée, estima qu'il pourrait en tirer jusqu'à trois dollars. Puis il recompta à nouveau, deux fois, les six billets de cinquante dollars émis par la banque de Loup avant de les fourrer avec les billets verts et le camée dans sa poche. La commissure de ses lèvres s'étira en un large sourire. Trois cents dollars. Il était riche. Il rangea les documents dans le sac de couture, se leva pour remettre le sac dans le coffre sous le siège, s'écarta de quelques pas, défit son pantalon pour pisser puis se rallongea entre les couvertures. Étendu sur le dos, les bras croisés derrière la tête, il regarda les étoiles lointaines à travers un interstice dans la ramure de l'arbre.

Cuddy.

Il avait refusé de penser à elle mais, à présent, avec son couchage en guise d'oreiller, si proche de la fin du voyage, il se permettait de le faire.

J'espère que vous êtes contente, lui dit-il. J'ai donné ma parole que je m'occuperais de cette affaire jusqu'au bout et c'est ce que je fais. On atteindra le ferry d'ici demain ou après-demain. Elles m'ont donné du fil à retordre, d'ailleurs. Elles me courent après comme des poussins après une poule. Je n'arrive même pas à trouver un peu d'intimité pour pisser. J'ai dû faire des dépenses pour acheter de la viande. Si je ne l'avais pas assommée, votre bonne amie Belknap m'aurait noyé. Et quand elles ont été rejetées et insultées par un groupe d'escrocs minables, j'ai dû essuyer des coups de feu et réduire un foutu hôtel en cendres en guise de représailles. Si vous ne savez pas déjà tout cela, je tiens à vous le dire. Et je retire aussi ce que je vous ai dit avant. Que vous étiez aussi quelconque qu'un seau en étain, que vous aviez une langue de vipère. Cuddy, je suis désolé. Bref, vos femmes, c'est comme si elles étaient déjà chez elles. J'ai bien gagné mes trois cents dollars. Alors j'espère que vous êtes contente et que vous m'aurez en bonne estime après tout ça.

Il laissa ses pensées vagabonder sur tout le chemin parcouru, depuis le jour où elle l'avait découvert, la corde au cou, jusqu'au matin où elle s'en était attaché une autour du sien. Il avait l'impression de savoir exactement ce qui s'était passé, d'en comprendre les raisons, claires comme de l'eau de roche. Quand ils avaient quitté Loup, Cuddy était autant un homme qu'une femme. Elle savait monter à cheval, manier une arme, diriger un attelage de mules et donner des ordres. Mais jour après jour, sur la piste, il y avait de

plus en plus de choses qu'elle n'avait pas su faire, que lui seul pouvait faire, et qu'il avait d'ailleurs faites, et cela l'avait prise à rebrousse-poil. Tout ce qu'elle parvenait à faire, peu à peu, c'était de préparer à manger, de prendre soin des passagères, d'obéir à ses ordres à lui, d'être une femme. Cela était venu à bout de son moral et de son courage. Elle l'avait ensuite demandé en mariage et il avait refusé, pour la bonne raison que le mariage n'aurait jamais suffi à Cuddy. Elle se serait attendue à ce qu'il l'aime, et il ne savait pas ce qu'était l'amour. Il n'en avait jamais éprouvé. Heureusement pour elle, il avait refusé. Elle méritait un meilleur parti. Et qu'elle l'ait ainsi supplié de s'allonger avec elle – il ne pouvait pas le comprendre, à moins que, tout simplement, elle n'ait pas eu envie de mourir vierge. Bien entendu, cela allait à l'encontre de sa religion. Alors tout bien réfléchi, il n'avait rien à voir avec la mort de Cuddy. Elle était inévitable. Il se devait d'être un homme, elle se devait d'être une femme, créée à partir de sa côte. Il pouvait aller en paix. Elle n'avait pas été poussée, après tout, c'est elle qui avait sauté. Comme les promoteurs de la ville factice. Quand ils s'étaient trouvés pris au piège des flammes à l'étage, qu'ils n'avaient plus eu aucune issue, ils avaient sauté par les fenêtres. À la différence qu'ils avaient survécu, et pas elle. La chute de Cuddy avait été trop vertigineuse.

Il ne trouvait toujours pas le sommeil. Un vent léger soufflait dans les arbres, agitait les branches, portant avec lui, il l'aurait juré, la chanson de Cuddy :

Mais si je dois périr,
Garde tes promesses,
Emporte nos deux cœurs
Et enterre-les au loin.

Briggs se boucha les oreilles. Ne risquait-il pas de le devenir, lui aussi ? Fou ? Cela ferait un sacré total. Cent pour cent. Il ne parvenait pas à se boucher les oreilles.

Ceci sera pour toi,
Dormons d'un sommeil d'amour.

Il ne pouvait pas non plus fermer les yeux. Il lui avait demandé de ne pas le hanter, mais, dans la mort comme dans la vie, elle n'en faisait qu'à sa tête. Il écouta la chanson et contempla les étoiles.

POUR le petit déjeuner, ils mangèrent l'autre miche de pain et Briggs se rasa, juste au cas où. Il s'entailla le cou à deux reprises et arrêta le sang à grand renfort de salive et de jurons. Il harnacha ensuite les

mules et les attela, puis il fit asseoir les femmes et les attacha avant de faire démarrer ce vieux canasson gris de chariot. Il existait environ douze points de passage pour traverser le fleuve Missouri sur cette parcelle, mais Briggs n'en avait emprunté qu'un seul, à Saint Joe, lorsqu'il était soldat et qu'il était venu dans l'Ouest en jeune recrue du régiment des Dragoons. Il avait entendu parler de Kanesville, que l'on commençait à appeler Council Bluff, où il n'y avait pas un seul, mais deux lieux distincts pour traverser – Upper Mormon au nord et Bellevue au sud. Il visait de préférence celui du sud, Bellevue, qui les conduirait à environ deux kilomètres au nord d'Hebron.

Le spectacle apparut de façon si inopinée dans les dernières heures de l'après-midi qu'il crut un instant avoir été trompé par ses yeux, aussi arrêta-t-il le chariot. Il était arrivé au sommet d'une côte et devant lui, en contrebas, s'étendait enfin, enfin, le Big Muddy. Il s'agissait forcément du Missouri, l'un des fleuves les plus sinueux et irréguliers des États-Unis. Il scintillait dans le soleil et traversait la plaine, tournant et serpentant, coulant vers le nord, puis vers le sud, l'est, l'ouest, tour à tour, en tant d'endroits divers. Ici, il était large et profond, et là, il était étroit et presque à sec ; ici, son lit était ferme sous les pieds, et là, des sables mouvants avalaient un chariot ou un attelage de bœufs en moins de temps qu'il ne fallait pour le dire ; ici, il coulait en toute liberté, et là, il était étranglé par des bancs de sable. Qu'un bateau à vapeur, aussi plate fût sa coque, puisse y naviguer était incroyable. Briggs se dit que le moment était idéal pour se mettre debout sur le siège et agiter son chapeau en hurlant "yeehaa !", mais il n'en avait pas envie. La route avait été trop longue, trop dure, trop triste, et il était mort de fatigue. Qu'aurait fait Cuddy si elle avait été là ? Il le sut aussitôt. Il descendit, s'approcha d'une fenêtre du chariot et colla sa tête à l'intérieur.

— Les filles, on est arrivés. Le fleuve. On a réussi. On aura bientôt traversé et vous serez entre de meilleures mains. Alors réjouissez-vous et reposez-vous. Pigé ?

Il n'attendait aucune réponse et n'en reçut aucune, il remonta sur le siège et lança les mules d'un claquement de langue.

Au cours de la descente vers le fleuve, il observa plusieurs choses. Sur cette berge de Bellevue, rien à signaler à part un convoi de migrants roulant lourdement vers l'ouest, les chariots couverts si chargés de meubles et d'affaires que la moitié devrait être abandonnée au bord de la piste. Au cours de chaque périple, il fallait environ une à deux semaines pour que les convois comprennent et commencent à lâcher du lest. Une petite cabane sur la berge ouest abritait peut-être le pilote du ferry et ses assistants, ou peut-être pas. Sur la berge est se dressait un bosquet de grands arbres autour duquel était installé un campement animé composé de tentes, de chariots, d'animaux et

d'humains, agglutinés au même endroit en attendant leur tour pour traverser. Le ferry était une embarcation à fond et à toit plats entouré d'un bastingage, et qui utilisait le courant du fleuve comme principale force motrice. Il avançait le long d'un grand câble attaché à un arbre sur la berge en amont, grâce à un système de poulies qui glissaient sur la corde fixée à la proue et à la poupe du bateau. À cet instant, le ferry transitait d'est en ouest ; Briggs évalua qu'il atteindrait la berge ouest quand l'embarcation déchargerait deux chariots, leurs attelages de chevaux et quelques vaches laitières, et qu'il pourrait donc traverser sans trop d'attente. Les mules avançaient à vive allure. Même l'animal de droite, celui que Cuddy avait baptisé "Le Cerveau", se penchait et effectuait sa part du travail avec la bête de gauche, "La Besogneuse". Elles avaient soudain dû sentir l'odeur du Big Muddy, comme si c'était celle d'une carotte devant leur nez – elles s'élancèrent. Elles partirent d'un trot si rapide que le chariot bondit et tangua comme un buggy. Briggs tira sur les rênes et hurla, mais il eut autant de peine à faire ralentir ces folles qu'il en aurait eu à arrêter un troupeau de bisons hargneux. Elles avaient baissé les oreilles et levé la queue.

— Holà, nom de Dieu ! hurla-t-il. Holà !

ELLES en savaient bien davantage que Briggs. Elles minutèrent parfaitement leur trajet. Elles parcoururent la plaine comme des chats effrayés et, à l'instant où elles ralentissaient à l'arrivée, les dernières vaches laitières étaient poussées hors du ferry à coups de jurons et il put faire monter le chariot et les chevaux directement à bord. Il descendit du siège et fut abordé par le pilote, un Indien Kaw. Pour une raison qui échappait à tout le monde, la plupart des pilotes de ferry sur cette portion du fleuve appartenaient à la tribu des Kaws. Celui-ci, qui arborait un attirail hétéroclite incluant une chemise jadis blanche et un chapeau melon agrémenté d'une plume d'aigle, s'exprima en borborygmes pour l'informer que le prix du passage s'élevait à un dollar pour le chariot et cinquante cents par animal. Briggs rétorqua qu'il n'avait pas d'argent. Pas d'argent, pas de passage, répondit l'Indien. Briggs l'entraîna à l'arrière du chariot, où il déverrouilla et ouvrit la porte. L'Indien jeta un coup d'œil à l'intérieur, puis il dévisagea Briggs d'un air impassible tandis que ce dernier s'essayait au langage des signes, se tapant la tempe de l'index en levant les yeux au ciel. L'homme scruta les quatre femmes, curieux, puis articula des propos inintelligibles dans un idiome quelconque et se tourna vers ses assistants à qui il adressa un geste de la main. Ils démarrèrent, tirant la corde, et l'embarcation s'éloigna lentement de la rive. Briggs verrouilla la porte et apprécia la traversée gratuite, qui dura quelques minutes à peine. Il aimait dépouiller les Indiens, n'importe où et

n'importe quand, même un Kaw. Il avait en mémoire plusieurs occasions où les Indiens n'auraient pas hésité à abandonner sa dépouille après l'avoir scalpé vivant s'ils avaient pu. Tandis que l'embarcation abordait la berge d'en face, il grimpa sur le siège et, quelques instants plus tard, il claquait les rênes et le chariot débarquait en grondant sur la terre ferme et civilisée de l'Iowa.

BRIGGS était effaré. Les sons, les scènes et le brouhaha le submergeaient. Il avait passé des jours entiers dans la plaine avec pour unique compagnie des membres du sexe opposé qui ne parlaient pas, ne répondaient à aucune question. Il avait été responsable d'elles. Ce jour-là, il avait atteint le Missouri presque par hasard, il avait traversé le fleuve à la hâte et voilà qu'il était entouré d'êtres humains – un flot d'événements l'emportait dans un courant bien trop rapide pour qu'il puisse y résister ou y naviguer. Il était comme un aveugle que l'on aurait soudain juché sur un éléphant pour qu'il le dirige.

Il mena le chariot au milieu de l'agitation et s'enquit auprès d'un homme de la direction à prendre pour Hebron. Il fallait longer la berge vers le sud sur environ un kilomètre, il suffisait de suivre la route.

Il poussa les mules d'un pas vif, le fleuve à sa droite et, à sa gauche, une série d'établissements avaient jailli de terre afin d'équiper les migrants qui partaient pour l'Ouest et n'emportaient avec eux qu'un peu d'argent et leurs vêtements sur leur dos. On trouvait des terrains pour entreposer les chariots, des forgerons, des enclos pour le bétail et les bœufs, des corrals pour les chevaux et les mules, tous faisant également office de bureaux d'administration des terres.

Et soudain, aussi brusquement que le reste des événements de la journée, il entra dans Hebron. Briggs reconnut aussitôt la petite ville imaginée un soir par Cuddy, près du feu. Sa rue principale était bordée d'arbres déjà parés de leurs jeunes bourgeons d'avril. Les maisons étaient simples et revêtues de bardeaux, leurs jardins à l'avant étaient impeccables et verdoyants, agrémentés de parterres de fleurs multicolores. La plupart étaient peintes, jusqu'aux toilettes extérieures à l'arrière. Briggs se rappela son enfance dans l'Est. Il atteignit le centre-ville où il remarqua deux magasins généraux, un hôtel appelé le Hutchinson House, un forgeron, une banque, une enseigne tricolore de barbier, une autre de docteur, celle d'un avocat, une pension équestre, mais pas le moindre saloon. Il n'y avait pas plus de gouttes d'alcool à Hebron que de gouttes de pluie dans le désert.

Il s'arrêta et, ôtant son chapeau devant une matrone à l'entrée d'un des magasins généraux, il lui demanda où se trouvait la maison d'une dame nommée Altha Carter. Il voulait sans doute parler de l'épouse du

pasteur, lui répondit-on. Il suffisait d'aller jusqu'à l'église méthodiste blanche et à la maison blanche qui la joutait, le presbytère.

L'église était petite et surmontée d'une flèche. Le presbytère se trouvait juste à côté, peint du même blanc et blotti derrière une rangée de massifs de cœurs-de-Marie. Une allée à double sens passait devant un perron donnant sur l'église et menait à une grange à la façade en bois brut où le pasteur abritait sans doute son cheval et son buggy.

Briggs s'engagea dans l'allée et arrêta le chariot à hauteur de la porte sur le flanc de la maison. Il accrocha les rênes et mit pied à terre, récupéra le sac vert, puis grimpa lentement les marches du perron. Il boutonna le col de sa chemise. Il frappa à la porte. Le soleil de cette fin d'après-midi s'attardait. L'air était immobile et portait un parfum de boue, de printemps et d'eau du fleuve. Ses jambes manquèrent se dérober sous lui. Il dut se ressaisir. À cet effet, il cracha par-dessus le perron dans un parterre de muguet.

— MONSIEUR ?

— Bonjour, m'dame, dit Briggs en ôtant son chapeau. Z'êtes madame Altha Carter, l'épouse du pasteur ?

— C'est moi, oui.

— Eh bien, m'dame, je m'appelle Briggs. J'arrive du Territoire, de la ville de Loup, et j'vous amène les quatre femmes.

— Les femmes ? Oh ! Dieu tout-puissant, bien sûr !

Elle franchit le seuil si subitement que Briggs dut faire un bond sur le côté pour éviter sa crinoline. S'il s'était attendu à ce qu'Altha Carter ait une paire d'ailes ou qu'elle soit hors du commun, il n'en était rien. Elle était petite et robuste comme une souche, et elle n'était plus toute jeune, une cinquantaine d'années sans doute. Elle avait des cheveux gris, des rides sur les joues et au coin des yeux. Des lunettes en demi-lune lui chevauchaient l'arête du nez et elle regardait tantôt par les verres, tantôt par-dessus. Elle l'observa de la tête aux pieds. Elle dégageait une impression de chaleur et d'acier. Elle lui évoquait un petit bateau à vapeur. Il ne lui manquait qu'un sifflet et une cloche.

Elle lui sourit, il lui avait fait bonne impression.

— Vous avez mis longtemps à arriver, monsieur Briggs. Je suis soulagée que vous soyez enfin là. Je suis désolée que le révérend Carter soit absent... Il enterre quelqu'un.

Elle passa devant lui avec vivacité pour observer le chariot. Sa robe et son col d'un blanc éclatant étaient corrects, mais Briggs voyait d'un mauvais œil la crinoline, surtout chez l'épouse d'un pasteur. Il n'en avait vu qu'une seule, portée par une jeune fille à Wamego l'année passée et s'était demandé, comme il se demandait en cet instant, ce

que les femmes allaient bien pouvoir encore inventer. Bien entendu, une dame comme Altha Carter portait ce que bon lui semblait et Dieu était seul juge.

Elle se tourna vers lui.

— Attendez une minute. Je croyais qu'une femme était chargée de les conduire jusqu'ici, une dénommée Cuddy. C'est ce que m'a écrit le révérend Dowd.

Il fronça les sourcils.

— M'dame, j'suis désolé de vous apprendre la nouvelle. Mary Bee Cuddy, c'était son nom. Elle nous accompagnait y a encore une semaine, elle abattait un sacré boulot. Et puis elle a été prise de fièvre.

Le visage d'Altha Carter se décomposa.

— M'dame, continua Briggs. Ça me peine, j'ai fait tout c'que j'ai pu, ça a servi à rien. Je l'ai enterrée et on a continué not' route.

Mme Carter hocha la tête.

— Oh, quelle perte. Je suis désolée pour elle et pour vous. Ce devait être une femme intrépide et charitable.

Briggs acquiesça.

— Oui, elle l'était, ça fait pas de doute.

— Comme c'est cruel, de parcourir tant de chemin pour remplir une telle mission, et de tomber si près du but. Je suis sûre que le Seigneur l'a rappelée à Lui. (Elle se tourna à nouveau.) Qu'est-ce donc que cela ? Je n'avais encore jamais vu pareil chariot.

— Ça s'appelle un fourgon.

— C'est comme une immense boîte pourvue de fenêtres. Et elles sont... elles sont à l'intérieur ? Elles ont fait tout le Voyage dans cette boîte ? Seigneur !

— Oui, m'dame.

— L'heure est venue de faire leur connaissance.

Elle descendit les marches du perron et avança jusqu'à l'arrière du chariot.

— Je ne suis pas sûre d'être prête, murmura-t-elle, presque pour elle-même.

Briggs recoiffa son chapeau et passa devant elle.

— Z'êtes prête, m'dame ?

— Oui, je vous en prie.

Il déverrouilla la porte et l'ouvrit en grand. Mme Carter s'approcha et regarda à l'intérieur, détaillant chacun des quatre visages. Puis elle se détourna vers Briggs, posa la main sur son bras comme pour garder l'équilibre et elle inclina la tête. Il s'était trompé. Ses allures courageuses et fortes cachaient un cœur tendre. Elle était prête à accueillir n'importe quel être égaré, les chats comme les humains, pour leur trouver de nouveaux foyers aimants. Il attendit. Dans un arbre non loin d'eux, un oiseau moqueur chantait l'amour, les insectes

et la chevalerie. Mme Carter leva le visage, les yeux embués de larmes.

— Vous avez dû traverser un hiver terrible, dit-elle.

— C'est vrai, m'dame.

— Faisons-les entrer dans la maison.

— Très bien. Vous pouvez prendre ce sac ?

Elle saisit le sac de couture, recula d'un pas et le regarda aider les femmes sur le marchepied. Puis, lorsqu'elles furent toutes sorties, elle eut un doute.

— Comment devrions-nous procéder ?

— J'vais passer en premier, elles vont me suivre, lui affirma Briggs.

— Elles vous suivront ? Alors passez par cette porte, celle par laquelle je suis sortie, et tournez à droite dans le salon.

Il acquiesça.

— Allez, les filles, annonça-t-il au groupe. Venez avec moi.

Il mena la marche et elles le suivirent en file indienne sur le perron et dans la maison, tournant à droite dans le salon. Quand il s'arrêta, hésitant, elles s'agglutinèrent derrière lui.

— Installez-les sur le canapé, monsieur Briggs, dit Mme Carter en arrivant à leur suite. Je suis certaine qu'elles auront assez de place.

Il n'était pas certain de la méthode à adopter, mais il prit la première femme par le bras et la guida jusqu'à un long canapé noir en crin, la fit asseoir avec succès et retourna chercher la deuxième, et ainsi de suite jusqu'à ce que les quatre soient assises en rang.

— Parfait, dit Altha Carter.

Elle lui rendit le sac de couture.

— Accordez-moi juste une minute, ajouta-t-elle.

Elle franchit à nouveau la porte et il l'entendit élever la voix, sans doute à l'attention d'une servante dans la cuisine.

— Hallie, pourriez-vous faire une course pour moi ? Rendez-vous chez Mme Conner, je vous prie, et chez Mme Offutt, puis chez Mmes Vaughn et Campbell. Dites-leur que les femmes du Territoire sont arrivées, demandez-leur de venir à leur convenance.

Briggs se permit d'observer le salon. Sa décoration était chargée, mais il ne se rappelait pas s'être jamais trouvé dans une pièce aussi jolie. Les murs et le plafond étaient en plâtre d'un blanc pur. Des rideaux rouges encadraient deux fenêtres en verre véritable. Le sol était couvert d'un plancher ciré, agrémenté sur la presque totalité de la surface de tapis ouvragés aux motifs de roses rouges écloses. À côté du canapé avaient été disposées plusieurs petites tables, l'une d'elles surmontée de marbre et soutenant une lampe à l'abat-jour en cuivre. Une autre, encore, ressemblait à une cousine éloignée des autres tables : ses pieds étaient en fer et au-dessous était fixée une sorte de pédale métallique, la partie supérieure était pareille à un capot en

étais équipé au centre d'une poignée et juste devant, une chaise à dossier droit. Dans un coin se dressait un harmonium, son clavier et son bouton de registre découverts, impliquant qu'on y jouait souvent. Mais plus intéressant que tout aux yeux de Briggs, un grand drapeau encadré et pendu au mur au-dessus du canapé. C'était un sacré beau drapeau. Le fond était blanc, bordé d'un large bandeau doré. Au centre était représenté, incroyable, un immense alligator en soie verte. Il frappait de sa queue, la tête en arrière, les yeux rouges enragés, la gueule ouverte pleine de dents redoutables. Le drapeau était taché de traînées grises laissées par la poudre à canon, déchiré à un coin et perforé de petits trous, sans doute de la grenaille.

Altha Carter revint auprès de Briggs, captivé par l'alligator.

— N'est-il pas pittoresque ? demanda-t-elle. Il fascine tout le monde. C'est un drapeau de régiment. Avez-vous servi votre pays, monsieur Briggs ?

— Non, m'dame.

— Eh bien, il s'agit là du drapeau des City Rifles de Beale. En 1815, après la bataille de La Nouvelle-Orléans, il a été offert par ce bon vieil Hickory au père de mon époux, Gershom, qui avait lutté aux côtés de Beale, en récompense de sa bravoure. Nous en sommes très fiers.

Elle accorda toute son attention aux quatre femmes, murmurant à Briggs :

— Peuvent-elles parler ?

— Non.

— Peuvent-elles... peuvent-elles comprendre quelque chose ?

— M'dame, j'en sais rien.

— J'ai remarqué que leurs regards parcourent la pièce. Qu'est-ce que cela signifie ?

— Difficile à dire.

— Peut-être qu'elles se souviennent chacune d'un salon en particulier, devina-t-elle. Un salon de leur passé, je veux dire. Oh, les pauvres âmes, les pauvres âmes. Avez-vous constaté la moindre amélioration de leur état ?

— Pas vraiment, m'dame. Enfin, elles se chamaillent plus, elles essaient plus de s'enfuir.

— Je vois. C'est bon signe. (L'épouse du révérend prit une profonde inspiration.) Nous ferions mieux de nous mettre à la tâche. Donnez-moi leurs noms – sinon, je risque d'être incapable de les différencier. Et n'avez-vous pas des documents pour elles ?

— Si, m'dame. Les voilà.

Briggs ouvrit le sac de couture, en sortit la liasse et posa le sac sur la table.

— Ce que j'avais faire, continua-t-il, c'est que j'avais déposer les documents correspondant à chaque femme sur leurs genoux. (Il

commença par la gauche.) Voici Belknap.

Il parvenait à lire le nom et l'adresse sur le document car depuis ces quelques semaines il s'était familiarisé avec leur orthographe.

— Theoline Belknap, dit-il. Elle vient du Kentucky et voici le nom et l'adresse de sa sœur.

— Theoline Belknap, répéta Mme Carter.

— Elle a tué son bébé.

— Oh, non, non, ne me dites rien. (Elle serra le bras de Briggs.) Je vous en prie, je préfère ne pas savoir, ce n'est pas important.

— Entendu.

Briggs posa le document sur les genoux de Belknap et lut l'enveloppe supérieure d'une liasse.

— Elle, c'est Petzke. Hedda Petzke. Son frère habite dans l'Illinois.

— Hedda Petzke.

Il déposa la liasse de lettres.

— Elle, c'est Svendsen, lut-il sur une enveloppe. Gro Svendsen. Une *Norsk*, y m'semble. Elle a deux cousins dans le Minnesota.

— Gro Svendsen. Très bien.

Il plaça l'enveloppe dans les mains de Svendsen.

— Et la dernière, elle s'appelle Sours.

— Mais ce n'est encore qu'une enfant. Enfin, regardez, elle a une poupée !

— Oui, m'dame, elle s'en sépare jamais. Elle avait trois enfants. Elle les a tous perdus, emportés par la diphtérie.

Altha Carter ferma les yeux.

— Doux Jésus. N'en dites pas plus. Quel est son nom complet ?

— Arabella Sours.

— Arabella Sours.

Il posa le document sur les genoux de la jeune femme.

— Elle a de la famille dans l'Ohio. Voici leurs noms et l'endroit où les trouver.

Briggs restait les bras ballants et gêné, en proie à des émotions contraires. Une fois les documents et les enveloppes remis, ces noms et ces adresses écrits noir sur blanc sur le papier, le lien était tranché. Sa responsabilité, ses attentions pour les personnes représentées à travers ces noms s'arrêtaient là. Il était débarrassé d'un fardeau, mais le sentiment de soulagement s'accompagnait d'une impression presque physique de perte. Il scrutait la table aux pieds en fer et au couvercle sans vraiment la voir. Il semblait écouter Mme Carter qui souhaitait lui expliquer ce qu'il adviendrait d'elles. Après tout ce qu'il avait traversé, dit-il, il avait le droit de savoir. Elle procéderait comme l'année passée, quand un honnête homme du nom de McAllister lui avait amené trois femmes. Chacune d'elles aurait une marraine. Elle venait de les envoyer chercher, des membres de la Société d'entraide.

Chacune d'elles serait accueillie au domicile de sa marraine où elle se laverait, se reposerait et se verrait remettre des vêtements corrects. D'ici quelques jours, elle serait menée à Saint Joe pour prendre le train en compagnie de sa marraine. Elles retrouveraient leurs proches, d'après Mme Carter, en moins de deux semaines. Les fonds étaient disponibles : au cours de l'hiver, la Société faisait appel aux paroisses de l'Est et leur générosité ne faiblissait jamais. Altha Carter s'interrompit. Il n'était pas le genre d'homme à écouter parler une femme trop longtemps. Elle avait perdu son attention et trouva le sujet de son intérêt.

— Cette table suscite votre curiosité.

— Oui, m'dame.

— Ce n'est pas une table – laissez-moi vous montrer. (Elle s'en approcha et souleva le couvercle.) C'est une machine à coudre !

— Une machine à coudre ?

— Une invention très récente. C'est une Wilcox & Gibbs. Le révérend Carter me l'a offerte à Noël. Elle permet de faire des points, des ourlets, des plis, des biais, des surpiquages, des galons et des patchworks, ainsi que de broder. Il suffit d'installer la bobine et c'est parti – du moins, c'est ce qu'ils disent.

Elle jeta un regard aux femmes sur le canapé afin de voir si elles portaient le moindre intérêt à la machine. Elles ne s'y intéressaient pas. Elles n'avaient d'yeux que pour Briggs, pour les meubles ou pour le vide autour d'elles. Elle referma le couvercle.

— J'apprends à l'utiliser aussi vite que je peux. Je donne des leçons à mes amies. Mais c'est très compliqué.

Ses paroles n'étaient rien d'autre que des paroles. Elle se tenait près de la machine et Briggs, au centre de la pièce. Il se rendit compte qu'il était là, au milieu de son salon, sans avoir retiré son chapeau. Il se décoiffa. Et il comprit alors que l'heure était venue de partir, qu'Altha Carter voulait le voir partir, qu'elle avait besoin de vaquer à ses propres affaires. Elle n'émettait pas de sifflement, mais cette femme dégageait une telle pression qu'une fois lancée Briggs sentait presque la vapeur s'échapper d'elle.

— Je ferais mieux d'y aller, dit-il.

Le silence d'Altha Carter marqua son assentiment.

— J'espère bien qu'elles vont rester en place, dit-il. Elles risquent de se lever pour me suivre.

— Je ne pense pas, plus maintenant. Je pense que cette pièce les retiendra.

Il se tourna une dernière fois vers les toquées assises en rang, les documents sur leurs genoux : Belknap, Petzke, Svendsen, Sours. Il observa chaque visage épuisé, trois d'entre elles paraissant bien plus vieilles que leur âge, chaque manteau et chaque chemise sales, chaque

paire de bottes usée jusqu'à la corde.

— Bien, bien, leur dit-il.

S'il y avait eu une horloge dans le salon, il en aurait entendu le tic-tac.

— Oh, dites, j'allais oublier.

Il plongea la main dans sa poche de manteau et sortit le carré de carton où était fixé le camée rose.

— J'ai trouvé ça en chemin.

Il le montra à Mme Carter.

— Il est adorable.

Elle sourit.

— J'avais l'intention de le donner à l'une d'entre vous, mesdames. Et j pense qu'il revient à Mme Sours. C'est la plus jeune, elle en fera le meilleur usage.

Il se pencha et le déposa sur les genoux de la jeune femme, au-dessus du document, puis il se redressa et resta immobile, tenant son chapeau par le bord et le faisant tourner comme si, pour l'amour de Dieu, il ne savait plus quoi dire. Il était à nouveau troublé, non pas par le kaléidoscope des événements présents, mais par celui du passé. Il se rappelait comme ils étaient allés chercher les femmes l'une après l'autre, lui et Cuddy ; comment le mari de Petzke, Otto, avait pleuré et fait des histoires ; comment le jeune Sours et lui-même avaient porté la jeune fille et sa poupée de chiffon jusqu'au chariot, au sommet du ravin ; comment l'époux de Svendsen avait braqué son fusil sur lui, comment Cuddy l'avait contré avec le sien pour qu'ils parviennent à s'éloigner ; comment il avait été obligé de frapper Vester Belknap sur la caboche pour lui apprendre à ne pas blaguer avec un homme armé ; comment Cuddy se tenait droite sur le siège du conducteur et lui cassait les oreilles entre les haltes ; et enfin, quand ils avaient rassemblé les quatre femmes et qu'ils avaient pris la route vers l'Est, comment les femmes s'étaient soudain mises à gémir.

— J vous fais donc mes adieux, mesdames, dit-il. Prenez bien soin de vous et obéissez à Mme Carter. Z'êtes presque arrivées chez vous.

Il s'inclina au niveau de la taille comme pour leur faire la révérence, puis il colla son chapeau sur son crâne.

— Eh bien, adieu, mesdames, ajouta-t-il. Dieu vous bénisse.

Il fit volte-face, maladroit, traversa le salon à grandes enjambées et franchit la porte à la hâte.

Sur le perron, il entendit des pas derrière lui. C'était Altha Carter.

— Tout ira bien pour elles, lui assura-t-elle. Je voulais vous dire au revoir.

Mais il avançait déjà. Il grimpa sur le chariot, attrapa un couchage qu'il descendit et tendit à l'épouse du révérend. C'était son couchage à elle, dit-il, celui de m zelle Cuddy, et il contenait des choses qu'elle

pourrait utiliser, du savon, des vêtements et ainsi de suite. Bien sûr, lui dit-elle, et elle le remercia avant de poser le paquet sur le perron. Puis il lui expliqua qu'il avait réfléchi. Les autres couchages ne lui étaient d'aucune utilité, ni le chariot, d'ailleurs, ni les mules, et il pouvait en faire don à sa Société méthodiste afin qu'elle les revende et emploie l'argent pour payer les billets de train ou autre chose. Était-elle d'accord ?

— Oh, monsieur Briggs ! (Ses yeux étaient embués, bien qu'elle affichât un large sourire.) Si je suis d'accord ? Mais je suis ravie ! Comme c'est généreux de votre part !

Il était gêné. Il déboutonna le col de sa chemise. Il lui demanda qu'en retour le révérend Carter donne du maïs aux mules avant de les vendre. Elles l'avaient bien mérité.

— Je suis certaine qu'il pourra s'en charger et qu'il n'y manquera pas, promit-elle. Comme je regrette qu'il ne soit pas là pour faire votre connaissance. Et voilà que vous partez déjà. Où comptez-vous aller, monsieur Briggs ? Allez-vous rester dans l'Iowa ou retourner dans le Territoire ?

— J'sais pas.

— Si vous y retournez, je vous prie de remercier le révérend Dowd de ma part et de lui présenter mes salutations. Et dites-lui, je vous prie, de mettre son nez dans la législation de votre Territoire. Ils doivent absolument y bâtir un asile. Nous ne pouvons pas continuer ainsi à dépendre de quelques âmes courageuses comme vous et Mlle Cuddy, ou M. McAllister l'an passé.

— J'y manquerai pas, madame.

Elle s'approcha de lui.

— Je vous dis donc adieu. Mais je ne suis pas venue vous dire au revoir. Je suis venue vous remercier. Donnez-moi vos mains, s'il vous plaît.

Il les lui tendit, elle les prit dans les siennes et le regarda droit dans les yeux par-dessus ses lunettes. Elle allait lui répéter ce qu'elle avait dit à M. McAllister, lui annonça-t-elle. Qu'il avait accompli un acte merveilleux. Il devait être fier de lui, il le pouvait, et ce jusqu'à la fin de ses jours. Elle était convaincue que la plupart des hommes étaient bons, loyaux et honorables si on leur en donnait l'occasion. Mais ceux qui faisaient pour les autres ce qu'il avait fait de sa propre volonté, ces hommes-là étaient rares. À sa manière, en cette époque et en ces lieux, il avait tenu le rôle d'un sauveur.

— Je prierai pour vous, dit-elle doucement en inclinant la tête.

Briggs n'inclina pas la sienne. Il se balançait sur ses pieds en attendant qu'Altha Carter formule sa pensée. Il fixa le regard sur le perron, au cas où ses quatre amies l'auraient suivi dehors. L'oiseau moqueur chantait toujours et chanterait tout au long de la nuit

puisque le printemps était enfin arrivé. Le crépuscule survolait la petite ville et la rivière comme une bénédiction.

— Dieu notre père, pria-t-elle. Bénis cet homme bon, où qu'il aille. Veille sur lui, que Ton visage brille sur lui et rappelle-le auprès de Toi, le moment venu. S'il a fait ceci pour Tes filles, fais-en autant pour lui car il a été Ton fidèle et fervent serviteur. Seigneur, je Te le demande au nom de Ton fils qui a fait Ton œuvre sur cette terre et qui est mort pour nous tous afin que nous vivions à nouveau dans Ta gloire. Amen.

Le ventre de Briggs ajouta un amen sonore et il rougit. Il était mort de faim.

Altha Carter releva la tête et, sans se préoccuper de sa crinoline, elle se dressa sur la pointe des pieds et déposa un baiser sur la joue de l'homme avant de s'éloigner en hâte vers le perron. Elle s'adressa à lui une dernière fois.

— Je m'en vais retrouver ces femmes, dit-elle avec un sourire. J'espère vous revoir un jour, monsieur Briggs, bientôt. Au revoir.

Il était si abasourdi par ce baiser qu'il resta figé, et lorsqu'il put enfin parler pour lui dire au revoir, elle était déjà rentrée dans la maison.

C'était terminé.

Il était libre.

Il se remit en mouvement. Il sella d'abord son rouan, tira son couchage de sous la bâche en haut du chariot, l'attacha derrière la selle avec son manteau. Il s'approcha des mules, se glissa entre elles, passa un bras amical autour du cou du Cerveau, l'autre autour de la Besogneuse.

— Adieu, mes vieilles bourriques, leur dit-il. Z'êtes les meilleures foutues mules que j'aie jamais vues. Que l'Seigneur vous bénisse et vous offre un bon tas de maïs car vous êtes Ses fidèles et fervents serviteurs.

Il détacha Shaver, le hongre, et le mena près du rouan. Il se mit en selle, détacha sa monture et se pencha en avant.

— Et toi, mon Beau, qu'est-ce que tu dirais d'un peu de maïs ? demanda-t-il à l'oreille du cheval, puis il le fit tourner et le lança au trot d'une talonnade.

L'animal inélegant fut si heureux d'entendre le mot maïs et d'être enfin détaché du chariot qu'il laissa échapper un long et joyeux pet. Ils émergèrent de l'allée au trot, le cavalier, le rouan et le hongre, s'éloignèrent de ce monde de femmes pour rejoindre la compagnie des hommes, là où ils avaient véritablement leur place. Briggs ne regarda pas en arrière.

Le rapatrieur

MAIS ils n'avaient pas de maïs à la pension, aussi commanda-t-il pour les deux montures de larges portions d'avoine et un sacré bon étrillage puis, laissant son manteau de cuir, jetant son sac de selle sur son épaule, il s'engagea dans la rue plongée peu à peu dans l'obscurité. Il était exténué. Il entra dans l'établissement appelé le Hutchinson House. Il ne semblait y avoir personne dans les parages. Il remarqua un comptoir d'accueil et six casiers, six clés à l'intérieur, aucun meuble. Après un moment d'attente, il abattit le poing sur le comptoir, faisant un boucan à réveiller les morts. Aussitôt, une jeune fille d'une quinzaine d'années apparut, bouche bée, par une porte de service. Briggs en fut écœuré. La compagnie des hommes, nom de Dieu.

— J'veux une chambre, gronda-t-il.

— Oui, monsieur.

— La meilleure de la maison.

— Ce sera la numéro 5, monsieur, à l'étage.

— Bien aérée.

— Oui, monsieur. Il y a deux fenêtres.

— Pas de punaises de lit.

— Oh, non, monsieur. Combien de temps resterez-vous chez nous, monsieur ?

— Autant que j'le voudrai. Vous allez m'extorquer combien pour cette chambre ?

— Un dollar par nuit, monsieur.

— J'veux prendre mes repas ici.

— Oui, monsieur.

— Qui fait la cuisine ?

— Ma mère.

— Elle a pas l'air d'attirer beaucoup de clients.

— C'est une excellente cuisinière.

— J'en serai le seul juge, jeune fille. Allons-y.

La fille alluma une bougie, prit la clé et l'accompagna à l'étage. Briggs nota qu'elle était pieds nus. La chambre était tout à fait correcte, meublée d'une petite table et d'une chaise, d'un pichet blanc en faïence, d'une bassine, d'un savon, de serviettes et d'un miroir, d'un lit à baldaquin, d'un pot de chambre rangé en dessous et de rideaux de dentelle aux fenêtres. Briggs déposa son sac de selle sur le lit, ouvrit

les deux fenêtres aussi grand qu'il le put et s'assit sur le matelas pour l'essayer. Avec sa bougie, la fille en alluma une autre sur la table.

— Le lit fera l'affaire, dit Briggs. J'veux prendre un bain chaud. C'est où qu'ça se passe ?

— Au bout du couloir. Cinquante cents pour le bain, monsieur.

— Commencez à faire chauffer l'eau. Après ça, servez-moi mon souper dans la chambre. J'prendrai un morceau de bœuf, une montagne de pommes de terre frites, une demi-miche de pain blanc, du beurre et du café. Du vrai café.

— Ça fera soixante-quinze cents, monsieur.

Briggs lui adressa un regard sévère de sergent et c'est alors qu'il la vit réellement pour la première fois. Il en fut choqué. Comme embués de larmes, ses yeux le piquèrent soudain. Vous doubliez son âge, vous fonciez ses cheveux auburn, lui ajoutiez une paire de chaussures pour lui faire gagner quelques centimètres, lui donniez une vingtaine de kilos en plus et, nom de Dieu, vous aviez devant vous Mary Bee Cuddy en chair et en os. Elle était mince comme un clou, tout en genoux, en coudes et en colonne vertébrale, mais ses épaules étaient larges, son visage était aussi quelconque qu'un seau en étain et ses yeux vous perçaient pour déceler votre côté obscur. Il l'imaginait un jour à dos de cheval, institutrice dans une école, agile avec un fusil, vivant seule sans trouver d'homme assez viril pour l'épouser, et oui, Dieu lui vienne en aide, il la voyait un jour le cœur brisé, pendue à un arbre.

— C'est quoi, votre nom ? demanda-t-il.

— Tabitha Hutchinson.

Elle portait une robe en mousseline délavée à manches courtes bouffantes, plutôt propre, mais usée au cou et deux tailles trop petite pour elle.

— Hutchinson. Tabitha. Très bien, m'zelle Hutchinson, vous connaissez vos ordres de mission. Un bain et le souper, le plus tôt sera le mieux.

— Bien, monsieur.

Une étincelle dans son regard et la jeune fille disparut.

Briggs s'allongea sur le lit, écouta Tabitha Hutchinson gravir l'escalier en portant des seaux d'eau pleins et redescendre avec les seaux vides, il scruta la chambre, sa chambre. Il était magique de se trouver à nouveau dans une vraie chambre, avec quatre murs, un plafond et des fenêtres. Il ne camperait plus jamais comme il l'avait fait au cours des dernières semaines, peu importerait la paie ou la raison. Il avait assez donné. C'était désormais à lui de prendre. Pendant un moment, du moins, il comptait bien vivre comme un coq en pâte.

Un coup frappé à la porte, il longea le couloir, se déshabilla, se lava le corps et les cheveux dans une baignoire en étain, à grand

renfort de savon, d'eau chaude et de grognements de plaisir, se sécha avec une épaisse serviette. C'était le meilleur bain qu'il eût jamais pris, pensa-t-il.

De retour dans sa chambre, il trouva la table mise et le souper servi. Il se jeta dessus. Après avoir saucé les plats à l'aide d'un croûton de pain, avoir lâché quelques gaz et s'être nettoyé les dents avec une allumette, il estima qu'il s'agissait du meilleur repas qu'il eût jamais mangé.

Il verrouilla la porte derrière lui, souffla la bougie, retira ses sous-vêtements longs, souleva les couvertures du lit et s'y étendit sur le dos, les jambes écartées, la tête sur l'oreiller, il laissa l'air frais souffler sur lui, remonta le drap en coton sur ses hanches et ferma les yeux.

Pendant douze heures, il sombra dans le sommeil du juste, qui vient d'accomplir une bonne action.

Le lendemain matin, il estima qu'il n'avait jamais aussi bien dormi de toute sa vie.

Il frappa le sol de sa botte jusqu'à ce que Mlle Hutchinson, la jeune fille serviable, monte à grand bruit l'escalier et prenne commande de son petit déjeuner.

Quand il eut renâclé et craché, qu'il se fut habillé, le repas était sur la table : quatre œufs, des pommes de terre, une pile de tranches de bacon, du pain grillé, une part de tarte aux pommes et une cafetière. Il ne manquait qu'une larme de whiskey en digestif, ainsi qu'une deuxième rasade pour le bien-être de son âme. Mais le whiskey pourrait encore attendre. Une journée chargée s'annonçait, et une nuit encore plus chargée.

Il descendit et frappa le comptoir du poing.

— Dites-moi, m^zelle Hutchinson, où est-ce que j peux m'acheter de nouvelles nippes ?

— Des nippes ?

— Des vêtements.

— Oh. Nous avons deux magasins généraux. À votre place, j'irais d'abord voir chez Keppler.

Elle avait arrêté de lui donner du monsieur et le détaillait à présent – en particulier le revolver à sa ceinture. Il se demanda si elle irait fouiner dans son sac de selle.

— Très bien, dit-il. Et z'avez un sculpteur dans les parages ?

— Un sculpteur ?

— Un tailleur de pierre qui fabrique des stèles, des tombes, ce genre de choses.

— Oh. Je vais demander à ma mère.

Briggs attendit.

Elle réapparut.

— Elle vous dit d'aller voir un homme qui s'appelle Janz. Il est en bas de la rue, vers le sud, ce n'est pas très loin. Il a des stèles devant son échoppe.

— Janz, répéta Briggs. Merci.

Il prit congé et se rendit d'abord chez le barbier, où il demanda un rasage, une coupe de cheveux et quelques informations. D'après le barbier, un dénommé Thomas Hutchinson avait lancé le Hutchinson House, mais il ne s'en sortait pas très bien. Étant charpentier, il avait été embauché en amont du fleuve pour construire un bâtiment à Upper Mormon et il rentrait quand il le pouvait. Pendant ce temps, son épouse s'occupait de l'hôtel avec l'aide de leur fille. Tabitha, dit Briggs. C'était son nom, semblait-il au barbier.

Briggs marcha ensuite d'un pas nonchalant en direction du sud. Il n'y avait presque rien à voir. Les habitants d'Hebron devaient s'occuper principalement à broder des dessus-de-lit, estima Briggs, à écraser des mouches, chanter des cantiques, se tourner les pouces et frapper leur bible du poing. Il y avait davantage d'animation à Loup, bon sang, et comparée à cette ville de paumés, Wamego était presque aussi active que Philadelphie.

Le tailleur annonçait sa boutique par quelques stèles brutes disposées devant son échoppe, une sorte de cabanon accolé à une maisonnette. Janz était lui-même petit, un homme âgé affichant une barbe qui aurait fait un balai parfait. Briggs lui annonça qu'il voulait une stèle en bois. En chêne ou en noyer ? Briggs voulut connaître la différence. Deux dollars supplémentaires pour le noyer, dit Janz, car les finitions étaient plus jolies. Entendu pour le noyer, décida Briggs. Et que voulait-il dessus ? C'était dix cents par lettre. Briggs lui dicta. Janz nota le nom et l'épithète, fit un rapide calcul et annonça que ça ferait quatorze dollars et dix cents, mais allez pour quatorze tout rond. Briggs rétorqua que c'était bougrement cher. Janz se lissa la barbe. Alors d'accord, nom de Dieu, dit Briggs, et qu'il se mette aussitôt au boulot car il repasserait chercher la stèle le soir même. Janz voulut cinq dollars d'acompte. Briggs tenta de le fusiller du regard, mais Janz continua à lisser sa barbe et finit par encaisser l'argent.

Briggs flâna jusqu'à la pension équestre, sella les deux chevaux et, Shaver derrière lui, il s'élança sur la route bordant le fleuve en direction de l'embarquement du ferry au nord. Il venait à peine de quitter la ville au trot qu'il rencontra des gradés de la cavalerie en partance pour le sud, trois hommes, deux officiers et un sous-off. Le régiment des Dragoons n'existait plus, avait-il entendu dire, supprimé par Washington et intégré à la cavalerie ordinaire. À la vue des soldats, il se glaça, se tassa sur sa selle et fit mine de rêvasser. Les militaires le croisèrent sans incident. Même s'ils avaient eu des

soupçons et qu'ils l'avaient emmené, ils n'auraient trouvé aucun "Briggs, George" dans leurs archives. Il s'engouffra chez le premier maquignon qu'il trouva et passa une heure à marchander pour le hongre. Le vendeur voulait lui échanger un canasson contre son cheval en bon état, une jument aux molaires usées, à l'épaule esquinée et à l'œil gauche aveugle. Briggs n'était pas venu pour faire échange, il voulait vendre, ce qu'il finit par lui faire comprendre, et il récolta vingt dollars contre Shaver, selle incluse.

Il revint alors en ville, remit son rouan à l'écurie et se rendit aussitôt chez Keppler, le magasin général. Il voulait une nouvelle tenue, expliqua-t-il, flambant neuve, des pieds à la tête. Ils furent heureux de le satisfaire. Au cours de l'après-midi, dans l'arrière-salle au milieu des outils, des sacs, des tonneaux et des caisses, il essaya et choisit un costume noir identique à son ancien qu'il avait porté tout l'hiver, ainsi qu'une chemise, des sous-vêtements longs, un chapeau semblable à son vieux couvre-chef mou et deux paires de chaussettes épaisses. Il renonça à de nouvelles bottes, les trouvant bougrement trop chères. D'un geste furtif tandis que l'employé calculait l'addition, il transféra ses billets verts et le reste de son argent dans la poche intérieure de sa nouvelle veste, puis il fourra la paire de chaussettes supplémentaire dans une autre poche. Quand il eut réglé la facture et qu'on lui eut demandé ce qu'il souhaitait faire de ses anciens vêtements, il suggéra qu'ils soient donnés à une personne dans le besoin qui méritait d'être aidée. Habillé de neuf, il acheta plusieurs boîtes de cartouches pour son revolver et le fusil de Cuddy, avant de sortir. Il quitta le magasin et fit aussitôt volte-face pour rentrer acheter du tabac Star. Il ressortit, fit aussitôt volte-face pour rentrer à nouveau et demander conseil à l'employé. Combien coûtait une jolie paire de chaussures pour jeune femme ? Des bottines à boutons, ou des bottines à lacets ? Quelles étaient les plus jolies ? Celles à boutons, en quelle couleur les voulait-il ? Quelle couleur ? Blanches, noires ou marron ? Quelles étaient les plus jolies ? Les blanches. Trois dollars. Trois dollars ! Pour une paire de chaussures ? Tout à fait. Briggs grimaça et réfléchit. L'employé connaissait-il une jeune femme du nom de Hutchinson, dont les parents possédaient un hôtel ? Oui, elle venait de temps à autre au magasin. Briggs tendit un, deux, puis trois dollars. Parfait, la prochaine fois qu'elle viendrait, qu'il lui fasse essayer une paire de bottines blanches à boutons. L'employé répondit qu'il le ferait. Briggs rétorqua qu'il avait l'argent, maintenant, alors qu'il avait sacrément intérêt à le faire.

Puis il rentra à l'hôtel, où il commanda un souper léger et tardif à Mlle Hutchinson : un poulet entier, de la bouillie de maïs, une tranche de pain de maïs avec du beurre, des fruits cuits de n'importe quelle sorte et du café en grande quantité. Quand il fut servi et qu'il eut

mangé, il se sentit somnolent et s'étendit sur le lit en sous-vêtements afin de se reposer en prévision de la longue nuit qui l'attendait. La béatitude éprouvée sur le lit, le poids de la nourriture dans son estomac, la perspective de la soirée à venir lui permirent de prendre sa décision finale : qu'il soit maudit s'il retournait dans le Territoire. Qu'avait-il à y gagner, là-bas ? Un cul gelé ? Un estomac vide ? Une corde autour du cou ? La chance de pouvoir convoier de pauvres créatures toquées à travers ces parcelles de l'Enfer ? Non, monsieur, il s'installerait plutôt dans l'Iowa. Ce soir en marquerait le début. Il investirait un capital de départ qu'il doublerait ou même triplerait. Rapidement, il pourrait quitter Hebron qui était trop calme à son goût, il changerait à nouveau de nom et rencontrerait quelqu'un qui l'embarquerait encore une fois dans une combine lucrative et infaillible. Mais une minute... S'il restait sur cette rive du fleuve, à quoi bon acheter une stèle pour Cuddy ? Aucune utilité. Et sacré bon sang, il avait déjà donné cinq dollars à Janz. Oh, eh bien autant payer le reste et récupérer le machin. Il finirait bien par traîner dans ces parages, un jour ou l'autre, et il l'installerait pour elle. S'il avait gagné ses trois cents dollars et que les mules avaient obtenu leur maïs, Cuddy avait sans nul doute le droit que sa tombe soit identifiée.

Briggs s'endormit sur ces pensées et, à son réveil, il sauta du lit avec excitation. Il faisait déjà nuit. Il s'habilla en hâte, descendit et martela le comptoir. Elle apparut avec une bougie à la main, grande, mince et osseuse, ressemblant plus que jamais à Cuddy.

— M'zelle Hutchinson, j'ai eu une journée difficile. Où est-ce qu'on peut boire un verre, jouer aux cartes et passer du bon temps, par ici ?

Elle baissa les yeux au sol.

— Alors là, je n'en sais rien, pour sûr, dit-elle.

— Ça m'étonnerait bien, nom de Dieu.

Elle posa la bougie sur le comptoir, laissa pendre ses larges mains contre ses flancs, et il la vit replier les doigts pour former un poing.

— Je vous serais reconnaissante de ne pas jurer en ma présence, dit-elle et il eut la chair de poule tant son intonation lui évoquait une autre femme. Et si vous comptez jouer de l'argent, je vous prierai de payer votre séjour tout de suite.

Elle avait élevé la voix, il en était certain, à l'attention de sa mère qui devait tendre l'oreille dans la pièce voisine.

— J'vous paierai quand j'serai prêt, grogna-t-il.

Elle n'en fut pas désarçonnée. Elle regarda ses nouveaux vêtements, de la tête aux pieds, puis leva le menton.

— Si vous pouvez vous offrir de nouveaux habits, vous pouvez très bien payer ma mère. Vous mangez ses économies jusqu'au dernier penny. J'aimerais bien que vous agissiez en gentleman, même si vous n'en êtes pas un, et que vous payiez ce que vous devez.

— Venez ici.

Briggs tendit les bras au-dessus du comptoir, la saisit par le coude et lui fit contourner le meuble.

— Non, dit-elle en résistant.

— Venez avec moi.

S'il ne connaissait pas grand-chose aux femmes, il s'y connaissait encore moins en matière de jeunes filles. Mais un détail, le contact de sa main, l'urgence de son attitude peut-être, finit par la convaincre et elle se laissa escorter dehors dans la rue silencieuse, loin de sa mère, loin de la lueur de la bougie, dans le clair de lune.

Il l'attrapa par ses coudes nus, comme l'aurait fait un père ou un grand frère, et observa son visage simple. Elle tremblait. La ressemblance le frappa. La sœur cadette de Cuddy. Ou la fille qu'elle n'avait jamais eue. La reconnaître ainsi lui desséchait la bouche et lui serrait la gorge.

— M'zelle Tabby, dit-il. J vous propose un échange. Vous me dites où j peux passer du bon temps ce soir et j vous donnerai un excellent conseil.

— Vous d'abord, répondit-elle.

— Très bien. Quand vous serez en âge de vous marier, restez ici. Allez pas tomber amoureuse d'un jeune crétin qui partira dans l'Ouest pour cultiver la terre. Faites surtout pas un truc pareil.

— Pourquoi ?

Briggs hocha la tête.

— Le faites pas, c'est tout.

À quinze ans, elle ne comprenait pas, ne pouvait pas comprendre. Il avait envie de lui dire, bon sang, gamine, ne grimpe pas dans un chariot pour aller vivre dans une maison en terre, faire une portée de marmots et vieillir avant ton heure, perdre la boule et obliger quelqu'un à t'attacher dans un autre chariot pour te ramener à ton papa et à ta maman qui seront morts et enterrés d'ici là. Mais il ne dit rien, ne put rien dire.

— À votre tour, lâcha-t-il.

Elle se dégagea de son étreinte. Son visage se tordit et il craignit un instant qu'elle n'éclate en sanglots.

— À Candletown, dit-elle avant de s'engouffrer dans l'hôtel.

Candletown ?

Il descendit la rue pour poser la question à l'homme de la pension équestre. Candletown correspondait à deux endroits distincts, répondit l'homme. Une sorte de saloon et une salle de danse avec des femmes, chacun selon ses goûts. Où était-ce ? Au nord, sur la route qui longeait le fleuve, puis il fallait tourner à l'est entre deux magasins de vêtements et continuer sur un sentier qui s'enfonçait entre les arbres. Briggs sella donc son cheval, laissa son manteau sur place car la nuit

était douce, puis il se dirigea vers le nord, fit demi-tour vers le sud en se rappelant la stèle de Cuddy, arriva chez le tailleur de pierre, inspecta l'ouvrage, le jugea satisfaisant et paya Janz. Après avoir acheté ses vêtements, les cartouches, le tabac et les bottines à boutons, puis après avoir donné les neuf dollars à Janz, sa liasse avait grandement fondu, remarqua-t-il. Peu importait – d'ici une heure ou deux, il aurait tant de billets verts qu'ils lui jailliraient des oreilles. Il fixa la stèle sous son couchage derrière sa selle, remonta sur son rouan et le talonna au petit galop vers le nord en hésitant à déposer la stèle à l'hôtel alors qu'il passait devant Hutchinson House, puis se ravisant. Il n'avait aucune envie de revoir cette satanée gamine dégingandée, il partait à la chasse.

Candletown.

IL y avait effectivement deux endroits au bout du sentier entre les arbres, installés dans une clairière constellée de souches. Le premier consistait en une structure branlante, mi-tente, mi-appentis en bois. La tente avait un côté béant qui donnait sur la nuit et laissait échapper les cris, les hurlements et les tintements de verre brisé. Ses clients étaient sans doute des convoyeurs, des bons à rien ivres morts venus des chariots en attente du ferry à Bellevue et qui cherchaient la bagarre pour tuer le temps. Briggs avait souvent entendu un pareil raffut. Il était engendré par des couteaux dans le ventre, des coups de pied dans les parties ou des bouteilles cassées sur des crânes. Les bagarres étaient des divertissements gratuits, mais il avait de l'argent, lui, et il concentra donc son attention sur la salle de danse. Il y avait en réalité deux bâtiments, un petit à droite d'où jaillissaient les gémissements plaintifs d'un violon. C'était là qu'on dansait et que se trouvaient les femmes. La petite construction était reliée à un grand bâtiment d'un étage par ce qu'on appelait dans le coin un *dogtrot*, autrement dit une passerelle couverte. Les fenêtres ouvertes du grand bâtiment diffusaient une lumière accueillante. Qu'on était bien chez soi !

Briggs mit pied à terre, attacha sa monture à une souche près des autres chevaux et des buggys, puis il se rendit d'abord à la salle de danse et s'arrêta sur le seuil. Dans un coin, un violoniste sciait son instrument et jouait *Devil's Dream*. Au bout d'un moment, Briggs discerna une demi-douzaine de couples en sueur, hommes et femmes, qui tournaient et tournaient encore sur le plancher, silencieux et sérieux, puis sur le mur opposé, des portes menant à quelques piaules. Les femmes, cela pouvait encore attendre. Il fit demi-tour et parcourut les six mètres de passerelle, ouvrit une porte, entra et se crut soudain au paradis. La compagnie des hommes, enfin. Chaque personne

présente dans cette pièce pouvait pisser debout.

C'était une salle unique sur deux étages, bien éclairée par des lampes à huile pendues au plafond. Elle était agrémentée d'un magnifique bar en chêne et de verreries, d'un plateau de dés pour les parties de chuck-a-luck et d'au moins quatorze tables de cartes où étaient installés un bon paquet de solides habitants d'Hebron et des environs. L'endroit n'était pas bruyant. Le poker était le gagne-pain de l'établissement. Les joueurs étaient sobres et plutôt bien habillés, et même les croupiers, qu'on repérait à leurs chapeaux élégants et à leurs chemises blanches aux manches bouffantes, avaient l'air de vrais gentlemen. Briggs chercha ensuite d'éventuelles armes à feu, n'en repéra aucune. Ce qu'il avait à la ceinture le mettrait donc bien plus qu'à égalité, ce serait un atout majeur dans sa manche.

Briggs marcha d'un pas nonchalant jusqu'au comptoir et but deux whiskeys d'affilée, servis à la bouteille. L'homme qui le servait était d'âge moyen et il était vêtu comme un clerc – chemise, cravate, veston, montre gousset au bout d'une chaîne en or et bague en or. Briggs estima qu'il n'avait jamais bu meilleur whiskey de toute sa vie et qu'il aurait dû coûter cinquante cents le verre. Il vous réchauffait jusqu'à l'aine. Il resta accoudé au comptoir le temps de choisir une table qui lui convenait, il s'en approcha d'un air décontracté, tira une chaise et s'installa. Il y avait trois hommes, deux habitants de la ville et un croupier à la moustache lissée. Ils lui adressèrent un hochement de tête. Ils étaient entre deux parties.

— Bonsoir, dit le croupier en mélangeant le jeu à toute vitesse. Nous jouons gros ici, monsieur. Pouvez-vous mettre cinquante dollars sur la table ?

Briggs le regarda droit dans les yeux. Il avait attendu cet instant presque toute sa vie, lui semblait-il.

— Bien sûr que j'peux.

De la poche intérieure de son nouveau costume, il sortit sa liasse. Il la déplia et fit glisser un billet de cinquante dollars de la banque de Loup qu'il posa au milieu de la table, puis déposa les cinq autres l'un après l'autre par-dessus.

— Ça vous suffit ? demanda-t-il.

Le croupier attrapa le billet sur le haut de la pile.

— Vous permettez que je le regarde ?

— Allez-y.

Le croupier l'examina, puis il leva le bras à l'attention de l'homme derrière le bar qui se fraya un chemin entre les tables.

Le croupier lui tendit le billet.

— Pourriez-vous examiner ceci, monsieur Carmody ?

Carmody jeta un coup d'œil à Briggs.

— Je suis le propriétaire de cet établissement, dit-il.

Il scruta à son tour le billet avant de le reposer sur la table à côté des autres.

— La banque de Loup, dit-il à Briggs. Près de Wamego, je crois. Quand y étiez-vous pour la dernière fois ?

— Y a cinq ou six semaines.

— Eh bien, la banque de Loup a fait faillite, dit Carmody. Un homme est passé ici la semaine dernière depuis le Territoire, c'est lui qui nous en a informés. C'est ce qui arrive, avec ces banques de ploucs. Je me suis souvent retrouvé avec ces papiers entre les mains. (Il adressa un hochement de tête à Briggs.) Je suis désolé, monsieur, je ne peux pas accepter ces billets. Et pour tout vous dire, je pense que personne ne les acceptera dans les environs.

Briggs resta assis sur sa chaise. Carmody, le croupier et les deux joueurs le dévisageaient. Il avait l'impression d'avoir été violemment jeté à terre. Il avait l'impression qu'un coup de tonnerre l'avait rendu sourd. Il avait l'impression qu'un éclair l'avait cloué sur place, l'avait déchiré en deux. Il avait l'impression d'être raide mort.

— Je suis désolé, monsieur, répéta Carmody avant de retourner au comptoir.

Le croupier repoussa les billets vers Briggs, recommença à mélanger les cartes qu'il distribua aux deux hommes et à lui-même. Ils jouèrent une partie, rejetant les cartes, en reprenant, misant. Le croupier remporta la mise avec une double paire de valets et de trois. Il mélangea à nouveau et jeta un regard curieux à Briggs.

— Je suis désolé, monsieur, mais la règle de la maison vous interdit de rester assis à la table si vous ne jouez pas. Je vais devoir vous demander de partir.

— Quoi ? marmonna Briggs.

— Je dois vous demander de quitter la table.

Briggs regarda autour de lui. Il essaya soudain de se lever, échoua, lutta pour se remettre debout, non sans faire basculer la chaise au passage. De sa ceinture, il tira le Colt et, lentement, il le leva au-dessus de sa tête et tira un coup dans le plafond.

L'effet fut miraculeux. Les parties s'interrompirent aussitôt, et les conversations aussi. Pas un seul homme ne bougea le moindre muscle dans la salle. Briggs abaissa l'arme contre son flanc.

— Que tout le monde m'écoute, dit-il.

Il avait la voix enrouée. Ils durent faire un effort pour l'entendre.

— J'm'appelle Jack Martin. J viens de passer six semaines sur la route, en provenance de Loup. J'ai convoyé quatre femmes dans un chariot. Des épouses et des mères. Elles étaient folles. Oui, c'est ça, folles. Elles ont perdu la tête pendant l'hiver. Elles pouvaient plus vivre chez elles. Y a pas d'asile dans le Territoire. Alors j'les ai amenées ici pour les confier à l'épouse du révérend Carter, le pasteur

méthodiste. Elle et quelques paroissiennes, elles vont les ramener dans leurs familles, chez leurs proches. Si vous me croyez pas sur parole, demandez à Mme Carter. (Il parlait en phrases hachées.) Eh ben, j'en ai sacrément bavé pour les traîner jusqu'ici. J'ai gagné trois cents dollars pour ce boulot, à notre départ – c'est l'argent qu'vous voyez là, dit-il en montrant la table. J'aurais pu prendre l'argent et les planter en route, mais j'l'ai pas fait, j'me suis accroché. Mme Carter affirme que j'ai fait un acte merveilleux – c'est ce qu'elle a dit. Et que j'devrais en être fier.

Il fit une pause et se passa la main sur le visage avant de continuer :

— J'me suis acheté des vêtements neufs et j'suis venu ici ce soir pour me détendre, mais mon argent, il est plus valable. La banque de Loup a fait faillite. J'suis fauché comme les blés. J'ai besoin de me saouler. Y me faut une bouteille, de toute urgence. Après tout ce que j'ai fait, quelqu'un va bien m'offrir une bouteille ?

Il attendit. Il ne reçut pour seule réponse que le gémissement du violon au bout de la passerelle.

— J'suis pas un mendiant, insista Briggs. J'ai ma fierté, comme n'importe qui.

Quelqu'un toussa.

Briggs scruta la pièce autour de lui.

— Bande de salauds d'avares sans cœur, dit-il. Après tout ce que j'ai fait pour ces pauv' femmes.

Il attendit encore.

— C'est une ville chrétienne ! s'écria-t-il. Bon sang, mais qu'est-ce qui ne tourne pas rond chez vous ?

Carmody, le propriétaire, prit la parole derrière le comptoir.

— Martin, approchez. Rangez-moi cette arme et approchez.

Briggs le dévisagea.

— Venez, le pressa Carmody.

Briggs fourra le revolver dans sa ceinture et, laissant les billets sur la table, il voulut avancer lentement vers le bar mais partit dans la mauvaise direction. Il se heurta à une table, se tourna et repartit dans la mauvaise direction. La foule l'observait en silence, intriguée, et il lui fallut plusieurs tentatives dans diverses directions pour atteindre la destination qu'il s'était fixée. Dès qu'il toucha le comptoir, la salle se réveilla dans un bruit de voix et de crissement de chaises.

Carmody attrapa une bouteille dans une rangée sur l'étagère, contourna le bar et posa une main amicale sur le bras de Briggs.

— Allons dehors, dit-il. Où l'on pourra discuter en privé. Qu'en dites-vous ?

Ils sortirent dans la passerelle et le propriétaire ferma la porte derrière lui.

— Tout va bien, Martin ? demanda-t-il.

— J'sais pas.

— Eh bien, n'allez pas croire que j'aie quelque chose contre vous. Je suis obligé de surveiller les billets de ces banques sauvages dans vos contrées. J'ai déjà dû m'asseoir sur une bonne quantité de billets.

Briggs acquiesça.

— Bref, c'est une sacrée histoire que vous nous avez racontée sur ces femmes, continua Carmody. J'accueille beaucoup de pauvres hères venus du Territoire. Plumés comme des poulets, affirment-ils. Propriétés saisies, épouses mortes, j'ai tout entendu. Et tout ce qu'ils veulent, c'est boire un coup ou se saouler. Est-ce que je les crois à chaque fois ? Il ne vaut mieux pas, non. Si je leur faisais des fleurs à tous, je serais obligé de fermer boutique. Mais je n'avais encore jamais entendu un baratin comme le vôtre. Un convoi de folles. (Il regarda la bouteille et hocha la tête.) C'est tellement tiré par les cheveux que ça pourrait être vrai.

— Nom de Dieu, maugréa Briggs.

— Très bien, très bien. Je connais Altha Carter et je lui poserai la question. Mais je ne vous crois qu'à moitié. Alors voici donc la moitié d'une de mes meilleures bouteilles. (Il la lui tendit.) Vous pourrez vous saouler à moitié. Ça vous convient ?

Briggs prit la bouteille.

— Mais allez le faire ailleurs, d'accord ?

Briggs acquiesça. Carmody lui asséna une claque sur l'épaule.

— Alors bonne nuit, Martin. Et bonne chance à vous.

Il retourna dans la salle et Briggs déboucha aussitôt la bouteille. Il n'avait jamais connu pareille soif. Il leva le coude, but une longue gorgée et faillit s'étouffer. Le bouchon à la main, il resta debout dans le *dogtrot* tandis que le whiskey faisait son effet. Dans l'autre endroit, dans la tente, la bagarre était terminée. Dans la salle de danse, le violoniste jouait *We'll All Go Down to Rouser's*. Il alla chercher son cheval et éprouva la même difficulté qu'il avait eue pour se rendre au comptoir. Il prit diverses directions au milieu des souches de la clairière. Il erra entre les montures et se cogna contre un buggy. Il avait rencontré un fermier un jour qui avait été frappé par la foudre alors qu'il courait de son étable à sa maison pendant un orage. Il avait été assommé et, étendu à terre, il s'était cru mort. Quand il avait découvert qu'il était toujours vivant, il s'était relevé, mais il ne parvenait plus à rentrer chez lui. Son cerveau était à l'envers. Il marchait ça et là, et il avait eu un mal de chien à parcourir les quinze mètres qui le séparaient de sa destination. Il avait fallu à ce fermier environ un jour ou deux pour s'y retrouver. George Briggs avait peine à comprendre l'ampleur et les conséquences de ce qui venait de lui arriver. Il avait perdu la totalité de son capital sans même jouer la

moindre partie de cartes. Il avait eu six billets de cinquante dollars en main et pouvait désormais se torcher avec. Ce n'était pas de sa faute, ni celle de Cuddy, ni celle du croupier, ni de Carmody. C'était de la faute au banquier à Loup, ou peut-être même pas de la sienne, peut-être même pas de la faute à ces salauds de gros banquiers dans l'Est. Ce n'était de la faute de personne. Magnifique ! D'autant plus magnifique qu'Altha Carter était persuadée qu'il l'avait fait gratuitement ! Une demi-bouteille de whiskey ! Merde ! Briggs retrouva enfin son cheval et, reconnaissant, il tira encore un peu de réconfort dans sa bouteille. Après avoir détaché sa monture, il eut cependant du mal à se mettre en selle et à tenir la bouteille en même temps. C'était peut-être dû à l'alcool autant qu'à la foudre. Il fourra la bouteille dans sa poche et retenta de monter à cheval. Cette fois-ci, sa botte s'éleva et il délogea la stèle fixée par une corde à l'arrière de sa selle. Il jura et la retrouva piquée au milieu de l'herbe sous le clair de lune. Il la vissa sous son bras gauche et, pour la troisième fois – qui fut la bonne –, il parvint à se hisser sur sa monture, à s'accrocher aux rênes et à la stèle, puis à se caler dans les étriers.

Adieu, maudite Candletown. Il trotta jusqu'à la route en bordure du fleuve dans l'idée de tourner à gauche vers Hebron au sud, mais son cerveau était encore à l'envers et il prit à droite, vers le point de traversée au nord.

AFIN d'être prêt aux premières lueurs du jour, le ferry était amarré à la rive est du fleuve. Des feux de camp brûlaient doucement dans le bosquet de grands arbres où les convois de marchandises et de migrants étaient arrêtés et endormis, attendant l'aube. Sous une lune pareille à une pièce d'or coulait le Missouri, longue bande embrasée qui serpentait entre le connu et l'inconnu.

Briggs chevauchait sur la berge et monta sur le pont du ferry, les sabots de sa monture lançant un écho à travers la coque creuse. Au milieu de l'embarcation, il tira sur les rênes, glissa à terre et laissa tomber la stèle dans un bruit sourd, puis il attacha son cheval au bastingage en aval. D'un coup de botte, il poussa la stèle contre la rambarde et s'assit lourdement à côté, adossé à un poteau, sortit la bouteille de sa poche et but une longue gorgée mélancolique.

Il se rendit compte qu'il avait laissé son manteau en cuir à la pension équestre et son sac de selle dans la chambre d'hôtel.

Il se rendit compte que toutes ses possessions se trouvaient désormais sur ce ferry : un cheval têtu, un costume et un chapeau neufs, une selle, un fusil, un revolver, des cartouches pour ces deux armes, un couteau Bowie, une stèle et quelques billets verts, combien exactement, il était trop ivre pour les compter ou pour s'en

préoccuper.

Un jour et une nuit dans l'Iowa et il s'était fait épingler, plumer, ourler, surpiquer, biaiser et broder. Et bien entendu, c'était en partie de sa faute.

Il n'aurait jamais dû faire don du chariot et des mules à Altha Carter. Nom de Dieu, il aurait pu en tirer au moins cinquante dollars.

Il aurait dû emporter son manteau et son sac avec lui.

Il rêvait de manger un cornichon.

Il n'aurait jamais dû dépenser bêtement ses trois dollars dans des bottines à boutons pour Tabitha Hutchinson.

Il regrettait de ne pas avoir laissé Cuddy lui apprendre à lire. Il aurait peut-être dû se rapprocher d'elle et l'épouser, après tout. C'était une sacrée bonne femme.

Il aurait dû garder le camée et le revendre.

Sans réfléchir, il avait décidé de traverser le fleuve et de retourner dans le Territoire. C'était désormais son foyer. Il se joindrait à un convoi de migrants, il chasserait en échange d'un couchage et du couvert, puis il les quitterait pour prendre la route de Wamego.

Une fois là-bas, il s'installerait peut-être comme vendeur de paratonnerres car c'était une combine efficace, avait-il entendu dire. Vous en vendiez à un plouc idiot, vous lui preniez son argent, lui donniez un reçu et lui expliquiez que votre partenaire arriverait avec le chariot de livraison le lendemain pour lui apporter ses piquets. Vous aviez simplement besoin de quelques piquets de démonstration et vous pouviez récolter un sacré paquet d'argent en un rien de temps, du moment que vous ne restiez jamais au même endroit.

Briggs vida la bouteille et la posa à côté de lui. Il était magnifiquement ivre. Elle était là, la stèle. Quatorze dollars. Le bois de noyer était bien plus élégant. Il la posa sur ses genoux et examina les lettres de l'épithaphe :

MARY B. CUDY
DIEU L'AIMAIT ET L'A RAPPELÉE
AUPRÈS DE LUI

Il la trouvait parfaite. Puis il se rendit compte qu'il venait de gâcher quatorze dollars. Il ne retrouverait jamais le peuplier solitaire, il ne retrouverait jamais sa tombe, même s'il la cherchait pendant mille ans. Cette satanée stèle serait un fardeau pour lui, elle l'encombrerait, elle le hanterait. Il eut une idée.

Il reposa la stèle, s'allongea, se retourna et passa la tête entre les barreaux du bastingage. Son chapeau neuf tomba et fut emporté par les flots.

— Saloperie, dit-il.

Il vit des étoiles dans l'eau. Le fleuve était aspiré puis bouillonnait

à nouveau en contrebas, libéré de la coque du ferry.

— Bon sang ! s'exclama-t-il et il rentra la tête comme une tortue.

La gueule d'un immense alligator vert était apparue à la surface, les yeux rouges, les mâchoires béantes aux dents redoutables. Briggs ferma les yeux et se mit à transpirer. Au bout d'un moment, il osa regarder à nouveau et l'alligator avait disparu.

De la main gauche, il tâtonna pour attraper la stèle qu'il abaissa dans l'eau. De la main droite, il empoigna la bouteille qu'il déposa debout sur l'inscription, puis il laissa partir la stèle dans le courant. Ils s'éloignèrent, la stèle, la bouteille et le fantôme, et il suivit le radeau des yeux tandis qu'il voguait vers l'aval dans le clair de lune doré, il le suivit jusqu'à ce que l'obscurité l'engloutisse.

Briggs se recula alors et, allongé sur le ventre près du rouan, la joue contre les planches, il ferma les yeux. Il avait l'impression d'entendre le chariot grincer et gronder, et les femmes gémir. Il essaya, en vain, de se souvenir de leurs noms.

Il s'endormit.

À SON réveil, la lune était descendue, les étoiles agonisaient, la nuit sombre était avancée.

À côté de lui, dans le rôle de sentinelle, se dressait son cheval.

Avec un grognement, il se remit sur pied en prenant appui au bastingage, il bâilla, s'étira et cracha par-dessus bord.

Le fleuve ondulait, charriait, noyait, faisait comme bon lui semblait. Dans le bosquet d'arbres sur la rive, plus aucun feu de camp, plus aucun bruit.

Un vent soufflait doucement depuis l'ouest, venu des Grandes Plaines. Il le huma. Il avait un parfum de liberté et de pureté, ayant survolé ces contrées où l'homme pouvait encore être son propre maître. À l'aube de ce jour nouveau, il serait le premier homme à franchir la rivière, le premier à reposer le pied sur une terre libre.

Briggs se sentait bien. La beuverie lui avait été bénéfique. Il se mit à fredonner *Weevily Wheat* et, s'avançant au milieu du ferry, il se mit à danser une sorte de gigue, de quadrille, se jetant dans la danse comme un ours sur un buisson de baies sauvages. Ses bottes battaient la mesure sur le pont, il tapait dans ses mains, agitait ses bras pareils à des ailes et il entonna à tue-tête :

Prends-la par sa main ivoire
Et mène-la comme une colombe
Dansez le Weevily Wheat
Qu'elle en oublie sa religion.

Charley ici, Charley là

Charley vogue sur l'océan
Charley reviendra un jour
S'il a pas changé d'avis.

Il fut soudain interrompu par des cris furieux s'élevant depuis les arbres et l'insultant, et des chiens lui aboyèrent dessus. D'un geste rapide, il dégaina le Colt de sa ceinture, l'arma et tira un coup en direction des arbres. Ça leur clouerait le bec, par Dieu, aux hommes et aux clébards. Briggs en fut excité. Il aimait bien jouer la carte de l'esbroufe. À dire vrai, il n'avait jamais descendu un homme, mais il en avait effrayé plus d'un, et il savait sacrément bien obliger les autres à s'asseoir et à le remarquer. Il rengaina le revolver, essuya la marque noire de sa main droite sur son pantalon neuf et recommença à danser la gigue en chantant :

Charley, c'est un type gentil,
Ô Charley, c'est un dandy,
À chaque fois qu'y vient en ville
Y porte des bonbons aux filles.

La chanson se termina, la nuit s'assoupit, mais le rapatrieur continua à danser. À danser.